



Laura Anne Gilman

LA MAGICIENNE DU FEU


LUNA

LAURA ANNE GILMAN

LA MAGICIENNE DU FEU



Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[1.](#)

[2.](#)

[3.](#)

[4.](#)

[5.](#)

[6.](#)

[7.](#)

[8.](#)

[9.](#)

[10.](#)

[11.](#)

[12.](#)

[13.](#)

[14.](#)

[15.](#)

[16.](#)

[17.](#)

[18.](#)

[19.](#)

[20.](#)

21.

22.

23.

© 2007, Laura Anne Gilman.
978-2-280-81543-7

Titre original :

BURNING BRIDGES

publié par Luna[®]

Traduction de l'américain par ALICE BOUCHER

Luna[®] est une marque déposée par le groupe Harlequin

© 2008, Harlequin S.A.

83/85 boulevard Vincent Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

23 janvier, 18 h 25

Ce qu'il y avait de sympa avec la neige, c'était qu'elle était capable de vous transformer les quartiers les plus miteux de Manhattan en une vraie féerie. Les couleurs et les sons s'atténuaient, le rythme frénétique de la ville s'apaisait, et une valse lente de flocons ouatés enveloppait la City.

La scène était magique. Sauf que Wren Valère avait les yeux ailleurs. Et, plus précisément, sur deux serrures haut de gamme censées empêcher toute effraction et qui venaient d'être lancées sur le marché. Professionnelle jusqu'au bout des doigts, Wren tenait à observer de près les deux joujoux afin de comprendre leur fonctionnement et de les maîtriser facilement le jour où elle en croiserait un spécimen sur sa route — et qu'elle n'aurait pas le temps de lire le mode d'emploi. Dans le métier très particulier qu'elle exerçait, on ne vous laissait généralement pas de seconde chance. De toute façon, question chance, Wren avait dû épuiser au cours des douze derniers mois les réserves de toute une vie.

Parfois, elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Le principe premier de son travail, c'était « Occupe-toi de tes affaires, et seulement des tiennes ». Et elle consacrait l'essentiel de son temps à gérer des histoires dont elle se serait volontiers passée. La politique, quelle malédiction ! Et toutes ces réunions à n'en plus finir... Un cauchemar.

Pour être honnête, il fallait avouer qu'elle s'en occupait aussi pour sauver sa peau — notamment face au Conseil des Mages qui avait essayé de les manipuler, Sergueï et elle — et accessoirement, celle de ses copains Fatae — les membres non-humains de la Cosa Nostradamus.

— Hé, Valère !

La voix venait de l'autre bout de la pièce, à un mètre environ sur la droite et à peu près trente centimètres au-dessus du sol. Et en parlant de Fatae...

Wren Valère réfréna un soupir.

Le job de Récupératrice n'était pas de tout repos. Elle avait étudié les meilleurs Maîtres, elle s'était tenue au courant des dernières évolutions — pas seulement dans son domaine, mais dans tous ceux qui pourraient lui servir, un jour ou l'autre. Elle avait appris à maîtriser la force magique qui vivait en elle, elle avait exercé son corps, tonifié ses muscles, augmenté sa capacité respiratoire, amélioré sa souplesse. Elle avait obligé son corps et son esprit à travailler en harmonie, passé des heures enfermée dans un espace clos et étroit, appris à prévoir le moment juste pour partir en chasse.

La patience était devenue une seconde nature. La concentration. L'obstination.

Or, cette concentration et cette obstination avaient été fichues en l'air. Pas par un client idiot ou une cible impossible, non. Pas même par la neige qui étouffait la ville, mais par son compagnon.

Wren évita de tourner la tête en direction de la voix, pour ne pas encourager son interlocuteur.

— Valère, à quoi ça sert ?

La jeune femme lança un rapide coup d'œil.

— A ouvrir les serrures, rétorqua-t-elle, d'un ton bref.

L'objet de son irritation reposa l'outil sur la petite table près de lui et en prit un autre.

— Et celui-là ?

Wren puisa encore dans sa réserve de patience.

— Il ouvre une serrure différente.

— Et celui-là ?

Cette fois, Miss Patience haussa les épaules avec fatalisme et s'enfuit par la fenêtre.

— C'est pour me curer les dents. Bon sang, O.P. ! Tu veux bien reposer ma trousse et laisser mes outils tranquilles ? Ces trucs super délicats que tu manipules dans ta grosse patte coûtent une fortune ! La moitié d'entre eux sont faits sur mesure.

Assise en tailleur sur le sol, Wren se souleva légèrement et ôta des pattes d'O.P. une chose en céramique recouverte d'un vernis noir anti-reflet, genre brosse à dents pour fan de gothique — sauf que les fibres de verre sur la pointe étaient sensibles à des vibrations nettement plus délicates que celles provoquées par l'émail.

— Pfff ! Mademoiselle a ses nerfs, on dirait.

La peluche à poils blancs grimpa sur le banc placé sous l'unique fenêtre de la pièce et dévisagea la jeune femme de ses yeux noirs striés de rouge. Puis elle aperçut le tableau de liège accroché sur le mur et pointa une griffe acérée vers un dessin au crayon punaisé dessus.

— C'est le cheval empaillé que tu pourchasses ? Ça fait combien de temps que tu travailles sur cette affaire ?

— Cinq ans.

Wren refusa de lever les yeux pour faire comprendre au démon qu'il était temps pour lui de déménager sa fourrure ailleurs. Sans espoir.

O.P. émit un grognement qui ressemblait à un vague bruit de succion humide, parfaitement répugnant, et pour lequel son museau aplati semblait d'ailleurs conçu.

— Têtue, hein ? Tu continues à être payée pour le boulot ?

— J'ai été payée il y a cinq ans, espèce de sale carpette.

Tout n'était pas toujours une question d'argent. Bien souvent, la réputation était aussi en jeu. Wren Valère n'abandonnait jamais, ne laissait jamais une mission en plan. Quelle que soit la mission.

D'accord, parfois, il était aussi question d'argent. Elle avait tellement vu sa mère, le front soucieux devant un porte-monnaie plus souvent vide que plein... Aussi, quand Sergueï Didier, homme d'affaires talentueux, avait pris en main sa carrière, alors qu'elle n'était encore qu'une ado, Wren avait enfin eu la possibilité — et le Talent nécessaire — pour changer cette situation. Au fil des ans, sa réputation et ses tarifs avaient grandi. Si elle continuait à se montrer prudente et à travailler, le jour où son appartement, dans l'East Village, passerait en copropriété, elle serait assez riche pour l'acheter. Aujourd'hui, en tout cas, elle pouvait s'offrir le luxe d'être guidée par son ego et non plus seulement par la nécessité.

Enfin, au moins dans le choix de ses missions.

Dans la petite pièce qui servait de bibliothèque flottait une odeur de fromage et de poivrons refroidis. Wren et O.P. étaient entourés de trois piles de livres, d'un amoncellement de papiers et des restes de deux pizzas. La chaleur sèche qui montait des vieux radiateurs chatouillait le nez de la jeune femme.

L'ego aussi avait ses nécessités.

Wren n'avait pas encore réussi à mettre la main sur cette sorcière, la Vieille Sally. Elle se doutait que ses clients, des descendants du premier propriétaire de la jument empaillée, avaient tiré un trait sur leur investissement initial. Sauf qu'elle ne pouvait pas abandonner.

Elle se fichait bien de savoir où se trouvait ce maudit sac de paille, porteur des présages les plus funestes, mais sa fierté professionnelle était en jeu. Alors, même si elle devait lui consacrer son dernier souffle, elle attraperait cette sacrée jument par la crinière et elle la ramènerait à la maison. Un jour. Quand tout le reste serait réglé...

Wren sourit amèrement. La Cosa était en train de se battre pour sa survie, face à un ennemi que personne n'avait réussi à identifier et qui était déterminé à chasser tous les « monstres » de la ville. Les anciens employeurs de Sergueï les faisaient tourner en bourrique. Et le Conseil des Mages suivait à la lettre leur mantra préféré, « On ne sait rien, on ne fait rien ». Ouais... Peu de chances pour que le reste en question se règle vite.

Pourtant, les premières semaines de la nouvelle année avaient été étrangement, voire agréablement calmes. Personne n'avait jeté de bombe paranormale dans son quartier. Personne n'avait essayé de soudoyer, menacer, détourner ou ennuyer ses amis. Sergueï était parti en voyage d'affaires pour sa galerie d'art. Et elle était en train de réduire à néant sa pile de factures. La ville tout entière semblait marquer une pause.

A cause du temps.

— Il neige toujours, annonça O.P. qui avait renoncé à dévisager Wren, et venait de coller sur la fenêtre la boule noire qui lui servait de museau.

Son haleine couvrait la vitre d'un vaste halo de buée qu'il effaçait d'une large patte griffue. Laquelle patte, combinée à la fourrure blanche et aux petites oreilles rondes dont il était affublé, lui avait valu le surnom d'Ours Polaire — O.P. pour les intimes.

— Ce n'est pas un scoop, grommela Wren. Ça fait sept heures qu'il neige.

Elle aussi, le constant rideau blanc qui couvrait la ville la rendait dingue, mais elle prenait son mal en patience. Et sans la neige, l'accord qu'elle avait contribué à imposer entre le Conseil des Mages et les Solitaires des Trois Etats, à savoir que tout ce monde-là se tiendrait gentiment par la main sans se taper dessus — du moins tant que les « exterminateurs de vermine » continueraient à chercher leur ration de sang —, n'aurait pas tenu une semaine.

Et si ces racistes forcenés s'étaient momentanément calmés, ce n'était certainement pas parce que, pour la première fois de son histoire, la Cosa essayait de faire front uni. Pas la peine de croire au miracle. Simplement, le froid mordant avait dû calmer les ardeurs. Et le fait que les victimes potentielles se tenaient sagement au chaud devait y être pour quelque chose aussi.

Peu importait la raison, pourvu qu'on puisse respirer un peu.

O.P. se détourna de la fenêtre et sauta du banc, manquant de peu la boîte de pizza.

— Hé, il en reste un morceau !

— Sers-toi.

— J'en peux plus, répliqua-t-il, légèrement perturbé par le constat.

— Tu n'en peux plus ?

Du coup, elle leva les yeux.

— Oh... Le plus-gros-estomac-de-tout-Manhattan est plein ? Ça, c'est vraiment un scoop !

— Zut ! rétorqua la peluche en roulant de gros yeux. Moi, je voulais un poulet kung pao, mais mademoiselle refusait de manger chinois. Alors, question scoop...

Ignorant l'intervention du démon, Wren se mit debout et esquissa une grimace en entendant ses genoux émettre un craquement désagréable. Elle sentait le Courant s'agiter dans son centre, prêt à saisir n'importe quel prétexte pour s'amuser un peu. Contrôle. Garder le contrôle. O.P. savait parfaitement pourquoi elle n'avait pas envie de manger chinois. Parce que dans cette ville, avec la cuisine chinoise, on vous servait aussi des petits billets de fortune qui avaient salement tendance à être rédigés par des Voyants. Parfois, ne pas savoir ce qui allait vous tomber sur le coin du nez était tout simplement une bénédiction.

Wren compta une première fois jusqu'à dix, puis recommença en russe — c'étaient les seuls mots qu'elle connaissait dans cette langue, à l'exception de quelques jurons. Du calme, ma fille. O.P. était sur les nerfs. Elle l'était aussi. Pas le moment de tout faire exploser.

C'était le troisième jour d'affilée qu'il neigeait, cette semaine, et le deuxième qu'O.P. s'était réfugié chez elle. Elle aurait volontiers renvoyé cette carpette chez elle, mais Sergueï n'ayant pas pu rentrer pour cause d'aéroports fermés, elle avait été assez contente d'avoir de la compagnie. Au point de lui dire qu'il pouvait rester aussi longtemps qu'il voulait.

Et « longtemps » semblait rimer avec « toujours », pour le démon.

Bon, elle ne savait pas non plus à quoi ressemblait le petit nid d'O.P., ni même si c'était seulement vivable... La loi obligeait les propriétaires à fournir le chauffage lorsque la température descendait au-dessous d'un certain seuil, mais Wren était certaine que l'ours n'aurait pas appelé pour récriminer, encore moins pour porter plainte.

— Il faut qu'on sorte, annonça-t-elle finalement. Qu'on fasse quelque chose.

C'est-à-dire, autre chose que de manger et d'éparpiller des papiers dans tous les coins. De toute façon, tant que la peluche continuerait à s'agiter à côté d'elle, elle n'arriverait pas à se concentrer sur ses dessins de serrure.

— Comme tu viens justement de le faire remarquer, répondit le démon avec raideur, les flocons tombent depuis un bon moment et il doit bien y avoir quarante centimètres de neige, dehors. Ce qui, au cas où tu l'aurais oublié, est un problème pour moi.

Wren détacha son regard de la fenêtre et se tourna pour détailler le démon, qui s'efforçait de la toiser du haut de son mètre vingt. L'image d'O.P. enseveli dans un paysage de neige immaculée, avec juste le museau noir et le bout de ses griffes qui émergeaient, la fit rire pour la première fois depuis plusieurs jours.

La peluche remua les oreilles à toute allure, ce qui indiquait un état de vexation extrême.

— Allez, viens, on sort, lança-t-elle résolument.

En quelques minutes à peine, Wren laça ses bottes, enfila un pull et s'emmitoufla dans sa parka la plus épaisse. L'air glacé la gifla délicieusement, après la chaleur confinée de son appartement, et elle tendit la langue pour goûter les petits cristaux délicats qui voltigeaient doucement dans les airs.

Juste à ce moment-là, O.P. déboula sur le perron. Dévalant les marches, il vint se coller au tas de neige le plus proche. Une grimace triomphante fendit son museau d'une oreille à l'autre : il sortait vainqueur de la comparaison avec bien douze centimètres de différence.

La rue n'avait pas été dégagée depuis plusieurs heures et les trottoirs étaient impraticables. La jeune femme et le démon se frayèrent un chemin au milieu de la chaussée, précédés par la buée de leur haleine qui se cristallisait aussitôt dans l'air nocturne.

Dans son immense majorité, la population avait choisi de rester calfeutrée chez elle. Wren les imaginait, le nez collé au petit écran pour suivre les bulletins météo, ou au contraire, fermant farouchement les rideaux pour ignorer la tempête.

Quelques intrépides avaient néanmoins tenté l'aventure, comme eux. Elle aperçut deux ados en train de construire un bonhomme de neige difforme et coiffé de la casquette des Yankees. Et pas moins de trois groupes de gosses qui couraient dans tous les sens comme s'ils n'avaient jamais vu de neige de leur vie.

Peut-être bien, d'ailleurs, qu'ils n'en avaient jamais vu autant. La neige pendant les fêtes de fin d'année, c'était courant autrefois, mais depuis quelques années, les hivers avaient été plutôt secs.

Wren fronça les sourcils sous son bonnet de laine. Est-ce qu'on devait s'inquiéter du phénomène, c'est-à-dire autrement que du point de vue climatique ? Elle hocha la tête. Non, après la vague de chaleur de cet été, c'était plutôt normal que l'hiver soit rude. Donc, pas besoin d'imaginer un truc sinistre... ou surnaturel.

De toute façon, mis à part quelques orages de temps à autre, les Indépendants et les Mages se gardaient bien de jouer avec la météo. Mère Nature pouvait se montrer bien plus redoutable que dix Talents réunis, et bien moins prévisible que n'importe quel Sorcier siphonné.

Le printemps viendrait. Un jour. D'ici là, eh bien, il lui suffisait d'apprécier la paix providentielle que pouvait apporter une tempête de neige à une ville qui en avait désespérément besoin. Et empiler quelques couvertures de plus, la nuit, paraissait un prix raisonnable à payer en échange de cette tranquillité.

Bon, d'accord, les trois quarts de la ville ignoraient pourquoi ils avaient désespérément besoin d'un déchaînement de Mère Nature. Mais Wren, elle, le savait. Les nouvelles responsabilités qui pesaient sur elle avaient fini par l'épuiser. Marcher perpétuellement sur la corde raide, négocier, sourire, convaincre... alors qu'elle n'avait qu'une envie : envoyer tout bouler et se fourrer sous sa couette !

S'occuper des autres, ça n'était vraiment pas son truc. En fait...

— Hé, Valère !

Wren tourna la tête et reçut une volée de poudre blanche et froide sur la joue.

— Arghh !

Les larmes lui vinrent aux yeux, mais elle parvint à sourire.

— Espèce de descente de lit à la noix !

Se penchant, elle murmura une incantation qui fit fondre la neige juste ce qu'il fallait pour la modeler en boule. A l'instant où elle visait entre les deux yeux noirs du démon, un hurlement atroce déchira le chuintement des flocons qui tombaient sans répit. Sa main se figea dans l'air et les poils d'O.P. se hérissèrent.

— Bon sang, c'est quoi ça ? s'étrangla-t-il.

Déséquilibrée par le choc du Courant qui venait brutalement de se réveiller dans son centre, Wren glissa et tomba dans la neige.

— Par là, parvint-elle à articuler en se relevant. Ça vient de là !

Ils foncèrent tant bien que mal dans la poudreuse.

— Oh, mon Dieu..., laissa échapper son compagnon en s'arrêtant net.

Frottant nerveusement ses pattes contre sa fourrure, il était incapable de détacher son regard de la scène horrible qui s'offrait à leurs yeux.

Wren avait vu mourir un ange, une fois. Tabassé à mort, dans une allée, par des vigiles. Ce n'était pas une image qu'on pouvait oublier, un ange en train d'agoniser...

Sauf que là, c'était dix fois, cent fois pire.

— Seigneur, ayez pitié de nous, dit-elle doucement en réfrénant un désir inattendu de se signer.

— Nom d'un petit bonhomme, je les hais, tous autant qu'ils sont, grommela O.P. avant d'ajouter une nouvelle fois à voix basse : Mon dieu...

Les anges étaient l'espèce ailée la plus ancienne des Fatae. Et depuis maintenant bientôt deux décennies qu'ils faisaient partie de la Cosa, Wren n'en avait jamais vu aucun avec les ailes déployées. A vue d'œil, celles-ci mesuraient plus de deux mètres de long. C'était difficile à dire avec certitude, étant donné que l'ange avait été suspendu par les pieds à un lampadaire. Sa face antérieure était ouverte du nez à la poitrine. La cavité vide béait atrocement.

Le sang gouttait d'une entaille au cou et tombait sur le trottoir, tachant de cramoisi le manteau de neige immaculée.

— Ça recommence, murmura Wren.

Pour les vertus protectrices de la tempête de neige, eh bien, on repasserait.

Décembre, un mois plus tôt

Wren se pencha sur le lavabo et cracha furieusement. Le rouge vermeil se mélangea au verdâtre du produit pour la bouche dont elle venait de se gargariser, et disparut dans le siphon. Elle avait encore dans sa bouche un goût de sang et de terre. Ses bras lui faisaient mal, les muscles de ses jambes étaient cuisants, et l'adrénaline frémissait encore dans son corps alors qu'elle était de retour chez elle depuis vingt minutes au moins.

— Parfois, je hais mon boulot.

Son reflet dans le miroir ne parut pas impressionné par la déclaration qu'elle venait de faire à voix haute.

Son compagnon se trouvait dans le bureau, qui faisait partie des trois minuscules pièces de son appartement, à l'autre bout du couloir. Et il n'avait certainement pas entendu la déclaration en question. De nouveau, elle cracha dans le lavabo et, cette fois, constata avec satisfaction que le vert l'emportait sur le rouge. Attrapant une serviette, elle se sécha soigneusement avant de sortir pour aller passer ses nerfs sur son associé.

Sergueï était assis devant le bureau, un carton blanc de la taille d'un gâteau devant lui, son téléphone portable à l'oreille. Sa haute et mince silhouette semblait à l'étroit dans le fauteuil de Wren — cette dernière mesurant bien trente centimètres de moins que son compagnon. Ses longues jambes reposaient sur un vieux coussin en cuir glissé sous la table. La jeune femme nota les fils argentés qui couraient dans la chevelure noire et le fin réseau de rides qui prolongeaient les yeux, sans parler du léger épaissement de la taille. Mais il n'avait rien perdu de son élégance. Et décidément, cet homme restait un pur régal pour les yeux !

D'un geste, il arrêta la jeune femme, qui s'immobilisa sur le seuil sans protester. Etre un Talent — une sorcière ou une magicienne, aurait-on dit dans des temps plus reculés — entraînait quelques inconvénients comme celui de court-circuiter les objets électroniques, surtout quand elle ne se contrôlait pas entièrement.

Ce qui avait été le cas lorsqu'elle était rentrée tout à l'heure, souillée de terre, de sang et de crotte de chien. Sagement, son partenaire n'avait fait aucun commentaire et s'était jeté sur son téléphone pour passer une demi-douzaine de coups de fil. Sans parler des trois E.P.P.I. (Enquêteurs Privés Paranormaux et Indépendants) qu'il avait engagés, tout en jurant entre ses dents que ça lui coûterait moins cher d'engager un scribe pour le suivre partout avec une plume et un papier.

— Oui, je comprends, acquiesça-t-il, imperturbable, dans le téléphone. Excellent. Parfait.

Wren haussa un sourcil. Sergueï avait une façon bien à lui d'être dangereusement suave et mondain. Mais lorsqu'il passait en mode charme, bien des femmes et des hommes s'étaient retrouvés désarmés avant de comprendre ce qui leur arrivait. Elle seule voyait l'inquiétude qui assombrissait ses yeux et le tremblement léger qui agitait ses mains. Son compagnon ne s'était pas encore remis de l'avoir vue dans cet état, sur le seuil de la porte, juste avant qu'elle ne disparaisse dans la salle de bains pour nettoyer son visage et ses dents de toute la saleté qui les recouvrait. A dire vrai, elle ne s'en était pas remise non plus.

Visiblement, son partenaire était en proie à un mélange de peur — pour sa sécurité à elle — et de colère — contre elle, contre le client, contre l'univers en général. Avec une pointe de jalousie. Parce que c'était elle qui avait toujours tout le plaisir, lui avait-il dit quelques instants plus tôt avec un soupçon d'ironie.

Elle voulait bien lui refiler « tout le plaisir », si vraiment il le souhaitait ! Comme ça, elle resterait à la maison pour s'occuper des clients...

Cela dit, ils avaient essayé, et ça n'avait pas du tout marché.

— Mais naturellement, poursuivit Sergueï, d'une voix onctueuse. Nous concluons la transaction demain matin. Un plaisir, vraiment, de travailler avec vous.

Donc, c'était bien au client qu'il parlait. Parfait. Elle attendit qu'il ait raccroché pour pénétrer dans la pièce.

— Alors, il va rajouter quelques billets pour payer mes fringues ?

Son précieux justaucorps, taillé sur mesure, avait été mis en pièces par le molosse qui l'avait accueillie. Elle avait bien réussi à cicatriser pour que ses plaies aient l'air vieilles de quelques jours, mais les étoffes, ça, les Talents n'étaient pas très doués pour les réparer.

Et compte tenu de la réaction du chauffeur de taxi quand elle était montée dans la voiture, Wren était persuadée que l'alerte avait été donnée et que plus personne n'accepterait une cliente correspondant à sa description. Ce qui n'avait rien de dramatique puisque, de toute façon, personne n'arrivait jamais à se souvenir de son apparence — particularité qui faisait partie de ses qualités de Récupératrice.

L'homme d'affaires eut un sourire en forme de dollar et son nez un peu trop busqué frémit... Certes, cela, elle venait de l'imaginer. Mais si le nez de Sergueï avait été capable de réagir, eh bien, à cet instant, il aurait remué.

— Assez pour que tu puisses t'offrir ce magnifique tissu que tu désirais tellement.

— Super.

Pas étonnant qu'il ait l'air si content de lui. Soyons honnêtes, elle méritait au moins ça. « Un boulot facile », avaient-ils dit. La mission s'était révélée particulièrement rude, donc elle avait légitimement gagné le moindre centime de ce bonus.

— Dis donc, cher associé, avant que tu ne te congratules... C'est la deuxième fois que je croise des chiens au cours d'une mission. Et franchement, ce n'est pas drôle du tout, et c'est très désagréable. Disons qu'à partir de maintenant, tu ajoutes une case « toutou » à ton enquête préliminaire, d'ac ?

Voir Sergueï rougir était un phénomène rarissime. L'enquête préliminaire, c'était son boulot à lui. Et l'idée que Wren puisse être déchiquetée par des chiens de mauvais poil ne leur faisait plaisir ni à elle ni à lui. Cette fois, au moins, il n'y avait eu qu'un seul molosse — ce qui était déjà trop. La dernière fois, elle avait eu affaire à toute une meute. Brrr... Elle ne voulait plus jamais repenser à cette affaire.

— Tu as raison. Désolé.

Ses yeux d'un brun chaud exprimaient un remords sincère, mais il n'en restait pas moins un

homme d'affaires pourvu d'un cœur d'homme d'affaires quand on parlait boulot. Et question boulot, elle avait fait le sien. Et plus que mieux.

Sauf que ce n'était pas lui qui s'était trouvé face à une bête sauvage vaguement domestiquée, deux fois grande comme elle, avec moins de cervelle et plus de dents.

— Le client était très impressionné par ta performance, reprit Sergueï qui semblait lire dans ses pensées. Un Récupérateur moins talentueux aurait échoué.

Wren agita la main, comme pour chasser une mouche, et entreprit de défaire les barrettes qui retenaient ses cheveux. Elle les avait récemment coupés d'une bonne dizaine de centimètres, et désormais, ils atteignaient à peine ses épaules.

— Je sais. Je suis la meilleure et c'est pour ça qu'on paie le prix pour obtenir mes services. La flatterie, ça marche toujours. Sauf que je continue à être en colère.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai. Mais bon, elle avait le Droit de son côté, et elle n'allait pas laisser tomber si facilement.

— Donc, commence à réfléchir à l'endroit où tu vas m'emmener dîner.

Sergueï toussota, puis secoua la tête.

— Une autre fois, Wren. Dans l'immédiat, tu dois prendre une douche et te préparer.

— Pardon ?

Elle le regarda, sidérée, oubliant complètement son indignation.

— Nous sommes mardi, reprit-il en se pinçant délicatement l'arête du nez. Tu te souviens ? Mardi soir ?

Wren fronça les sourcils, se creusa la cervelle, et revint bredouille. Son esprit était encore occupé par la mission qui venait de s'achever.

— Quoi, mardi soir ?

Son compagnon évita de pousser un soupir, dix ans d'expérience avec Wren lui ayant appris à garder son calme.

— Tu as fini ce boulot plus tard que prévu, et on est censés se trouver à cette réunion avec la Cosa dans...

Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

— ... quatre-vingt-dix minutes exactement.

Wren haussa un sourcil, puis frappa violemment son poing dans sa paume ouverte. Cette maudite réunion !

— On peut toujours annuler...

Sans prendre la peine de répondre, Wren fila vers la salle de bains, semant tout le long du couloir les restes de son costume déchiré. Ça faisait une éternité qu'elle n'avait plus eu le temps de respirer entre deux jobs — le temps d'aller à la gym, de faire du lèche-vitrine, de paresser, de dormir...

— Trouve-moi un truc à mettre ! cria-t-elle par-dessus son épaule tout en tournant le robinet de la douche à fond. Et du café ! Je serai prête dans un quart d'heure.

Sans attendre que l'eau devienne bouillante, comme elle aimait, Wren se savonna en pestant. Cette fichue réunion avait été programmée deux semaines auparavant. Elle avait cerclé de rouge la date sur le calendrier accroché dans le bureau, bon sang ! Et elle avait réussi à l'oublier comme si ce rendez-vous n'avait jamais existé. Non, ça ne lui ressemblait pas du tout.

Elle venait d'enchaîner deux missions coup sur coup — la dernière s'était déroulée dans un musée —, et si les événements de cet été ne l'avaient pas rendue aussi nerveuse, elle aurait laissé Sergueï refuser. Elle préférait marquer une pause entre deux missions, pour reprendre des forces. Sauf que le fait d'avoir été mise sur une liste noire par le Conseil des Mages, l'année dernière, l'avait rendue consciente de la fragilité qui existait entre « confort » et « souci », financièrement parlant. Du coup, elle avait littéralement effacé de son esprit toutes ses autres obligations.

— Stupide réunion ! Stupide... mais essentielle.

Elle entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir, puis se refermer, accompagnée d'une bouffée d'air froid. Un tintement sec, suivi d'un bref chuintement, lui indiqua que Sergueï venait de poser une tasse de café sur la tablette du lavabo et de prendre une serviette sur la barre métallique. Le silence qui suivit signifiait qu'il attendait qu'elle sorte de la douche.

Renversant la tête en arrière, elle savoura une dernière fois la sensation de l'eau chaude glissant sur son corps, avant de fermer le robinet.

— Séchage d'abord, drogue ensuite, annonça Sergueï en ouvrant le rideau de plastique pour tendre la serviette.

Wren s'en empara sans grommeler. Tant qu'une tasse de breuvage caféiné l'attendait, tout allait bien.

La vérité, c'est qu'elle avait désespérément besoin d'oublier cette réunion. Désespérément besoin que le Conseil des Mages, les Solitaires, les Fatae, les groupes racistes, les petits jeux politiques, les meurtres, connus ou supposés, disparaissent comme dans un mauvais rêve. Elle voulait être seulement Wren Valère, la Voleuse-Free-Lance-la-Plus-Citadine-du-Monde.

Elle voulait avoir le temps de réfléchir à sa relation avec Sergueï, maintenant qu'ils avaient ajouté le sexe à la liste des autres options. Elle voulait avoir le temps de s'asseoir dans un café et de siroter des milliers d'americano, tout en bavardant sur des sujets aussi dangereux que l'augmentation des loyers ou la race de Fatae qui faisait des misères aux autres espèces.

Mais entre ses désirs et la réalité, le fossé était plutôt grand, et il devait bien y avoir un endroit où elle pouvait porter plainte, non ?

— Valère.

Sergueï ne tapota pas sa montre, mais c'était tout comme. Wren poussa un soupir. Les quatre-vingt-dix minutes comprenaient aussi le temps du trajet depuis son appartement dans le Village jusqu'au lieu de rencontre en ville. Et avec la chance qui était la sienne, pour chaque minute de retard qu'elle prendrait, le métro en prendrait deux.

— D'ac.

Elle s'enveloppa dans la serviette et fila en direction de la chambre pour s'habiller.

Par miracle, le métro se comporta avec une correction surprenante, et ils arrivèrent au lieu de rendez-vous les premiers. Seule Michaela était déjà là. Visiblement, la Solitaire avait tiré la courte paille, et c'était donc elle qui avait dû s'y coller pendant que les trois autres représentants vagabonderaient. Dieu savait où. La défunte Stéphanie, qui avait retourné sa veste et qu'absolument personne ne regrettait, avait été remplacée. La région de New York comptait quatre communautés d'Indépendants : les citadins, les banlieusards, ceux qui résidaient dans le Connecticut et les gitans — c'est-à-dire les Talents qui ne possédaient pas d'adresse fixe. Avant toute cette histoire, Wren n'avait pas mesuré à quel point les gitans étaient nombreux, au point d'avoir leur propre ambassadeur. Le dédain général pour toute autorité qui était la marque des Indépendants semblait s'étendre aussi au refus de payer des impôts et des loyers. On parlait même d'une famille qui s'était installée dans un énorme RV rayé et qui utilisait les pneus en caoutchouc comme isolants pour absorber le Courant parfois mal maîtrisé par les gosses. Evidemment, Wren n'y croirait pas avant de l'avoir vu de ses propres yeux, mais elle savait aujourd'hui que c'était très probable.

Michaela était la représentante des gitans. Aujourd'hui, cependant, elle prendrait la parole au nom de toute la communauté des Indépendants. Wren et Sergueï l'aperçurent dans un coin, assise sur une chaise et visiblement en pleine méditation. Ils évitèrent de la déranger et prirent place autour de la grande table.

Wren s'installa sur son siège avec une grimace. Il y avait une chance sur mille pour qu'elle puisse se caler au fond et poser ses pieds par terre. Raté. Elle poussa un soupir. Il faudrait qu'elle choisisse entre se sentir confortablement assise ou avoir l'air d'une enfant de dix ans balançant ses jambes sous la table.

D'accord, un mètre cinquante et des poussières, ça n'était pas très grand, même pour une femme, mais hors de question qu'elle se mette à quatre pattes sous la table pour vérifier si son siège était réglable. Elle aurait l'air de quoi, si les autres entraient à ce moment-là ?

Autant ignorer le problème et reprendre la conversation que Sergueï et elle avaient entamée en sortant de son appartement.

— Le vrai problème, c'est que cette ville est trop peuplée.

Son compagnon se renversa sur son fauteuil et leva un sourcil parfaitement épilé, ce qui eut le don d'agacer Wren, qui essayait vainement de l'imiter depuis des années.

— Trop peuplée, c'est-à-dire ?

— Trop d'Humains. De Non-Talents. Enfin, d'Ignorants, quoi.

Wren tapota la table avec irritation.

— Quelque chose va exploser, et très bientôt. Il y a déjà eu trop de... trop de... Bon sang, c'est quoi l'expression, déjà ?

— De dégâts collatéraux.

— Juste.

Une dernière fois, Wren tenta de poser ses pieds par terre, puis renonça et s'écarta légèrement de la table pour pouvoir se tasser confortablement sur sa chaise. Ça ne faisait pas très

professionnel, mais c'était moins douloureux pour ses mollets. Elle jeta un coup d'œil circulaire sur la pièce. Les murs étaient tapissés de papier gris et des appliques diffusaient une lumière tamisée. Son regard finit par se poser sur ses bottes. Est-ce qu'elle n'aurait pas dû choisir une tenue un peu plus chic qu'un pantalon et un gros pull ? Même si le temps, dehors, menaçait de virer à la tempête polaire... Mais non. Rien sur le carton d'invitation n'indiquait qu'elle devait porter une jupe ou, pire encore, un tailleur. Et puis, c'était Sergueï qui avait choisi les vêtements. Or Sergueï était LA référence question fringues ; par conséquent, elle portait la tenue adéquate. A moins que, par prudence, il n'ait voulu éviter une dispute à propos de collants, vu qu'elle n'en avait pas et qu'ils n'avaient pas le temps de se chamailler.

— Sans parler, reprit Wren d'un ton légèrement acerbe, des milliers de Fatae qui n'ont pas la moindre idée de ce qui se passe ici.

— Je pensais que le Quad s'en occupait ? s'étonna Sergueï. Qu'ils devaient justement faire circuler les informations ?

Comme ses cheveux étaient, pour une fois, soigneusement noués en catogan et enduits de gel, elle évita d'y fourrager avec ses doigts et tapota de nouveau la table. Elle se tourna légèrement pour observer son compagnon : l'homme d'affaires parfait. Chemise blanche luxueuse, pantalon de flanelle grise parfaitement coupé, cravate discrètement tendance, cheveux élégamment rabattus en arrière, dans lesquels Sergueï passait une main exaspérée sans les déranger. A l'évidence, son gel était plus efficace que le sien.

Wren poussa un soupir. Régulièrement, elle oubliait que Sergueï ne connaissait presque rien de cet aspect de sa vie.

— Tu crois que les Humains ont le monopole du « je ne sais pas, je m'en fiche » ? La moitié des Fatae est convaincue qu'il s'agit d'un complot humain et que le Quad est seulement là pour les guider vers leur destin, ou plutôt vers l'abattoir.

Le Quad se composait de quatre Fatae, pour chacune des régions, et de quatre Indépendants. Les petits rigolos de la Cosa avaient rapidement commencé à parler du « Double Quad » et l'expression s'était très vite transformée en « bon sang de Double Quad ».

Wren n'arrivait toujours pas à comprendre comment les Fatae avaient réussi à élire des leaders sans qu'aucune des différentes espèces se tapent dessus, mais il fallait bien avouer que depuis plusieurs mois, personne n'avait essayé de changer de cheval.

« La confiance. Quel mot simple... », songea la jeune femme. Faussement simple et totalement explosif. Rare aussi, même les bons jours.

Et les bons jours, Manhattan semblait avoir oublié à quoi ça ressemblait.

L'année dernière, des factions s'étaient formées, étaient devenues paranoïaques et s'étaient montées les unes contre les autres. Le tout pendant que des casseurs de Fatae tuaient sur leur passage n'importe quelle créature vaguement non humaine, et que le Conseil des Mages essayait de contraindre les Indépendants à rejoindre leur prison dorée. Cette agitation était devenue si sanglante qu'il était devenu impératif de réagir. D'où le Quad. D'où cette réunion durant laquelle toutes les parties joueraient cartes sur table, mettraient leurs œufs dans le même panier... Bref, on pouvait choisir l'expression qu'on préférait.

— D'accord, un bon point, concéda-t-il. Donc, que fait-on ?

Wren se tassa encore un peu plus.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Tout dépend de ce qui va se passer ici.

« Ici », c'était une salle de conférences pourvue d'une vaste table en acajou, d'un tableau blanc, de blocs de papier et de stylos. Dans un coin, un chariot chargé de pâtisseries et de grands pots de café attendait que les participants se servent. En revanche, le matériel de téléconférence dont ce genre d'endroit était généralement pourvu avait été prudemment enlevé avant la réunion. Wren félicita mentalement celui ou celle qui y avait pensé et, légèrement gênée, se demanda si ce n'était pas supposé être son travail. En fait, personne n'avait jamais été fichu de lui expliquer ce qu'elle était censée faire exactement en tant que « conseiller » des Indépendants, mis à part « observer et conseiller » les dirigeants des Solitaires.

Au début des événements, ils lui avaient demandé de prendre la tête de leur communauté, et seule son « invisibilité » l'avait protégée de ce destin. Impossible de suivre un leader dont personne ne se souvenait le lendemain matin !

Jamais, elle n'avait été aussi heureuse de posséder cette faculté dont elle n'était pas particulièrement fière d'habitude.

Michaela sortit de sa méditation et, paisiblement, rapprocha sa chaise de la table pour se plonger dans ses notes — et ignorer la discussion de Wren et Sergueï. La représentante des Indépendants était vêtue selon son style habituel, post-hippie et proto-gitan. Sauf qu'elle avait remplacé la soie vaporeuse de ses tenues estivales par une jupe et un pull de laine, et que ses pieds étaient chaussés de bottes confortables. La gitane avait l'air sereine et sûre d'elle-même. Bart, Rick et Susan étaient des Talents puissants, ce qui les rendait aptes à parler au nom des autres, mais question Courant pur, Michaela les battait à plate couture.

Elle savait aussi maîtriser ses humeurs mieux que quiconque — d'où la raison de sa présence dans cette salle de réunion. Vraiment, rien de tel que de tirer à la courte paille entre Talents...

— La situation est réellement très tendue, Sergueï, reprit Wren. Tout le monde louche et marche les pieds en dedans, à force de vouloir prédire ce qui va se passer.

Manhattan était une vaste ville, même si d'un point de vue technique, ça n'était jamais qu'un arrondissement. C'était aussi une toute petite île, particulièrement lorsqu'elle était peuplée d'être paranormaux.

Sergueï ne sut quoi répondre, aussi gardèrent-ils le silence. La montre outrageusement luxueuse de Sergueï marqua une minute, puis une autre, et soudain, les deux battants de la porte s'ouvrirent pour laisser entrer deux autres Humains.

— Ayexi. Jordan.

Wren se leva pour les saluer, et comme Sergueï restait assis, elle lui décocha un coup de pied sous la table. Son compagnon finit par se redresser, mais n'ouvrit pas la bouche.

— Valère.

D'âge moyen et pourvu d'une abondante chevelure noire, Jordan ne semblait pas particulièrement ravi de voir la jeune femme. Mince, presque fragile, Ayexi devait avoir pas loin de quatre-vingts ans. Il prit Wren dans ses bras avec enthousiasme.

— Ma chère ! Tu as l'air en pleine forme. John serait si fier de toi...

— Neezer m'aurait botté le train, oui, s'il avait su que je venais ici, répliqua Wren en rendant le baiser sonore que le vieil homme venait de lui appliquer sur les joues. Et toi ! Appartenir au Conseil ! Non vraiment, quelle honte...

Ayexi avait été le mentor de John Ebenezer qui, lui, avait été le mentor de Wren. Ce genre de lignée créait des liens particulièrement forts et, bien qu'elle n'ait vu Ayexi qu'irrégulièrement depuis son adolescence, chaque fois, le plaisir et la solidarité jouaient dans le même sens.

— Bah ! Que puis-je dire ? Le corps se fait vieux et faible. Et bénéficier de la sécurité sociale devient un atout non négligeable.

— Ils t'ont acheté, tu veux dire.

— Hum... Ils me payent confortablement pour ce privilège, je t'assure.

Ses yeux gris clignèrent malicieusement, et Wren secoua la tête.

Impossible d'être en colère contre Ayexi. Cet homme avait le don d'absorber les humeurs négatives et de les transformer en ondes positives. C'était probablement la seule raison pour laquelle il était encore en vie, compte tenu des problèmes dans lesquels il se fourrait généralement. Neezer avait coutume de dire que le gène de la méchanceté avait dû sauter une génération et, par conséquent, passer par-dessus Ayexi.

Neezer était le seul à avoir été emporté par la folie. Un jour, quand elle aurait un peu de temps, elle ferait quelques recherches à ce sujet.

— Ayexi, je te présente mon associé, Sergueï Didier.

Sergueï travaillait avec elle depuis plus d'une décennie maintenant, et pourtant, il ne savait toujours pas qui étaient les acteurs principaux. Pour être honnête, Wren elle-même ne le savait toujours pas. Disons qu'elle connaissait ceux qu'elle avait utilisés, ou qui l'avaient utilisée.

Les présentations faites, les deux hommes se mesurèrent silencieusement du regard, et elle les vit littéralement se classer réciproquement dans la catégorie « allié momentané ». Ce qui était bien le maximum qu'on pouvait espérer ces temps-ci.

Les membres du Conseil inclinèrent la tête avec un enthousiasme plus que modéré en direction de la représentante des Indépendants. Ayexi était là pour soutenir Jordan, de la même façon que Wren était là pour prêter main-forte à Michaela. Et Sergueï était là parce que personne n'avait dit qu'un Ignorant ne pouvait pas assister à la conférence. Et depuis que le Conseil des Mages l'avait accepté comme manager de Wren à l'occasion de l'affaire Frants, tous acceptaient le tandem comme un seul et même acteur. Elle n'avait aucune intention de s'en plaindre : depuis qu'elle était plongée jusqu'au cou et malgré elle dans les affaires de la Cosa, être attaquée par un ou plusieurs molosses gardant la propriété de leurs maîtres lui paraissait, disons, presque négligeable question danger. C'était bon d'avoir Sergueï derrière elle. Hum... ou devant...

Un léger sourire étira les lèvres de Wren, qui se secoua. Pas le moment de penser à des choses aussi... distrayantes.

— Qui attendons-nous ?

Jordan avait pris une chaise de l'autre côté de la table et s'était installé, les mains à plat sur la

table. Elles s'accordaient au reste de sa personne : carrées et parfaitement manucurées. Ayexi, lui, était tout le contraire de son protégé. Ses cheveux étaient ébouriffés, sa chemise dépassait de son pantalon, comme s'il venait de sortir en hâte d'un rendez-vous galant, et le bout de ses chaussures était éraflé.

— Le représentant des Fatae. Je ne sais pas qui ils ont décidé d'envoyer.

Rorani aurait été le choix parfait — si seulement on n'était pas en hiver. Malheureusement, à cette époque de l'année, la dryade hibernait, et même si on parvenait à la descendre de son arbre, elle serait trop groggy pour mener des négociations.

Un courant d'air annonça que la porte venait de nouveau de s'ouvrir. Wren leva les yeux.

— Messieurs, mesdemoiselles.

La Fatae inclina gracieusement la tête, et Wren laissa échapper un soupir de soulagement.

— Salut, Beyl.

Indiscutablement, il y avait un dieu sur terre, et il écoutait les prières. Wren rapprocha son siège de celui de Sergueï pour permettre à l'assistant de Beyl — une sorte de gnome à la peau grise et aux oreilles plates — de préparer l'espace pour que la griffonne puisse s'accroupir.

Les griffons étaient des négociateurs-nés. La race fonctionnait en troupes, par conséquent ils pensaient en termes d'intérêt collectif. Et comme ils étaient aussi des mangeurs de viande, ils avaient des instincts de prédateurs.

De plus, Beyl guidait son propre troupeau depuis une éternité ; elle savait donc faire face aux rébellions et défis de tous genres.

Sans compter que ses griffes et son bec crochu avaient nettement tendance à maintenir ses adversaires dans une prudence raisonnable et à les rendre légèrement nerveux. Or, d'après Wren, rendre un membre du Conseil des Mages légèrement nerveux était une très bonne chose. Même si, bien sûr, ils étaient supposés être tous du même bord. Ou faire en sorte d'être du même bord, ce qui était précisément le but de la petite réunion de ce soir.

Wren ferma un instant les yeux tandis que les salutations se poursuivaient autour de la table. Elle sentait pointer une migraine. Du type de celle dont sa mère se plaignait les mauvais jours — celle avec le petit bonhomme qui tape en rythme sur votre front.

« Sûr, lança-t-elle au petit bonhomme, que ça va être très, très moche... Le Conseil continue à jouer le grand méchant loup pour obliger les Indépendants à se passer la chaîne au cou, les Fatae prennent la mouche dès que les Humains sont dans le coin et les Indépendants n'ont jamais très bien supporté le stress. »

Et tu ne peux accuser personne de t'avoir collée dans cette affaire. Sauf toi. Elle aurait pu partir. Comme elle aurait pu dire non quand les Solitaires lui avaient demandé — non, l'avaient suppliée — de soutenir leur représentante. Elle aurait pu dire non quand les Fatae étaient venus la voir pour convaincre les Talents de discuter. Elle aurait dû dire non, non et non, quand le Conseil s'était agité pour qu'elle fasse partie de l'équipe des négociateurs.

Il fallait croire qu'elle était incapable de dire non, ces jours-ci. Et il faudrait qu'elle en discute avec elle-même très, très vite — tiens, justement, quand elle aurait un de ces moments de loisirs mythiques.

Alors que Beyl n'avait pas encore fini d'arranger sa queue autour de sa chaise, Michaela se leva et entra sans préambule dans le vif du sujet.

— Merci d'avoir accepté cette réunion, aujourd'hui. Voici la situation : depuis presque un an maintenant, nous faisons face à un groupe puissant et effrayant qui pourchasse les êtres surnaturels. D'après les tracts qu'ils distribuent, ils affirment être des vigiles, mais en vérité, ce ne sont rien d'autre que des racistes pourvus de battes de base-ball. Et si, pour l'instant, ils limitent leurs activités sanglantes aux Fatae, l'assaut contre l'Assemblée Générale du mois dernier indique que tous les membres de la Cosa Nostradamus constituent un gibier valable à leurs yeux.

Des murmures parcoururent la table et les têtes s'inclinèrent pour acquiescer. Les membres du Conseil n'avaient pas assisté à l'A.G. — sorte de version Cosa du conseil municipal —, mais ils savaient ce qui s'était passé. Quelqu'un avait informé les exterminateurs qu'il y aurait un rassemblement de Fatae cette nuit-là, et les vigiles n'avaient pas hésité à frapper quand un Indépendant s'était trouvé sur leur chemin. L'une des raisons de la présence du Conseil à la table des négociations, ce soir, était que les Mages ne voulaient pas être accusés d'avoir trempé dans ce crime. L'autre étant plutôt liée à des questions de politique interne : la dirigeante du Conseil essayait en effet de protéger ses arrières à la suite de manigances plus ou moins bien acceptées à l'intérieur de son organisation, et elle ne pouvait se permettre d'avoir à affronter des ennemis en dehors du Conseil.

— En bref, poursuivit Michaela, si nous ne cessons pas de nous manger le nez, ces criminels nous prendront à la gorge. Donc, on arrête les frais tout de suite. Là. Autour de cette table.

Hum... Un peu brutal, mais Wren ne désapprouvait pas la méthode. Tant qu'à frapper un bon coup, autant le faire tout de suite, non ?

Mauvaise comparaison... Le petit bonhomme en profita pour reprendre son martèlement, et Wren essaya de ne pas grimacer pour éviter que sa réaction ne soit mal interprétée.

— En tant qu'individus les plus directement menacés par ces Humains, intervint Beyl en claquant du bec, les Fatae sont venus ce soir volontairement afin de parvenir à une alliance qui...

— Sauvera leurs plumes.

— Nous protégera tous, poursuivit la griffonne en ignorant l'intervention sarcastique du Conseil.

Ayexi avait la tête du type qui vient de donner un coup de pied sous la table, sauf qu'il était trop bien élevé pour ça.

— En effet, rétorqua Michaela en ignorant elle aussi les propos de Jordan. Et nous remercions nos cousins à la fois pour leur aide non seulement avant, pendant et après l'Assemblée Générale, mais aussi au cours de toutes les années qui ont précédé.

Petite piqure destinée aux Indépendants et au Conseil pour leur rappeler que les Fatae avaient soutenu les Humains bien avant cette période de danger, ici et sur d'autres continents, aujourd'hui et hier.

— Le Conseil a fait part officiellement de sa consternation et de sa réprobation devant les attaques subies par nos cousins les Fatae, lança Jordan, d'un ton neutre. Et nous avons appelé à une Trêve pour faire face à la menace extérieure.

Conscient du grognement ironique qui parcourut l'assemblée, Jordan se hâta de poursuivre.

— Cependant, il n'est pas sûr encore que nous ayons affaire à autre chose qu'à l'agitation de quelques Ignorants un peu perdus qui réagissent simplement contre des individus qu'ils perçoivent comme hostiles.

— Parce que les Omaa-nih sont dangereux ? s'enquit Beyl d'une voix vibrante de colère. Leur aspect est peut-être étrange, mais ce sont des êtres paisibles. Ils se nourrissent de céréales, ne se servent pas d'armes et pourtant, trois d'entre eux ont été tués l'année dernière !

Il est vrai qu'avec leurs quatre jambes et leur visage quasi humain, les Omaa-nih avaient de quoi effrayer les Ignorants qui s'apercevaient de leur présence.

— Pour nous, non, rétorqua Jordan en secouant la tête avec une tristesse visiblement feinte. Mais pour un Non-Humain qui n'y voit, excusez-moi, chère représentante, qu'un animal doué de parole ? Pour un Non-Humain, surtout, qui a perdu sa capacité d'émerveillement ? Eh bien oui, dans ce cas, un Omaa-nih est dangereux.

Wren se serait damnée plutôt que d'être d'accord avec Jordan, et pourtant, il avait fichtrement raison. Les Omaa-nih avaient la taille et la forme d'un élan. Or, la plupart des hommes n'avaient sans doute pas envie de voir leurs rennes se mettre à parler, même si à cette époque de l'année, la petite équipe du Père Noël faisait un tabac. En fait, Jordan était en train d'éviter le point essentiel. Wren tapota la table du doigt pour attirer l'attention de Michaela.

— Les vigiles n'ont fait aucune discrimination lorsqu'ils ont lancé leur assaut sur l'A.G., intervint Michaela en puisant dans le flux magique que lui envoyait Wren. Les Talents humains ont été blessés et tués de la même façon. Si, jusque-là, ils ignoraient que les Fatae avaient des relations dans le monde humain, eh bien, désormais, c'est chose faite. Et pourtant, ils n'ont absolument pas hésité à attaquer.

— Bah, un incident de parcours, dans la confusion de la bataille...

— Membre du Conseil !

Toutes plumes dehors, Beyl avait l'air d'une directrice d'école réprimandant ses troupes.

— Es-tu en train de défendre ces vigiles ? demanda-t-elle sur un ton dangereusement moqueur.

— Bien sûr que non, chère amie, répliqua Ayexi d'une voix douce, prenant de court son protégé. Disons simplement qu'il se fait... hum... l'avocat du diable. Nous devons, voyez-vous, envisager toutes les interprétations possibles pour mieux préparer notre contre-attaque.

Le visage d'Ayexi était paisible, comme s'il était en train de discuter de la qualité de la porcelaine chinoise ou du prix d'un objet dont il se moquait éperdument. Wren, cependant, avait noté la légère crispation du sourcil gauche, qui indiquait que le mentor transpirait intérieurement. Donc, le Conseil prenait l'affaire au sérieux. Après tout, ça risquait de chauffer pour eux aussi, à moins que leurs membres ne décident de se balader avec un écriteau proclamant « Conseil ! ». Les tueurs ne feraient pas de discrimination en fonction de l'appartenance syndicale, on pouvait en être sûr. Et Mme Howe, la chef du Conseil de l'Est, devait en être sûre aussi. En tout cas, suffisamment pour envoyer des émissaires à cette table de négociations. Même si ce n'était que pour sauver les apparences, Jordan et Ayexi parviendraient peut-être à un accord valable.

— En agressant sans distinction Humains et Fatae, ces... ces vigiles ont montré qu'ils n'avaient pas l'intention de choisir. Et qu'ils ne choisiraient pas.

Beyl foudroya Jordan du regard. Sur ce point, elle ne transigerait pas.

— L'associé de mon ennemi est mon ennemi, intervint Ayexi.

— Exactement.

La petite tête emplumée de la griffonne acquiesça fermement. Wren sentit son compagnon se crispier légèrement à son côté. L'unique réponse possible était en réalité de ne pas s'associer à l'ennemi, mais c'était un argument que le Conseil n'avait pas les moyens de s'offrir.

Jusque-là, tout le monde jouait son rôle. Les Fatae appelaient à la guerre, le Conseil exigeait le statu quo, et les Indépendants redoutaient d'avoir à prendre une décision. Il était temps de secouer un peu les choses.

— Nous possédons des informations, annonça Michaela en consultant les notes que Wren lui avait remises avant que ne commence la réunion, et qui rassemblaient tout ce qu'O.P. et elle avaient entendu et observé au cours des douze derniers mois. Et selon ces informations, les vigiles auraient non seulement traité les Fatae de bêtes immondes, mais surtout, les auraient accusés d'employer la magie.

— Les Fatae n'utilisent pas la magie !

Jordan avait l'air outré, comme si on venait de lui chiper sa tartelette aux fraises. Mais il avait raison. Si les Fatae étaient, dans leur chair et dans leur sang, des êtres magiques, en revanche, ils ne se servaient pas de magie. Leur corps ne leur permettait pas de canaliser le Courant comme les Talents. A leur façon, ils étaient aussi Ignorants que... la mère de Wren.

Cela dit, corrigea Wren silencieusement, personne ne peut être aussi ignorant que ma mère.

— Tu ne comprends pas, rétorqua Michaela.

— Et toi, tu vas trop loin.

Beyl se pencha subitement au-dessus de la table et, dans le mouvement, une plume se détacha et glissa lentement vers le sol. Fascinée, Wren suivit des yeux le vol délicat.

— Nous sommes la Cosa Nostradamus, lança la griffonne avec virulence, ce qui ramena l'attention de Wren sur la discussion en cours. Et si ce fait a un sens pour vous, c'est maintenant que vous devez le montrer. Cette appartenance veut dire solidarité. Responsabilité. Elle veut dire qu'on doit pouvoir compter les uns sur les autres, qu'on doit se protéger les uns les autres. Aux yeux des racistes, nous ne faisons qu'un, et nous ne méritons que mépris et violence. Alors, nous devons leur montrer que nous faisons un aussi par notre réaction, et cette réaction devra leur imposer le respect et leur apprendre à nous laisser vivre en paix.

Beyl venait de défendre de manière convaincante le principe d'une contre-attaque. Sauf qu'elle ne pouvait pas prouver que les agressions des vigiles étaient coordonnées, ni même qu'elles avaient une seule et unique origine. Partir bille en tête avec des informations aussi maigres était dangereux, et c'était une erreur que Wren évitait de commettre quand elle partait en mission de Récupération.

— On ne peut se permettre ce type d'attaque.

Michaela répétait ce que Wren leur avait martelé depuis le début, à savoir que toute riposte à grande échelle entraînerait une réponse plus féroce encore et fournirait une justification

supplémentaire à leurs ennemis. A l'époque, elle pensait au Conseil, mais l'argument restait valable.

Même si les Indépendants se sentaient plus à l'aise avec la violence et le chaos qu'avec l'ordre et l'organisation.

— Mais on ne peut pas se permettre de ne pas réagir.

Ayexi eut l'air étonné de voir que les Fatae étaient d'accord avec lui — pas aussi étonné que Jordan, cependant, de voir son conseiller prendre la direction des affaires.

— Vous avez raison, Michaela, madame la Griffonne, poursuivit-il. Si cette menace vise la Cosa tout entière, alors, nous devons réagir. Avant que les problèmes ne se répandent au-delà de cette ville.

Wren comprit l'allusion. A en juger par le soupir qu'il laissa échapper, son compagnon avait compris également. Michaela fut un peu plus lente à saisir le sous-entendu. Les Fatae n'étaient pas vraiment « au courant », si on pouvait se permettre le jeu de mot, de la situation au sein de la communauté des Talents.

Le leader de facto du Conseil de New York, KimAnn Howe, venait de conclure une alliance inédite avec le Conseil de San Diego, dont le dirigeant devenait du même coup le subordonné de Mme Howe. C'était un coup risqué et audacieux, qui aurait cristallisé toutes les inquiétudes quelques mois auparavant si les agissements des « exterminateurs » n'avaient attiré l'attention de la Cosa.

Et si Mme Howe ne pouvait prouver aux membres du Conseil — et des autres Conseils à travers le pays — qu'elle était capable de contrôler la situation dans sa propre ville, elle perdrait le pouvoir acquis grâce à cet accord, qui en avait rendu plus d'un nerveux dans sa propre organisation.

Et KimAnn n'était pas du genre à lâcher le pouvoir.

— Et tu proposes... ?

— Une Trêve. Une... cessation des hostilités et manœuvres en tous genres, ouvertes ou dissimulées.

Par un immense effort de volonté, Wren parvint à ne pas écarquiller les yeux.

— Trop passif. Parfait pour vos intérêts, mais d'aucune utilité pour les Fatae. Que peux-tu nous donner ? demanda Beyl en claquant sèchement du bec.

Jordan commença à étendre les mains, comme pour indiquer qu'il n'avait pas d'idées, lorsqu'une nouvelle voix se fit entendre.

— Et si on rétablissait les patrouilles ?

Jusque-là, le gnome qui remplissait les fonctions d'assistant auprès de Beyl était resté silencieux. Relevant la tête de son ordinateur, il scruta l'assistance, les yeux brillants.

— Ils faisaient parfaitement le boulot, à l'époque.

Wren faillit en tomber de sa chaise. Génial ! Bon sang, en tant qu'ex-membre de ces fameuses patrouilles, c'est elle qui aurait dû y penser la première ! Ils en avaient organisé deux fois par le passé : la première, lorsque les piskies avaient décidé de faire passer leurs blagues en mode

farces dangereuses, la seconde, lors d'une série d'attaques dont les Fatae avaient été victimes — et qui, rétrospectivement, devaient correspondre aux premières tentatives des soi-disant « exterminateurs de vermine ».

La chose présentait donc le bénéfice de l'expérience, n'était pas trop offensive et ne risquait pas de rendre le Conseil trop nerveux. Enfin, elle donnait de quoi occuper les Fatae...

— C'est uniquement une solution à court terme, dit Michaela, dubitative. Un moyen de prévention...

— De dissuasion, intervint Beyl en s'enthousiasmant pour l'idée comme si c'était elle qui l'avait lancée.

Ce qui était peut-être le cas. Wren admirait les griffons en général, et Beyl en particulier, pour plusieurs raisons, la toute première d'entre elles étant leur sens de la manœuvre.

— A l'époque, nous recourions à des volontaires. Des Indépendants, surtout. Aujourd'hui... nous pouvons recruter dans toutes les communautés et créer des équipes complémentaires, efficaces. Associer Talents et Fatae, à l'exemple de Wren Valère et du démon O.P.

Misère... Pas de doute, ils y avaient réfléchi avant de venir à la réunion. Ce qui ne rendait pas la solution moins intéressante pour autant.

— Oui, je vois, commenta Jordan, d'un air songeur. Un tandem capable de faire peur à tout assaillant potentiel.

L'idée avait l'air de lui plaire, à lui aussi.

— Suffisamment longtemps, en tout cas, pour nous permettre de remonter à leur source. De découvrir qui les finance, et pourquoi. Qui est derrière tout ça.

Wren se renfonça sur son siège, attrapa le soda qu'elle avait placé sur le sol, près de ses pieds, et l'ouvrit avec un sifflement qui lui valut des regards sombres de la part de Jordan et du gnome. Enfin, on abordait le cœur du problème...

— C'était sympa, non ?

— Euh... tu crois ?

— Zhenchenka. Dépêche-toi.

Wren acheva d'enfiler les gants de cuir aussi doux que du beurre et doublés de polaire que Sergueï lui avait offerts quand les grands froids avaient commencé. De l'autre côté de la porte vitrée du hall, le vent soufflait en rafales.

— J'aurais pu aussi bien ne pas venir, grommela Wren en faisant jouer ses doigts pour « faire » le cuir à sa main. Je n'ai contribué à rien du tout...

— Tu as été extrêmement utile, rétorqua fermement Michaela. Notamment pour le briefing que tu m'as donné avant la réunion et pour les conseils que tu m'as envoyés en cours de route sur nos estimés compagnons.

En effet, elle avait su empêcher quelques gaffes. Michaela, qui n'avait jamais travaillé avec les

griffons jusque-là, aurait pu commettre l'erreur habituelle et considérer ces créatures comme des animaux intelligents plutôt que comme des égaux.

— Et maintenant, tu vas nous être encore plus précieuse. A nous, et à toute la Cosa.

Aussitôt, Sergueï dressa son antenne commerciale.

— Précieuse... à quel point ? s'enquit-il en plissant les yeux devant l'air trop innocent de la gitane.

— Inestimable.

— Elle veut dire : qui n'a pas de prix.

Les deux femmes se sourirent — un sourire plus tendu que franchement joyeux. Puis Wren poussa un soupir.

— D'ac, vas-y, que veux-tu de moi encore ?

— Que tu fasses en sorte de garder les écoutilles ouvertes.

— Euh...

— Que tu fasses en sorte qu'ils continuent à se parler.

— Qui ? Et de quoi ?

— Ne fais pas l'idiotte, rétorqua Michaela en poussant la porte vitrée. Tu sais très bien qui je veux dire.

Une bouffée d'air froid les enveloppa et Wren sentit mille petites aiguilles glacées lui picoter les joues.

— Les trois groupes de joyeux lurons : Indépendants, Fatae et membres du Conseil. L'idée d'une Trêve, le temps qu'on comprenne ce qui se passe, c'est très joli, mais il faut aussi qu'on arrive à un résultat concret. Ce qui veut dire « communication ». Tout ce petit monde-là va avoir besoin qu'on lui rappelle de temps à autre pour quelle raison ils doivent jouer fair-play. Et pour administrer cette piquûre de rappel, on a besoin de quelqu'un de proche.

— Ça, tu peux le faire, approuva Sergueï en prenant le bras de la jeune femme, puis en arrondissant l'autre pour que Michaela s'y accroche.

— Faire quoi ?

Wren se sentait vraiment stupide, mais elle avait raté le dernier tournant.

— Faire en sorte que tout le monde se parle, répéta patiemment Michaela, comme si elle s'adressait à une enfant. Toi et le démon. Vous avez commencé, vous avez jeté le premier pont, avec vos amitiés à l'intérieur du Conseil, votre connaissance des races de Fatae. Aujourd'hui, on a plus que jamais besoin que vous continuiez.

Sa voix s'adoucit.

— C'est ce que Lee...

— Michaela. Arrête. Tout de suite.

Elle voulait bien être menée par le bout du nez pour la bonne cause, mais elle refusait qu'on exploite ses souvenirs personnels. Ni maintenant. Ni jamais.

Lee était mort au cours d'une mission qui avait mal tourné — par la faute d'un stupide Fatae —, et Lee était devenu un héros. Sa veuve refusait toujours d'adresser la parole à Wren.

— Réfléchis, dit Michaela.

Ce n'était pas une requête, et Wren ne se donna même pas la peine d'y répondre.

Tous trois marchèrent jusqu'à la station de métro en silence, tête baissée contre le vent. Bien sûr, les membres du Conseil avaient eu droit à une voiture. Ayexi avait vaguement agité la main en s'engouffrant dans la Sedan, et Jordan, une fois passé le seuil de la porte, s'était comporté comme si tout le monde avait disparu de son champ de vision. Typique. Si Ayexi continuait à se montrer aussi sympathique, ses chances de survie à l'intérieur du Conseil risquaient d'être très faibles.

Après avoir installé Beyl à l'arrière d'un van, le gnome avait emmené sa patronne hors de la ville — vers les pâturages, sans doute, où le troupeau passait l'hiver.

Wren réfréna un soupir. Michaela avait raison, la garce. Tout avait commencé longtemps auparavant. Bien avant qu'elle ne participe à sa première Assemblée. Avant qu'elle ne reçoive le premier tract publicitaire des « exterminateurs de vermine » — couverture derrière laquelle se dissimulaient les vigiles et qui leur permettait de recruter et former de nouveaux membres. Avant qu'O.P. et Lee ne transforment son appartement en salle de réunion pour permettre aux Fatae de parler de ce qui se passait et d'apprendre à faire confiance aux autres communautés.

En réalité, l'histoire avait commencé le jour où elle avait rencontré le premier Fatae et qu'elle l'avait appelé « cousin », comme Neezer le lui avait appris. Elle avait commencé l'après-midi où O.P. avait apporté son premier courrier à la toute nouvelle Récupératrice, qui s'était contentée de tendre une serviette à l'ours quand celui-ci avait chipé une part de pizza.

Les Fatae faisaient confiance à O.P., même si les démons ne comptaient pas parmi les races les plus sociables. Et, à travers l'ours, ils faisaient confiance à Wren. Les Indépendants, eux, n'étaient pas très forts, question confiance, mais la Troïka, comme Sergueï appelait leurs quatre représentants, s'appuyait sur elle — et c'était un poids de plus sur ses épaules. Un poids dont elle se serait bien passée. Quant au Conseil..., eh bien, ce serait l'inconnue à résoudre, non ? Quelle piquûre de rappel pourrait contraindre les Mages à rester à la table des négociations ?

Elle connaissait Ayexi. Elle connaissait des gens de ce côté-ci du fleuve. KimAnn et ses laquais savaient qui elle était. Peut-être même la respectaient-ils un peu. Ils l'avaient en tout cas écoutée au moins une fois — pour autant, bien sûr, que la leader de facto du Conseil sache écouter autre chose que son ego.

Michaela prenait la ligne 5. Wren et Sergueï la 6. Au moment où les portes se refermaient derrière eux, Sergueï attira la jeune femme dans ses bras et posa son menton sur sa tête. Wren avait chaud et des cheveux échappés de son bonnet lui chatouillaient la nuque, mais elle ne bougea pas.

— Je ne sais pas si je saurai le faire.

La laine du manteau étouffait à demi ses paroles, mais Sergueï comprit parfaitement.

— Ils t'ont engagée. Pourquoi ?

Au diable sa manie de la logique !

— Ils ne m'ont pas engagée. Je me suis portée volontaire. Parce que je suis une idiote.

Il ne soupira pas, mais ce fut tout comme.

— Aide-moi à comprendre, Geneviève. Ils t'ont proposé de faire le boulot parce que... quoi ?

— Parce que je suis la meilleure.

— La meilleure Récupératrice, oui. Mais il ne s'agissait pas de récupérer quoi que ce soit. Il s'agissait de...

— C'est la même chose.

Comme s'il lisait dans ses pensées.

— Il s'agit d'analyser une situation et d'établir un plan. De s'adapter aux évolutions. De modifier le scénario en fonction des événements, de récupérer les infos dont la Troïka a besoin. Tu peux le faire. Va jusqu'au bout.

C'était son mantra. Sa formule magique. Va jusqu'au bout. Aller jusqu'au bout d'une mission signifiait que la mission en question était possible. Aussi longtemps qu'on se concentrait sur le travail, sur ses aspects pratiques, on évitait de paniquer en pensant à son ampleur. A ses pièges. A ses ramifications.

Derrière le magique, la logique. Ce qui n'était pas si rassurant que ça.

Et Sergueï avait laissé de côté un point essentiel. L'argent. Tout avait un prix. Et ça, c'était son mantra à lui — le principe sacré qu'il lui avait enfoncé dans le crâne mieux que n'importe lequel de ses cours d'économie à la fac. A valeur, valeur et demie. Se blottissant plus confortablement encore dans les bras de son compagnon, Wren ne put s'empêcher de se demander quel serait ce prix lorsque le sang commencerait à couler.

Lorsque Wren arriva sur le palier du cinquième étage, le téléphone était en train de sonner. Ce n'était pas Sergueï, puisque celui-ci s'était arrêté à la banque du coin pour retirer de l'argent. Habituellement, les distributeurs étaient insensibles aux variations de courant mais, comme le fit indécemment remarquer son compagnon, elle était légèrement survoltée à cause de la réunion. Or, mieux valait prévenir que guérir, surtout quand il s'agissait de billets de banque.

Pour sa part, Wren ne recourait jamais aux distributeurs. Pas à cause du risque, vraiment très minime, de faire sauter la machine, mais parce qu'elle préférait associer un visage aux doigts qui manipulaient son argent. Sergueï, lui, n'utilisait rien d'autre, même s'il se lamentait sans cesse de ne jamais pouvoir retirer moins que des billets de vingt dollars. Après tout, il pouvait bien se rendre directement au guichet pendant les heures d'ouverture... Que craignait-il, que son patron le sermonne pour son retard ? Mais non, Monsieur refusait de prendre quelques minutes de plus et d'entrer dans la banque pour parler à un distributeur humain durant les heures de travail.

Vraiment, certains jours, elle ne comprenait pas du tout son partenaire.

Tranquillement, elle défit les verrous pendant que le téléphone continuait à s'énerver. Soit l'interlocuteur était doté d'un caractère obstiné, soit il savait qu'elle n'avait pas de répondeur et qu'elle était à la maison.

Ou bien...

— Allô ?

Ou bien, c'était sa mère, qui avait un caractère obstiné et la certitude que sa fille ne décrocherait pas si elle n'insistait pas.

— Salut, m'man. Comment va Seattle ?

Wren jeta les clés dans le bol sur le comptoir et fourra ses gants dans les poches de son manteau.

A la requête de sa fille, Margot Valère avait pris de longues vacances en septembre, quand les événements avaient commencé à se précipiter. Ignorant à quel moment la Cosa exploserait, Wren avait préféré éloigner sa mère, qui était une vraie Ignorante. Jusqu'à présent, personne n'avait osé atteindre un Talent en attaquant un Ignorant... Mais depuis quelque temps, beaucoup de choses impensables avaient tendance à devenir possibles. Encore une fois, mieux valait prévenir que guérir.

Certains jours, Wren se disait qu'il serait plus sage que sa mère parte s'installer dans une autre région — dans un endroit où personne ne hausserait les sourcils en entendant le nom de Valère. Et certains, jours, Wren se disait que c'était elle qui devait déménager...

Heureusement, sa mère avait tellement apprécié les « vacances » que le voyage s'était transformé en une succession de visites familiales — chaque fois, en fait, que Margot pouvait quitter son travail. Sa mère, du coup, devenait une cible mouvante, et par conséquent, nettement moins intéressante — constat que Wren gardait sagement pour elle.

En contrepartie de cette paix de l'esprit, Wren devait accepter les comptes rendus ultra détaillés et hauts en couleur que lui délivrait Margot. Là, c'était la cousine Jeanne qui avait eu droit à la

visite royale, dans un Seattle assez peu ensoleillé.

— Oh, euh... Ah oui ?

Wren transféra le combiné contre l'autre épaule et, d'une main, défit son manteau. Évaluant d'un coup d'œil la longueur du fil de téléphone et la distance qui la séparait de l'armoire, elle préféra poser le manteau sur le comptoir. Sergueï rangerait tout ça quand il rentrerait.

— Et le petit ? demanda-t-elle à sa mère qui venait d'achever le récit de la vie de cousine Jeanne.

Le petit, c'était Kitty, le fils de Jeanne. Il devait avoir... Wren se creusa la cervelle, en vain. Dix ? Onze ans ? Pourtant, de ce côté-ci de la famille, il n'y avait pas tellement de monde, et absolument personne du côté de son donneur génétique mâle. Par conséquent, elle était impardonnable d'oublier ce genre de choses.

Bah, peu importait. Sa mère, qui était incapable de se rappeler quoi que ce soit d'étrange ou de désagréable dans la vie de sa fille, possédait une mémoire d'éléphant pour tout ce qui concernait les affaires familiales, et adorait partager avec Wren le moindre de ses souvenirs. Tout ce que sa fille avait à faire, c'était d'émettre des grognements approbateurs de temps à autre.

Se perchant sur un tabouret, Wren tendit la main, et attrapa un stylo et un bloc-notes pour y consigner ses commentaires sur la réunion du matin.

Rien de tel que la démultiplication des tâches ou la polyactivité pour éviter de penser à l'ampleur des tâches en question. Regarde les choses du bon côté, ma fille. Au moins, tu sais dans quel pétrin tu t'es fourrée, pas vrai ?

— Ce n'est pas un peu jeune ? lança-t-elle, interrompant le flux de paroles maternelles. Euh... désolée, j'ai oublié comment j'étais à cet âge-là.

Savoir ce que Beyl a pensé de la réunion et envoyer son commentaire au Quad.

Evoquer l'idée des patrouilles dans la rue et voir qui sursaute. Fatae, surtout.

Sergueï ouvrit la porte avant qu'elle ait pu penser à une troisième idée. En apercevant la jeune femme au téléphone, son compagnon haussa les sourcils et écouta un instant. Puis, visiblement, il opéra la déduction qui s'imposait et agita les doigts pour indiquer qu'il saluait Mme Valère, qui entretenait avec lui des relations assez tendues, genre « vous-êtes-celui-qui-couche-avec-ma-fille ».

Wren opina de la tête sans interrompre ses interventions monosyllabiques, ni cesser de remuer son stylo. Sergueï posa sa sacoche à terre, attrapa le manteau de la jeune femme et le rangea avec le sien dans le placard de l'entrée, puis disparut dans le couloir.

En direction de la salle de bains... ou du bureau, supposa Wren. Même s'il avait appris à laisser une plus grande liberté de manœuvre à ce snob de Lowell, son assistant, Sergueï ne pouvait s'empêcher de garder la main sur la cuillère quand quelque chose mijotait. Bon, d'accord, la métaphore était atroce, mais il fallait dire à sa décharge qu'elle était constamment distraite.

— Attends une minute, il a fait quoi ?

Wren posa son stylo et écouta plus attentivement. Les histoires de famille étaient au moins aussi compliquées que celles de la Cosa, mais nettement plus drôles...

Sergueï mit l'ordinateur en route. Les éclats de rire de Wren lui parvinrent par le couloir et son humeur sombre s'allégea un peu.

Les rires avaient si rarement résonné dans l'appartement, ces derniers temps.

Trop de tragédies, de tensions, de traumatismes — trop de toutes sortes de mots commençant par « t ». Et pas assez de rires depuis... depuis la mort de Lee, probablement. Avant cette date fatidique, même lorsque Wren prenait des risques insensés et qu'il devenait fou à tenter de la protéger, même lorsqu'ils ne savaient pas si et quand ils décrocheraient une autre mission, il y avait eu des rires, parfois teintés d'angoisse, mais toujours sincères et francs. Quand cela avait-il réellement commencé à changer ?

Au fond de lui, Sergueï connaissait parfaitement la réponse : depuis le moment où il avait négocié ce fatal accord avec ses anciens employeurs, et abandonné dix ans d'indépendance chèrement acquise pour assurer la protection de Wren contre les manigances du Conseil. Et cela les avait menés où ? Au beau milieu des problèmes du Silence — des problèmes qu'ils ne pouvaient absolument pas se permettre de gérer.

Et c'était lui, le seul responsable. Par conséquent, c'était à lui aussi de les sortir de ce guêpier. Mais le processus était aussi délicat que celui qui avait abouti à l'accord initial, et chacune des minuscules avancées auxquelles il parvenait prenait une éternité. Il n'avait pas tout révélé à Wren. La jeune femme n'avait pas besoin de tout connaître — sauf qu'elle savait qu'il cachait certains détails, ce qui n'était pas fait pour réduire la tension entre eux.

Peu à peu, à force de ne plus le voir ou l'entendre, il en était venu à se demander s'il n'avait pas imaginé la force lumineuse de son sourire ou le son cristallin de son rire.

Un éclat de joie pure résonna dans le couloir. Non, ce n'était pas le fruit de son imagination.

Se penchant sur le clavier, il entra l'adresse du site de la galerie en chantonnant doucement.

Ce rire, c'était rien, ou si peu de chose. Pour lui, c'était tout.

Et il se battait pour l'entendre encore.

« A : a-felhim@shhhh.info

Il faut qu'on règle ça. Appelle-moi.

S. »

Il pressa la touche « envoyer » et attendit.

De l'autre côté de la ville, l'humeur était loin d'être aussi gaie. L'immeuble semblait désert : nul bruit, nulle lumière ne filtrait. Même l'ascenseur qui menait au sous-sol, et qu'on ne pouvait appeler qu'après avoir entré un code et subi un examen rétinien et biométrique, était d'un silence absolu. La technologie utilisée était plus sophistiquée que celle des départements les mieux équipés du gouvernement américain, pour la simple raison que l'organisation installée dans ces locaux en avait les moyens — et qu'elle n'avait de comptes à rendre à personne sur la destination de son argent.

Les portes de l'ascenseur coulissèrent et deux silhouettes en émergèrent. D'un même pas, elles

s'engagèrent dans le couloir. Les deux hommes étaient vêtus de complets sombres et de chaussures en cuir souple, mais un observateur averti aurait immédiatement remarqué que les vêtements du plus jeune sortaient d'un magasin à la mode, tandis que ceux du plus âgé avaient été soigneusement confectionnés sur mesure.

Une femme portant une blouse bleue par-dessus son tailleur les dépassa en sens inverse. L'air visiblement soucieux, elle leur décocha un signe de tête distrait.

— Denise Vargha. L'une de nos meilleures recrues. Elle est responsable de la septième équipe.

Le jeune homme avait conscience de ne rien annoncer de nouveau à son interlocuteur, mais il ressentait le besoin d'occuper l'espace.

— En effet.

La voix était harmonieuse et d'une politesse extrême qui frisait l'ennui, mais avec une nuance d'avertissement que perçut aussitôt le jeune homme. En tant que président de l'organisation, son compagnon supervisait les embauches effectuées par le département de R&D et connaissait, par conséquent, le nom de tous les employés — depuis les laborantins jusqu'à l'équipe de nettoyage.

Prudemment, l'assistant opta pour le silence. Ils parvinrent devant une porte métallique, et le président effectua les contrôles nécessaires pour que les battants s'ouvrent et leur livrent passage. Aussitôt, un homme s'avança vers eux.

— Monsieur le président.

— Docteur Hackins.

L'homme regarda autour de lui, inspectant avec soin les murs carrelés et le sol en ciment, pourvu de conduits installés à un mètre de distance environ.

— Vous avez fait des améliorations, depuis mon dernier passage.

Cette fois, la voix véhiculait une nuance d'approbation parfaitement dosée et immédiatement annulée par la question suivante :

— Plus de départs de feu ?

— Non, monsieur.

Le Dr Hackins laissa entendre qu'il n'ignorait pas la réprimande, mais qu'il avait déjà pris ses responsabilités en tant que chef du projet. L'incident était clos et il n'était plus nécessaire de s'excuser — les excuses étant une marque de faiblesse pire que la négligence initiale.

Les deux hommes franchirent la zone de sécurité, gardée par deux portes métalliques qui ne s'ouvraient qu'après triple vérification de l'empreinte du personnel autorisé, et pénétrèrent dans le laboratoire principal — principale raison d'être de cet immeuble.

Entièrement carrelée de blanc, la pièce dans laquelle ils se trouvaient à présent était d'une propreté immaculée. Assis devant des machines en acier inoxydable surmontées par une vaste vitre, un homme en blouse blanche observait la silhouette allongée sur un siège semblable à celui d'un dentiste, de l'autre côté de la baie. C'était une jeune femme blonde et élancée dont le visage était parsemé de taches de rousseur. Des électrodes étaient fixées sur son crâne et des lanières de cuir enserraient son cou, ses poignets et ses chevilles. Elle avait l'air d'avoir couru des milliers de kilomètres, des monstres à ses trousses.

— Bethany. L'une de nos meilleures recrues. J'avoue avoir hésité à l'utiliser. Cependant, il semble...

— Gareth. Venez-en directement au fait.

— Euh... oui.

Gareth Hackins résista à l'envie de passer la main entre sa peau et le col de sa chemise. Son contrôle de soi était moins grand qu'il ne l'aurait voulu.

— Comme nous l'avons expliqué dans le rapport annuel, il s'agit de la troisième série expérimentale, dite de l'appriivoisement.

Il marqua une pause, comme s'il s'attendait à recevoir des encouragements. Son auditoire restant de marbre, il poursuivit avec un enthousiasme forcé.

— Nous avons apporté quelques changements à la méthode de réponse conditionnée sur laquelle nous avons travaillé, ces dernières années. Notre but est d'obtenir une réaction contre le courant magique, sauf ordre contraire, bien sûr. Nos dernières tentatives se fondaient sur des procédures classiques, comme le lavage de cerveau, mais les résultats étaient incertains. Les effets ne duraient jamais assez longtemps pour être véritablement efficaces et la plupart des projets, ainsi que vous l'avez lu dans le rapport, ont dû être annulés. Du gaspillage, vraiment. Avec cette nouvelle approche, nous espérons créer une boucle réactive, autrement dit plus nos sujets recourront à leur magie, plus ils seront enchaînés à notre structure, du point de vue émotionnel.

— Comment cela fonctionne-t-il ?

Hackins eut un imperceptible haussement d'épaules.

— Mettre leur magie sous contrôle est relativement facile. Nos sujets sont prédisposés à recevoir les ordres basiques mis au point par nos agents. Cependant, l'étape suivante s'est révélée plus... problématique. Sept de nos modèles ont bloqué l'accès à ce qu'on appelle le Courant en s'autolobotomisant. Un autre, le numéro 9, a accepté les ordres, mais sur un mode exclusivement passif. Le sujet numéro 8, Bethany, semble présenter le potentiel de réaction active le plus intéressant.

Le président se pencha pour observer la jeune femme.

— Entrez de nouveau en contact avec elle.

Le technicien pressa une touche. La jeune femme se convulsa, puis retomba, inerte. Ses yeux bruns étaient grands ouverts et fixaient obstinément le plafond blanc. Des gouttes de sueur glissaient le long de ses tempes et tombaient lentement sur le siège.

— Réponse ?

— Nulle.

— Intensifiez.

Le technicien leva une manette, puis approcha de nouveau son doigt de la touche. Hésitant imperceptiblement, il regarda son chef, puis appuya.

— Allez au diable ! grinça la jeune femme entre ses dents crispées.

Son regard glissa sur le côté et vint se fixer sur son bourreau.

— Intéressant, commenta Hackins. A ce stade, la plupart d'entre eux se sont effondrés. Elle est vraiment intéressante. A un niveau de Talent élevé correspond visiblement un niveau élevé d'obstination.

Il se tourna vers le technicien et vérifia les données entrées par celui-ci.

— Pas de reflux au niveau des électrodes ?

— Nous avons déjà remplacé deux séries, répliqua le technicien. Dès qu'elle a réalisé que nous avons isolé le tableau de bord, elle a cessé de perdre son temps. Une fille intelligente, Bethany.

— Oui. Très intelligente.

Hackins observa pensivement la jeune femme à travers la vitre.

— Intéressant.

— L'isolation vous permet d'arrêter leur magie ? demanda le président au technicien.

— Pas exactement, monsieur. La magie est simplement réfractée grâce à une série de strates qui la ralentissent. En réalité, si elle voulait causer des dégâts, elle pourrait le faire, mais nous pensons qu'une telle production d'énergie la consumerait.

— Vous pensez ?

Le visage de l'homme se fit impénétrable. Le technicien et le Dr Hackins se figèrent, et l'air se glaça littéralement sous l'effet de la réprobation muette.

— En dépit de nos ressources, il y a beaucoup de choses que nous ne comprenons pas encore sur ces Talents, intervint Hackins. C'est la raison pour laquelle le travail progresse plus lentement que prévu. Une étape franchie trop vite, un afflux un peu trop violent, et nous les brûlons avant de parvenir au résultat voulu. Cependant, si cette nouvelle procédure fonctionne, nous devrions être rapidement prêts à passer au niveau supérieur.

— Elle ne se dérobera pas aux ordres ?

— Elle sera incapable de distinguer entre nos désirs et les siens, assura Hackins.

— Excellent. Poursuivez votre travail. Gareth, vous disiez avoir entreposé les restes de vos précédents sujets ? Je voudrais voir les résultats de l'autopsie.

— Bien sûr. Par ici, s'il vous plaît.

Les deux hommes sortirent de la pièce de contrôle sans accorder le moindre regard au technicien et au cobaye.

Lorsque la porte se referma, les épaules du technicien s'affaissèrent de soulagement. Professionnellement, il était irréprochable, mais le taux d'échec sur ce projet avait été particulièrement élevé. Et le Patron n'était pas un homme qu'on pouvait décevoir. Surtout lorsqu'on se trouvait directement dans sa ligne de mire.

Le chef du R&D était un chic type, personne n'avait jamais dit le contraire, et c'était sympa de bosser avec lui quand on lui plaisait, mais il ne tolérait aucun relâchement dans le travail.

Un grognement, de l'autre côté de la vitre, attira son attention.

— Min... minable... Lèche... bottes.

En ricanant, le technicien pressa de nouveau sur le bouton. Le courant fusa à travers les

électrodes, et le corps de la jeune femme s'arqua brutalement. La décharge ne correspondait pas exactement à ce que les gens de son espèce appelaient un « afflux », lorsque le centre libérait soudain toute l'énergie emmagasinée, mais elle y ressemblait assez pour donner une petite idée de ce qui l'attendait.

La poitrine de la jeune femme frémit, agitée par un hurlement qui refusait de sortir de sa gorge, et les muscles de ses bras se tendirent comme pour tenter de se libérer. Le technicien ricana une nouvelle fois en voyant tous les signaux passer au rouge sur sa machine.

— Ne te débats pas trop, ma petite Bethy, lança-t-il d'une voix faussement sympathique. On te l'a déjà dit : si tu ne résistes pas, ça ne te fera aucun mal.

Les signaux revinrent au jaune. Les yeux fixés sur la jeune femme, il poussa la manette d'un cran.

— A moins que je ne décide du contraire, bien sûr.

Bethany frémit, ses lèvres se crispèrent, mais cette fois-ci, les voyants ne passèrent pas au rouge. Elle savait ce qu'ils essayaient de faire avec son cerveau, elle sentait les insinuations, les suggestions habiles qui déferlaient comme un murmure et pénétraient en elle un peu plus à chaque décharge. Mais son obstination était la plus forte. Bethany avait pu, contre l'avis de son mentor, offrir ses services à ces hommes qui l'avaient trahie, mais elle restait envers et contre tout un Talent. Elle appartenait à la Cosa. Elle ne craquerait pas.

Elle ne trahirait pas sa famille.

Les yeux fixés au plafond, Wren se demanda quel était l'idiote qui avait décrété un jour que compter les moutons avait un effet soporifique. Pour elle, « mouton » ne rimait pas avec « sommeil ».

D'habitude, l'espace rassurant de sa chambre, avec ses lourds rideaux verts et sa peinture sombre sur les murs, était une invitation à dormir. Ce soir-là, bizarrement, sa tanière lui faisait plutôt l'effet d'un cercueil. Wren observa le jeu d'ombres au plafond et se demanda pourquoi.

— Trop calme, conclut-elle finalement.

Ça faisait peut-être un peu cliché, mais c'était vrai. Wren était habituée au vrombissement des voitures, au ronron des hélicoptères ou des garde-côtes, au grondement des chantiers, aux Klaxon, aux sirènes... Bref, à tout ce qui faisait que New York avait la réputation d'être une ville qui ne dormait jamais. Sauf que la neige de ces derniers temps avait tout recouvert d'un manteau étouffant. Et sans ce bruit de fond, elle était incapable de dormir.

Et... son autre option, c'est-à-dire réveiller Sergueï pour le faire souffrir avec elle, comportait un hic : à savoir réveiller Sergueï. Ce qui était plus facile à faire par téléphone qu'en direct, comme elle avait eu l'occasion de le découvrir. Pas parce qu'il serait fâché après elle, non, mais parce qu'il était beaucoup trop mignon quand il dormait. Ses traits impénétrables de super homme d'affaires se détendaient et s'adoucissaient. Ses cheveux impeccablement coiffés s'ébouriffaient et tombaient en mèches rebelles sur ses yeux ou sa bouche, soulevées par son souffle à intervalles réguliers.

Elle dévisagea son compagnon dans la faible lueur de la chambre. C'était rare de le voir aussi détendu. Ces derniers mois avaient été si intenses, entre les petits jeux de pouvoir du Conseil, les vigiles, la présence probable derrière ces exterminateurs d'une organisation dangereuse...

A quoi il fallait maintenant ajouter le stress supplémentaire lié aux négociations tripartites, entre Indépendants, Fatae et Mages, qui lui flanquaient un horrible mal de ventre et faisaient naître de nouvelles rides autour des yeux de Sergueï.

D'ailleurs, la prochaine étape de cette aventure aurait lieu cet après-midi, et elle avait intérêt à être en forme, donc à se reposer. Et regarder le plafond en écoutant son homme ronfler, ce n'était pas cela qui l'aiderait.

Wren repoussa le drap et glissa doucement hors du lit. Le contact froid du sol la fit frissonner et elle enfila rapidement sa robe de chambre. Puis, se penchant, elle remonta délicatement les couvertures sous le menton de son compagnon.

Dans le doute, agis. S'ils sont trop nombreux, fuis. Si tu ne dors pas, occupe ton esprit jusqu'à l'obsession. Juste quelques petits principes, mais assez efficaces. Sans rien allumer, elle remonta le couloir en direction de la cuisine, sortit un Diet Sprite du Frigidaire, un paquet de biscuits du placard, et repartit en sens inverse, vers son bureau. Une fois la porte soigneusement refermée derrière elle, elle s'autorisa à presser l'interrupteur.

— Ouch !

L'éclat soudain lui fit cligner des yeux. S'installant confortablement dans le fauteuil, elle mit en

route l'ordinateur, posa sa canette loin de tout l'amas de fils et de câbles qui entouraient la machine, et attrapa avec satisfaction un biscuit. Rien de tel, à 2 heures du matin, qu'un petit gâteau sec fourré à la crème fondante.

L'écran s'alluma et les icônes familières apparurent. Bon, la Vieille Sally, d'abord. Wren parcourut rapidement les dernières infos concernant cette jument de malheur. Depuis trois mois, elle n'avait presque rien obtenu de nouveau, mais peut-être que son état insomnique lui permettrait de percevoir quelque chose ou d'établir un lien qui lui avait échappé jusque-là.

Evidemment, si son boulot se composait uniquement d'adrénaline et d'action, ce serait formidable. Malheureusement, elle avait l'impression que ça devenait de plus en plus administratif. Était-ce parce que Sergueï lui donnait davantage à faire de ce côté-là, ou parce que les missions qu'elle prenait demandaient plus qu'un plan et une prière ? A moins que ce ne soit à cause de ce sentiment de frustration qui l'accompagnait perpétuellement, ces derniers temps.

— C'est la dernière raison qui est la bonne, décréta-t-elle à voix haute.

Toujours, il y avait eu des recherches préliminaires à effectuer. Autrefois, elle en éprouvait plus de plaisir, c'est tout.

— Et flûte.

Fermant la fenêtre, elle regarda pensivement son écran, puis, soudain, tendit la main et pianota rapidement sur le clavier. Ça faisait un petit moment qu'elle n'avait pas eu le temps de s'asseoir pour chatter un peu.

Sacré Talent : Salut, Im' !

« Im' » pour « produit de ton imagination ». Wren ne put s'empêcher de sourire en tapant sa réponse.

Talent des Villes : Salut à toi.

Sacré Talent : Je m'inquiétais. Comment va ?

Wren ne savait rien de la personne qui se cachait derrière ce pseudonyme, sinon qu'elle appartenait à la Cosa, que c'était une femme et qu'elle vivait dans l'hémisphère Sud. Et, à en juger par leur dernière conversation, qu'elle était membre du Conseil, là-bas. Wren lui avait fait part — délicatement — des craintes qu'elle éprouvait à l'époque sur l'implication du Conseil dans les agressions contre les Fatae, et les tentatives d'intimidation dont les Indépendants étaient victimes. L'Australienne avait très vivement réagi : pour elle, le Conseil était incapable de ce genre d'actions. Sa colère avait été si forte que son Courant avait court-circuité le système.

Sacré Talent : Je te dois des excuses.

Talent des Villes : Pas de problème, mon système est en pleine forme.

Sacré Talent : Waouh ! Mais, euh, je ne parlais pas de ça, enfin si, non, tu sais, je veux dire pas la façon dont j'ai réagi, mais pourquoi...

Wren attendit. Sacré Talent n'était pas du genre indécis, d'habitude, mais c'est vrai que la situation avait été... embarrassante. Perdre le contrôle et faire sauter un système, c'était un incident qui se produisait régulièrement, mais on se sentait toujours un peu idiot après.

Sacré Talent : J'ai posé des questions. Écouté. Il n'y a que les commérages à aller plus vite que

le Courant. Et dès que j'ai laissé traîner mon oreille, eh bien, j'ai entendu des choses... Louée sois-tu !

Talent des Villes : Ouais...

Honnêtement, elle ne savait pas comment réagir. C'était déjà assez déplaisant de savoir que sa réputation s'était répandue de l'autre côté de l'océan, en Italie, alors découvrir que de l'autre côté de la planète...

« Ne fanfaronne pas, ma fille. Tu ne sais pas ce qu'elle a entendu. Tu ne sais même pas si elle connaît exactement ton identité, mis à part le fait que tu es une Indépendante qui vit dans la région de New York... »

Talent des Villes : Et... que disent-ils ?

Sacré Talent : Que le Conseil a perdu la boule, là-bas.

Oh... Donc, rien sur elle. Parfait. Sauf que Wren aurait préféré être l'objet des bavardages. Son propre comportement, elle pouvait le maîtriser, mais si la situation à l'intérieur du Conseil de New York était mauvaise au point que même les membres des autres Conseils dans le monde en parlaient, alors là...

Sacré Talent : Honte à eux.

Wren tiqua. Ces mots avaient dû demander un effort considérable à son interlocutrice. La règle première quand on appartenait au Conseil, c'était l'unité, la deuxième était l'obéissance, et la troisième, eh bien... il s'agissait de ne pas plaisanter avec les deux premières ! Bavarder en famille, c'était une chose, mais admettre une faiblesse pareille devant une étrangère — une Indépendante, en plus —, c'en était une autre.

Talent des Villes : Je suis désolée.

Elle prit le risque d'envoyer une pulsation de regret, pour donner plus de poids à ses mots.

Sacré Talent : Et zut ! Ne t'excuse pas ! Vous avez de sérieux problèmes, chez vous, si la moitié de ce qu'on entend est vrai...

Une sensation d'exaspération atténuée, avec une pointe d'inquiétude.

Sacré Talent : Mais toi... Tu vas bien ?

Wren se raidit, puis esquissa un sourire.

Talent des Villes : Pas mal. C'est... compliqué ici, mais on se débrouille. Toi ?

Dans ce mot tout simple, il y avait une question informulée. Une peur. Que l'attitude de KimAnn se répande et que les Conseils, ici et ailleurs, ne se retournent contre les Solitaires pour les obliger à marcher au pas.

Sacré Talent : Ça va. On attend de voir.

Wren poussa un soupir. Les mots en cachaient d'autres. Tant que Sacré Talent et ses amis étaient sur leurs gardes, ils ne laisseraient pas le mal s'enraciner chez eux...

Talent des Villes : Super.

Alors, pourquoi avait-elle le sentiment que ni elle ni son interlocutrice n'éprouvaient un sentiment de joie délirante ?

Sacré Talent : Temps que je déconnecte. Prends soin de toi, ‘Im.

Talent des Villes : Toi aussi.

La dernière ligne disparut de l’écran et Wren fixa son ordinateur d’un air absent pendant plusieurs minutes.

Pas d’épidémie, pour l’instant. Mais le monde a les yeux fixés sur nous. Et si nous perdons...

Un spasme douloureux noua soudain son ventre, et les biscuits fourrés à la crème lui parurent subitement écœurants.

— J’ai besoin de café.

Trois heures plus tard, Wren soufflait désespérément sur ses doigts pour les réchauffer. Et tant pis si ses fesses menaçaient de se transformer en glaçons. La minuscule boutique qu’elle était en train d’étudier était fermement gardée par un rideau de fer. Elle sentait le frémissement des ondes électriques du signal d’alarme. Mentalement, elle fit le compte : porte, fenêtres, plus un détecteur de mouvement.

Rien d’étonnant, vu qu’il s’agissait d’un bureau de prêteur sur gages. Sauf que ledit bureau contenait un objet qu’elle avait l’intention de récupérer avant que l’aube ne se lève. Oh, rien de spécial : juste une petite serrure en or déposée la semaine précédente. Une petite serrure de rien du tout, tout juste chargée d’une signification émotionnelle. De l’image d’un homme depuis longtemps disparu.

— Pourquoi on est pas au chaud à l’intérieur ?

— Personne ne t’a obligé à venir.

La descente de lit à poils blancs haussa les épaules. Son erreur majeure ? S’être pointé aux petites heures dans l’espoir de bénéficier d’un petit déjeuner et de compagnie. Toute la nuit, il avait regardé la neige tomber en tordant ses griffes acérées et, soudain, il avait eu l’intuition fulgurante que Wren ne dormait pas. Il haussa les épaules. Wren avait raison. Il aurait aussi bien pu rester avec Sergueï à boire du café chaud et lire les journaux. Ou alors, il aurait pu rentrer au bercail pour regarder la télé. En réalité, il avait justement opté pour la dernière solution lorsque Wren avait déclaré à la cantonade qu’elle allait « faire un tour ».

Sauf que Wren n’allait jamais simplement « faire un tour ».

La peluche blanche avait échangé un regard avec l’Humain aux yeux ensommeillés. Dans ce genre de duel, il ne savait jamais s’il sortait gagnant ou perdant.

— Bouge pas. Et prends ça.

L’ours attrapa le chronomètre et le petit sac noir qu’elle lui tendait. Wren s’étira lentement, puis se mit en marche. La neige crissait sous ses bottines.

— Valère...

— Bouge pas. Et appuie sur le bouton.

Plus ours polaire que jamais, O.P. était resté là, à regarder la jeune femme traverser souplement

la chaussée.

— Du gâteau, murmura-t-elle en évaluant la boutique.

Elle était la meilleure Récupératrice de toute la région, et sans doute de tout le continent. Facile. Presque trop facile.

Le courant électrique de l'alarme était plus dense que celui des systèmes ordinaires. Les câbles étaient chargés de magie, donc, le propriétaire était un membre de la Cosa Nostradamus. Sachant qu'un Talent pourrait essayer d'entrer, il avait protégé sa boutique en conséquence.

Mais elle était la meilleure.

Fermant les yeux, Wren laissa l'air glacé l'envelopper, savourant un instant le contraste entre le froid de la nuit et la chaleur du Courant, puis glissa dans le puits profond où s'agitaient les serpents de couleur, vibrant déjà d'excitation et s'enroulant les uns autour des autres.

Facile. Vraiment facile...

A qui s'adressait-elle ? A la magie qui vivait en elle, à l'alarme devant elle, ou... à elle, tout simplement ? Bah, peut-être aux trois en même temps. Sa respiration se ralentit, ses mains se raffermirent et le Courant s'échappa par le chemin qu'elle avait ouvert. Alors, les deux types d'énergie entrèrent en contact et sa magie s'insinua à l'intérieur du système de sécurité — comme invitée, non comme intruse...

Simple. Mais pas si facile que ça, en vérité. En dépit de l'air froid, Wren sentait la sueur ruisseler sous son bonnet de laine et couler le long de ses tempes. Utiliser la magie brûlait beaucoup, beaucoup de calories.

Bon, la porte, ça, c'était vraiment plus facile. Un tour, et hop, la serrure céda.

L'obscurité, à l'intérieur du magasin, était dense et lourde. Des voyants rouges indiquaient la sortie de secours, tandis qu'une lueur blanche éclairait les casiers sous le comptoir de verre. La serrure que cherchait la jeune femme se trouvait dans l'un de ces casiers.

Wren était une Récupératrice. Elle était engagée par un client pour récupérer les objets appartenant à ce dernier, rien de plus. Même au cours d'un exercice de routine tel que celui-là, vous deviez respecter la discipline. Evidemment, il y avait tant de jolies choses ici qui attendaient de trouver un nouveau foyer...

Choisissant un filament de Courant, elle le façonna en forme de serrure et le relâcha.

Le filament s'échappa dans la pénombre comme un papillon bleu et jaune, et la force mentale qui l'animait le fit littéralement voler d'un tiroir à l'autre avant de se poser sur le plus éloigné d'entre eux.

— Prends, murmura la jeune femme.

Le papillon se transforma en une multitude d'étincelles qui s'évanouirent dans l'air à mesure que Wren approchait. Sans poser son sac à outils — à ne jamais faire pour ne pas laisser de traces —, elle en retira le fin objet qu'O.P. avait admiré quelque temps auparavant et travailla rapidement sur le loquet.

Sans toucher à rien d'autre, elle s'empara de la serrure posée sur le morceau de tissu et la glissa dans sa poche.

Et ce fut tout.

— Sept minutes, trente-deux secondes, annonça O.P. en regardant le chronomètre, tandis qu'elle émergeait dans la rue, après avoir soigneusement refermé la porte derrière elle et laissé le système d'alarme se reconnecter en douceur.

Wren secoua la tête, éccœurée.

— Nul...

— Distracte par quelque chose ?

— Non. Enfin, à peine. Un boulot simple, pas de problèmes. J'aurais dû mettre six secondes, pas plus, bon sang !

— Hum, tu te fais vieille, rétorqua l'ours en hochant la tête. Sûr que les nouveaux Talents vont marcher sur tes plates-bandes et te piquer le travail.

Il lui tendit le chronomètre et épousseta la neige de ses épaules.

— Assister à l'un de tes entraînements est à peu près aussi excitant que de regarder la neige tomber. Pas de truc qui explose, rien. Enfin, bon... C'est l'heure du petit déj', non ?

Wren leva les yeux vers le ciel, comme si elle espérait que le soleil apparaîtrait derrière les nuages — ou que LA réponse à ses problèmes y serait inscrite en lettres de feu.

— Valère ?

Le démon leva lui aussi les yeux, puis les posa de nouveau sur le visage de la jeune femme, avec une interrogation muette.

— Quelque chose est en train de se préparer. Et on est loin d'être prêts.

L'ours haussa les épaules.

— Un truc que j'ai appris, c'est que personne n'est jamais prêt, parce que ce qui arrive est toujours pire ou mieux que ce qu'on attendait. Et de toute façon, ça ne ressemble jamais à ce qu'on a prévu.

Plongeant sa main dans la poche, Wren palpa délicatement la serrure. Le contact du métal froid lui procura une sensation d'apaisement — mais aucune voix ne surgit dans son esprit pour la conseiller.

— Donc, tu fais quoi dans ce cas-là ?

O.P. se gratta le museau, puis haussa les épaules.

— Tu brûles le pont une fois que tu l'as traversé ?

Wren éclata de rire, et une lueur de satisfaction passa dans les yeux de l'ours. Elle avait réagi comme il l'espérait.

— Tu as raison, espèce de vieille carpette, rétorqua-t-elle en abandonnant la serrure pour retirer ses gants de la poche. Allons dévorer les pancakes que Sergueï va nous préparer.

La poussée d'adrénaline provoquée par son entraînement avait complètement disparu lorsque le petit déjeuner fut servi. Wren luttait contre l'envie de rentrer se fourrer au lit en remontant la couette par-dessus sa tête.

Une fois, elle avait plaisanté avec Sergueï sur l'idée — terrifiante — d'une Cosa organisée. Eh bien, voilà, on était en plein dedans, et Wren réfréna un rire incrédule. Après une semaine de négociations, de cris, de gesticulations, on avait fait quoi ? Une heure de progrès, peut-être ? Et encore.

Jetant de nouveau un coup d'œil circulaire, elle évalua l'endroit comme elle en avait l'habitude quand elle était en mission — juste pour ne pas sombrer complètement dans l'ennui. Des restes de sandwich, des salades ramollies, des carnets et des crayons, des gobelets de café en carton et des canettes de soda jonchaient la table. La scène aurait pu se passer dans n'importe quelle salle de conférences. Ou dans n'importe quelle salle des profs. Hum... l'analogie était plus juste. Trop d'opinions, pas assez d'interventions techniques.

Et un mélange de races bien plus considérable que dans n'importe quelle école moyenne.

L'Equipe de la Trêve — un nom mortellement triste, mais assez pratique qu'un petit malin avait dégoté — tenait aujourd'hui une réunion officielle dans l'appartement de l'un des membres du Conseil. En bonne citoyenne de Manhattan, Wren avait soigneusement examiné les lieux en entrant et décrété finalement que son petit nid valait mieux que ce loft avec parquet et confort intégré. Evidemment, le loft en question avait l'avantage de posséder une pièce suffisamment grande pour accueillir tous les participants, une fois la longue table installée et les chaises dépliées. De plus, la cuisine possédait non pas une, mais deux machines à café. Et là, Wren applaudissait. Des deux mains.

Tournant légèrement la tête vers la gauche, elle observa les participants. Etaient présents les quatre représentants des Solitaires, Jordan accompagné d'un autre membre du Conseil qu'elle ne connaissait pas, et quatre Fatae — Beyl la griffonne, un piskie nommé Einnie, un trauco massif au visage carré et très improbablement baptisé Reynaldi, ainsi qu'une étrange et frêle jeune femme enveloppée de voiles, dont le dos était aussi creux qu'un arbre mort. Personne ne s'était soucié de la présenter, et personne ne lui prêtait attention, ce qui éveilla aussitôt l'attention de Wren, qui se mit à observer le moindre de ses gestes.

Entre les délégués et les conseillers que chacun avait amenés avec lui, la réunion était en train de virer au chaos organisé. Les voix étaient fortes, sans être en colère, et les bras s'agitaient dans tous les sens. Chacun avait son idée sur la façon d'organiser les patrouilles ou de gérer la Trêve, et bien sûr, personne ne voulait écouter les idées des autres. Le trauco faillit même blesser l'un de ces messieurs du Conseil qui avait le tort, selon lui, d'être « un pauvre mec ».

Elle s'ennuyait. Comme aurait dit O.P., elle s'ennuyait grave. Et rien à voler dans les parages pour exercer ses doigts. Le propriétaire du loft avait pris ses précautions avant d'ouvrir les portes.

Wren se renversa sur son siège qui produisit un craquement dangereux quand elle se mit à balancer les jambes.

— Tout m'a l'air sous contrôle, ici.

Le gnome assis près d'elle, l'assistant de Beyl, poussa un grognement identique à celui d'O.P. La jeune femme le regarda avec des yeux ronds. Dieu du ciel ! Est-ce que ceux qui avaient créé la race des démons y avaient ajouté quelques gènes « gnomiques » ? A bien regarder, ils étaient de même taille et...

Et si elle en était à méditer sur les croisements génétiques chez les Fatae, eh bien, il était largement temps qu'elle lève le camp. Trois heures passées à attendre l'occasion pour intervenir et contribuer activement au débat... Et rien. Ça s'appelait se tourner les pouces, et son temps était plus précieux que ça.

Wren repoussa sa chaise et se leva. Elle slaloma entre les corps gesticulants jusqu'à parvenir près de celui qu'elle visait.

— Et si tu crois que nous permettrons...

— Bart...

— Je suis occupé, Valère.

Le représentant de New York était toujours brusque, même quand il était de bonne humeur. Ce qui, visiblement, n'était pas le cas dans l'immédiat.

— Hum, je vois bien. Et je vois aussi que vous avez la situation en main, les gars. Donc, si tu veux bien, je m'éclipse...

— Tu as besoin de mon autorisation ? Tu t'éclipseras quoi que je fasse, non ?

Oups... Epinglée.

— Vas-y, reprit-il en revenant à sa discussion.

Il n'avait même pas daigné tourner la tête. Wren se glissa hors de la pièce sans même avoir besoin de faire jouer son truc de « personne-ne-me-voit ». Manifestement, l'ennui le déclenchait automatiquement. Elle comprenait pourquoi elle avait pu manquer les cours d'anglais au lycée et ne jamais se faire pincer. Bizarre qu'elle n'ait jamais fait le lien jusque-là ! Bah, à l'époque, elle ne s'ennuyait pas si souvent...

Il y avait du monde dans la cuisine. Une longue queue s'étendait devant l'une des machines, l'autre étant momentanément hors service, le temps qu'on la remplisse de nouveau avec de l'eau. Wren n'avait pas la moindre envie de faire la queue. Récupérant son manteau et son bonnet dans le placard de l'entrée, plus grande que son petit appartement, elle prit l'ascenseur et se retrouva très vite dans l'air glacé du matin.

Elle dénicha une cabine téléphonique et, après avoir demandé l'heure à un piéton, passa un coup de fil.

« Vous êtes sur le répondeur de mon portable. Parlez clairement et répétez votre numéro de téléphone deux fois. »

— Salut. C'est moi. Il est presque 2 heures et j'ai décidé de fuir la scène du crime pour aller faire un peu de shopping. Si tu peux te libérer, retrouve-moi à la patinoire du Rock Center.

Elle raccrocha, ouvrit son porte-monnaie et l'inspecta attentivement.

— C'est le moment de faire des folies ! lança-t-elle avec satisfaction en levant la main pour arrêter un taxi.

Quarante minutes et deux magasins plus tard, elle prit la direction de la patinoire du Rockefeller Center et aperçut son compagnon. Dos à la vitrine d'une boutique de luxe, il observait la foule bariolée qui déambulait autour de l'étendue de glace. Discrètement, elle glissa ses courses dans son sac à main et s'approcha.

— Hello... Là depuis longtemps ?

Il se tourna avec un sourire chaud qui la fit fondre de tendresse.

— Non. Je me suis échappé dès que j'ai pu. La galerie est une vraie maison de fous en ce moment. Tout le monde débarque en faisant le coup de « Oh, dieux du ciel, c'est bientôt Noël et je n'ai toujours pas de cadeau pour Doudou ! ».

— Tu n'es qu'un affreux cynique.

— Faux. Je suis un observateur. Ceux qui aiment vraiment l'art ont fait leurs achats il y a déjà plusieurs mois. Tout est réglé et il ne reste plus qu'à livrer. Tandis que ceux-là...

Sergueï hocha la tête, accablé. Wren rougit légèrement en songeant à ses courses de dernière minute.

— Et... euh... est-ce qu'ils achètent, au moins ?

— Assez pour que la galerie reste ouverte, rétorqua-t-il. C'est un bon entraînement pour Lowell. Les aider à vider leur compte en banque, il adore ça. Donc, pourquoi voulais-tu me rencontrer ici ? Tu sais que je déteste la foule. Non, je sais que tu détestes la foule.

Elle balaya l'objection d'un geste de la main.

— C'est différent. C'est l'arbre ! On regarde, puis on va boire un chocolat chaud, d'ac ?

Sergueï ne comprenait pas le plaisir qu'il pouvait y avoir à rester là, dans le froid, simplement pour regarder un arbre trop grand et trop illuminé qui, franchement, aurait eu meilleure mine dans sa forêt natale, avec des petits oiseaux et des écureuils dessus. Mais bon, les fêtes de fin d'année, ça n'était pas vraiment son truc. Pour lui, Noël, c'était la messe de minuit, les cadeaux au petit matin, et hop, retour à la case boulot.

Pour Wren, c'était une autre histoire. Enfant, elle avait appris à compter l'argent et à faire la fête avec ce qu'il y avait. Alors, il préférerait mourir de froid plutôt que de lui gâcher son plaisir. Surtout cette année.

— Je me demande combien de volts il faut pour faire marcher ces lumières, murmura-t-elle, les yeux dangereusement rêveurs. Tu crois que les ampoules de Noël ont une saveur différente de celles de tous les jours ?

Sergueï sourit.

— Tu n'as jamais fait griller ton sapin de Noël, quand tu étais ado ?

— Ma mère m'aurait tuée, répliqua-t-elle. De toute façon, on n'avait pas de guirlande lumineuse. Trop cher.

Elle pivota vers l'immense sapin au pied duquel tournoyaient les patineurs. Sergueï vit littéralement l'instant où la jeune femme allait glisser dans ce qu'elle appelait l'état second et qui lui permettait d'entrer plus facilement en contact avec son Courant. Pour ce qu'il avait réussi à en comprendre, c'était à la fois comme une méditation et un orgasme. Le sourire qui éclaira le visage

de Wren le rendit particulièrement nerveux.

— Wren, je n'ai pas du tout envie de me retrouver au beau milieu d'une foule en délire, une semaine avant Noël, parce que tu auras fait sauter le sapin du Rockefeller Center.

— Rabat-joie !

A regret, la jeune femme sortit de l'état second et revint vers son compagnon.

— Viens. Offre-moi une tasse de chocolat chaud. Euh, non. Plutôt un moka avec de la crème chantilly. Avec tout plein de tartelettes à la fraise.

— Hmm... Parce qu'une injection massive de sucre par-dessus une méga-dose de caféine, c'est pile ce dont tu as besoin, là tout de suite maintenant, grommela-t-il en glissant son bras sous celui de Wren pour la guider vers les escalators.

L'étage inférieur était un véritable labyrinthe d'allées, d'entrées de métro, de magasins. Mais ils savaient parfaitement où ils allaient : vers le Starbucks situé sur la cour intérieure. Bien sûr, il y avait une queue immense. Wren partit en quête d'une table pendant que Sergueï patientait devant les caisses, muni de la commande — une grande tasse de thé, du moka à la crème et... Non, pas de tartelettes. Ils n'en servaient pas ici. Sans hésiter, il opta pour les cookies au chocolat. Ce qui ne ressemblait pas exactement à une tartelette aux fraises, mais c'était l'intention qui comptait, non ? Prudemment, il demanda un rab de crème au chocolat.

— Oooh, Seigneur Jésus, s'exclama-t-elle quand il déposa le plateau devant elle. J'ai vraiment été super bonne, cette année, hein ?

Il retint un sourire en songeant au cadeau qu'il avait déjà emballé et planqué dans son appartement à elle. Wren penserait peut-être à fouiller chez lui, mais sûrement pas à inspecter son propre nid. Enfin, il l'espérait. Au tout début de leur partenariat, ils étaient tombés d'accord : un seul cadeau à Noël était amplement raisonnable. Et cette année, il s'était laissé aller, comme elle disait. Mais cette année était spéciale : en plus d'être partenaires, ils étaient désormais... « liés », ce qui exigeait un peu plus. Et compte tenu de la difficulté qu'il y avait à trouver un présent pour une femme qui ne portait pas de bijoux, qui ne pouvait utiliser ni informatique ni électronique, et qui était en outre dotée de la déplorable habitude de mettre la main sur tout ce qui lui plaisait, il espérait avoir fait le bon choix.

— Je suppose que tu n'as pas pris de notes, ce matin ?

— Aaah...

Wren poussa un soupir de satisfaction quasi extatique en reposant son moka.

— Ça marche comme sur des roulettes. Ils hurlent, ils agitent les bras et n'aboutissent à rien.

L'expérience de Sergueï en matière de réunion se limitait à de petits groupes auxquels on se contentait de donner des ordres. Il aurait presque voulu être là, ce matin, pour voir comment la Cosa s'y prenait. Enfin, considérant les membres de la Cosa qu'il connaissait, la description de Wren devait être plutôt en deçà de la réalité.

— Et au final ?

— Oh, ils s'occupaient de figoler les détails. Bart et Beyl avaient décidé de ne laisser sortir personne tant qu'ils n'auraient pas fini. Mais bon, ils n'avaient pas besoin de moi pour ça. Et,

honnêtement ? Me trouver dans une pièce avec autant de personnes, ça commençait à me donner des démangeaisons. Il n'y avait rien d'intéressant à voler, sauf le portefeuille d'Ayexi. Et si je le lui avais demandé il me l'aurait donné. Même pas drôle.

Sergueï s'abstint de répondre et avala une gorgée de thé. Evidemment, il savait que Wren avait continuellement besoin d'exercer ses mains, mais il comprenait aussi l'exaspération de son mentor face aux doigts un peu trop légers de son élève. Wren ne travaillait pas, ne se reposait pas... Elle était intimement et profondément une Récupératrice. A peine une mission était-elle finie qu'elle se demandait à quoi ressemblerait la suivante.

— Je vais pisser, annonça-t-elle en esquissant un large sourire devant son expression consternée. Désolée. Je... euh... je vais aller soulager ma délicate anatomie féminine. Ça va comme ça ?

— C'est pire, grommela-t-il.

— Et ne touche pas à mon moka, lança-t-elle en guise d'avertissement.

Pour être sûre qu'il ne mettrait pas la main dessus, elle rafla le dernier cookie et l'enfourna dans sa bouche. Etonnant, vraiment, les calories qu'elle pouvait avaler. Le Courant brûlait une grande quantité d'énergie, même sur un mode uniquement passif. Malgré tout, elle devrait modérer un peu sa consommation. Ces derniers mois...

Ces derniers mois, elle avait fait appel à la magie presque continuellement, entre la Cosa, les missions, le chaos généralisé... et lui.

Elle n'utilisait pas systématiquement le Courant quand ils faisaient l'amour, mais tout de même assez souvent pour qu'à force, il sente les effets s'accumuler dans son corps. Et il savait qu'elle en payait aussi le prix. Il s'efforçait de ne pas demander, mais c'était un peu comme d'enfermer un accro au chocolat dans une chocolaterie et de lui demander de résister à la tentation.

Heureusement, Wren avait reçu une excellente formation. Sergueï n'avait jamais rencontré Neezer, mais quand il avait fait la connaissance de Wren, il avait été impressionné par la force du contrôle physique et émotionnel de l'adolescente. Et son contrôle mental

— une nécessité absolue, quand on possédait un Talent quasi pur — était plus remarquable encore. Le Courant, disait Wren, c'était la puissance, et le Talent consistait à maîtriser cette puissance.

C'était peut-être le moment d'aller lui chercher un autre cookie au chocolat. Sergueï jeta un coup d'œil vers les caisses et renonça. Il aurait fallu faire une nouvelle fois la queue et, pendant ce temps, on risquait de leur prendre les places. Il observa la foule qui piétinait dehors. C'était un passe-temps auquel il se livrait rarement, mais qui était toujours instructif. Son regard effleura le groupe d'adolescentes qui piaillaient autour d'une chose que l'une d'elles avait achetée, se posa sur une bande de garçons visiblement passés par une salle de musculation, le temps de décider qu'ils n'étaient pas une menace, puis s'attarda sur une séduisante jeune femme dont la peau avait la nuance chaleureuse du moka de Wren. Celle-ci avançait du pas vif et souple de quelqu'un qui a une course urgente à effectuer avant de rentrer au bureau et...

Sergueï cligna des yeux et regarda plus attentivement la feuille de couleur verte, glissée sous le plateau de la table voisine qui venait de se libérer. Pourquoi son attention avait-elle été subitement

attirée ? Sergueï ne le savait pas, mais il avait appris à ne pas ignorer ce genre d'avertissement. Aussi nonchalamment que possible, il se pencha et s'empara du papier.

Fatigué des visites indésirables ? Inquiet devant la recrudescence des cafards dans votre immeuble ? Dans votre quartier ? Appelez-nous. Nous nous en chargerons.

Le tract était signé par les Services d'Élimination des Nuisibles de New York et donnait deux numéros de téléphone, ainsi qu'un site Web, mentionné en bas de la page. C'était une simple feuille imprimée en noir sur un fond vert pomme : impossible de ne pas lire, une fois que l'œil s'était posé dessus.

Scrutant l'intérieur du café, Sergueï aperçut une demi-douzaine de prospectus, ainsi qu'un paquet posé sur le comptoir, dans une corbeille en plastique. Les salauds...

Froissant le tract dans sa main, il lança la boule de papier dans la corbeille la plus proche et éprouva un vif sentiment de satisfaction en la voyant atterrir pile à l'intérieur. Avait-il le temps de ramasser les prospectus avant que Wren ne revienne des toilettes ? La jeune femme risquait d'apparaître au moment où il était en pleine action, ce qui attirerait forcément son attention sur les tracts, et là...

Sergueï opta pour le risque. S'il s'agissait d'une pub distribuée par une vraie société, eh bien, il s'offrirait le luxe d'avoir des remords plus tard. Sauf que les mots employés étaient exactement les mêmes que ceux du prospectus que Wren avait reçu et dont les vigiles se servaient pour faire connaître leurs « services ». Impossible d'ignorer la coïncidence. Ces tracts leur permettaient de recruter de nouveaux « casseurs » et de répandre leurs saletés dans une ville qui n'en manquait pas.

Sergueï était conscient de l'ironie de la situation. Il n'y avait pas si longtemps, il éprouvait un profond sentiment de malaise en présence des Fatae — il ignorait alors combien ils étaient nombreux à avoir forme humaine. Aujourd'hui encore, quand il pensait à ces créatures, il lui arrivait d'avoir la chair de poule et ça, mieux valait ne pas trop y penser. Mais ces monstres... Ils visaient non seulement les Fatae, mais tout être magique.

Ce qui incluait Wren.

Posant les manteaux bien en évidence sur les chaises, Sergueï se leva et s'empara rapidement de toutes les feuilles à portée de main. Puis il les déchiqueta soigneusement, les jeta à la poubelle et revint à temps pour empêcher trois clients de s'asseoir à leur table.

Il restait les prospectus sur le comptoir. Sans doute pouvait-il les subtiliser sans attirer l'attention de personne et...

— Sergueï. Quelle surprise !

Mettant temporairement de côté la question des prospectus, Sergueï se tourna vers la voix. André Felhim. Plus fringant que jamais dans son complet anthracite et sa cravate bordeaux qui soulignait la teinte sombre de sa peau. Un homme blond et pâle le suivait comme son ombre : Poul Jorgenmunder, le fidèle adjoint.

Sergueï avait autrefois occupé la même place. Durant deux années — avant qu'ils ne commencent à se disputer sur presque tout. Il n'enviait pas Poul, même si, à l'évidence, celui-ci était jaloux de la relation que Sergueï avait entretenue avec André.

Qui avait dit : « les relations humaines sont la plus troublante invention de l'homme » ? Il ne s'en souvenait plus.

— André.

Il omit de saluer l'adjoint. Mesquin, peut-être, mais gratifiant, il devait bien le reconnaître. Les deux hommes portaient des badges accrochés à leur veste. Donc, ils étaient ici pour des raisons professionnelles. Quelle société installée dans cette tour avait pu faire appel au Silence ? Sergueï les passa mentalement en revue. La NBC ? Non, tout de même pas — surtout que la composition de l'équipe qu'ils avaient annoncée à l'automne était un véritable crime !

— Seul ? Comme c'est... étrange.

Poul scruta les lieux autour de lui.

— Non, pas de monstre en vue. A moins qu'ils ne se cachent.

Les Solitaires n'étaient pas les seuls à savoir maîtriser leurs émotions. L'attaque de Poul était beaucoup trop évidente. Que cherchait-il ?

— J'ai reçu ta lettre. Et ton e-mail, intervint André en ignorant le commentaire de Jorgenmunder.

— Auxquels tu n'as pas répondu. Je dois en déduire que tu as classé le dossier ?

Son ancien patron observa d'un air rêveur ses mains parfaitement manucurées.

— Je voudrais que tu reconsidères...

— Tu sais que je ne peux pas. Et que je ne veux pas.

Ils avaient déjà longuement débattu de la question au cours de précédentes réunions. Avant qu'il n'envoie la lettre.

Celle-ci était purement et simplement une rupture de contrat par laquelle il mettait fin à l'accord diabolique qui liait Wren au Silence, en échange d'un chèque mensuel et d'un service de protection. La rupture serait effective à partir du 1^{er} janvier prochain. Dès qu'André aurait apposé sa signature.

— La situation a changé des deux côtés, poursuivit Sergueï en citant presque mot pour mot ce qu'il avait écrit dans la lettre. Ce fait rend l'accord caduc. Si tu essaies de t'y opposer...

— Le Silence ne contestera pas ton droit à mettre un terme au contrat, répliqua calmement André.

L'homme avait l'air plus vieux et plus fatigué que lors de leur dernière rencontre. La différence était saisissante entre celui qu'il avait devant lui et celui qui l'avait recruté à la fac et formé. Et ce n'était pas seulement la faute du temps qui passe.

— J'ai fait l'offre de bonne foi, et pourtant, comme tu l'as justement souligné, nous n'avons pas obtenu ce que nous étions en droit d'attendre.

Les épaules de Sergueï s'affaïssèrent imperceptiblement. Tout n'était pas la faute d'André. C'était lui, et lui seul, qui avait fourré Wren entre les pattes du Silence.

Autrefois, il avait été fier d'être un Agent Opérationnel. S'il était parti, ce n'était pas parce qu'il n'aimait plus son boulot, mais parce qu'il était moralement et physiquement épuisé, lessivé. Aujourd'hui... Aujourd'hui, il avait peur que le Silence ne soit une menace plus grande encore que

le Conseil des Mages. Il avait peur des ténèbres qui régnaient au sein de l'organisation à laquelle, par le passé, il avait voué sa vie. Le Silence qu'il avait connu n'existait plus. Et nul ne savait ce qui avait surgi à la place.

Ce qu'il savait, en revanche, c'est qu'il n'hésiterait pas à hypothéquer sa galerie plutôt que de laisser Wren accepter encore leur argent et risquer sa vie pour eux.

— Je n'ai rien de plus à ajouter, répliqua-t-il. Désolé, André, je dois y aller.

— Tu crains qu'on te voie avec nous ? demanda Poul.

Cette fois, Sergueï se tourna pour dévisager franchement l'homme maigre et pâle.

— Non, vous m'ennuyez, c'est tout.

Il ramassa les manteaux, prit le moka de Wren et s'éloigna. Avec une parfaite synchronisation, il rencontra la jeune femme au moment où celle-ci s'engageait dans le couloir qui conduisait au café.

— Oh ! s'exclama-t-elle, surprise. Désolée, il y avait la queue aux toilettes. Tu dois rentrer à la galerie ?

Cette excuse au moins avait l'avantage de ne pas être un mensonge.

— Oui. Je t'aurais bien emmenée déjeuner quelque part, mais...

— Ne t'inquiète pas. Je n'ai plus faim, de toute façon. J'ai encore des courses à faire en ville, et puis, il faudra bien que je retourne là-bas, pour voir s'ils ont fini de se crêper le chignon.

Devant son air sceptique, il éclata de rire. Décidément, il avait plus foi en la Cosa que la Cosa n'avait foi en elle.

— J'aurai peut-être une nouvelle mission.

— Chic ! Un truc sans...

— Sans mammifère hargneux et poilu, je sais.

Elle lui sourit.

— On se retrouve ce soir ?

— Sans faute. J'apporterai le dîner.

Il l'aida à enfiler son manteau, lui mit le moka dans les mains et l'embrassa un peu plus longuement qu'il n'avait l'habitude de le faire en public.

— Fais attention à toi, Zhenchenka.

— Ils ne me verront même pas partir, répliqua-t-elle joyeusement.

Cette fois, ce fut lui qui sourit. C'était l'expression qu'elle employait chaque fois qu'il l'envoyait sur un travail. Quand avait-elle cessé de l'utiliser ? Il ne se souvenait plus. Sans doute le jour où il avait cessé de l'envoyer personnellement en mission. Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de recommencer.

— Prends soin de toi, répéta-t-il avec tendresse.

Mais la jeune femme avait disparu sans laisser de traces.

En réalité, Wren n'était partie nulle part. Simplement, elle s'était laissé porter par la foule pour revenir près du Starbucks. Dissimulée dans un angle, elle observa deux hommes assis à une table. L'un buvait un café, l'autre faisait tourner un cigarillo éteint entre ses longs doigts sombres. Elle connaissait ce geste : c'était celui que faisait Sergueï, chaque fois qu'il était nerveux ou plongé dans ses pensées.

Jamais elle ne l'avait vu allumer ses fines cigarettes roulées. Jamais elle ne l'avait vu inhaler autre chose que l'arôme d'un bon vin.

Maintenant, elle savait d'où venait ce geste.

Si elle avait surpris les trois hommes ensemble, elle aurait pu deviner, à la réaction de Sergueï, ce qui était en train de se tramer. La façon dont il l'avait écartée...

Bah, peu importait. Il avait voulu la tenir loin de Son Excellence André Felhim, et ça n'était pas plus mal. Un jour, elle oublierait les bonnes manières que lui avait enseignées Neezer et elle flanquerait une jolie petite leçon bien choquante à Monsieur Snob.

Sergueï avait probablement agi avec les meilleures intentions du monde. Laisse tomber, ma fille. D'ailleurs, elle avait réellement des courses à faire. Et pourquoi pas ici ?

Elle dénicha un coin tranquille, près d'une vaste jardinière pourvue d'étranges choses feuillues qui la cachait presque entièrement. Fermant les yeux, elle laissa le brouhaha se fondre jusqu'à devenir un simple murmure, puis descendit dans le puits pour attraper un filament. Une fois prête, elle expédia une série de messages mentaux à destination d'une demi-douzaine de Talents qui vivaient ou travaillaient dans le coin.

Puis elle se renfonça sur son siège et attendit. La première réponse arriva exactement six minutes et demie plus tard.

Wren se pencha sur son gobelet en carton et huma l'arôme qui s'en échappait comme si c'était de l'oxygène et qu'elle était en manque.

— Tu vas faire quoi, avec ce truc ? Le boire ou jouir avec ?

— Les deux.

L'homme assis en face d'elle la dévisageait de ses yeux bleus pétillants de malice. Le crâne soigneusement rasé, il était vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon en velours côtelé. Avec attention, il suivit du regard le trajet du liquide dans la gorge de Wren.

— Tu es une satanée co...

— Michael !

La femme installée à son côté lui donna une tape sur le bras. Avec ses cheveux noirs noués en queue-de-cheval et sa robe rouge, elle avait l'air d'une étudiante. L'homme se tourna vers d'elle en battant innocemment des paupières, et Wren réussit à déglutir avant d'éclater de rire.

— Sérieusement, reprit-il. Tu as appelé. Nous sommes là. Que veux-tu de nous ?

Elle reposa sa tasse et prit le temps de rassembler ses pensées. La dernière fois qu'elle avait tenté d'obtenir des informations, la moitié de la Cosa s'était détournée, préférant traverser la rue plutôt que de croiser son chemin. Et ceux qui n'étaient pas parvenus à l'éviter s'étaient systématiquement dérobés à ses questions.

Aujourd'hui, il suffisait qu'elle appelle un Talent pour qu'il apparaisse. Et qu'il paye le café, en plus. Simplement à cause de la rumeur qui affirmait que Wren était celle qui avait réussi à dissiper les ténèbres de cet été — même si personne ne savait au juste en quoi avaient consisté ces ténèbres, ni comment l'aventure s'était terminée. Simplement parce qu'elle était l'Indépendante qui avait osé faire face au Conseil. Simplement... Bah, peu importait. Puisque c'était utile, autant l'utiliser, non ?

— C'est à propos de l'Assemblée ?

— Qu'avez-vous entendu dire ?

Michael était un Solitaire et Seta appartenait au Conseil, mais ni l'un ni l'autre ne vivaient de son Talent. Lui était avocat, et elle enseignait l'histoire dans une école privée. En somme, ils appartenaient à la classe moyenne de la Cosa.

— Pas grand-chose.

Michael avala une gorgée de café.

— On sait qu'il y a eu des réunions, des discussions, que les Mages ont daigné se mêler à la masse laborieuse et qu'on n'a jamais vu autant de Fatae en ville... C'est vrai qu'ils subissent des agressions ?

Seta poussa un soupir.

— Tu es vraiment à la remorque... Tu n'as pas entendu parler du massacre de l'A.G. ?

Wren ouvrit de grands yeux. C'était la première fois qu'elle entendait le nom qu'on avait donné à l'événement.

— Je croyais qu'on avait exagéré.

Michael ne paraissait pas avoir envie de s'excuser de son ignorance.

— Les Indépendants, soupira Wren, consternée. Ils se fichent de tout.

— Ça, c'est bien vrai, approuva son interlocuteur.

— Bon, eh bien, maintenant, on ne s'en fiche plus. Fini, reprit-elle, soudain sérieuse. Parce que tout ça est vrai, et que ça se passe ici et maintenant.

Wren ressentit brusquement un léger picotement sur la nuque, comme si on l'observait. Discrètement, elle lança un coup d'œil circulaire. Rien. Tout le monde semblait occupé à ses propres affaires dans le Starbucks. Elle regarda de l'autre côté de la vitrine. Pour une fois, il ne neigeait pas, mais les trottoirs étaient recouverts d'une sorte de boue grise et glacée, et les piétons marchaient avec précaution, les yeux fixés sur leurs pieds.

Wren secoua la tête. Rien non plus. Et l'espèce de fourrure qui avait traversé l'angle de son champ de vision devait simplement appartenir à un manteau.

De toute façon, la chose avait disparu.

— Hé, tu es avec nous ? demanda Michael en la détaillant avec attention. Tu avais l'air d'être partie.

— Est-ce que tu...

Haussant les épaules, elle se tut.

— Hum... Je suis là. Donc, maintenant, vous connaissez la situation. Ma question est : acceptez-vous de faire partie d'une patrouille tripartite ? De garder l'œil ouvert, de recueillir des informations ? De vous organiser pour affronter ce qui se prépare ?

Michael acquiesça fermement, sans hésiter.

— Même si le Conseil vote contre ? s'enquit Wren.

Seta la dévisagea comme si elle venait de recevoir un mur de briques sur la tête.

— ... vote ?

Poussant un soupir, elle plongea le nez dans sa tasse.

— Ecoute, si le Conseil dit non, on est obligé de dire non aussi. Tu le sais. Mais s'ils ne disent rien qui ressemble à un non, qui en a l'odeur et l'aspect...

— Alors, ce n'est pas vraiment un non.

Seta acquiesça. Ce n'était pas une adhésion franche et massive, mais c'était mieux que rien. De toute façon, Wren avait encore du monde à voir avant de tirer des conclusions. En avant, marche...

Sergueï pénétra dans la pièce principale et s'arrêta net en découvrant le désastre.

— Euh... Joyeux Noël ?

Wren leva la tête et esquissa une grimace en direction de son compagnon, par-dessus les piles de cartes qui l'entouraient. Le mois dernier, elle avait convaincu Sergueï d'installer son carnet d'adresses dans l'ordinateur pour obtenir des étiquettes toutes prêtes, qu'elle n'aurait plus qu'à coller.

Sa mère serait horrifiée. « Geneviève, les cartes de vœux doivent être écrites à la main ! » D'accord, ça faisait moins chic, mais ce qu'elle perdait question manières, elle le regagnait sur le plan de l'ego, parce que tous ses copains indépendants sauraient que non seulement elle était capable d'utiliser un ordinateur, mais aussi une imprimante.

Les piles d'enveloppes, de cartes et de stylos de couleur en tous genres n'avaient pas pour autant réussi à conserver un semblant d'ordre. Et même si tout était prêt depuis plusieurs semaines, Wren n'avait pas non plus réussi à se remuer.

Il fallait dire, à sa décharge, qu'elle avait été un peu occupée, ces derniers temps et... Le thé, bon sang ! Elle éprouva soudain le besoin d'en préparer... Hum, un peu tard. Monsieur allait devoir s'en occuper tout seul, cette fois-ci.

Refermant la porte, Sergueï remonta le couloir en direction de l'entrée. Il ôta son écharpe et son manteau, encore humides, et les accrocha dans le placard. Toute cette neige... Autrefois, tout le monde se serait réjoui. De la neige à Noël ! Cette année, chacun ne pensait qu'à se réfugier au chaud et oublier le perpétuel rideau blanc tendu sur la ville. Surtout que les types de la météo annonçaient un record de plus de deux mètres de neige. Et l'hiver n'en était qu'à son premier mois.

Wren se leva pour tirer les rideaux. Dans l'angle de la pièce, treize bougies vertes brûlaient sur un grand chandelier métallique en forme de sapin. La jeune femme sentit le regard de son compagnon sur elle et se retourna. Les yeux de Sergueï glissèrent vers le chandelier, et Wren sut aussitôt qu'il pensait à Lee, qu'il retrouvait dans le travail délicat et solide de l'objet les mains merveilleusement habiles de Lee. La blessure était toujours là — elle la sentait en elle. Mais c'était à présent une « bonne » blessure. Ce qu'elle éprouvait, c'était la douleur du souvenir, une douleur de manque, en quelque sorte.

Pour une quasi-kleptomane, Wren ne possédait pas grand-chose. En général, elle prenait ce qui lui plaisait, puis elle jetait l'objet quand il l'ennuyait. Mais ce chandelier et le tissu que Shig lui avait envoyé du Japon étaient plus que des objets. C'étaient des cadeaux.

Elle regarda de nouveau son compagnon et indiqua les piles de cartes.

— Pourquoi j'envoie ces trucs, de toute façon ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Si vous envoyez vos vœux trop tôt, vous rappelez à tout le monde que les fêtes approchent et qu'il reste des millions de choses à faire, ce qui n'a rien d'agréable. Si les cartes arrivent pendant les fêtes, à tout coup elles atterrissent sur le tas des papiers-à-jeter-plus-tard. Et si vous les postez trop tard, vous passez pour une fainéante. Mission impossible, quoi. Enfin, cette année, ça lui

permettait d'occuper ses mains et d'empêcher son cerveau de mouliner sur des choses pour lesquelles, de toute façon, elle ne pouvait rien.

Sergueï retira ses chaussures et s'assit sur le sol en grimaçant.

— Tu as nettoyé, non ?

Wren huma l'odeur de la cire qu'elle avait passée sur le parquet.

— Je n'arrivais pas à dormir. Et comme j'étais partie pour cocher toutes les cases de ma liste-des-choses-à-faire...

— Tu n'as jamais eu de liste de toute ta vie.

Il lui arrivait de prendre des notes, histoire de donner un petit coup de pouce à sa mémoire. Jamais pour organiser quoi que ce soit.

— Si, dans ma tête. Elle est farcie de trucs à faire, figure-toi. Tiens.

Wren poussa vers lui une pile de cartes.

— Pendant que tu es là, rends-toi utile et fourre ça dans des enveloppes.

Sergueï hocha la tête.

— Hmm... ça me manquait, de lécher des timbres.

Wren secoua la tête. Ses cheveux, encore humides de la douche qu'elle avait prise une fois l'appartement impeccable, glissèrent sur sa nuque. Elle s'était habillée avec un soin particulier, ce soir : une longue jupe en velours et un petit haut dont la teinte violette avait la profonde nuance de l'ombre. Elle avait même poussé le raffinement jusqu'à utiliser l'eye-liner pour se donner un petit air « exotique ». En revanche, elle avait renoncé à domestiquer sa chevelure, qui retombait librement sur ses épaules. Trop de travail — même pour faire plaisir à Sergueï.

— Tu es écœurant.

— Parfaitement. Mais j'ai apporté le dîner, alors je suis pardonné.

Elle l'avait entendu fourrager dans la cuisine en arrivant, avant même d'avoir ôté son manteau.

— C'est ça, tu as mis l'oie dans le four et...

Devant l'air très « surprise gâchée » de son compagnon, ses yeux s'arrondirent.

— Youpi, une oie !

Elle ne cria pas — elle ne criait jamais —, mais l'enthousiasme avec lequel elle se jeta dans ses bras rassura Sergueï et le fit sourire.

— Une oie !

Le monde pouvait bien geler dans son enfer blanc, tant qu'elle avait une oie pour le dîner...

— J'ai invité quelques personnes pour le dessert, annonça-t-elle en libérant Sergueï de son étreinte.

— Oui ?

C'était le premier Noël qu'ils passaient ensemble. Il ne savait donc pas si c'était la coutume.

— Bonnie. Et aussi O.P.

— Celui-là, pas besoin de l'inviter, non ? J'avais cru comprendre qu'il suffisait d'ouvrir la

porte du frigo pour qu'il apparaisse.

— Disons que j'ai précisé que c'était pour le dessert. Il y aura aussi un couple d'amis de Bonnie, des E.P.P.I. Et... euh... O.P. amènera des cousins qu'il veut me présenter.

Sergueï siffla doucement.

— Ça ressemble à une réunion de travail, non ?

— Ecoute, j'aime bien Bonnie et c'est une voisine. Par ailleurs, c'est toujours utile d'être en bons termes avec des Enquêteurs Privés Paranormaux et Indépendants. Et même si les Fatae n'ont pas l'air très portés sur la religion, je n'en ai pas encore rencontré un qui n'aimait pas le sucré.

— Bon, je crois qu'il est temps que je m'occupe du dîner. Sinon, on n'aura pas terminé quand les hordes de mangeurs de glucose débarqueront.

Il se pencha vers elle et déposa un baiser rapide sur ses lèvres.

— Oooh, gémit-il en se redressant, je deviens trop vieux pour ça... Wren, pourrais-tu avoir l'extrême gentillesse d'acheter, un de ces jours, deux ou trois sièges confortables ?

Un an auparavant, il aurait insisté pour qu'ils aillent chez lui. Ou alors, il n'aurait rien dit et souffert en silence, connaissant la susceptibilité de Wren pour tout ce qui concernait son espace privé. Sans doute devait-elle considérer comme un progrès le fait qu'il se sente suffisamment à l'aise pour émettre des suggestions et les formuler avec délicatesse...

— J'avais pensé acheter un de ces poufs, tu sais, qui sont à la mode.

Sergueï poussa un grognement et sortit de la pièce, suivi par l'éclat de rire de Wren.

Elle venait tout juste d'achever la dernière carte quand une odeur appétissante lui chatouilla les narines. Repoussant la pile d'enveloppes, elle se leva et remonta le couloir, en salivant d'avance.

— Où est ta nouvelle table ? s'enquit Sergueï dès qu'il vit poindre le bout de son nez dans l'entrebâillement de la porte.

Elle fit un geste de la main.

— Dans le bureau.

Elle l'avait achetée avec l'idée d'y accueillir les clients, avant de décider que ça n'allait pas du tout dans la pièce principale.

— Va la chercher. Il est hors de question que je déguste le repas de Noël sur le comptoir de la cuisine, et encore moins par terre.

Esquissant une grimace, elle partit en quête de la table qu'elle compléta avec deux chaises. Après un instant de réflexion, elle y ajouta une nappe en coton blanc et recula pour juger de l'effet.

— Bien mieux.

Quelque part, elle devait aussi avoir des serviettes...

Filant dans le bureau, elle s'agenouilla et ouvrit les derniers tiroirs de la commode. Rapidement, elle fourragea dans le bric-à-brac et en retira une série de serviettes rouge foncé, ainsi qu'un étroit chemin de table assorti. Elle ne se souvenait pas de les avoir achetés ou volés...

— M'man ! soupira-t-elle en refermant le tiroir d'un coup de hanche.

Un jour, Margot Valère serait forcée d'admettre que son unique fille adorée était aussi douée

pour jouer les hôtessees ou les ménagères qu'un éléphant pour décortiquer les asperges.

Mais bon, puisqu'elle s'en servait, c'était déjà un début. Donc, tout espoir n'était pas perdu.

Ils venaient à peine de finir de débarrasser la table qu'un grattement se fit entendre du côté de la fenêtre. Levant les yeux, Wren aperçut une grosse peluche blanche qui plaquait contre la vitre la petite boule noire qui faisait office de museau.

— On doit vraiment laisser entrer cet estomac ambulante ? grommela Sergueï.

— Il vaut mieux, sinon il risque de geler sur place, et je n'arriverais pas à m'en débarrasser avant le printemps prochain.

Avec un soupir, Sergueï ouvrit la fenêtre et O.P. entra, suivi d'une épaisse silhouette enveloppée d'un manteau noir. Le démon atterrit sur le sol de la cuisine et s'ébroua avec satisfaction. Puis il se retourna et tira d'un coup sec sur le manteau noir qui dévoila non pas un, mais deux Fatae.

— Oh !

Wren plaqua une main sur sa bouche. Le cri était parti tout seul. Sergueï marmonna un mot en russe à faire rougir l'air, mais elle n'avait pas le temps de glisser dans un état second pour s'en assurer.

Aussi délicat qu'un roseau, le premier Fatae était pourvu d'un visage capable de déclencher immédiatement une alerte aux extraterrestres. Depuis ses yeux globuleux démesurés jusqu'à son menton pointu, une énorme ecchymose en forme de main humaine s'étalait sur sa peau nacrée.

Sergueï secoua la tête, visiblement choqué par le bleu violacé, tandis que Wren détournait les yeux pour reprendre ses esprits. Jamais, de sa vie, elle n'avait vu une créature pareille.

Le second Fatae ôta son bonnet, passa des doigts noueux dans ses cheveux rêches et s'avança. Court et trapu, il ressemblait à un gnome ; seule sa peau grise et parcheminée le distinguait à première vue d'un poupon obèse.

— Ma'am, dit-il en s'inclinant devant Wren, le bonnet pressé contre sa poitrine. Votre charmante invitation me va droit au cœur. Ma famille est loin et je suis heureux de ne pas passer seul cette soirée si particulière.

Et voilà. Une illusion de plus qui s'écroule. Les Fatae aiment les fêtes religieuses...

— Vous êtes le bienvenu. Joignez-vous à nous et... O.P. !

Elle se tourna vers le démon, les poings sur les hanches.

— Arrête de secouer ta fourrure ! Trouve-toi plutôt une serviette. Ça ne te ressemble pas de rester planter là, à jouer les descentes de lit effarouchées !

Elle contrôlait parfaitement ses émotions, jusque-là. Et elle se sentait d'humeur à gérer aussi le... féérique.

— Bienvenue à vous aussi, ajouta-t-elle à l'adresse de Roseau Délicat.

Le Fatae inclina la tête avec l'élégance d'un cygne et cligna lentement des yeux. C'était la première fois que Wren avait l'occasion de rencontrer une Fée — les Fées étaient l'une des races

de Fatae les plus anciennes et les plus pures. Emerveillée, elle songea que quiconque osait porter la main sur une créature aussi extraordinaire... Eh bien, ce serait comme s'il la frappait, elle, directement. S'il y avait une race magique sacro-sainte, c'était bien celle des Fées.

O.P. apparut sur le seuil de la porte, une serviette à la main et tout ébouriffé.

— Alors, Valère, il est où, le chocolat ?

— Oh... J'ai dit qu'il y aurait du chocolat ? s'enquit-elle en ouvrant de grands yeux innocents.

Haussant les épaules, la peluche ouvrit la porte du réfrigérateur et plongea à l'intérieur pour une inspection en règle.

— Bon, on ne va pas passer toute la nuit dans la cuisine, reprit-elle. Sergueï, veux-tu montrer le chemin du salon à nos hôtes ?

Et apporter quelques chaises, ajouta-t-elle mentalement en faisant le compte de tous les sièges disponibles. Même si elle adorait son appartement, elle l'aurait volontiers échangé contre l'un des canapés de Sergueï, et aussi sa cuisine high tech, et...

— Wren Valère.

Elle sursauta et leva les yeux vers son compagnon, qui l'observait avec une douceur inaccoutumée.

— Ils sont ici pour toi. Pas pour tes meubles, ni pour le confort que tu peux leur proposer. La plupart du temps, les gens laissent traîner leurs petits fours sur le rebord de la cheminée. Tu as déjà essayé de manger des gâteaux couverts de suie ou de poussière ? Beurk...

Elle rit et attrapa la boîte planquée sur le haut du Frigidaire.

— Il y a un plateau dans l'armoire derrière toi, sur l'étagère du bas. Tu veux bien me le passer ?

Sergueï était installé dans l'unique fauteuil de la pièce. Le gnome s'était calé sur le petit tabouret rembourré, assorti au fauteuil et dont Wren avait complètement oublié l'existence. O.P. et la Fée étaient allongés sur l'épaisse couverture verte chipée dans la chambre et repliée deux fois. Le plateau de pâtisseries miniatures était posé entre eux, et des verres, plus ou moins remplis, étaient disséminés çà et là, sur le sol. Non seulement Wren avait réussi à caser tout le monde, mais c'était plutôt confortable...

— Combien d'entre vous sont portés disparus ? s'enquit le gnome tout en sirotant son cidre avec un étonnant raffinement.

Un coup de sonnette retentit et Wren quitta la couverture verte pour aller répondre. Elle revint quelques secondes plus tard, précédée par Bonnie, une bouteille de vin épicé à la main, et une sorte de rocker dégingandé, en pull et jean, les cheveux en bataille.

— Hello. Désolés, on est en retard. Je n'arrivais pas à me débarrasser de ma famille.

La jeune fille était vêtue d'une chemise noire à lacets et d'une jupe mi-longue en cuir noir. Des bottines montantes enserraient ses pieds.

— Alphie ne pouvait pas venir. Il a reçu un appel et... Oh !

Bonnie cessa de parler et contempla Aloïse, bouche bée. Le rocker dégingandé rattrapa la bouteille avant qu'elle ne se brise par terre, et la tendit à Sergueï qui l'emporta aussitôt dans la cuisine.

— Bonsoir, je suis Bonnie. Vous êtes... étonnante.

Un rire silencieux secoua Aloïse et ses yeux étincelèrent. Wren se demanda si toutes les Fées étaient silencieuses ou si le coup reçu par Aloïse l'avait rendue muette... En tout cas, elle semblait parfaitement capable de communiquer sans cordes vocales. Et elle avait l'air de trouver Bonnie tout aussi fascinante.

— Bon, tu connais déjà O.P., dit Wren, et Sergueï qui s'est éclipsé avec le breuvage alcoolisé. Je te présente Aloïse et Gorry.

— Moi, c'est Nick, annonça le rocker en contournant la jeune fille, toujours figée, pour serrer la main de Gorry. Je suis le partenaire de Bonnie.

— Oh ?

Wren haussa un sourcil et se demanda si elle ne devait pas analyser différemment les vibrations qu'elle avait perçues de la jeune fille.

— Partenaire professionnel, précisa Nick. Evidemment, si elle m'ouvrait les bras, eh bien... je tomberais aussitôt à ses pieds.

— Tu parles, répliqua Bonnie en sortant enfin de sa fascination. Tu les aimes blondes et fortes en poitrine.

Wren éclata de rire.

— Asseyez-vous, lança-t-elle. Comme vous êtes les derniers arrivés, vous n'aurez pas droit aux hamacs.

— Dis donc, ma petite chérie, il faut absolument que tu ailles faire un tour chez ABC. Ils ont des trucs sensass.

Elle se tourna vers Nick, un poing sur la hanche.

— Apporte l'ottomane, veux-tu ?

Le rocker haussa comiquement les épaules, puis esquissa une révérence.

— Je la mets où ? demanda-t-il en se tournant vers Wren.

— Là où il y a suffisamment de place.

— Bien.

Nick ferma les yeux, puis ses lèvres se mirent à remuer silencieusement. Soudain, il rouvrit ses yeux d'un vert dense et se concentra sur un point de la pièce. Une seconde plus tard, un bref éclair traversait l'espace et une imposante ottomane en cuir vieilli se matérialisait.

— Waouh, pas besoin de faire du shopping ! lança Wren. Suffit que je fasse appel à vos services les trois soirs de l'année où je reçois du monde !

Sergueï revint de la cuisine et posa la bouteille ouverte à côté de celles qui étaient déjà vides.

— Vous êtes tous les deux des E.P.P.I. ? s'enquit O.P. en s'emparant d'un autre éclair au chocolat. Combien êtes-vous, en tout ?

— Ça dépend, répondit Nick en s'installant en tailleur près du démon, avec une souplesse déprimante.

Bonnie s'affala dans l'ottomane et Wren reprit sa place sur la couverture.

— Des agents sur le terrain ? Je dirais... onze, peut-être.

Il lança un coup d'œil à Bonnie qui acquiesça.

— Plus sept dans les bureaux et une douzaine environ en formation. Et sur cette douzaine, la moitié à peu près passera le cap.

— Vous recevez beaucoup de travail des membres du Conseil ? interrogea Wren en grignotant un gâteau. On parlait justement des Indépendants qui ont disparu... Est-ce qu'on vous a envoyés à la recherche de membres du Conseil qui se seraient volatilisés ?

Les deux E.P.P.I. se regardèrent, comme pour décider quoi dire. Finalement, Bonnie prit la parole.

— Pas beaucoup, non. Mais nous avons eu deux ou trois appels... Il y en a beaucoup qui vivent dans la marge. Tu le savais ? Ils appartiennent à la famille du Conseil ou au monde des Solitaires, mais ils se sont en quelque sorte écartés du chemin. Plus gitans que les gitans, tu vois. Ils ne se considèrent même pas comme des membres de la Cosa.

— Et certains d'entre eux ont disparu ?

Sergueï se pencha en avant, un verre de vin à la main.

— Quelques-uns. Le premier cas connu remonte à quasiment un an. Bien avant que les histoires aient commencé avec le Conseil. Le dernier s'est produit la semaine dernière. La famille est venue nous voir, lorsque la Solitaire n'est pas rentrée, comme prévu, pour le week-end.

Wren n'aimait pas du tout l'expression qu'elle voyait sur le visage de Sergueï. Sourcils froncés, son compagnon se renfonça dans son fauteuil et ne dit plus un mot, laissant la conversation dériver sur les derniers commérages à propos de la Trêve. Qui était précisément la raison pour laquelle Wren avait convié tout ce petit monde. Elle s'effaça juste ce qu'il fallait pour que chacun oublie qu'elle était chargée de faire des rapports réguliers au Quad. A dire vrai, ceux qui étaient là ne s'en souciaient guère et, de toute façon, elle ne pouvait pas masquer la présence de Sergueï. Simplement, se retirer à l'arrière-plan lui permettait de mieux observer le langage corporel, souvent beaucoup plus éloquent que les mots eux-mêmes.

La bouteille de vin apportée par Bonnie fut bientôt vide, et on en ouvrit une autre. Le plateau de pâtisseries finit par rendre l'âme à son tour, et il fallut pousser dehors le dernier convive éméché. Wren interdit formellement à O.P. d'emprunter l'escalier de secours pour cause de glace sur les échelons.

— Seigneur Jésus ! M'étonne pas que je n'invite jamais personne. Je suis é-pui-sée.

Wren se laissa tomber sur l'ottomane avec un soupir. Lançant un petit filament de Courant, elle mit en route la chaîne stéréo et le son apaisant d'un saxophone alto emplit la pièce. Son appareil était éraflé et cabossé, les boutons s'étaient voilés à force de subir des décharges de Courant, mais pour une raison mystérieuse, le système fonctionnait encore. Parfois, Wren se demandait s'ils ne faisaient pas appel à des Talents loufoques pour tester les équipements avant de les mettre sur le marché. Un ami de Neezer lui avait affirmé, une fois, que c'était de cette façon qu'on produisait les

voitures à Detroit, dans les années soixante.

— Enfin, au moins, on a appris un truc. Non, deux. Petit un, qu'il y a plus de Talents disparus qu'on ne le pensait. Petit deux, qu'aucun Fatae n'est porté manquant.

Elle poussa un soupir.

— Les Fatae veillent mieux sur eux que nous sur notre propre groupe.

— Parce qu'ils ne savent pas ce que « vie privée » veut dire.

Compte tenu de son expérience avec O.P., Wren était obligée d'admettre que l'explication avait du vrai.

— Bon, mais qu'est-ce que tout ça signifie ? Les informations s'accumulent, et quoi ? C'est comme de ramasser des branches pour faire un feu et d'être incapable de l'allumer.

— A mon avis, il va s'allumer tout seul, répliqua Sergueï.

Il s'installa à côté d'elle sur l'ottomane. La jeune femme ne fit pas un mouvement et attendit. Soit il allait lui faire part de ses pensées, soit il n'était pas encore prêt. Dans l'un et l'autre cas, inutile de poser des questions.

— Ces Talents qui ont disparu, ceux sur lesquels les E.P.P.I. enquêtent... Je pense qu'ils ont pu travailler pour le Silence.

Wren ferma les yeux et compta jusqu'à dix.

— Raconte, dit-elle enfin.

Même les yeux fermés, elle le voyait très bien : le nez un peu trop busqué, la mâchoire un poil trop carrée, les cheveux qui commençaient — ou plutôt qui continuaient — à grisonner sur les tempes. Et ces yeux... Deux lacs bruns et soyeux qui lui faisaient instantanément oublier les rides et les ombres qui flottaient autour. Sa voix était puissante et calme. S'il possédait le Courant, ses filaments seraient d'argent pur.

— Je ne peux pas te dire grand-chose. Tu connais les A-Focs, les Talents engagés par le Silence.

— Tu m'en as parlé. Des Talents plutôt faibles, je crois. Le Silence les emploie pour des missions qui sortent de l'ordinaire, où la magie est impliquée, non ?

— Juste. C'est un domaine où le Silence ne connaît rien.

Enfin, où il ne connaissait rien... jusqu'à ce qu'il leur explique. Cela faisait partie de l'accord qu'il avait passé avec eux pour obtenir sa liberté et protéger Wren. Super efficace, non ?

Sergueï se secoua mentalement et poursuivit.

— La plupart de ces A-Focs sont des mômes. Comme toi quand on s'est rencontrés. La vie qu'ils mènent les ennue, ils cherchent quelque chose d'excitant à faire, quelque chose d'important.

Comme lui lorsqu'il avait rencontré André Felhim.

— Dans l'une de nos conversations, André a laissé échapper une information : des agents étaient portés manquants. Des Talents.

Wren voulut prendre la parole, puis se ravisa et lui fit signe de poursuivre.

— Ça a commencé il y a... plus d'un an, je crois. Ils ont simplement disparu, sans laisser de

traces. D'abord, André a pensé qu'ils avaient été pris dans les problèmes entre le Conseil et les Solitaires, ou qu'ils en avaient eu assez... Sauf que la coïncidence est un peu trop flagrante. Et je n'aime pas les coïncidences.

— Hmm, plutôt faible, commenta Wren en rouvrant les yeux et en les fixant sur le chandelier de Lee.

Elle se concentra et, une à une, les flammes s'éteignirent en laissant derrière elles une fine volute de fumée.

— Faible, reprit-elle, mais tu as raison. La chronologie des événements est... inquiétante. Tu peux en découvrir plus sur le sujet ?

— Qu'est-ce que j'ai le droit de leur donner en échange ?

Elle planta ses yeux dans les siens.

— Rien.

Il soupira, résigné.

— Je ferai ce que je peux.

Se levant avec détermination, elle prit Sergueï par la main et l'entraîna jusqu'à la chambre. Une minute plus tard, Sergueï remontait le couloir en direction du salon pour y prendre la couverture. Il la secoua énergiquement pour faire tomber les miettes et repartit vers la chambre.

Entièrement nue, Wren s'affairait au-dessus du tiroir de la commode. Elle se retourna et tendit à son compagnon une petite chose délicate, enveloppée d'un vaporeux papier blanc et fermée par un ruban argenté.

— Joyeux Noël, dit-elle simplement.

Il haussa délicieusement un sourcil et Wren sentit son cœur fondre de tendresse.

— Regarde sous le lit, répliqua-t-il en soupesant le paquet, étonnamment lourd pour une boîte qui était à peine plus grande que le creux de sa main.

Wren ouvrit de grands yeux et plongea tête la première sous le lit, comme une gosse de cinq ans à la recherche de son monstre préféré. Certes, une gosse totalement nue et particulièrement sexy dans cette position — et qui n'avait pas du tout l'air d'avoir cinq ans.

Riant doucement, Sergueï défit le paquet avec précaution.

— Oh, ma chérie...

Wren émergea de sous le lit, tout ébouriffée, les joues rosies par l'effort et les yeux brillants.

— Tu aimes ?

Il éleva la statuette devant lui, admirant le jeu délicat de la lumière sur les courbes douces et les arêtes nettes.

— J'aime. Enormément.

La figurine représentait une chouette en vol sculptée dans de la pipestone. Les ailes étaient si finement ciselées qu'on avait l'impression de sentir chaque plume frémir, et la tête était si vivante qu'à tout instant, on s'attendait à ce qu'elle tourne la tête pour vous dévisager.

— C'est une petite galerie qui vend des sculptures amérindiennes. J'ai pensé que ça te plairait.

Je sais que tu aimes les chouettes.

— Ce sont des fétiches, répliqua-t-il en refermant doucement ses doigts autour de l'oiseau. Et oui, elle me plaît terriblement.

Il dévisagea sa compagne.

— A ton tour, maintenant.

Wren sourit et tira le paquet à elle.

— Je n'y crois pas... Depuis combien de temps est-il là ? Tu as... Euh, bon, d'accord, je ne veux pas savoir ce que tu penses de mes talents de femme de ménage.

La boîte était à la fois plus grande et plus légère. Wren la posa sur ses genoux et défit l'emballage avec autant de précaution que Sergueï, qui éprouva un réel sentiment de satisfaction. De ce point de vue, ils étaient semblables. Pas de gestes impatients, mais le lent plaisir de la découverte.

— Mon Dieu, Serg. Tu as fait des folies... Emmerveillée, elle frôla le tissu du bout des doigts, comme si elle avait peur de l'abîmer.

— Hmm, toi aussi, je crois. Allez, déplie-le.

Wren déploya lentement l'étoffe. La soie peinte à la main frissonna comme une aile de papillon et des vagues de violet, de rouge, de bleu, de vert, d'or et d'argent dansèrent devant ses yeux, se fondirent pour se séparer de nouveau.

— Toutes les couleurs du Courant, murmura-t-elle. De mon Courant.

Plus d'une fois, elle le lui avait décrit. Des serpents de lumière. Il avait su traduire cela en soie et en art.

— Je crois que je vais te faire l'amour jusqu'à en perdre le souffle.

Ce à quoi Sergueï ne vit absolument aucune objection.

La peau luisante de sueur, les muscles des cuisses agréablement douloureux, Wren écoutait Sergueï ronfler à son côté. Les yeux fixés au plafond, elle suivait les jeux de lumière que projetait l'éclairage des lampadaires reflété sur la neige. Mentalement, elle compta de nouveau les jours.

Sept. Sept jours entre Noël et le jour de l'an, avant que la Trêve ne prenne effet. Avant que les patrouilles ne soient définitivement formées.

Sept jours avant que tout ne s'effondre.

Sois positive, se dit-elle tandis que ses yeux se fermaient et que le sommeil l'emportait enfin. Tout peut s'effondrer le 2 janvier, aussi bien.

— Hé ! Par là !

Sergueï fendit la foule en direction du bras qui s'agitait devant lui. Il savait glisser souplement entre les corps serrés les uns contre les autres, au point qu'une de ses ex l'avait une fois accusé d'être recouvert de Teflon. Mais ce soir, il s'arrêtait tous les deux pas pour serrer des mains, porter un toast ou recevoir des baisers exubérants sur la joue — voire sur la bouche.

— Il t'aime bien, commenta sa compagne, les yeux brillants.

— Il n'est pas mon genre, répliqua-t-il en résistant à l'envie de s'essuyer les lèvres.

— Bonne année !

Visiblement, Rosie avait commencé les célébrations assez tôt. Elle embrassa Wren avec fougue, puis leva son verre et trinqua avec Sergueï. Il restait trois bonnes heures avant l'instant fatidique, mais la fête battait déjà son plein. Sergueï parcourut la salle du regard et se demanda si toutes les personnes présentes étaient des Talents, lui excepté, bien sûr. Il devait bien y avoir un certain nombre de conjoints ou conjointes, et quelques égarés. Par prudence, on avait éteint le juke-box, et les néons au-dessus du bar fonctionnaient à la moitié de leur puissance. Le propriétaire du lieu avait manifestement prévu un pourcentage significatif de casse au moment où sonneraient les douze coups.

Sergueï savait ce dont étaient capables deux très jeunes Talents en état d'ébriété : il en avait été le témoin direct, l'été dernier. Une foule de Talents expérimentés, énervés par les récents événements et imbibés de boissons alcoolisées... Il préférerait autant ne pas être là pour voir le résultat.

Evidemment, Wren lui avait assuré que, alcool ou pas, les Indépendants de Manhattan avaient la situation en main. Même complètement ivres, ils garderaient le contrôle. Donc, d'après Wren toujours, pas de risque de bagarres à effets paranormaux, ce soir. Du moins on pouvait l'espérer.

Et on pouvait espérer aussi qu'il n'y aurait pas de contretemps de dernière minute dans la Trêve qui devait entrer en vigueur à minuit. Wren avait passé les sept derniers jours à aller de café en café pour écouter ce qui se racontait et le rapporter au double Quad.

Sergueï jeta de nouveau un regard circulaire sur la salle et nota automatiquement les sorties de secours les plus proches — au cas où. Puis ses yeux se posèrent sur sa compagne qui discutait avec animation, près du bar. Ce soir, elle était tout simplement sublime. Un étroit pull angora noir, un collier de faux diamants qui brillaient de tous leurs feux et une courte jupe en lamé or. Un style qui aurait fait très bling-bling sur n'importe quelle autre jeune femme, mais qui, là, était juste élégant et sexy. Si Wren avait été un tableau, il l'aurait accrochée près de l'entrée pour que chacun puisse l'admirer en partant.

Certes, ce n'était sans doute pas le genre de compliments que la jeune femme appréciait. Sagement, Sergueï garda le commentaire pour lui et avala une gorgée de vin.

Ils se trouvaient dans un bar bruyant et éclairé aux néons de l'East Village où l'on servait de la bière étonnamment bonne, et des choses alcoolisées aussi chères que médiocres. Les barmans connaissaient leur métier. Il préférerait généralement les ambiances feutrées et le vin raffiné, mais

pour cette nuit, c'était un plaisir qu'il ne refusait pas.

Rosie agrippa un serveur et fit un geste cabalistique en désignant leurs verres. On leur resservit de la bière pour Wren, du bourbon pour lui et un étrange liquide bleu à bulles pour Rosie.

— Quelle année, hein ? lança-t-elle, après avoir vidé la moitié de son verre.

— Tu peux le dire, renchérit Wren.

— C'est ce que je viens de faire.

Sergueï éclata de rire devant l'air ivre et indigné de la jeune femme. Rosie n'était pas un Talent très puissant, mais elle était une informatrice hors pair pour Wren et d'une incroyable drôlerie — en état d'ébriété ou pas.

— Dis donc, paraît que tu as bu un café avec un type noir, très élégant, la semaine dernière.

Pour le coup, Sergueï cessa de sourire. Rosie ne lui paraissait plus drôle du tout. Wren se contenta de dresser l'oreille.

— Ah oui ? s'enquit-elle, d'une voix désinvolte.

— Voui, reprit Rosie en secouant frénétiquement la tête. Enfin, c'est ce qu'on dit. Et aussi qu'un membre de la Troïka a disparu, il y a deux mois. Personne n'en parle et... euh... personne ne semble regretter le membre en question.

La jeune femme haussa comiquement un sourcil en dévisageant Wren.

— C'est vrai que tu lui as fait cracher ses tripes au cours d'un dîner ?

Stéphanie. La représentante des Indépendants du Connecticut qui les avait trahis auprès de KimAnn Howe.

— C'était une action commune. Et j'ai agi après consultation.

Autrement dit, c'était sa main à elle qui avait dirigé le Courant contre l'aventurière avec un peu plus de force que nécessaire, peut-être. Mais bon, ils étaient tous d'accord, non ?

— En tout cas, ça fait jaser.

— En bien ou en mal ?

La communauté des Indépendants n'avait pas franchement eu le temps de donner son approbation.

Rosie considéra un instant son verre presque vide.

— Je crois qu'on est tous d'accord. Si elle était en train de nous doubler, pas de doute, fallait l'arrêter. Parce que c'est ça le truc, hein ? On se protège nous-mêmes et si un loufiat choisit la mauvaise voie, on l'arrête, qu'il soit de la maison ou pas. Même si on y va un peu fort, mieux vaut agir que rester les bras croisés, pas vrai ?

D'un trait, elle avala le fond de liquide bleu pétillant.

— Tu sais, Wren, si j'étais toi, je ne m'en ferais pas. Les commérages sont plutôt positifs. L'idée des patrouilles est très appréciée. Evidemment, personne ne croit que la Trêve va durer, mais ça... Et puis, tu n'as rien à craindre, personne ne cite ton nom. On trouve formidable le Talent qui a su négocier toute l'affaire. C'est-à-dire toi. Donc, apprécie la fête et cesse de froncer les sourcils. Ça donne des rides.

Sur ces paroles pleines de sagesse, elle reposa son verre et disparut dans la foule.

— Hum, grommela Wren.

Sergueï redressa les épaules et attendit.

— Un type noir très élégant, hein ?

— André Felhim.

— On s'est rencontrés, oui. Pour parler de la rupture du contrat.

Ce fameux contrat qui enchaînait Wren au Silence et qui exigeait, en échange d'une rétribution mensuelle, qu'elle intervienne dans leurs affaires chaque fois qu'ils le demandaient. Sauf que le Silence était déchiré par des querelles internes et que l'accord était plus un danger qu'une sécurité pour Wren.

La rencontre avait été totalement privée, à moins que... à moins que Rosie n'ait fait allusion à ce jour où il avait croisé André et Poul au café ? Bon sang, c'était le pur hasard ! Jamais il ne donnait de rendez-vous en public à son ancien patron.

— Et l'argent qui a été viré sur mon compte le premier du mois ? Je le renvoie ?

— Non. S'ils ne t'appellent pas au cours des prochaines heures, l'argent est à toi. De toute façon, en omettant de nous donner toutes les informations dont on avait besoin sur l'affaire Nescanni, ils n'ont pas honoré leur engagement. Par conséquent, l'accord est caduc. Ils n'oseront pas aller plus loin.

Enfin, c'était ce qu'il espérait.

— Ecoute, Sergueï, c'est vraiment passionnant, tout ça, mais tu étais supposé mettre fin au contrat. Pas ergoter sur les questions d'argent avec André. De l'argent sale que je n'aime pas avoir sur mon compte.

Wren s'interrompit, choquée par les mots qui venaient de sortir de sa bouche.

— Mais que je n'ai pas l'intention de rendre, ajouta-t-elle précipitamment.

— C'est un long processus, Wren, rétorqua Sergueï en poussant un soupir. André...

— André te veut à ses côtés. Je le comprends, mais...

— André sait que j'ai fait mon choix.

— Vraiment ?

— Comment ça ?

— Disons que j'ai plutôt l'impression que tu réponds présent chaque fois qu'André t'appelle. Sinon, tu aurais pu me laisser avoir une petite discussion avec lui, l'autre fois. Au lieu de m'écarter comme la maîtresse du moment qui ne doit surtout pas rencontrer l'épouse légitime.

Ça, c'était un coup bas. Wren eut au moins la décence de paraître gênée.

— Je lui ai dit non, Wren, répliqua doucement Sergueï. Mais si on peut se dégager du contrat sans qu'André perde la face, tu pourras garder l'argent dont on parlait tout à l'heure. Alors, où est le problème ?

Il comprenait l'inquiétude de la jeune femme. Pour les Talents, le mentor était sacré — presque autant que la famille. Or, aux yeux de Wren, André était le mentor de Sergueï.

Sauf que pour Sergueï, le cœur l'emportait sur tout. Absolument tout.

— C'était un non définitif, reprit-il. Je ne prendrai pas part à ses combats. Du moins, pas tant que nous avons les nôtres à mener. Ni après, d'ailleurs.

— Sergueï...

Wren fixa sur son compagnon des yeux où se mêlaient l'amusement et la résignation.

— Tu pourras toujours lui dire non jusqu'à la saint-glinglin, il ne te croira pas. Et tu n'y croiras pas, toi non plus.

— Ecoute, je...

Elle posa doucement sa main sur le creux de son bras.

— Chhh...

Un frisson parcourut Sergueï lorsqu'il sentit les doigts presser sa peau sous l'étoffe. Avec un plaisir impatient, il attendit le flux d'énergie qui allait se diffuser à l'intérieur de son corps.

— Tu es un être extraordinaire, fidèle, intelligent, murmura la jeune femme. Et c'est pour ça que tu es un partenaire unique, sur un plan professionnel et personnel. Je sais qu'André t'a formé, qu'il a façonné ton corps et ton esprit, et que tu n'as jamais réussi à te débarrasser entièrement de l'emprise qu'il avait sur toi.

Sergueï ne sut pas quoi répondre. « Partenaire ». C'était encore un coup bas parce que le mot était plus intime, plus fort qu'« amant », par exemple. Surtout quand elle le prononçait sur ce ton exaspéré.

— Tu me dis toujours d'aller au bout des choses, mais toi, tu n'es pas allé au bout de ta relation avec André. Pas encore.

Malgré le brouhaha, Wren perçut le soupir irrité de son compagnon. Pourquoi se faisait-elle l'avocat du diable ? Elle était résolue à mettre fin au contrat, plus encore que Sergueï. Mais elle éprouvait un malaise qu'elle n'arrivait pas à définir. Ce n'était pas l'idée de ne plus recevoir l'argent du Silence — même si ce détail avait son importance, bien sûr. L'affaire Worth-Rosen avait été particulièrement rentable, et le Conseil des Mages avait d'autres chats à fouetter en ce moment.

— Cet argent est plein de sang, lança Sergueï. Wren le dévisagea, incapable de répondre. Le sang de Lee. Le sang de Sergueï. Le sang des agents du Silence tués dans un accident qui n'en était pas un, en Italie. Le sang de toutes les victimes du Parchemin Nescanni, ici, à Manhattan. Du sang, encore et toujours du sang.

Wren se secoua mentalement.

— Alors, tu crois qu'il ne pourra pas servir à payer le loyer, les charges, les courses ? La réparation de mon justaucorps ?

— Non. Il risque de te causer des problèmes. Je me suis trompé et...

Wren leva une main pour l'arrêter.

— Minute. Un peu de pragmatisme. Petit un, je ne me lance jamais dans une action que j'estime être mauvaise. Petit deux, je n'ai commis aucune action mauvaise pour obtenir cet argent. Vrai ou faux ?

D'après Sergueï, ses anciens employeurs étaient du côté des Bons : ils réparaient les torts et venaient en aide à ceux qui étaient menacés. Pour le peu qu'elle connaissait de leurs affaires, elle n'avait rien à dire. Dans la vie, il se produisait parfois des trucs moches, et il fallait bien que quelqu'un fasse quelque chose. Protéger l'innocent, le faible, mais...

— Mais je ne veux pas être mêlée à leurs querelles. Je ne veux pas qu'André m'utilise pour régler leurs comptes. Je n'ai rien signé qui m'y oblige. Ça n'était pas dans le contrat.

— Je ne le veux pas non plus, répondit Sergueï avec une telle fermeté que cette fois-ci, elle le crut.

Dieu du ciel ! S'il répondait de cette manière à André, alors le vieil homme le croirait aussi. Enfin.

— Je sais, souffla-t-elle en laissant ses doigts glisser le long de son bras. Fais ce que tu peux et je m'occuperai du reste.

Deux yeux d'un brun intense se posèrent sur les siens, à la fois graves et tendres. Elle leur sourit, puis, s'emparant de sa bière, elle se faufila dans la foule et disparut.

Elle mourait d'envie de quitter la fête et de se réfugier avec son compagnon dans l'appartement le plus proche, mais elle avait du travail... et de toute façon, il leur resterait bien assez de temps pour célébrer la nouvelle année à leur manière.

— Salut ! Bonsoir !

Wren glissait entre les corps qui s'écartaient sans leur prêter la moindre attention. Et ses paroles se perdaient dans l'espèce de bruit blanc qu'elle semblait produire — et qui, accessoirement, faisait d'elle une Récupératrice hors pair. Un jour, il faudrait qu'elle rédige une étude ou quelque chose dans le genre. L'ennui, c'est que ceux que ça intéresserait seraient très probablement les militaires, et là, non merci.

Soudain, une brise de conversation retint son attention et elle passa en mode « écoute ».

— Tu crois vraiment qu'ils vont réussir à monter le truc ?

— Pas la moindre chance. Mais au moins, on pourra se battre.

— Je vais envoyer les gosses chez ma mère.

— Tu détestes cette vieille folle !

— Peut-être, mais elle adore les gosses. Là-bas, ils seront en sécurité.

Le ton était plus résigné que franchement pessimiste.

— J'ai mis au point une nouvelle incantation. Un sortilège protecteur, mais doté d'un hameçon qui emporte mon agresseur dans l'au-delà avec moi.

— Moche.

— Très. Je me sentais un peu nauséux en le préparant. Tu veux une copie ?

Un long silence.

— Non, je... Ecoute, tu vas sans doute me prendre pour une mauviette, mais si je meurs... Eh

bien, voilà, je meurs. Mais je ne veux entraîner personne avec moi.

Wren hocha la tête et grava soigneusement cette conversation dans un coin de sa mémoire. On ne savait jamais. Ce sortilège pourrait être utile un jour. Pas pour elle, car elle se sentait plutôt proche du second interlocuteur, mais pour la Troïka.

— Salut, mon chou !

Une femme ivre s'abattit dans les bras de Wren, lui plaqua un baiser sonore sur la joue, puis reparti dans un tourbillon. Wren éclata de rire. Elle ignorait parfaitement l'identité de cette femme, et sans doute cette dernière ne connaissait-elle pas davantage la sienne !

Enfin, dans le genre rentre-dedans, elle s'était montrée plutôt amusante. Une phrase frappa l'oreille de Wren, qui se retourna pour mieux entendre.

— D'accord, dis-moi ce que fabrique Howe. Parce qu'il ne faut pas compter sur nos chers dirigeants pour avoir le fin mot de l'histoire, hein ?

La lassitude de la voix était saisissante. Wren se laissa guider vers elle pour tenter d'apercevoir son propriétaire.

— Valère !

Et flûte.

Une main d'acier s'abattit sur son épaule et la cloua sur place, l'empêchant de passer en mode « Invisibilité totale ». C'est-à-dire que si elle s'évanouissait à présent dans les airs, ce serait particulièrement impoli.

— Oui ?

Elle fixa la main épaisse ornée d'une bague d'argent dont le chaton noir brillait d'un éclat envoûtant. Par principe, Wren détourna les yeux. Tout ce qui attirait son regard était soit une tentation qu'il valait mieux éviter, soit un objet destiné à vous empêcher de voir ce qu'il y avait à voir.

— John Merrian.

Elle haussa un sourcil. Non, le nom n'éveillait en elle aucun souvenir.

— Je voulais simplement vous dire... Beau boulot, à l'A.G. Ça, c'était parlé, et bien parlé.

Wren examina discrètement son interlocuteur. Un type costaud, avec des épaules de demi de mûlée, un cou de taureau, une mâchoire carrée et des cheveux noirs coupés ras. La douceur de ses traits et les rides aux commissures des lèvres offraient un contraste saisissant.

— Continuez. On a besoin de quelqu'un qui nous botte le train de temps en temps. Et peu importe ce que disent les ronchons.

Relâchant son étreinte, l'homme s'enfonça dans la cohue. Hypnotisée, Wren le suivit des yeux un long moment.

— Etrange, murmura-t-elle enfin.

« Tu verras, petite Wren, les choses changeront, et les gens viendront vers toi, désormais. » C'étaient les mots de Sergueï. Elle ne l'avait pas cru.

Sortant de sa torpeur, elle reprit sa marche à travers la foule. Un bras surgit de nulle part décrivit

une vaste courbe devant elle et l'obligea à se baisser pour passer dessous. Le propriétaire du bras agitait son bock de bière avec l'enthousiasme d'un général qui vient de conduire ses troupes à la victoire. Il était très grand et élancé, comme... comme Lee. Wren ressentit un pincement au cœur en pensant à son ami.

Bonne année à toi, mon ami. Où que tu sois, j'espère que tu t'amuses bien en voyant où nous en sommes, grâce à toi.

Wren contourna un groupe de Talents en pleine discussion et se retrouva près du bar. Rapidement, elle se glissa dans l'angle, sur un tabouret qui venait de se libérer.

Wren prit la bière qu'on venait de poser devant elle sans qu'elle l'ait commandée et regarda la femme sur sa gauche.

— Si tu superposes deux incantations, tu ne doubles pas leur efficacité, tu augmentes leur toxicité.

Intéressant. Ça n'était pas franchement le genre de propos qu'elle était censée recueillir, mais ça valait la peine d'en prendre note. C'était la seconde fois de la soirée qu'elle entendait parler cuisine. Si la conséquence de la Trêve et de l'organisation des patrouilles était un partage horizontal des astuces techniques, de Talent à Talent et pas seulement de mentor à élève, c'était déjà une excellente chose.

A bien y réfléchir, même, le changement risquait d'avoir un effet aussi important sur la Cosa que les ambitions personnelles de Mme Howe sur le Conseil des Mages. Savoir si c'était en bien ou en mal, Wren n'en avait pas la moindre idée.

Bah, on le saurait bien assez vite. Si jamais il finissait par sortir quelque chose de tout ce micmac.

— 'lut, Wren. Bonne année, bonne Trêve !

La voix rompit l'état de transe dans lequel elle était involontairement en train de glisser. Levant les yeux, elle aperçut une main qui s'agitait vers elle, un manteau qu'on refermait et un bonnet qu'on enfonçait sur la tête. Avant qu'un nom ait le temps de surgir de sa mémoire, la personne était sortie.

C'était la quatrième fois que cela se produisait, ce soir. Quatre fois plus que d'habitude. Non, cinq fois, parce que non seulement ils la voyaient, mais en plus, ils réagissaient à sa présence. Le truc, c'était... Est-ce qu'ils la voyaient parce qu'ils la cherchaient ou parce qu'ils se méfiaient d'elle ? Était-elle tout à coup devenue hyper fréquentable, ou ses nouveaux copains culpabilisaient-ils à fond ?

Impossible à dire. Pour le moment en tout cas. Donc, elle nota dans sa mémoire ceux qui lui jetaient un regard, avec mention spéciale pour ceux qui lui lançaient un coup d'œil, puis se dépêchaient de passer leur chemin. S'ils ne culpabilisaient pas, c'était qu'ils avaient peur — et ceux-là, Wren devrait y faire très, très attention.

— C'est l'heure, mesdames, messsieurs !

Un homme était monté sur le comptoir du bar et frappait sur un objet non identifié.

— C'est l'heure !

Wren inspecta rapidement la salle et n'aperçut aucune horloge aux murs. Et dans une foule de Talents, pas la moindre chance non plus de découvrir une montre.

— Le moment est venu de jeter à la poubelle cette saloperie d'année écoulée et d'accueillir...

— Cette saloperie de nouvelle année !

Des rires et des cris s'élevèrent. L'homme sur le comptoir haussa les épaules.

— Vous êtes tous des barbares ! Vous ne méritez pas le mignon petit toast que je m'apprête à porter.

Wren mit enfin un nom sur l'orateur : Menachim. L'un des très rares Purs Talents à avoir dépassé son cinquantième anniversaire sans être emporté par la magie. Les Purs étaient l'opposé absolu des Ignorants. Rien dans leur système n'atténuait le Courant, ce qui en faisait des victimes privilégiées de la folie.

— A mes frères, mes sœurs, mes cousins, mes amours et à tous ceux que je ne peux pas supporter parmi vous.

A l'instant où les derniers mots sortirent de la bouche de Menachim, un silence complet s'abattit sur la salle. On sentait le Courant bourdonner et s'élever au-dessus de la foule, comme appelé par les paroles de l'orateur.

— A mes frères, mes sœurs, mes cousins, à tous les copains qui combattent. Que le courage, la foi, la force soient avec vous. Que la fierté vous guide.

Wren frissonna. Tout ce que venait d'évoquer Menachim coulait dans ses veines comme une sorte de feu magique, brûlant les doutes et les hésitations. Elle avait beau savoir comment il s'y prenait, elle était littéralement emportée. De toute évidence, elle n'était pas la seule, à en juger par les expressions de ses voisins.

— Nous sommes la Cosa Nostradamus. Nous sommes des Etres Etranges. Nous sommes les protecteurs de nos cousins, les Fatae, et leurs élèves aussi. Le monde ne danse pas à notre rythme, non. Il nous donne la mélodie sur laquelle nous dansons.

Menachim leva son verre.

— Eh bien, dansez, mes frères et mes sœurs ! Dansez, mes compagnons. Demain... Demain, nous aurons une gueule de bois à tuer un cheval !

Wren esquissa un sourire. Ça, c'était un toast qui lui plaisait. A cet instant, une série d'explosions se fit entendre au-dehors et la foule oscilla vers la porte d'entrée. Les fous ! Ils se précipitaient dans le froid pour admirer le feu d'artifice sur East River. D'accord, ces myriades de petites étincelles colorées se détachant sur le fond noir du ciel étaient impressionnantes. Mais elle préférait nettement rester au chaud pour célébrer le nouvel an avec une bonne bière et... Son regard balaya la salle à demi vide et aperçut un homme séduisant qui approchait de sa démarche souple et chaloupée, deux manteaux sur le bras.

Dans ses yeux où brillait une flamme sourde, elle lut une envie identique à la sienne : fêter comme il se devait cette entrée dans une ère nouvelle.

Sergueï se laissa aller sur le dos et attendit que sa respiration retrouve un rythme régulier. Il entendit le tiroir de la table de chevet s'ouvrir, puis sentit le contact froid d'un gel sur sa peau.

— Tu ne m'as pas brûlé, dit-il doucement.

« Pas là où la crème pourrait pénétrer, en tout cas », ajouta-t-il en lui-même.

Il n'avait pas besoin d'aller chez le médecin pour savoir que ses organes internes en prenaient un coup chaque fois qu'ils faisaient l'amour. Comme chaque fois que Wren entreposait en lui des réserves de Courant, pour plus tard. Sauf que dans le premier cas, il n'avait pas l'excuse de la sécurité et de l'efficacité de la jeune femme pour se justifier.

Tout était sa faute à lui. Il encourageait Wren, alors que celle-ci essayait de retenir son Courant pour ne pas le blesser. Le problème, c'était que son orgasme était trois fois plus intense lorsque l'énergie magique jaillissait à l'instant où Wren atteignait l'apogée de son plaisir.

La jeune femme se pelotonna contre son flanc et posa la tête sur sa poitrine. Sergueï n'était pas très porté sur les câlins d'après l'amour, mais il ne put s'empêcher de frissonner en sentant la peau de Wren, encore vibrante de Courant, contre la sienne.

— Moi, je peux arrêter, mais toi ?

— Je...

Il ne pouvait pas lui mentir.

— Bon, ça suffit maintenant.

— Tu veux dire, plus de sexe ?

Il devait avoir l'air d'un chien battu, et il le savait. Tous deux éclatèrent d'un rire nerveux.

— Non, ça n'est pas mon genre de me priver de chocolat rien que pour perdre cent grammes. Je suis un Talent. Donc, je peux contrôler l'énergie. Ne me dis plus jamais de laisser aller. Plus jamais.

Wren le considérait avec un air si féroce qu'il ne put s'empêcher de sourire. Son mentor l'avait surnommée « Wren » parce qu'elle était aussi inoffensive, aussi discrète qu'un petit oiseau. Sergueï, lui, la voyait plutôt comme un tigre à la robe fauve, glissant doucement dans l'herbe haute, sauvage et libre.

— Et d'abord, arrête de sourire !

La voix de Wren était lourde de sommeil. Il déposa un baiser sur ses cheveux et écarta légèrement le bras pour ne pas la gêner. Puis il se laissa à son tour emporter par le sommeil. Il ne pouvait s'en empêcher : le sexe lui donnait toujours envie de dormir. Heureusement que sa Wren adorée n'était pas du genre à bavarder après l'amour. La plupart du temps, elle s'endormait la première. La compatibilité, quelle chose merveilleuse, vraiment...

Il se sentait comblé.

La joue posée contre sa peau soyeuse, Wren écouta la respiration de son compagnon se ralentir jusqu'à indiquer un état de détente totale. Elle aimait penser qu'elle était la seule à voir Sergueï s'abandonner complètement, qu'aucune de celles qui avaient partagé son lit n'avait eu droit à une telle marque de confiance.

La confiance...

Un mot si simple. Une réalité si difficile. Elle l'aimait, elle avait confiance en lui... Mais elle n'était pas sûre que tous les liens aient été coupés avec le Silence. Si ç'avait été le cas, il ne l'aurait pas écartée, l'autre jour, au Rockefeller Center. Elle connaissait Sergueï — ses peurs, ses faiblesses, sa force, ses portes secrètes... Sauf qu'elle ne savait pas ce qui se dissimulait derrière ces portes. Et peut-on en vouloir à un homme qu'on aime de garder des secrets ?

Surtout quand on faisait du mal à cet homme, simplement en étant près de lui. Wren était capable de se contrôler pendant qu'ils faisaient l'amour. Elle le devait. Parce qu'elle savait qu'il n'arriverait pas à lui dire « stop » s'il y avait un afflux de Courant.

Les afflux étaient particulièrement dangereux. Si elles se répétaient à petites doses sur une longue période de temps, ces décharges d'énergie d'une haute intensité risquaient de rendre le Talent complètement fou. De l'anéantir.

Un Ignorant, lui, n'y résisterait pas et succomberait très vite.

Longtemps, Wren chercha le sommeil.

L'aube rosissait les parois de verre des immeubles lorsque les derniers fêtards quittèrent le bar, moins ivres d'alcool que de fatigue. Arrivés au coin de la rue, ils s'arrêtèrent. A quelques pas en arrière, un homme qui avançait en titubant s'immobilisa à son tour et regarda ostensiblement à droite et à gauche, comme s'il cherchait quelque chose.

— Tu viens avec nous ? On va petit déjeuner chez J.P.

La question s'adressait à une jeune femme rousse qui secoua la tête.

— Non, je dois trouver une cabine téléphonique pour appeler mon patron.

Ses compagnons grimacèrent.

— Pas drôle, ça !

— Une fichue façon de commencer l'année, tu veux dire !

Les Talents éclatèrent de rire.

— Eh bien, bonne chance !

La jeune femme rousse agita la main dans leur direction et les regarda disparaître dans la bouche de métro. Restée seule, elle chercha des yeux une cabine téléphonique, en avisa une sur le trottoir d'en face et traversa la rue.

La chance était avec elle : la cabine était pourvue d'un téléphone et en état de marche. Elle introduisit des pièces dans la fente, composa un numéro et attendit. Au bout de la troisième tonalité, elle raccrocha.

Une demi-minute plus tard, la sonnerie retentit. Rapidement, elle souleva le combiné.

— Cent sept personnes. Environ quatre-vingt-quatorze Indépendants. Pas de membres du Conseil. Aucun Fatae visible. Usage limité du Courant, sauf au moment des douze coups de minuit et dans un autre cas aussi, lorsque j'ai vu l'eau se transformer en vin bon marché... Euh, non, monsieur, ce n'est pas une blague. Enfin, si, une sorte de petit tour de passe-passe local. L'eau se

métamorphose en vin blanc médiocre, rien de plus... Non, monsieur. Pas drôle du tout, monsieur.

Personnellement, elle trouvait ça très drôle, même si le tour aurait été plus impressionnant s'il avait abouti à du bourbon. Enfin, c'était son avis.

— J'ai été sollicitée quatre fois pour donner mon opinion sur la situation. Deux fois, on m'a expliqué les aspects néfastes du plan du Double Quad. Et j'ai vu une discussion s'achever par un affrontement physique : en l'occurrence, une serveuse qui a envoyé son verre de bière sur le dos d'un participant. L'ambiance est tendue, mais pour l'instant, chacun attend de voir. Environ 83 pour cent pensent pouvoir chasser les vigiles de la ville. 75 pour cent sont pour la Trêve. Entre 25 et 40 pour cent estiment que les groupes paramilitaires ne sont pas le vrai problème, qu'ils ne sont qu'un écran de fumée et que la vraie cible reste le Conseil.

La jeune femme s'interrompt pour écouter. A plusieurs reprises, elle acquiesça de la tête.

— Oui, monsieur, j'ai noté les noms... Oui, monsieur. Non, monsieur, je n'oublie pas.

Elle raccrocha et regarda sa main qui tremblait comme une feuille morte. Par le seul effort de sa volonté, elle parvint à maîtriser les mouvements convulsifs. Ne pas avoir peur. Ne pas s'inquiéter. Elle travaillait pour le Bien, et jamais son maître ne permettrait qu'elle souffre dans l'accomplissement de sa mission.

Subitement, elle se sentit épuisée et n'eut plus qu'une envie : aller se coucher, dormir. Oublier.

Immobile sur le trottoir, Sergueï regardait sa « fille » avec les yeux émus d'un père fier de sa progéniture.

Il l'avait découverte par hasard, au cours d'une promenade, treize ans et sept mois auparavant. A l'époque, la rue était plutôt populaire : la somme qu'il avait payée était à la fois élevée, compte tenu de l'emplacement, et ridiculement basse si l'on considérait la valeur acquise.

Le quartier se composait à l'origine d'entrepôts et d'immeubles en briques rouges, solides et trapus — très New Amsterdam. Au fil des décennies, il s'était embourgeoisé. On avait vu s'installer des boutiques chic et tendance, des cafés avec terrasse proposant une carte de vins à des prix défiant toute concurrence. Ce qui était très mauvais pour les loyers, mais idéal pour attirer le client au portefeuille garni.

Sergueï avait fait remplacer la vitrine originelle par un vitrail coloré. De loin, les motifs bleu, rouge et vert évoquaient un dessin abstrait. De près, on aurait dit un paysage sous-marin. C'était l'œuvre d'un jeune artiste qu'il avait exposé à ses débuts et qui fréquentait aujourd'hui des galeries plus prestigieuses. Si la vitrine ne lui permettait pas de présenter ce qu'il vendait, elle avait l'avantage de le distinguer des autres marchands.

Accrochée juste à côté de la double porte métallique, une petite plaque de bronze annonçait « Galerie Didier ». Un vieux rêve auquel il n'avait cessé de penser tout au long de sa dernière année au Silence. Un rêve pour lequel il avait épargné le moindre cent et patiemment noué des contacts, mettant ses talents de négociateur au service d'une longue passion pour l'art. Et d'un métier où il n'y aurait ni sang, ni souffrance, ni danger...

Poussant un soupir où se mêlaient le dégoût et l'amusement, Sergueï ouvrit la porte et déverrouilla le système de sécurité. Aujourd'hui encore, le simple fait de pénétrer dans la galerie apaisait ses nerfs mis à rude épreuve.

Douze ans auparavant, après de longs travaux de rénovation et d'aménagement, il avait suspendu le panneau « Ouvert » sur la porte.

— Bon anniversaire, ma fille, murmura-t-il en avançant dans la pénombre.

L'espace était divisé en trois parties : la galerie proprement dite, reliée à une mezzanine par un escalier tournant, un bureau situé dans le fond et, au sous-sol, un entrepôt auquel on accédait au moyen d'un vieux monte-charge que Wren refusait de prendre. Les œuvres y étaient stockées dans des caisses de bois, et d'ailleurs, il faudrait qu'il pense à descendre avec l'inventaire pour s'assurer que rien ne manquait. Ce n'était pas qu'il n'avait pas confiance dans le travail de Lowell, mais...

Mais c'était son nom qui figurait sur la porte. Sur les autorisations. Et sur les factures délivrées aux clients.

Ce que Sergueï préférait par-dessus tout, c'était installer une œuvre, la placer au meilleur endroit pour attirer l'œil de l'acheteur potentiel. C'était ensuite obtenir le juste prix pour soutenir l'artiste, favoriser sa créativité... Et recommencer le processus. Cette passion, il ne la partageait avec personne — ni avec sa famille d'origine russe, surtout préoccupée par la politique, ni avec son associée dont les goûts esthétiques étaient plutôt pragmatiques.

Celui dont il s'était senti le plus proche, c'était Lee, dont il avait présenté le travail à la galerie à deux reprises avant que ce dernier ne soit assassiné au cours de l'affaire Nescanni. La mort de l'Indépendant ne l'avait pas touché aussi durement que Wren. Lee n'était pas un ami intime et surtout, il n'éprouvait pas le sentiment de culpabilité qui hantait la jeune femme. Pourtant, leurs conversations lui manquaient.

Le Talent avait pris l'habitude de passer régulièrement à la galerie, bien avant que Sergueï ne l'expose. Durant près d'une heure, ils discutaient lumière, ombre, texture, regard du spectateur, intention de l'artiste...

Si elle avait assisté aux entretiens, Wren, la chère enfant, se serait endormie au bout de la troisième phrase.

— Il faut que tu sortes un peu plus, se murmura-t-il à lui-même.

Et c'était vrai. Autrefois, il se rendait aux inaugurations, prenait un verre avec les agents, les personnalités incontournables du marché de l'art...

— Dès que tout sera rentré dans l'ordre, lança-t-il à la sculpture en aluminium qui luisait doucement dans l'obscurité. Dès que j'aurai le temps de découvrir d'autres courants artistiques...

La survie passait avant la vie spirituelle.

Se dirigeant grâce à la lumière rouge et bleue que projetaient les ampoules de sécurité, Sergueï gagna le fond de la galerie. Lowell s'occuperait d'éclairer l'espace d'exposition dès son arrivée, à 9 heures.

Le panneau de bois qui fermait son bureau coulissa derrière lui et, du bout des doigts, il effleura le petit oiseau métallique perché sur un étroit piédestal que Lee lui avait offert. D'après le Talent, il s'agissait d'un émeu. Sergueï, lui, savait seulement que le regard interrogateur de l'animal le faisait inmanquablement sourire — même les mauvais jours.

La galerie avait été conçue pour mettre en valeur la diversité des œuvres exposées : murs d'un blanc doux et lignes épurées. Son bureau, au contraire, reflétait ses goûts. Le plateau de la table était suffisamment vaste pour accueillir un ordinateur à écran plat et étaler des documents. Le fauteuil pivotant était du même cuir beige que le canapé poussé contre le mur, au-dessus duquel était accrochée une photo en noir et blanc du Manhattan des années 1940. Chacune des œuvres qui ornaient la pièce était signée par un artiste qu'il avait découvert : l'oiseau de Lee, bien sûr, mais aussi la boule de verre soufflé aux entrelacs multicolores, ou encore le vase raku translucide dont le col s'incurvait avec la grâce d'un pétale de lis.

Sergueï s'installa dans le fauteuil qui grinça familièrement. Il effleura le socle de la lampe ultra-design posée sur le bureau, déclenchant une lumière douce et progressive. Un instant, il considéra les papiers empilés devant lui — des factures à régler, le plan de la prochaine installation à superviser —, puis les écarta pour mettre en route le répondeur dont le voyant rouge clignotait sans relâche. Priorité des priorités : écouter les messages.

Une heure plus tard, Sergueï reposait le combiné du téléphone et attrapait la feuille qui venait de sortir du fax. Il la posa sur la dernière des trois piles placées devant lui, puis se renversa dans son fauteuil. Tout en tapotant machinalement des doigts sur le bureau, il contempla pensivement les documents.

Trois piles, trois options possibles. Laquelle choisirait-il pour ce premier jour de travail de la nouvelle année ? L'une pouvait rapporter une somme astronomique. Réellement astronomique. Les deux autres étaient normalement rentables, sauf que l'une d'elles représentait un défi qui pouvait éveiller l'intérêt de Wren. Et dans l'immédiat, stimuler la curiosité de Wren — ou plutôt « lui changer les idées » — était infiniment plus utile que de l'argent en cash. Même s'il y en avait suffisamment pour prendre une retraite anticipée et partir faire le tour du monde. De toute façon, jamais Wren n'accepterait de quitter sa ville. Incroyable, mais vrai : O.P. et la jeune femme étaient en train de se transformer en militants de la Cosa.

Et là où Wren décidait de vivre, il vivrait aussi. Ce qu'il ne lui dirait jamais, même si elle le savait parfaitement. Pour elle encore, il accepterait de faire face à un ennemi insaisissable qu'ils n'avaient aucune chance de vaincre. Ce qu'il ne lui dirait pas non plus, même si elle le savait probablement.

Ils étaient capables de gagner une bataille, pas d'éradiquer le racisme. C'était impossible. La peur de ce qu'on ne comprend pas engendre la haine et fait partie de la nature humaine. En revanche, on pouvait arrêter ceux qui agissaient au nom du racisme et convaincre les autres que le coût de cette haine était beaucoup trop élevé. L'essentiel était de créer une habitude : l'habitude remplaçait, dans bien des cas, la compréhension, qui elle-même réduisait la peur, qui à son tour réduisait la haine.

On y parvenait. Parfois.

Sergueï avait mené suffisamment de combats pour savoir qu'on ne pouvait pas livrer une guerre totale contre l'irrationnel, puis retourner comme avant à ses préoccupations quotidiennes.

Il se secoua. Ces pensées étaient inutiles. La vie, c'était le changement. L'immobilité conduisait à la mort. Or, ni Sergueï ni Wren n'étaient prêts à rester immobiles.

Et puisqu'ils avaient l'intention de vivre, ils devaient se montrer pragmatiques avant tout. Les frais d'entretien de l'immeuble de Wren venaient d'augmenter considérablement, sans doute à cause de l'explosion de la bombe paranormale, l'été précédent. Ou tout simplement à cause de son grand état de vétusté. De plus, il envisageait d'étendre son affaire en se servant notamment de ses contacts avec Shig, le Solitaire-Fatae japonais qu'ils avaient rencontrés quelques mois auparavant, et qui pourrait l'aider à introduire la galerie sur des marchés étrangers...

Poussant un soupir, Sergueï se rapprocha du bureau et effleura du bout des doigts la pile numéro un, avant de l'écarter. Exit la poule aux œufs d'or. Sa main hésita ensuite au-dessus des deux autres dossiers, puis glissa, doucement et presque instinctivement, vers celui de gauche.

Était-ce par instinct aussi que Wren avait accepté une mission sans lui en parler, la dernière fois ? Ils n'avaient jamais discuté des motivations qui avaient poussé la jeune femme à rencontrer un client en l'absence de Sergueï. Pour la première fois, Wren n'avait pas respecté les règles de leur partenariat. Sergueï était celui qui effectuait les recherches préliminaires, qui menait l'enquête préparatoire... Celui qui évitait de choisir une mission sur un coup de tête ou, au contraire, de la refuser si elle était bien payée mais ennuyeuse.

Réfrénant un autre soupir, Sergueï tira vers lui la chemise cartonnée.

— Salut, les gars !

Sergueï leva vivement la tête en reconnaissant la voix de Wren dans l'Interphone qui reliait son bureau à l'accueil de la galerie. Il laissait l'appareil ouvert jour et nuit, par mesure de sécurité. Si un voleur tentait de s'introduire dans la galerie, Sergueï pouvait ainsi le repérer sans se faire voir et alerter la police. La plupart du temps, il prêtait à peine attention aux discussions paisibles des clients. Seule la voix de Wren retenait son attention.

— Bonjour.

Lowell, froid et désagréable. Professionnel jusqu'au bout des ongles avec les acheteurs éventuels, son assistant accueillait toujours Wren avec la méfiance d'un chat devant un autre chat — prêt à bondir et à cracher. La jeune femme lui rendait la pareille sur un ton faussement enjoué destiné à l'exaspérer encore plus.

Chaque fois, Sergueï était partagé entre l'amusement et l'agacement. Il avait laissé entendre à Lowell que dans le cas d'une bataille ouverte, il se rangerait du côté de sa partenaire, malgré l'estime qu'il avait pour son employé. Et il avait demandé carrément à Wren de ne pas exagérer, lui expliquant que si Lowell partait, cela compliquerait sérieusement leur vie et leur travail.

— C'est à quel sujet ?

— Sergueï m'a donné rendez-vous ici.

— Il est dans le bureau, répliqua Lowell sur un ton qui signifiait clairement : « Va-t'en, ne touche à rien, ne casse rien, fiche-moi la paix. »

Sergueï jeta un coup d'œil à sa montre et grimaça. Pas étonnant qu'il ait mal au dos. Il était penché sur ces factures depuis près de trois heures. Rapidement, il rangea le dossier et jeta les restes de son déjeuner à la poubelle.

— Il neige de nouveau, annonça la jeune femme en pénétrant dans la pièce.

Avec un sourire crispé, elle secoua son bonnet de laine sur lequel les flocons immaculés commençaient à fondre. Sergueï comprenait sa nervosité. On était seulement en janvier et il restait encore deux mois d'hiver à passer. Même lui commençait à trouver toute cette neige un peu... exagérée. Lui, le fils de Russes émigrés, qui avait grandi dans les montagnes du Midwest.

— J'ai les moyens de nous emmener dans un endroit chaud, se contenta-t-il de répondre.

— Un boulot ?

La perspective ne semblait pas l'enthousiasmer. Et c'était tout le problème. Ces derniers temps, elle s'était de plus en plus impliquée dans les problèmes de la Cosa, et le destin des Fatae accaparait toute son attention. Même si elle continuait à proclamer que le collectif, ce n'était pas « son truc ».

Cela aussi, il le comprenait. Il était passé par là lorsqu'il travaillait pour le Silence. Même si vous réalisiez qu'il était impossible de changer le monde, une fois que vous aviez mis le doigt dans l'engrenage, il fallait aller jusqu'au bout. Juste au cas où ce bout-là ferait la différence.

Lui s'était brûlé les ailes à ce jeu : le Silence l'avait littéralement avalé, et l'aurait digéré s'il ne s'était pas échappé. Wren le savait, même si elle ne connaissait pas toute l'histoire. Le lui rappeler ne servirait à rien, sauf à déclencher une dispute dont ils n'avaient envie ni l'un ni l'autre.

Il se contenta d'agiter le dossier sous son nez, comme s'il s'agissait d'un parfum. Wren s'en

empara et entreprit de le feuilleter.

— Il s'agit de quoi, au juste ? Une simple récupération ? demanda-t-elle en refermant la pochette.

Elle préférait que Sergueï lui fasse un topo oral : elle assimilerait plus rapidement et plus complètement les informations.

— A peu près. Un citoyen cette fois. Fortuné. Un membre de l'équipe administrative locale s'est emparé de documents placés dans son coffre-fort personnel.

— Ho, ho... Chantage possible ?

Sergueï avait littéralement l'impression de voir fonctionner les rouages de son cerveau, comme si son front était de verre. Puis Wren poussa un soupir et renonça à l'idée d'exploiter le matériau plutôt que de le rendre.

— J'ai supposé le pire, avoua-t-il, éprouvant soudain le besoin de boire un thé.

Ce qui signifiait se lever, se rendre à la kitchenette située dans un coin de la galerie... et interrompre la discussion. Il verrait plus tard.

— Mais non, poursuivit-il. Le type semble relativement correct, pour un homme politique.

— Et pas malin.

— Effectivement. Il a été assez stupide pour conserver des copies de documents qu'il n'était pas censé posséder. Ce que le voleur sait maintenant. Et ledit voleur n'hésitera pas à utiliser ces documents contre lui ou contre leur propriétaire initial.

— Du sale ? Il n'est pas question de récupérer des papiers qui pourraient être utilisés contre nous, n'est-ce pas ?

Wren avait confiance en Sergueï. Elle savait qu'il avait tout vérifié, mais depuis l'affaire Nescanni, et sa récente expérience dans les négociations avec les clients, elle se montrait très prudente. Ces derniers temps, on s'était joué d'eux un peu trop souvent.

— Du sale, confirma-t-il. Le type fait partie du conseil... Euh, pas de la Cosa, du conseil municipal. Ce qui ne veut pas dire qu'il est blanc comme neige.

De toute façon, cela occuperait Wren un bon bout de temps. Imaginer un plan d'approche, envisager tous les aléas possibles détournerait son esprit de ces histoires de patrouilles ou de trêve... et lui ferait momentanément oublier cette maudite jument empaillée. Dieu du ciel, comme il regrettait d'avoir accepté cette affaire ! C'était la seule mission, de toute sa carrière, que Wren n'avait jamais réussi à terminer. Et Sergueï commençait sérieusement à penser que cet animal de malheur avait décidé de les hanter jusqu'à la fin des temps...

— Tu en fais trop.

— Non, rétorqua-t-il automatiquement. Je suis méthodique. Maintenant, à toi de jouer.

Il avait accompli son travail : établir la liste des questions, trouver les réponses, trier et évaluer les informations, négocier l'accord, enquêter sur le client. Pour aller plus loin, les talents particuliers de son associée étaient désormais nécessaires.

Wren ne semblait pas convaincue. Néanmoins, elle prit le dossier et s'installa sur le canapé, une jambe repliée sous elle.

Non, il n'avait pas coupé les cheveux en quatre, mais il était obligé d'admettre, en son for intérieur, qu'il s'était montré un tantinet anxieux. Et ses soucis n'étaient pas entièrement dus à l'état d'esprit de Wren. Il avait un voyage prévu depuis six mois, or il n'avait pas la moindre envie de laisser sa compagne seule en ce moment...

— Sergueï ?

Wren le dévisageait avec intensité. Il se força à sourire.

— Je crois que je vais aller me préparer du thé. Tu en veux ?

— Mmm...

Rassurée, la jeune femme secoua la tête et se replongea dans le dossier. Il sortit silencieusement et marqua un temps en arrivant dans l'espace d'exposition, pour s'assurer que tout allait bien. Lowell était en train de parler avec un client qui regardait une aquarelle représentant une colombe en vol au-dessus de Manhattan. La peinture était d'une facture délicate, mais elle manquait d'âme. Néanmoins, l'artiste était doué d'un réel potentiel, et sans doute un client déciderait-il d'acquérir une de ses œuvres. Juste pour se vanter, plus tard, de posséder quelque chose de cet artiste quand celui-ci deviendrait inabordable sur le marché de l'art.

La kitchenette méritait à peine son nom. Elle contenait néanmoins un évier, un mini-frigo, sa bouilloire et la machine à café de Lowell. Sergueï ouvrit le robinet et regarda l'eau couler en essayant désespérément d'arrêter la valse infernale de ses pensées. S'il n'arrivait pas à récupérer sa lucidité, il ne serait bon à rien ni à personne.

Pourquoi lui en demandes-tu autant ?

Il ferma le robinet, replaça la bouilloire sur son socle et appuya sur le bouton.

Parce que tu veux te prouver que tu joues encore un rôle dans sa vie. Wren était désormais une actrice majeure au sein de la Cosa et, grâce à son extraordinaire capacité d'assimilation, elle avait appris tout ce qu'il était nécessaire de savoir pour faire fonctionner une affaire comme la leur. Elle n'avait plus besoin de lui. Elle n'avait plus besoin que Sergueï se place entre elle et le monde extérieur. Sa réputation la protégeait aujourd'hui suffisamment : certes, on pouvait tenter de la tuer, mais personne n'oserait se jouer d'elle ou la trahir.

Donc ?

Donc... Il fallait qu'il en fasse plus. Qu'il soit plus... plus quoi ? Se contenter d'être un homme d'affaires, même s'il trouvait le monde de l'art très enrichissant spirituellement, eh bien, non, ça ne lui disait rien.

Ce qui ne manquait pas d'ironie, vraiment... En quittant le Silence, il avait cru trouver enfin ce qu'il désirait : un monde ordinaire, banal. Un monde où l'on ne jouait pas sa vie perpétuellement. Or, à l'évidence, c'était ce qu'il continuait à faire chaque jour qui passait. Chaque nuit, aussi. Et...

Et on arrivait au cœur du problème, non ?

Tu es un drogué. Tu as toujours été un drogué. D'abord, les missions du Silence. Puis les missions de Récupération. Et aujourd'hui, ce guêpier avec toutes les créatures magiques de la côte Est, et bientôt, pendant qu'on y est, de tous les Etats-Unis...

Rien de mal à une petite poussée d'adrénaline de temps à autre. Ça n'était pas comme de sauter

d'un avion en vol. Enfin, pas tout à fait.

Et c'est toujours mieux que d'être accro à une saleté de produit ou à l'alcool. Sauf que tu éprouves sans cesse le besoin de te faire un petit fix, de plonger sans parachute. Non, mon vieux. Tu n'es pas seulement un drogué de l'adrénaline. Tu es un drogué de la responsabilité. Parfait. Alors, accepte et avance. Pourquoi est-ce que cela serait un problème, tout à coup ?

Là encore, il connaissait la réponse. Jusque-là, ce n'était pas un problème parce qu'il pouvait concentrer toute son attention et ses désirs sur Wren. Il y avait lui, il y avait elle. Il avait besoin d'elle, elle avait besoin de lui. Aussi simple que ça.

La Cosa n'avait pas encore envahi leur vie, enfin, sa vie. Bon sang, la Cosa n'avait pas encore envahi... la Cosa. Oh, ça n'était pas un sentiment de rivalité ou de jalousie qu'il éprouvait. Alors, quoi ? Ça ressemblait à une dent malade. Précautionneusement, il toucha la zone endolorie.

Tu ne fais pas partie de la Cosa. Bien. Mais tu es lié à ce fichu monde. Par Wren, par tous les amis que tu t'es faits. Lee, bien sûr. Et surtout, les Fatae que fréquentait Wren. L'espèce de carpette prénommée O.P., fidèle jusqu'au bout de ses ongles acérés. Le discret Shig, avec son humour pince-sans-rire. Rorani, la dryade que Wren adorait.

Autrefois, toutes ces créatures le mettaient mal à l'aise. Aujourd'hui, leur seul nom était synonyme de rire et d'amitié. Beaucoup de choses avaient changé. Il n'était plus le même homme.

Mais qui pouvait se vanter de rester toujours identique ? La vie change, et on change avec elle.

Tel est ton monde, désormais. Tu dois simplement trouver quelle est ta place.

Et comment y rester, et préserver ce monde en évitant qu'il y ait des morts.

— Duncan.

— André.

Le ton était presque poli — à condition de faire abstraction des sous-entendus. Il n'y avait pas si longtemps, Duncan comptait parmi les personnalités prometteuses au service de la Lutte Contre les Ténèbres. Il y avait très longtemps, André et Duncan étaient, non pas des amis, mais des compagnons de travail.

Aujourd'hui, André se méfiait de son ex-camarade et Duncan évoluait dans les hautes sphères de l'organisation. A la connaissance d'André, Duncan était le seul qui ait accès au conseil d'administration auquel il rendait compte exclusivement de son action. Duncan quittait rarement son bureau, préférant déplacer ses collaborateurs autour de lui, tels des pions sur un échiquier. C'était un homme froid, méthodique. Excellent dans son travail et ouvertement assoiffé de pouvoir. L'imperceptible odeur de soufre qui entourait l'homme n'était sans doute qu'un produit de l'imagination d'André.

Impossible de faire appel à un supérieur hiérarchique pour contourner Duncan. Soit vous travailliez avec lui, soit... vous étiez éliminé.

Le couloir bruissait d'activité. A tout moment, des équipes partaient en mission. Chacune de ces équipes était encadrée par un service spécifique qui fournissait l'information et les ressources

nécessaires.

Idéalement.

Ces derniers temps, les renseignements s'étaient révélés mensongers, les ressources s'étaient faites rares. Du moins, pour les équipes dont André avait la charge.

Duncan était le responsable du département Recherche & Dissémination. L'information — le sang vital de l'organisation — venait de là. Ou plutôt ne venait plus, depuis que Duncan était aux commandes.

André avait besoin de savoir pourquoi. Mais il devait se montrer extrêmement prudent s'il ne voulait pas se passer la corde au cou. Il était guidé par le souvenir de Sergueï, son ancien protégé et bras droit. Le Silence s'était servi de Sergueï. Et ils s'en serviraient encore, s'ils en avaient besoin. C'était le jeu.

Un jeu qu'André jouait depuis trop longtemps pour accepter de se faire berner sans réagir, même par un as de la manipulation comme Duncan.

— Tu as un moment ?

Duncan se tourna vers sa subalterne, une jeune femme au visage délicat et aux yeux froids comme ceux d'un serpent.

— Melissa, emmenez tout le monde dans la salle et commencez la réunion. Je vous rejoindrai.

— Bien, monsieur, répondit Melissa sans accorder le moindre regard à André.

C'était sa façon à elle de marquer son mépris pour le type qui osait déranger son patron.

« Un petit soldat », songea André. Duncan n'avait pas besoin d'employés, mais de soldats.

— Eh bien, dit Duncan en fixant André de ses yeux étroits. Que puis-je pour toi ?

Avec son long visage, ce n'était pas un costume à deux mille dollars qu'il lui fallait, mais plutôt une soutane. André aurait préféré que la discussion se passe à portes closes, mais si on lui refusait cette courtoisie, il saurait s'en accommoder. Il avait quelques cordes à son arc, et notamment, il savait très exactement à quel moment prendre l'adversaire au cou.

— Je veux savoir. Je ferai tout, absolument tout pour que mes gens aient de quoi accomplir leur travail.

Une légère crispation au coin de l'œil, à peine visible, mais André éprouva un intense sentiment de satisfaction. Il avait réussi l'impossible : il avait surpris Duncan. Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était de rester en vie suffisamment longtemps pour pouvoir exploiter l'avantage.

La nuit était paisible. Les bars et les clubs avaient fermé, les noctambules avaient regagné leur lit, et les travailleurs matinaux n'étaient pas encore levés. Soudain, une explosion brisa le silence qui s'était abattu sur la ville. On eût dit un coup de tonnerre ou la déflagration sèche d'une poudre à canon.

— Tu as entendu ? chuchota une voix près de l'oreille de Nahir.

Vêtu d'une combinaison de ski rouge et du traditionnel turban, le Sikh leva les yeux vers le ciel et fronça les sourcils.

— Ça pourrait être n'importe quoi. Néanmoins, il accéléra le pas dans la direction que lui indiquait sa compagne. La piskie, trente centimètres de haut plumes comprises, dut s'accrocher à l'oreille du Sikh pour ne pas tomber de l'épaule où elle était perchée.

Ils venaient d'entamer le dernier tronçon de leur ronde, bercés par le ronronnement incessant de la voie sur berge, le long d'East River. A 4 heures du matin, en ce vendredi glacial, ils n'avaient croisé, dans les rues balayées par le vent et la neige, que deux ou trois sans-abri emmitouflés dans de vieilles couvertures, une dizaine de jeunes éméchés et des policiers qui battaient la semelle, épuisés et frigorifiés.

Peu de chance que ceux-ci se précipitent sur le lieu de l'incident. Nahir ne fut guère surpris de n'apercevoir aucun uniforme aux abords du complexe sportif.

Le bitume du vieux terrain de basket était parcouru d'étincelles crépitantes. Le goudron n'appartenant pas à la catégorie des matériaux qui produisaient naturellement du Courant, Orteil Frétilant ne s'était pas trompée en désignant l'endroit.

Il se passait quelque chose.

Nahir se rapprocha encore. Encerclés par une auréole lumineuse, cinq hommes d'âge moyen se faisaient face. Trois d'entre eux n'étaient vêtus, en tout et pour tout, que d'un pantalon et d'une chemise. Ce qui, compte tenu du temps, indiquait soit une absence totale de bon sens, soit un masochisme exacerbé.

Ou bien, et c'était plus probable, ces cinglés utilisaient une dose élevée de Courant pour se réchauffer. Très Cosa, dans le style. Les deux autres guerriers portaient, l'un une veste en Polartec, l'autre un long manteau noir. Plus raisonnable, déjà.

Nahir s'avança d'un pas résolu vers ces deux-là. Ceux qui se lançaient dans une bagarre contre des types manifestement plus forts et plus nombreux étaient soit dangereux pour eux et leur voisinage immédiat, soit dotés d'une audace sans bornes.

Les trois autres étaient probablement juste des idiots arrogants, conscients d'être en supériorité — et ayant sans doute déjà atteint leurs limites. Donc, ils pouvaient attendre.

— Messieurs. Retirez-vous.

Une décharge de Courant parcourut le sol, faisant trembler le bitume. Aussitôt, Nahir sentit sous ses pieds une brûlure désagréable. L'un des idiots — le n° 3 sur la gauche — fit un bond et poussa un juron à l'instant où la salve atteignait son but et traversait ses chaussures. Des tennis, avec des semelles de caoutchouc, nota Nahir en hochant la tête. Il n'y avait pas à dire, la rafale avait été

remarquablement ciblée. Et intelligemment pensée : ça devait être difficile d'avoir plusieurs fers au feu, c'est-à-dire de réussir à la fois à se tenir chaud, à maintenir une zone de défense et à préparer une contre-attaque.

— Messieurs, retirez-vous, répéta-t-il.

— Tu veux que j'aie leur chatouiller le nez ? chuchota Orteil Frétilant, près de son oreille.

Nahir retint un soupir. La nuance d'excitation était perceptible dans la voix de sa partenaire. Les piskies, qu'Allah les bénisse, adoraient se fourrer dans le pétrin. Et celle-ci, qui n'était encore qu'une adolescente, était pire que les autres.

— Non, rétorqua-t-il avec fermeté. Pas maintenant, en tout cas.

— Ecarte-toi, mec, dit Manteau Noir. C'est une affaire privée.

— Je t'avais dit qu'ils auraient dû nous refiler des uniformes, murmura Orteil Frétilant. Au moins, un insigne. Comme j'aurais adoré leur agiter une jolie petite plaque sous le nez !

Nahir réprima un rire assez peu de circonstance et envoya un rapide message mental au chef de patrouille, en lui fournissant un visage et une voix à identifier.

L'excellente mémoire de Nahir, combinée à son exceptionnelle maîtrise de la communication mentale

— un don très rare —, était la raison principale de son enrôlement dans les patrouilles. Contrairement à la croyance populaire, la télépathie ne faisait pas partie du Top Ten des exploits que permettait le Courant.

En moins d'une minute, le chef de patrouille transmit l'information aux cerveaux du Central de la Trêve, qui vérifièrent sur leurs registres et retournèrent aussitôt la réponse.

Cette minute avait malheureusement permis aux idiots de rassembler leurs forces et de repartir à l'attaque. Nahir vit un éclair zébrer l'air, bleu comme les rubans que mettait sa fille les jours de fête. Sauf que les rubans de sa fille ne mesuraient pas dix centimètres de large, qu'ils n'étaient pas pourvus de dents sur les bords. Et qu'ils ne cherchaient pas de chair dans laquelle enfoncer leurs crocs.

— Monsieur Saint Meyers, lança le Sikh. Retirez-vous, vous et vos amis. Au nom de la Cosa et du Quad, je vous ordonne de cesser ce combat et de ne plus perturber la Trêve par un emploi non autorisé du Courant contre vos collègues.

— Discours stupide, chuchota la piskie.

— La ferme.

Il savait que c'était stupide. Et inutile aussi. Manteau Noir essayait d'esquiver les requins comme il pouvait, tandis que Polartec s'efforçait de découper les rubans à l'aide d'une flamme d'un rouge sinistre. Sans grand succès. Tout cela, c'était des trucs de défense qui pouvaient entrer dans le cadre des actions autorisées par la Trêve. Enfin, avec une interprétation très prudente.

— Orteil Frétilant, je pense qu'il est désormais temps de te lancer dans ton petit jeu de voltige...

La piskie étendit ses ailes, puis s'immobilisa.

— Ça ira pour toi ?

— Et si ça ne va pas, tu pourras m'aider ?

Les piskies étaient redoutables quand il s'agissait de distraire l'ennemi. Mais ils n'étaient pas de taille à lutter contre un adversaire cuirassé par le Courant et faisant, au bas mot, plus de vingt fois leur masse.

— Juste. Allez, lance la cavalerie. Fiche-leur la trouille de leur vie, Joli Turban.

Elle s'envola, et Nahir rassembla son Courant. S'il ne possédait pas la puissance des Talents, il avait eu le temps de se recharger avant de partir en ronde, et il serait capable de tenir ces loubards en respect pendant un certain temps.

Le temps que la patrouille la plus proche débarque. Et au Q.G., il devait bien y avoir quelqu'un qui maîtrisait les rudiments de la Translocation, histoire d'envoyer très vite sur place le renfort nécessaire. Enfin, Nahir l'espérait. Le problème n'avait pas franchement été abordé durant les briefings.

Avant qu'il ait eu le temps d'intervenir, l'idiot n° 2 vacilla et tomba sur les genoux. Son nez saignait abondamment, maculant la neige de taches sombres qui s'élargissaient lentement. Encore un qui venait d'épuiser son centre. K.O. par manque de fuel. Au lieu de calmer l'ardeur des idiots, la défection de l'un des leurs ne fit que les enrager encore plus. Il leur fallait du sang. Même si c'était le leur.

— Reculez ! répéta Nahir à l'intention de Saint Meyers, qui paraissait être le seul type doté d'un semblant de cerveau. Reculez et rentrez à la maison !

— Ces trous du cul nous ont défiés !

L'ego... Quelle plaie ! Quand il était adolescent, et fraîchement débarqué dans ce pays, Nahir avait eu affaire à un gang de quartier. Et il avait vu les dégâts que l'ego pouvait provoquer. Dans cette vie et dans la suivante.

Ici, il n'y avait pas le moindre adolescent en vue. Et ils n'avaient aucune excuse.

— Reculez ou ça va dégénérer, gronda-t-il. Vous voulez rester dans l'histoire comme le fou qui a décimé une ville tout entière ?

— Fous le camp, aboya Polartec.

— Impossible, mon ami. Je n'ai pas envie de rester dans l'histoire comme le fou qui vous a laissés entrer dans l'histoire.

Bien. Il détenait à présent l'avantage. Un très léger avantage. Mais les renforts n'allaient pas tarder, et tout ce qu'il avait à faire, c'était de les distraire. De les empêcher d'attaquer, parce qu'un mort aurait pour conséquence immédiate de briser la Trêve. Sans compter que toutes les factions en jeu se réfugieraiient dans une attitude de défense hystérique et paranoïaque. Ce qui était précisément ce qu'il était censé empêcher.

L'idiot n° 1 ouvrit la bouche. Nahir n'attendit pas de savoir si c'était pour lancer une insulte ou une incantation. Il dégaina le premier.

Le Comité de la Trêve parle à travers moi

Ecoutez en moi la voix du Comité de la Trêve

Reprenez-vous

Disciplinez-vous

Joli. Et efficace. Nahir sentit le charme dynamiser le Courant qui jaillissait de son centre. Une pure merveille ! A cet instant, quatre vagues déferlèrent sur lui, se mêlant à la salve initiale : le Quad qui intervenait et soutenait l'incantation, exactement comme ils l'avaient promis !

La seule chose dont il se souvint ensuite, c'était qu'il était à terre, tremblant de tous ses membres et plus faible qu'un chiot nouveau-né. A travers la brume mouillée de larmes qui embuait ses yeux, il discerna les cinq loubards allongés sur le bitume, les chevilles et les poignets encerclés de menottes de feu. Des boulettes de Courant avaient été enfoncées dans leur bouche pour les empêcher de lancer des imprécations... ou des incantations.

— Beau travail.

Un murmure près de son oreille gauche. Orteil Frétilant était de retour.

— Merci, parvint-il à articuler.

Il vit des ombres noires se pencher sur les amateurs de combats de rue pour les aider à se relever. Et sans doute les emmener au Q.G. de la Trêve. Bon débarras. Des imbéciles pareils, il y avait de quoi vous flanquer une migraine.

— J'ai besoin d'un café. Et d'un cachet d'aspirine.

Une vague forme qu'il identifia comme une main humaine tendit vers lui une chose qui ressemblait à un flacon. Nahir hésita une fraction de seconde, puis s'en empara. Après tout... Nom d'un petit bonhomme ! Il crut que sa gorge allait s'enflammer. Néanmoins, le liquide se révéla plus efficace que dix cafés et vingt tubes d'aspirine réunis.

— Félicitations.

Il reconnut la voix du chef des patrouilles.

— Nous prenons la relève. Rentrez chez vous et fourrez-vous au lit. La potion va agir très vite et vous allez vous écrouler, sans doute pour quarante-huit heures. Venez au rapport lorsque vous serez réveillé.

— D'accord, grogna Nahir en se relevant péniblement.

Et, accompagné par le rire cristallin d'Orteil Frétilant, il se mit en route, en direction de son petit nid douillet.

Le Quartier Général de la Trêve était le nom qui avait été pompeusement attribué à l'arrière-salle d'une boulangerie portugaise. L'appartement dans lequel avaient eu lieu les réunions précédentes servait encore. Simplement, les allées et venues passaient plus facilement inaperçues dans une boulangerie : les patrouilles pouvaient entrer et sortir sans provoquer de haussements de sourcils.

De plus, tout le monde était tombé d'accord sur le fait qu'il était préférable de ne pas mettre tous les œufs dans le même panier, c'est-à-dire tous les acteurs au même endroit. Au cas où ils seraient dénoncés.

La Cosa était capable de tirer les leçons de ses erreurs passées. Parfois, en tout cas.

Tout comme l'appartement, la boulangerie appartenait à un membre de la communauté magique. La famille de ce dernier comptait une longue lignée de Talents qui s'étaient établis à Manhattan à l'époque où les Hollandais commençaient à peine à défricher les terres, le long de Canal Street. La petite dernière avait étudié avec le mentor de Michaela.

Le gros de l'Equipe de la Trêve, c'est-à-dire le Double Quad et quelques membres du Conseil, se réunissait dans l'appartement. Bart, entouré de plusieurs Talents, avait débarrassé le long pétrin de sa farine et se penchait au-dessus de la table de travail improvisée, à présent recouverte d'une vaste carte de New York et de tasses de café à demi vides.

— Patrouilles un, cinq et neuf ?

— Rien à signaler.

— Patrouilles deux, trois, sept et huit ?

— Quelques bagarres, rapidement réglées. Nervosité due au temps et à l'enfermement, probablement. Si seulement il y avait un dégel, un beau soleil...

La maîtrise du Courant exigeait un tel effort de volonté que la plupart des Talents perdaient leur sens de l'humour. Ou alors, ils évacuaient le trop-plein d'énergie en jouant des tours à leurs congénères. Wren s'était retrouvée, un jour, prise dans une de ces « farces » qui avait mal tourné. Depuis, elle s'était juré de ne plus se faire prendre. La plupart des farces étaient inoffensives, mais si les Talents restaient trop longtemps enfermés, compte tenu de leur nervosité naturelle et de leur paranoïa, on ne pouvait plus jurer de rien... Wren était même surprise que ces blagues n'aient pas encore viré à la catastrophe.

Le Fatae qui était au rapport en ce moment appartenait à une race qu'elle ne connaissait pas. Rien d'extraordinaire, à dire vrai. Pourtant, chaque fois qu'elle rencontrait une nouvelle espèce, la jeune femme éprouvait un sentiment de surprise. Dans le cas présent, elle aurait été incapable de dire s'il s'agissait d'un mâle ou d'une femelle. Le Fatae avait l'air si fragile... Pourtant, son air assuré et les traces de cicatrices visibles sur l'une de ses ailes indiquaient qu'il valait mieux ne pas se fier aux apparences.

Wren s'était réfugiée dans un coin de la pièce, à l'écart de l'agitation générale. Elle n'était pas seule à avoir choisi cette position. Colleen, la représentante de KimAnn Howe, ou, comme Bart l'appelait avec un peu d'exagération, « la Voix de son Maître », se tenait également en retrait.

Brune, les cheveux relevés dans un chignon très années 1940, Colleen était, d'après la rumeur, l'élève de Mme Howe. Rumeur difficile à vérifier : comme beaucoup d'autres, KimAnn Howe évitait de rendre publiques ses activités de mentor. En tout état de cause, le Double Quad surveillait attentivement ses propos en présence de Colleen et s'arrangeait pour ne rien dire qui puisse choquer la présidente du Conseil. La jeune femme avait l'élégance de retourner la politesse.

La Trêve était une construction fragile que personne n'avait envie de voir s'écrouler. Pour l'instant.

En dépit du défaut majeur que constituait son appartenance au Conseil, Colleen était efficace et compétente, et son intelligence avait le don d'en agacer plus d'un. Wren n'éprouvait pour elle aucune sympathie particulière, mais elle ne tenait pas à se mettre la jeune femme à dos. Ni pendant la Trêve, ni après.

— Hello !

Une voix enjouée tira Wren de sa rêverie. L'homme qui venait de pénétrer dans la ruche avait un petit air familier. Ce n'était pas un Indépendant, ni un membre de la Cosa. Wren fouilla dans sa mémoire et revint avec un souvenir : la mission de Récupération qu'elle avait effectuée en novembre, alors que le Conseil s'en donnait à cœur joie, avec ses traquenards et ses combines, que Sergueï essayait de couper les liens avec son ancien patron, et que des fous déposaient une bombe paranormale dans sa rue... Euh, ç'avait été un mois plutôt chargé. Pourtant, elle se souvenait de ce visage.

C'était le type qui s'était occupé d'attirer hors de chez elle la cible, Mélanie Worth-Rosen. L'un des deux démenageurs. Celui qui était venu au secours de Shig « malmené » par Sergueï.

Il n'appartenait pas à la Cosa. Et il n'était pas un Talent. Mais c'était un gars bien. Comment s'appelait-il, déjà ? Et que faisait-il ici ?

— Morgan.

Colleen se leva pour l'embrasser. « La Voix de son Maître » le connaissait. Et l'homme en question lui rendait son salut. Avant de se détourner aussitôt pour faire son rapport au Quad.

« Intéressant, songea-t-elle. Se rappeler que les gars travaillant pour le Conseil ne sont pas tous des hypocrites. Et que les Profanes ne sont pas tous des racistes... »

— Patrouille six. Des ennuis sur East Side, annonça-t-il.

Le visage marqué par la fatigue, mais les mains détendues et les épaules droites. Le regard vif. Le langage corporel signalait un homme... un homme solide et plein d'activationnisme.

Et flûte ! Pas assez de sommeil et trop de caféine. Résultat : des mots fantaisistes.

— Cinq citoyens mâles, sur un terrain de jeux. Excès de testostérone. La patrouille du quartier les a neutralisés, après avoir tenté de les raisonner.

Même pas une nuance d'ironie dans sa voix.

— L'agresseur ? Conseil ou Indépendant ? Des Fatae dans le coup ? Des Non-Cosa ?

Les questions fusaient de tous les coins de la table. Morgan haussa les épaules.

— Sais pas. M'en fous.

Wren apprécia, avec une pointe de nostalgie. Autrefois, elle savait réagir comme ça, elle aussi.

— La patrouille n'a pas eu le temps de demander, je suppose. Et pour moi, tout le monde se ressemble.

Le gnome, l'assistant de Beyl, se mit à glousser. La griffonne lui tapota aussitôt sur l'épaule. L'heure n'était pas franchement aux fous rires. Même si c'était drôle. Et surtout si ça venait d'un Ignorant.

Wren envoya un message mental à Bart, le membre du Quad le plus proche.

« Un expert en arts martiaux, rétorqua celui-ci. Un drakneef l'a engagé pour acquérir les bases de l'autodéfense, au moment où les vigiles commençaient à sévir en ville. »

Ah... Sans doute le drakneef qui était venu au rapport un peu plus tôt. Et c'était cet homme-là qui avait réussi à lui donner cette étonnante assurance ? Wren était impressionnée. Mais que faisait

cet homme ici ? Et qui le payait ?

« Il s'est engagé volontairement quand on a commencé à organiser les patrouilles. Il a été nommé chef de patrouille, une semaine plus tard. Et pas seulement parce que personne d'autre ne voulait faire le job. Les Fatae l'apprécient... »

Bart émit un grognement, ce qui fit sursauter son voisin.

« Tu le croiras ou pas, mais c'est le seul en qui les Fatae aient confiance. Vraiment. Et, crois-moi, c'est pas une histoire d'amour. Rien à voir. »

Si Bart l'affirmait, alors, on pouvait le croire. Le Talent avait du flair et il n'était pas le représentant de Manhattan pour rien. En tout cas, certainement pas à cause de sa charmante personnalité. Dans le milieu, on le surnommait volontiers « Bart le Taureau ».

— Bah, tant que personne n'en meurt, commenta Wren à haute voix.

— Oui, on parle un peu trop de confiance, ces derniers temps.

— Elle viendra pourtant, intervint Colleen en se rapprochant de Wren.

Personne ne l'avait invitée à ce petit dialogue mental, mais Voix-de-son-Maître avait décidé de s'imposer.

— Les Indépendants, les membres du Conseil, les Fatae, les Humains... Tous prennent des risques et montent en première ligne. Ensemble ils apprennent à compter sur leurs collègues, à compenser les faiblesses des uns et des autres, à faire fonctionner le réseau et la logistique que nous fournissons. Ensemble, ils apprennent à maintenir la sécurité en ville.

Colleen esquissa un sourire paisible, très « Aimons-nous les uns les autres », qui fit frissonner Wren.

— Ce que nous construisons en ces temps difficiles est tout simplement remarquable.

Bart regarda fixement Voix-de-son-Maître. Wren n'avait pas besoin de message mental pour deviner ce que pensait le représentant de Manhattan, à cet instant. Tout ça, c'étaient de belles paroles, pour faire oublier le comportement plutôt malhonnête de sa patronne. Comme s'il suffisait de clamer haut et fort qu'on était tous dans le même bain aujourd'hui pour effacer les erreurs passées.

Eh bien, non. Il faudrait bien que quelqu'un rappelle à Mademoiselle Peace and Love que le Conseil avait refusé de traiter avec les Fatae.

Et même si on supposait que Voix-de-son-Maître pensait uniquement aux Humains... Eh bien, Wren ne pouvait s'empêcher d'être mal à l'aise. Elle n'était pas du genre à proclamer que ce qui a été devait continuer à être, mais la nature d'un Talent, c'était d'être égoïste, individualiste, non conformiste... Et si ce petit jeu collectif se poursuivait longtemps, retrouveraient-ils leur nature profonde ? Ou bien, Mme Howe finirait-elle par gagner son pari, en réussissant là où la menace avait échoué ?

Wren n'en avait pas la moindre idée. Mais cette perspective la rendait franchement nerveuse. Même si, globalement, les nouvelles étaient plutôt bonnes.

Ce n'est pas ton problème. Tu es là pour donner des conseils si on t'en demande. Et si ça commence à sentir le brûlé et qu'on cherche des coupables, ce n'est pas toi qu'on désignera.

Enfin, elle l'espérait. En réalité, son instinct lui disait, ou plutôt lui hurlait de fuir et d'aller se cacher dans le premier trou venu pendant que les choses allaient encore à peu près bien.

— Peut-être que oui, répondit-elle à Colleen. Peut-être que non.

Elle se leva avec toute la nonchalance dont elle était capable.

— Si vous voulez bien m'excuser... Des affaires m'appellent ailleurs.

Il était temps d'écouter de nouveau son instinct. De laisser la politique aux politiciens. Bart était plutôt bon à ce jeu-là, et de plus, il aimait ça. Pour sa part, elle préférait savoir où elle mettait les pieds et à qui elle tendait la main. Ou à quoi. Par exemple, un chèque. Il était plus que temps d'aller travailler : grâce à Sergueï, elle avait une nouvelle mission à planifier.

— Valère, on a besoin de toi.

Bart était visiblement de très mauvaise humeur. Résultat d'un sale caractère typiquement new-yorkais, d'un abus de café et de deux heures de sommeil, en tout et pour tout. Et Wren n'avait franchement pas envie de gérer ce mélange explosif maintenant.

— Non, vous n'avez pas besoin de moi.

— Madame Valère, intervint Voix-de-son-Maître, je pense vraiment...

Subitement, Wren en eut assez. Assez, assez et assez de cette corde qu'ils essayaient de lui passer autour du cou. Assez de toutes ces contorsions diplomatiques, de tous ces mots qu'on retournait soixante fois dans la bouche avant de les prononcer. Assez de tous ces gens qui estimaient qu'elle serait « si heureuse » de faire encore cette petite chose pour eux.

Non, non et non. Cette « petite chose » ne la rendait pas du tout heureuse. Ni maintenant, ni jamais.

A peine le temps d'y penser, et elle déclencha son processus d'invisibilité. A fond. Même un Talent ne parviendrait pas à la voir. Encore un cran, et même la femme qui se tenait devant elle oublierait qu'elle avait parlé avec Wren Valère.

Désarçonné, Bart secoua la tête, puis se tourna pour inspecter la pièce. Wren avait littéralement disparu. De l'arrière-salle de la boulangerie. Et de leur mémoire.

Elle remonta le col de son manteau et posa la main sur la poignée de la porte.

— Très grossier, ça, Jenny-Wren.

Elle avait seize ans. C'était au lycée. Elle était entrée dans son bureau, en retenant un gloussement à l'idée de passer sous le nez de son mentor.

Evidemment, elle aurait dû se douter qu'il la sentirait.

— Comment as-tu... ?

— Ce fichu truc que tu mâchottes sans arrêt. Il sent fort. Tu as l'air d'une vache en train de ruminer.

Wren avait cessé un instant de retourner son chewing-gum dans la bouche.

— Tu es vraiment très douée, Jenny-Wren. Tu aurais probablement réussi à filer sous mon nez, si tu avais pensé à camoufler tous les sens. Pas seulement la vue. Mais c'est grossier, gronda de nouveau Neezer, avant de refermer le livre qu'il était en train d'annoter. Alors, évite de le faire

simplement parce que tu en as les moyens. Ça aussi, c'est grossier.

Wren émergea dans la rue et referma la porte de la boulangerie derrière elle. Baissant les yeux, elle posa son regard sur la tartelette aux amandes qu'elle tenait au creux de sa paume. Ça aussi, c'était une habitude.

L'habitude de prendre ce qui lui plaisait. L'habitude de disparaître quand elle ne voulait plus être embêtée.

C'est grossier, Jenny-Wren.

Ses souvenirs étaient en train de disparaître. De fondre tout doucement sur les bords. Le centre restait vif, mais les contours s'affaiblissaient, s'évanouissaient. Année après année, l'image de Neezer perdait de sa force. Sa voix, son visage, quand elle avait touché la poignée de la porte, n'avaient pas réussi à empêcher l'inévitable.

Cette absence était encore douloureuse. Elle ne devait pas la laisser surgir — ou des larmes amères lui brûleraient la gorge.

Jetant le gâteau dans la poubelle la plus proche, elle s'essuya les mains sur son manteau, enfila ses gants et rajusta son bonnet. Puis elle se dirigea vers son appartement, déterminée à oublier tout ce ballet diplomatico-politique.

Wren n'aimait pas se montrer impolie. Mais parfois, c'était tout simplement une question de survie.

Et la politesse n'avait pas empêché Neezer d'être aspiré par la folie. De la laisser seule. Sans mentor.

Sentant que cette pensée lui grignotait insidieusement le cerveau, elle la repoussa et l'enferma loin, très loin en elle. Pour laisser la place aux autres inquiétudes du moment.

Sergueï. Son travail. Le temps. Sa mère. L'argent. la Trêve.

Lee. Les Fatae qui, Dieu seul savait pourquoi, comptaient sur elle.

Facile à dire, que tu vas tout laisser tomber ! Plus difficile à faire...

Soucieuse, elle quitta la ligne 6 et sortit du métro pour attraper le bus qui la conduirait chez elle. Avisant un siège près de la fenêtre, elle s'y glissa aussitôt. Personne ne vint s'installer à côté d'elle — petite victoire à laquelle elle ne prêta guère attention. Même la vue du pâle soleil hivernal, au milieu d'un ciel d'un bleu éclatant, ne parvint pas à la distraire. Ses neurones s'acharnaient sur cette pensée, avec l'obstination du chien rongeur son os. Fixant d'un air absent la petite cicatrice qui barrait le dos de sa main — vestige de sa lutte avec le molosse —, elle laissa son esprit vagabonder autour de ce qu'elle avait vu ou entendu. Tout tournoyait, pêle-mêle. C'était une mosaïque de morceaux qui refusaient de s'assembler, comme les pièces de puzzles différents. Un bout de Trêve par-ci, un bout de promesse non tenue par là. Un morceau de pont là-bas. De pont...

Quelle était, déjà, cette comptine où il était question de pont ? « Le pont de Londres tombe... » ?

Mue par un automatisme, Wren se leva et appuya sur le bouton. Son arrêt approchait. Lorsqu'elle se retrouva à l'air libre, elle frissonna. Soleil ou pas soleil, l'hiver était encore là, et il vous le faisait sentir. Bon, où en était-elle ? Ah oui... Le pont. Le problème, c'est qu'elle était

une voleuse. Pas un détective. Un détective, lui, saurait comment combiner tous ces fichus morceaux, comment leur donner un sens. Et d'abord, pourquoi avait-elle fourré son nez dans cette histoire ?

Qu'allons-nous devenir ? Qu'avons-nous fait ? Est-ce que je ne leur ai pas donné un conseil stupide, parfaitement et totalement stupide ?

— Ton erreur première, chérie, c'est de croire qu'on va survivre à cette horreur d'hiver...

— Dieu du ciel ! Danny !

A sa connaissance, personne n'était jamais mort d'un arrêt du cœur, dans sa famille. Mais peut-être finirait-elle par briser la tradition, un de ces jours.

— Bon sang, comment... ?

— Tu étais en train de nous la jouer « live », ma poulette.

Danny avait l'air parfaitement humain, des oreilles aux chevilles. Parce que là, c'était une autre paire de... bottes. Les fameuses bottes de cow-boy de Danny dissimulaient soigneusement deux magnifiques sabots. Cet héritage maternel avait contraint Danny à quitter ses fonctions d'inspecteur de police au NYPD, le jour où ces messieurs de la police avaient imposé une visite médicale annuelle. Depuis, il s'était mis à son compte.

Wren était plutôt du genre silencieuse, par goût personnel, et aussi pour des raisons professionnelles. Quand elle ouvrait la bouche, c'était pour dire quelque chose de précis à quelqu'un en particulier.

Même si un petit malin réussissait à déchiffrer le code de son Courant, il serait incapable de l'« espionner ». Pour arriver à remonter jusqu'à elle, il serait obligé d'entrer en contact. Ouvrir ses oreilles psychiques ne lui suffirait pas.

Wren n'était pas du genre bavard.

Sauf que Voix-de-son-Maître s'était immiscée dans sa conversation avec Bart. Peut-être y avait-il des fuites dans son système. L'idée était plutôt... troublante.

— Tu étais en train de me filer avec intention, lança-t-elle d'un ton accusateur.

— Ma chérie, quand on file quelqu'un, c'est forcément avec intention.

Wren se mordit la lèvre pour retenir la réplique qui venait de surgir à son esprit. Quoi de pire qu'un flic, sinon un ancien flic ?

— Alors ? Tu ne veux pas te confier à ton vieux copain ? reprit-il.

— Non.

Danny possédait le réseau d'informateurs le plus efficace de la ville — anciens collègues du NYPD, mouchards en tout genre, citoyens respectables, et quelques personnages peu recommandables. S'il s'adressait à elle pour avoir des renseignements, c'est que dans le système de la Trêve, au moins, il n'y avait pas de fuite. Ce qui, en soi, relevait du miracle.

Alors, elle n'allait quand même pas devenir le maillon faible de l'histoire, ou le panier percé, ou... Enfin, bref, ce n'était sûrement pas elle qui vendrait la mèche !

— Allez, Valère...

Danny n'était pas en train de la cajoler, mais ça y ressemblait fort.

— J'ai toujours partagé avec toi...

C'était vrai. Quand ça l'arrangeait. Il avait pratiquement assisté en direct à l'explosion de la bombe paranormale. Pour autant, il n'avait livré aucune information intéressante à Wren. Disons... aucune information qu'elle aurait été incapable de découvrir par elle-même. D'un autre côté, il lui avait tout de même évité de mener une enquête. Et surtout, il était venu voir si tout allait bien pour elle.

Elle connaissait peu de personnes qui en auraient fait autant. Donc, elle ne pouvait pas l'envoyer balader comme ça.

— La Trêve fonctionne, lança-t-elle, sans le regarder, en reprenant sa marche.

Un peu comme si elle se parlait à voix haute. Après tout, elle était connue pour cette « petite particularité » dans la Cosa.

— Le Conseil coopère. Pour l'instant, ils n'ont pas donné grand-chose. Juste quelques informations sur les agressions contre les Fatae. Mais c'est déjà ça.

— Donc, ce n'étaient pas eux les coupables, hein ?

Wren aurait volontiers haussé les épaules si elle ne s'était pas sentie subitement épuisée. Toutes ces journées passées à écouter parler, à attendre le bon moment pour intervenir et dire quelque chose d'utile, à observer, analyser, exactement comme pour une mission de Récupération... Sans bénéficier, en retour, de la petite poussée d'adrénaline qui vous maintient en alerte et vous fait avancer.

Elle était épuisée, lessivée, à bout. Tout ce qu'elle voulait, c'était se fourrer sous la couette avec quinze paquets de Speculoos et oublier Manhattan, la terre, la lune et tout l'univers. Ce qui ne risquait pas de lui arriver dans l'immédiat. Ni même demain ou après-demain.

— Il se pourrait que les vigiles ne soient que de foutus racistes, comme il en pousse de temps à autre, ajouta-t-elle. Croire au complot, c'est probablement juste faire de la paranoïa.

— Tu crois ?

Vu le ton qu'il adoptait, Danny devait être franchement sceptique.

— Valère, ces vigiles n'ont pas deux sous de cervelle. Il y a quelqu'un derrière eux. Pour les diriger, ou les utiliser.

— Bon sang, Danny ! Comment veux-tu que je sache ? On ne me paye pas pour croire à quoi que ce soit. On me paye pour observer et donner des conseils.

Et « payer » était un bien grand mot, compte tenu de ce qu'elle recevait.

— Et ce n'est pas toi qui me payes. Donc, tu ne recevras aucun conseil.

— Pfff ! Tu es dure en affaires, ma poulette. Où est-ce que tu as appris les manières fortes ?

Cela lui venait de Sergueï. Et dire que son partenaire croyait qu'elle ne l'écoutait pas...

— Et si je t'invitais à déjeuner ? Je pourrais t'acheter avec le super poulet maison de Jimmy, hein ?

Wren sentit la salive lui monter à la bouche, et elle accéléra le pas. Son plat préféré !

— Non, merci, Danny.

Depuis un bon mois maintenant, elle n'avait plus rien commandé chez Noodles. Ce qu'O.P. avait remarqué, et même Sergueï. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient osé émettre le moindre commentaire. C'est vrai qu'elle était cruellement en manque de nourriture chinoise... Sauf qu'il était hors de question qu'elle remette les pieds là-bas tant que « tout ça », c'est-dire sa vie entière, continuait à être un désastre.

Ce n'était peut-être pas logique, mais c'était simple : aller chez Noodles signifiait recevoir un billet de fortune. Et recevoir un billet de fortune signifiait recevoir un message de son Voyant. Or, son Voyant était l'un des plus redoutables de la ville de New York. Peut-être même de l'Etat tout entier. Et Wren n'avait pas envie de savoir, mais alors, pas du tout. Or, une fois que vous aviez reçu ce maudit billet, vous saviez.

Ce qui était pire que de faire des suppositions ou de se livrer au petit jeu des devinettes.

D'accord, elle se racontait peut-être des histoires, mais de toute façon, elle était beaucoup trop épuisée pour s'amuser à philosopher. Et si elle était en train de perdre les pédales, mieux valait éviter d'imposer sa compagnie aux autres, dans l'immédiat.

— Dan, écoute, je t'aime beaucoup, mais j'ai des choses à faire. Un truc qu'on appelle le « boulot », tu vois ? Du genre qui permet de payer le loyer, de se remplir l'estomac... Donc, choisis une autre victime culinaire, veux-tu ?

Danny n'était pas un ami intime, mais ils étaient suffisamment proches pour qu'il ne se vexe pas. Un jour, sans doute, il refuserait de lâcher prise, mais ce jour n'était pas encore venu.

— Bon, garde tes petits secrets, Valère. Et n'oublie pas de te nourrir. Sergueï est un Russe, il aime les femmes avec un peu de chair dessus.

Un vrai mec de Chicago, songea-t-elle en évitant soigneusement de laisser le Fatae s'immiscer dans ses pensées.

Ils se séparèrent au bout de la rue et, l'espace d'une seconde, Wren faillit courir après le Fatae. Non, se gourmanda-t-elle sévèrement. Si elle avait tellement envie de soupe chinoise, eh bien, elle n'avait qu'à choisir un autre restaurant. Après tout, il n'y avait pas que Noodles à New York. Et tant pis si elle avait l'impression de commettre un adultère et de tromper Jimmy.

— Oublie cette pensée, ma fille. Prends-en une autre, ton cerveau en est plein, déclara-t-elle à voix haute.

Sergueï était passé, la nuit dernière, pour déposer le dossier sur le client. Elle n'avait pas pris le temps de le feuilleter parce qu'il y avait ce rendez-vous prévu au Q.G. de la Trêve, à une heure impossible le lendemain matin. Mauvais, ça. Et très paresseux.

D'habitude, elle se fichait pas mal de l'heure pour travailler. L'aube, le crépuscule, le milieu de la journée ou de la nuit, chaque moment avait ses avantages et ses inconvénients. Ce qu'elle détestait, par-dessus tout, c'était de sortir du lit. Même si Sergueï la réveillait avec une grande tasse de café.

Pour l'instant, tout ce qu'elle avait en tête, c'était le bref exposé que son partenaire lui avait fait l'autre jour. Autant dire pas grand-chose. Or, Wren aimait réfléchir en marchant, et là, elle n'avait rien à se mettre sous la dent — ou plutôt sous le neurone — d'ici à son appartement. Quel gâchis...

— Bon. Creuse-toi un peu la cervelle, ma fille. Que sais-tu exactement ? Petit un, le client est un Profane.

Ça, elle commençait à en avoir l'habitude. Si elle devait compter uniquement sur la Cosa pour obtenir du boulot, elle habiterait un studio dans le Queens, pas un trois pièces dans le Village.

D'après Sergueï, pas un escroc, ni un sale type.

En général, il ne se trompait pas.

Objet de la mission : des documents. Donc, rien de courantiel.

Courantiel. C'était sa dernière invention : le mot signifiait « animé par du Courant ou susceptible d'en véhiculer ». Elle l'avait forgé lors d'une dispute avec Bart, qui avait trouvé le mot particulièrement hideux. Raison pour laquelle elle avait décidé de le conserver et de l'utiliser, même quand Bart n'était pas dans les parages.

L'homme en uniforme de la ville, occupé à dégager le trottoir avec une pelle, leva la tête et la dévisagea. Fallait croire que la seule différence entre un SDF et un directeur général, aujourd'hui, c'était la technologie. D'abord, la plupart des sans-abri ne se baladaient pas avec des écouteurs : ils se parlaient vraiment à eux-mêmes. Ensuite, elle avait pris une douche ce matin. Or, les vagabonds, généralement, ne sentaient pas le savon à la sauge et à la lavande. Enfin, c'était ce qu'elle croyait. Ou espérait. Parce qu'elle payait cette merveille parfumée assez cher pour ne pas avoir envie qu'on la confonde avec une « eau de clochard ».

Bon, le client fait de la politique... Donc, il a dû en énerver quelques-uns. Demander à Sergueï de recenser les dernières bagarres privées ou publiques,

s'il ne l'a pas déjà fait, et établir la liste des suspects possibles. A partir de là, les choses sérieuses pourront commencer.

Wren était si profondément plongée dans ses pensées qu'elle ne remarqua pas la silhouette qui se glissait derrière elle. Des doigts crochus se refermèrent sur son épaule. Poussant un cri aigu, comme si on venait de lui marcher sur la queue, elle fit volte-face.

— C'est pour vous. Je vous cherchais. Prenez.

L'espace de quelques secondes, Wren fut en proie à une confusion totale. Sous l'effet de la surprise, son Courant s'était réveillé en sursaut, et elle rattrapa de justesse les serpents affolés.

La créature qui se tenait devant elle était si flétrie qu'elle paraissait sans âge et sans sexe. Et Wren aurait été bien en peine de dire à quelle espèce elle appartenait. Manifestement, elle était inoffensive. Sauf qu'habituellement, la jeune femme était invisible aux yeux de tous les citoyens qui arpentaient cette ville — passants anonymes, mendiants, dealers et autres vendeurs de religion.

A en juger par ses minuscules yeux noirs au regard perçant, la créature devait être dotée de rayons X. Euh... Qu'avait-elle dit exactement ? Qu'elle la cherchait ?

— Prenez !

Sans réfléchir, Wren tendit la main et ses doigts se refermèrent autour d'un petit objet grumelleux aux contours familiers. Poussant un grognement, elle esquissa un geste pour le rendre.

— Non ! Non ! C'est pour vous, seulement pour vous. Gardez-le !

Wren ouvrit la main et regarda fixement le petit biscuit qui commençait à s'effriter sur le cuir de

son gant, délicatement entouré d'une bandelette de papier... Relevant les yeux, elle s'aperçut que la créature avait disparu.

— Doux Jésus...

Les Voyants. Ils vous tombaient dessus, même quand vous ne vouliez pas d'eux. En somme, ils ne vous laissaient guère le choix...

Wren défit la bandelette, enfourna le biscuit dans sa bouche et se mit à mastiquer rageusement. D'accord, le Voyant de Jimmy était le meilleur. D'accord, ses cookies n'étaient pas mauvais. Mais ce n'était pas l'heure de la lecture. Avant toute chose, il fallait qu'elle se remplisse l'estomac et...

Une idée lumineuse lui traversa l'esprit. Maintenant qu'elle avait ce maudit billet, elle pouvait s'offrir un repas chinois, non ? Enfonçant la bandelette de papier dans sa poche, elle reprit sa route d'un pas vif.

Sergueï l'attendait. Installé dans le salon, son compagnon buvait du thé en écoutant un truc qui écorchait littéralement les oreilles, genre technomachin-chose.

— Tu aimes ? demanda-t-il.

— Je déteste.

Sergueï tendit la télécommande et éteignit la chaîne. Wren l'observait, abasourdie. Soudain, elle réalisa qu'il devait être plus de 17 heures — ce dont elle ne s'était pas aperçue à cause de la lumière sombre du jour — et que la galerie n'était pas ouverte le mardi soir. D'où la présence de son partenaire dans l'unique fauteuil du salon.

— Noodles ? interrogea-t-il en fixant le sac de papier que tenait Wren.

— Non. Wan Moon.

Un autre traiteur chinois. Wren continuait à garder une dent contre Jimmy. Et puis, ce traiteur avait l'avantage d'être situé plus près de chez elle, de faire venir ses billets de fortune d'une petite usine locale, et d'offrir, par conséquent, des messages dépourvus de toute personnalisation.

— Qu'est-ce qui a mis fin à l'embargo ?

Sergueï suivit Wren jusque dans la cuisine.

— J'ai reçu un message.

Elle posa les barquettes sur le comptoir, avant de plonger la main dans sa poche et d'en sortir le billet. Sergueï s'en empara, tandis que la jeune femme s'installait sur un tabouret pour se consacrer avec délice à sa drogue favorite — un croustillant poulet au soja enrobé d'une sauce au miel fondante.

— « Un homme affamé sait faire cuire sa soupe sur le pont en feu. »

Sergueï secoua la tête.

— Visiblement, il n'a pas changé de style.

Les messages du Voyant de Jimmy étaient toujours obscurs, raison pour laquelle ils étaient particulièrement agaçants. Ils ne se trompaient jamais, mais vous ne vous en rendiez compte qu'une

fois plongé jusqu'au cou dans les problèmes. Par conséquent, ils n'étaient guère utiles.

— Elle. Je suis presque sûre que c'est une femme. Evidemment, à son âge, ça n'a plus tellement d'importance.

— Quel âge lui donnes-tu ?

— Je ne lui en donne plus, en fait.

Wren haussa les épaules.

— La garce m'a couru après.

C'était la deuxième fois qu'une Voyante lui mettait le grappin dessus, et Wren n'était pas sûre d'apprécier. Ça lui donnait l'impression d'être considérée comme une sorte de pivot dans le cours des événements, et elle n'aimait pas être considérée comme un pivot dans le cours des événements.

— Ce n'est pas toi qui m'as dit, un jour, que tu ne pouvais pas échapper à un Voyant, une fois qu'ils t'avaient dans leur ligne de mire ? demanda Sergueï en la considérant avec une prudente sympathie.

— Effectivement. Le truc, c'est d'arriver à les esquiver suffisamment longtemps...

Wren poussa un soupir.

— Bah, de toute façon, le mal est fait. Et comme je ne comprends rien au message, je vais m'offrir le luxe de continuer à l'ignorer.

Si au moins, c'était un conseil utile, du genre : « Evitez les rassemblements les nuits de pleine lune » ou « Tenez-vous loin des fous », elle aurait pu faire quelque chose. Mais cuire sa soupe ? Et sur un pont en feu ? Pas son truc du tout, ça. Même pas au-dessus d'une cuisinière.

Wren avala la dernière bouchée de poulet, considéra la barquette vide, puis la jeta à la poubelle avec un soupir. Quand c'était fini, c'était fini.

— Bon. La liste ?

Sergueï désigna le dossier posé sur le comptoir, près de la jatte où elle lançait ses clés quand elle rentrait à la maison.

— Notre client est un garçon très occupé, semble-t-il.

— Comme nous tous, non ? grommela-t-elle en filant dans le couloir, le dossier à la main.

Elle l'ouvrit et entreprit de le feuilleter. Dieu du ciel, il en avait, des ennemis, cet homme-là ! Sergueï avait eu la bonne idée d'annoter chaque nom d'un trait de couleur codifiée, de relier ceux qui allaient ensemble — enfin, de faire tout ce pour quoi il était si doué.

— Bon, je te laisse t'en occuper.

La voix assourdie de son partenaire eut juste le temps de traverser la bulle de concentration qui se formait autour d'elle, puis ce fut le silence.

— Wren...

Une vague odeur de café chatouilla ses narines. Hmm, délicieux... Mais l'oreiller était plus délicieux encore.

— Wren... Je sais que tu es réveillée.

La voix, soyeuse et profonde, frémissait d'un rire contenu.

— N... non..., marmonna-t-elle.

Le rire déferla, joyeux et chaleureux. Presque aussi chaleureux que l'oreiller.

— Je t'ai préparé du café. La tasse est là, sur la table de chevet.

Un instant de silence.

— Je dois y aller.

— Mmmph...

Lentement, les mots qu'elle avait entendus s'assemblèrent et prirent sens. Elle ouvrit un œil pour localiser le breuvage fumant. Une fois qu'elle en eut avalé suffisamment pour retrouver forme humaine, elle ouvrit les yeux et découvrit son compagnon, appuyé sur le chambranle de la porte. Vêtu, douché, et manifestement prêt à partir, en dépit du fait qu'il faisait encore nuit noire.

— Y aller ?

Péniblement, son cerveau essaya de se mettre en mouvement.

— Oui. Je t'en ai parlé, la semaine dernière. Je dois me rendre à Saint Louis pour rencontrer un nouvel artiste. Tu sais, celui qui travaille l'étain et le cuir ? Je veux absolument l'avoir dans ma galerie avant que les grands manitous de la scène artistique ne mettent la main sur lui. Ça me permettra d'obtenir deux ou trois magazines et...

Il s'interrompit devant l'air passablement indifférent de Wren — indifférence qui n'avait rien à voir avec l'heure matinale. Même parfaitement éveillée, Wren n'aurait pas prêté une grande attention à ses propos.

— Oh, dit-elle simplement.

Elle ne s'en souvenait absolument pas. Sans doute que le jour où il lui en avait parlé, elle était très occupée. Occupée ? Elle avait presque l'impression de l'entendre commenter sa réaction, exactement comme si elle l'avait formulée à voix haute.

Enfin, c'était son boulot à lui. Son autre boulot. Elle pouvait au moins faire l'effort de l'écouter plus attentivement. Mauvais point, ça, Wren. Elle bâilla et s'étira avec un gémissement. Si seulement ils pouvaient être en train de dormir, tous les deux, sans soucis, ni travail...

— Je suis sûre qu'il va succomber à ton charme, lança-t-elle.

Et c'était vrai. Il exerçait une véritable attraction sur les artistes. Lee disait que c'était parce qu'il comprenait l'art exactement comme eux. Wren pensait, elle, que c'était à cause de son enthousiasme, de la façon dont il donnait à chaque artiste l'impression qu'il était le seul, l'unique...

— Je serai rentré demain, annonça-t-il, d'une voix hésitante, comme s'il envisageait la possibilité d'annuler le voyage.

Wren secoua la tête pour tenter de chasser la brume épaisse qui enveloppait ses neurones. Bien sûr, elle avait envie qu'il reste. Mais il devait aussi faire ce qui l'attendait. Parfois, elle le taquinait en affirmant que sa véritable amante, c'était sa galerie. Il en avait besoin, tout comme elle avait besoin du Courant. C'était ce qui leur donnait la sensation d'être entiers, complets.

Mais elle avait aussi envie qu'il s'en aille. Pas pour toujours, non. Juste un petit moment. La nuit dernière, ils avaient fait l'amour et ça avait été extraordinaire, sauf que... sauf qu'il y avait eu cet instant fatidique. Sergueï l'avait suppliée de s'enraciner en lui, et elle avait résisté... quelques secondes.

Le Courant intensifiait le plaisir. C'était pour cette raison que dans les temps anciens, la magie née du sexe était si populaire, alors que, même à l'époque, il existait des moyens plus efficaces et intelligents de renouveler son énergie magique. Cette source-là était dangereuse. Wren n'était pas capable de soigner les blessures que l'électricité provoquait dans le corps de Sergueï. Et elle n'était pas capable encore de lui dire non.

Donc, un petit temps de séparation serait le bienvenu. Pour tous les deux.

— Tu y vas et tu prends le temps qu'il faut. Et puis tu rentres, d'accord ?

Il la regarda, incertain.

— Tu seras prudente ?

— Sergueï Didier, tu pars pour quoi ? Vingt-quatre heures ? Tout ira bien.

Il continua à la dévisager.

— Bon, d'accord, je serai prudente, finit-elle par lancer. Je suis toujours prudente.

C'était vrai, il le savait.

— Et il y a Bonnie, au-dessus.

Bonnie, l'autre Talent de l'immeuble, la détective privée spécialisée dans les enquêtes paranormales que les jeunes Indépendants avides d'émotions fortes adoraient. Bonnie était une brave fille. De plus, elle était toujours entourée de têtes brûlées, également détectives et tout aussi sympathiques, qui semblaient littéralement fascinés par Wren — même s'ils avaient le tact de ne pas lui poser trop de questions sur la nature de son travail.

Donc, si jamais il y avait une urgence, Wren n'avait qu'à crier. Et de toute façon, il n'y aurait pas d'urgence.

— O.P. sera là aujourd'hui, finit-elle par ajouter devant la mine toujours soucieuse de son partenaire. Je l'ai envoyé récupérer à Albany du matériel dont j'avais besoin pour la mission.

Traditionnellement, les démons travaillaient comme coursiers. Les messages que transportait O.P. étaient souvent extrêmement personnels ou dangereux, principalement parce que ceux de sa race étaient connus pour leur fidélité à leurs employeurs. Les démons ne vivaient pas en communauté et, de manière générale, n'éprouvaient guère d'attrance les uns pour les autres.

En réalité, O.P. était coursier parce que rares étaient ceux qui avaient envie d'employer ou de côtoyer un nounours d'un mètre vingt de haut, tout en muscles et en griffes sous son abondante

fourrure blanche. Pourtant, c'était un ami, un vrai. Et en dépit de ses réflexes, disons... anthropocentriques, Sergueï avait confiance en lui. Sans doute, même, le démon était-il l'être en qui Sergueï avait le plus confiance au monde quand il s'agissait de la sécurité de Wren.

Et la jeune femme devait avouer qu'elle se sentait plus tranquille quand l'ours était dans les parages.

— D'accord. Mais je veux qu'il reste ici, avec toi.

— Tu as appelé un taxi ?

— Hmm... Il m'attend dehors.

— Et tu laisses tourner le compteur ?

— Je voulais te réveiller... au dernier moment.

Wren rejeta les couvertures et sortit du lit. Nue et frissonnante, elle vint se réfugier dans ses bras.

— Pars l'esprit tranquille. Et reviens vite.

Il la serra dans ses bras avec fougue.

— Il fait froid, ma chérie. Va te glisser sous la couette.

— C'est ça. Tu me réveilles, tu mets une tasse de café dans mes mains, et tu me dis de retourner me coucher ?

A présent, elle se sentait parfaitement réveillée.

— Tu es un sadique.

— Et toi, une masochiste.

Elle sourit.

— Dépêche-toi. Ou le compteur va atteindre trois chiffres.

Le temps qu'elle s'enveloppe dans sa robe de chambre et qu'elle file dans la cuisine remplir sa tasse de café frais, Sergueï se trouvait dans le taxi. Elle était là, à la fenêtre, il le savait. Pourtant, il s'abstint de lever la tête.

A l'instant où la voiture démarrait, le ciel s'assombrit et des flocons commencèrent à voleter dans l'air froid.

— Génial, commenta Wren, écoeurée. De la neige. Encore.

Elle fixa d'un regard exaspéré les trottoirs couverts d'une sorte de boue sale.

Seigneur, je vous en prie... Si vous m'aimez juste un tout petit peu, on arrête là les flocons, d'accord ?

Mais le dieu de la météo resta désespérément silencieux, et Wren haussa les épaules. Laisant retomber les lourds rideaux de velours, elle se dirigea vers la salle de bains. Neige ou pas neige, elle avait du pain sur la planche. Si le matériau qu'O.P. était censé apporter avait vraiment de la valeur, elle devrait commencer par là.

— ‘llo ! Zavez demandé des doc, mam’zelle ? Wren leva les yeux de l’évier rempli de liquide vaisselle dans lequel elle s’apprêtait à plonger ses mains, et détailla l’espèce de carpette blanche à poils longs qui collait son museau sur la vitre de la cuisine.

— Hum... C'est la plus mauvaise imitation de James Cagney que j'aie jamais vue, grommela-t-elle en ouvrant la fenêtre.

Un courant d'air glacial envahit la pièce, et elle frissonna.

— M'est avis que le dieu de la météo est définitivement sourd, ajouta-t-elle en regardant la peluche sauter sur le carrelage.

Une pensée la traversa. Sergueï... L'avion. Elle secoua la tête pour chasser la pensée de son esprit. Si le vol était reporté, il l'appellerait. Plus tard. Et s'il était déjà dans les airs, il avait échappé au pire.

— Pfff ! C'que ça tombe, dehors ! s'écria O.P. en lançant sa sacoche sur le comptoir, avant de s'ébrouer vigoureusement.

Avec son épaisse fourrure immaculée, le démon ressemblait à l'abominable homme des neiges en miniature. Evidemment, l'espèce de chapeau mou qu'il portait faisait tache dans le tableau.

— Où est l'écharpe que je t'avais donnée ? demanda la jeune femme. Si tu ne la portes pas, elle ne risque pas de te réchauffer.

La peluche lui décocha un regard noir.

— Wren Valère, je ne prends jamais froid. Ce sont les tiens qui ont besoin d'une écharpe, pas moi. Et puis, l'orange, ça n'est pas franchement ma couleur.

— Ça n'est pas assorti à ta fourrure ?

O.P. ignore la remarque et ouvre la porte du frigo.

— Je vois qu'on a encore oublié de faire les courses. Et qu'est-ce qu'on va manger, ce soir ? Tu ne pourrais pas faire comme tout le monde et commander en ligne ?

— Ecoute, d'abord, la connexion est tellement lente que ça finit par me rendre chèvre. Ensuite, j'en ai marre d'expliquer pourquoi j'accumule les pannes aux types de Dell qui, de toute façon, savent à peine parler correctement.

— Hmm, m'est avis que tu as besoin d'une petite thérapie pour soigner ta frustration, ma poulette.

— Et toi, tu as besoin de sortir le nez de mon frigo, mon canard.

O.P. referma la porte et poussa un soupir.

— Et si on commandait au Chinois ?

Devant l'expression de Wren, le démon battit précipitamment en retraite.

— Euh, non. Pizza ? Poulet-frites ? Pas mal, ça, poulet-frites ! Ça te dit ?

Wren ne put s'empêcher de sourire.

— Rassure-moi : ça t'arrive de manger en dehors de chez moi ?

— Jamais, je te le jure. Appelle. Je meurs de faim.

Certaines choses étaient aussi prévisibles que le lever ou le coucher du soleil.

— Non, appelle, toi. Bien grillé pour moi, le poulet.

Avec un peu de chance, une fois rassasié, O.P. ficherait le camp, et elle pourrait se concentrer sur son travail. Ça ne ratait jamais : dès qu'il voyait quelqu'un se mettre à travailler, l'ours commençait à s'agiter et à tourner en rond. Bizarrement, pourtant, quand il était dans le coin, Wren se sentait plus détendue, et elle parvenait plus aisément à rassembler ses idées, au lieu de sauter de l'une à l'autre.

— L'argent est dans la boîte, comme d'hab. Prends-en aussi pour le dîner.

Elle ouvrit la sacoche d'O.P. et en retira l'enveloppe brune qui portait le tampon que le coursier utilisait pour les affaires de Wren. Laissant le démon dans la cuisine, elle partit se réfugier dans le bureau.

Lorsque le livreur sonna à la porte, la neige atteignait près de quinze centimètres sur le toit des voitures. La jeune femme lui laissa un pourboire plus généreux que d'habitude, compte tenu du fait que les plats étaient arrivés chauds — un exploit, par les temps qui couraient.

A l'instant où elle pénétrait dans la cuisine, les bras chargés, le téléphone retentit. Elle posa les boîtes devant O.P., qui entreprit de les ouvrir, et décrocha.

— Oui ?

C'était Sergueï.

— Salut. Comment va, à Saint Louis ?

Elle se tut et fronça le nez.

— Oh ! Flûte...

Machinalement, ses doigts s'entortillèrent dans le fil du téléphone.

— Bon, tant pis. Fais ce que tu peux et... Oui, O.P. est ici.

Le démon reposa la cuisse de poulet qu'il tenait délicatement entre ses griffes et agita une patte poisseuse.

— Il te passe le bonjour. Tout va bien, pour l'instant... Bien sûr que j'ai des bougies. Tu sais que j'ai forcément des bougies.

Elle grimaça et rougit imperceptiblement. Sergueï, parfois, pouvait se montrer très grossier.

— Ne commence pas ! Oui, toi aussi. Dors bien. On se parle demain.

Elle raccrocha, puis observa pensivement le fil du téléphone comme si elle espérait qu'une réponse en sortirait. Poussant un soupir, elle finit par le démêler soigneusement.

— Il est à Saint Louis ? s'enquit O.P., sans même chercher à dissimuler le fait qu'il avait écouté.

— Voyage d'affaires. Il était censé rentrer demain matin, sauf que la tempête fait rage. Son avion a été l'un des derniers à décoller de JFK et l'un des derniers à atterrir à Saint Louis.

Elle secoua la tête.

— La neige va tomber toute la nuit encore, et demain aussi, et après-demain... Si la météo ne se trompe pas, évidemment.

Le démon secoua la tête à l'unisson avec Wren.

— On peut dire qu'on a sacrément énervé Mère Nature, cette année.

— Comme tu dis.

Wren se tourna et observa longuement son compagnon.

— Oui ? demanda O.P. avec nervosité.

Elle aurait préféré garder son appartement pour elle toute seule, ce soir, mais...

— Tu devrais rester là pour cette nuit. Je n'ai pas envie que tu mettes le nez dehors. A tous les coups, un conducteur te prendra pour une congère mobile.

— Sympa, mais...

— Ce n'était pas une proposition. Tu te nourris chez moi, donc, tu acceptes aussi mes caprices.

Et comme elle n'avait pas la moindre envie de discuter, elle abattit aussitôt sa carte maîtresse.

— J'ai de quoi faire des tartines grillées pour le petit déj, demain.

La peluche retroussa ses babines noires maculées de sauce, dévoilant d'inquiétants crocs blancs.

— Vendu.

Il marqua une pause, uniquement pour l'effet.

— Je peux avoir l'oreiller en duvet d'oie ?

Là, il ne fallait tout de même pas exagérer.

— Pas question, mon vieux ! Et dis-moi, comment sais-tu que j'ai des oreillers en plume d'oie ? Si tu as fouillé dans ma chambre, espèce de monstre à la noix...

— Seigneur Jésus, Wren ! J'ai joué les nounous, tu te rappelles ? Pendant que tu faisais ta cure de sommeil, c'est bibi qui te dorlotais, qui t'apportais ta soupe, ton café...

L'affaire Frants. Elle avait épuisé toutes ses réserves pour sauver un client qui ne le méritait pas, poursuivi par un fantôme rancunier. Mon Dieu, que tout cela était loin !

— Tout était différent, à l'époque, hein ? déclara O.P., d'un ton nostalgique.

— Hmm...

Le Conseil jouait à peine les trouble-fête, elle n'avait jamais entendu parler du Silence, et les attaques racistes contre les Fatae n'en étaient qu'au stade de la rumeur.

D'un autre côté, Sergueï et elle tournaient autour de leurs sentiments réciproques comme deux danseurs aveugles. Et c'était... frustrant. Aujourd'hui, évidemment, leur relation était loin d'être parfaite, mais au moins, il n'y avait plus de frustration. Sexuellement parlant, en tout cas. Enfin, si, il y avait des problèmes au lit, mais qui n'étaient pas de l'ordre de la satisfaction. Des problèmes... auxquels elle n'avait pas la moindre envie de songer ce soir. Surtout en présence d'un invité.

— Tu auras droit à un oreiller, déclara-t-elle. Et au matelas gonflable si tu promets de faire attention à tes griffes.

— Chic ! Et la couverture verte ! J'adore cette couverture.

— C'est ça, pour que tu y laisses tous tes poils ? Bon, c'est d'accord, mais prépare ton lit tout seul. Moi, j'ai du travail.

Avec un peu de chance, la neige s'arrêterait demain matin, les types de la météo s'excuseraient, et elle pourrait faire tout ce qu'elle avait à faire.

L'espoir fait vivre.

— Ça recommence.

Wren n'arrivait pas à se réchauffer. Sa peau était brûlante, comme si elle avait de la fièvre, mais ses pieds et ses mains étaient gelés. Pourtant, elle venait d'enfiler l'énorme pull en laine que Sergueï avait oublié chez elle, un soir. Même l'odeur familière dont il était imprégné ne parvenait plus à exercer sur elle l'effet apaisant habituel.

Dans ses veines, son sang était glacé. Tandis que son centre fondait. Ce qui n'était pas une bonne combinaison du tout. Elle enroula le fil du téléphone autour de ses doigts étrangement engourdis et tenta de se concentrer.

— Tu es là ?

— Oui, Wren chérie. Que s'est-il passé ?

La voix de Sergueï grésillait dans le combiné, mais Wren pressentait que ce n'était pas seulement la faute des parasites sur la ligne. La Cosa tout entière était en train de s'agiter, et c'était un miracle que le téléphone réussisse encore à fonctionner. Trois lignes de métro étaient hors service. Deux comtés du New Jersey étaient dans le noir à cause de l'explosion spectaculaire d'un groupe électrogène.

— On a... pendu un ange. On l'a laissé se vider de son sang et mourir.

— Ça, j'avais compris, mais dis-moi... Comment les vigiles ont-ils pu s'approcher ? Je pensais que tout le monde était sur ses gardes.

La tension était perceptible dans sa voix.

— Ce n'était pas eux.

La nervosité de Sergueï faisait douloureusement vibrer ses propres nerfs, déjà à vif. Elle resserra d'un cran son contrôle et hoqueta, tant ses côtes étaient oppressées.

— Quoi ? Qui ? Comment sais-tu ?

Wren prit une profonde inspiration.

— Les E.P.P.I. Ils disent... ils disent qu'il y avait des traces de Courant sur tout le corps.

— La Cosa ?

L'incrédulité de Sergueï était flagrante, en dépit des crépitements sur la ligne.

— Qui ? Pourquoi la Trêve a-t-elle été rompue ? Est-ce que tu penses que c'est...

Elle l'interrompit avant qu'il ne donne des noms.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, et je ne sais pas. Ça peut être n'importe qui.

Sa voix se brisa. Elle sentit les filaments de Courant remonter le long de sa colonne vertébrale, prêts à exploser et frapper tout ce qu'ils trouveraient sur leur passage. Elle éprouva le besoin désespéré de s'enraciner, mais c'était impossible : il n'y avait plus de place. Le sous-sol de Manhattan était tellement sollicité qu'on sentait presque la roche vibrer sous l'effort.

— Ecoute, je dois y aller. L'Equipe va se réunir.

Sergueï remarqua que Wren ne disait plus « Equipe de la Trêve », mais il s'abstint de tout

commentaire.

— Valère...

Le visage de Michaela apparut dans l'entrebâillement de la porte. Les traits de l'Indépendante étaient tirés, des cernes profonds bordaient ses yeux et sa bouche n'était plus qu'une mince ligne crispée.

— Tout le monde est là.

Wren acquiesça brièvement.

— Je te rappellerai, dit-elle à son compagnon.

— N'oublie pas.

Elle raccrocha et suivit Michaela jusqu'à la salle de conférences. La tension qui régnait dans la salle était si électrique qu'elle aurait pu alimenter le réseau du métro pendant un mois. Si elle ne l'avait pas fait sauter avant.

Les Fatae avaient réquisitionné une moitié de la salle et les Humains s'étaient réfugiés dans l'autre. Ce qui n'était pas de très bon augure.

Douze heures s'étaient écoulées depuis qu'O.P. et Wren avaient découvert l'ange. Douze heures dont la jeune femme gardait un souvenir confus de neige, de gesticulations en tous sens, d'ombres et de flammes qui menaçaient de gagner la ville tout entière.

— Reprenons, annonça-t-elle, d'une voix lasse.

Le premier Fatae qu'elle avait vu périr était un ange, également. Frappé à mort au moyen de battes de base-ball ou de barres de fer.

Qui ? Qui était capable de commettre de tels crimes ?

Aucun être au monde possédant ne serait-ce qu'un peu de Courant n'aurait accepté de fréquenter ces « exterminateurs », même s'il était farouchement pro-Humain. Et encore moins après que ces extrémistes avaient commencé à s'attaquer aux Solitaires. Alors, imaginer un Talent s'acharnant sur un ange...

Dieu sait que les anges pouvaient être sacrément enquiquinants, mais de là à les tuer... Impossible. Seules la haine et la peur avaient pu conduire à ce meurtre ignoble.

Beyl se dirigea vers la table en déployant à demi ses ailes pour attirer l'attention du public. Ceux qui se trouvaient sur son passage s'écartèrent légèrement. Tout en muscles et en os, les ailes des griffons constituaient de redoutables armes de combat.

— Nous ne savons pas qui a commis ce crime, commença-t-elle avant d'être interrompue par des cris.

— Si, nous savons !

— Ils ont brisé la Trêve !

— Les Humains seront la cause de notre perte !

— C'est le Conseil !

L'autre moitié de la salle était beaucoup moins agitée, les Humains se contentant de nier toute responsabilité ou de réfuter les affirmations des Fatae.

La conclusion semblait s'imposer... naturellement. Sergueï lui-même l'avait évoquée. Pourtant, c'était improbable. KimAnn Howe ne respectait aucune règle, c'était vrai, mais seulement dans la mesure où ses propres intérêts y gagnaient. C'était elle qui avait incité le Conseil à prendre part aux négociations. Alors, à moins que la situation n'ait radicalement changé, cette hypothèse était absurde.

De plus, Wren ne pouvait croire qu'une organisation aussi étroite d'esprit que le Conseil se mette soudain à agir au contraire de ses habitudes. Pourtant, c'était une possibilité qu'on ne pouvait tout à fait exclure.

Parmi les Talents présents dans la salle, Wren identifia une douzaine de personnes affiliées au Conseil. Ayexi et Jordan se tenaient en retrait, silencieux et immobiles. Ayexi était assez fort pour se protéger lui-même. Quant à Jordan, en revanche, Wren espérait qu'il ne manquait pas de ressource. Si les choses tournaient mal, ce serait sauve qui peut, et chacun pour soi.

— A l'heure qu'il est, intervint Michaela en levant une main pour réclamer l'attention, il est impossible de désigner un coupable, d'avancer un motif, ou même de dire à quel moment le crime s'est produit ! Vous êtes venus à la Table de la Trêve en toute bonne foi. Donnez-nous le temps de mener l'enquête jusqu'au bout. Je vous donne ici ma parole que cette enquête sera absolument transparente et que nous ne dissimulerons rien. Par les ailes et la queue, par le cœur et l'esprit, je vous en donne ma parole.

Quelques sifflets et des huées se firent encore entendre, çà et là, mais le silence revint rapidement. L'intervention de l'Indépendante avait eu l'effet escompté. Wren la regarda avec une admiration non dissimulée : le serment que venait de prêter la jeune femme appartenait au rituel des Fatae. Michaela était bien mieux informée qu'elle ne l'avait imaginé.

— Plusieurs éléments permettent de rattacher l'assassinat aux agressions perpétrées par les soi-disant groupes d'autodéfense. Les E.P.P.I. sont encore sur la scène du crime. La neige rend leur travail difficile.

Elle éleva la voix.

— Mais aussi le nombre des curieux qui se pressent sur les lieux.

Fatae et Humains s'agitèrent sur leur siège, gênés.

— Donc, je vous en prie. Evitez de vous rendre là-bas. Vous risqueriez en outre de détruire des indices précieux.

Il y eut du mouvement du côté des Fatae.

— Les E.P.P.I. sont des...

Beyl ouvrit un peu plus ses ailes, laissant entrevoir des griffes longues de dix centimètres. La voix se tut aussitôt, comme si le micro venait d'être coupé.

Avec un petit claquement de bec amusé, la griffonne poursuivit.

— Les E.P.P.I. sont des gens consciencieux et fiers. Ils parviendront à la vérité parce qu'échouer serait pour eux une insulte à leur talent et à leur expérience. L'ego, vous savez tous ce que c'est, n'est-ce pas ?

Les Fatae n'étaient pas entièrement apaisés. Du côté humain, en revanche, Wren nota quelques

sourires contraints. La Cosa maîtrisait parfaitement ce concept baptisé « ego ».

Colleen et Michaela avaient rejoint Beyl et se tenaient chacune sous une aile de la griffonne. Le symbolisme de la scène était... aveuglant. Et un bref instant, Wren crut que la raison allait l'emporter.

Sauf que la Cosa, n'est-ce pas, serait toujours la Cosa...

— Pourquoi ferions-nous confiance à ce que disent ou font les Humains ? lança un minuscule personnage, du haut du plafond où il était perché. Il n'y a aucun Fatae parmi ces soi-disant détectives. Uniquement des Humains, et ce sont les Humains qui tuent ceux de notre race.

— Des Humains, oui, mais pas des Talents, rétorqua un piskie qui s'était réfugié sous la fenêtre, avec plusieurs de ses congénères.

De tous les Fatae, les piskies étaient ceux qui vivaient le plus près des êtres humains. En particulier, ils savaient parfaitement faire la différence entre un Talent et un Profane. A savoir que si le second était victime de l'une de ces farces pour lesquelles les piskies étaient célèbres, eh bien, il serait incapable de rattraper l'auteur de la joyeuse plaisanterie. Et par un étrange tour de logique, les piskies en admiraient d'autant plus les Talents. Ou plus exactement, les Indépendants — les membres du Conseil étant connus pour leur absence totale d'humour et leur haine des farces, d'où qu'elles viennent. Surtout que celles des piskies consistaient principalement à lancer des insultes.

— Ah oui ! Et pourquoi ça ? On a relevé des traces de Courant. Et comment un simple Humain serait-il capable de tuer un ange ?

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée des Fatae.

— C'est vrai ! Les anges sont des durs. Pas du genre à se laisser faire !

Une voix surgit du bout de la table. Un Humain que Wren ne connaissait pas.

— Dans les deux meurtres qui ont été portés à notre connaissance, on a laissé l'ange se vider de son sang. Si tu as du sang dans les veines et que tu en perds trop, tu meurs. Basique, non ? Même les plus Ignorants des Humains sont capables de tuer le plus puissant des Fatae, s'ils sont suffisamment nombreux et suffisamment armés. Vous avez déjà oublié la dernière A.G. ?

— Et les traces de Courant ?

Un autre Humain. Intéressant. Cette fois, ce fut Bart qui répondit.

— Les E.P.P.I. n'ont pas pu déterminer encore si ce Courant était lié au meurtre ou pas. Tout ce qu'ils savent, c'est qu'on a utilisé de l'énergie magique près du corps à un moment ou un autre. Peut-être même avant que l'agression se soit produite.

— Peut-être... Que tu dis ! grogna avec mépris une créature dotée d'un long museau. Comme si les anges étaient du genre à laisser s'approcher les Humains.

Wren se rappela le jeune ange menacé dans le métro et faillit intervenir, mais elle se retint. Elle était là pour observer, analyser et faire son rapport au Quad. Pas pour se mêler des choses et prendre des coups.

A ce stade, de toute façon, la plupart des membres de la Cosa avaient décidé qui étaient les coupables. Rares étaient ceux qui étaient prêts à écouter. Le tumulte reprit et s'amplifia

dangereusement.

Soudain, un pressentiment étreignit la jeune femme. Un pressentiment encore lointain et confus. Un pont en flammes. Un pont qui se rompt et tombe dans le fleuve. Que voulait dire la Voyante ? Comment fait-on cuire un repas au-dessus d'un truc pareil ?

— Et si c'est pas les Indépendants, alors regardez du côté du Conseil ! Ils n'ont jamais caché qu'ils nous considéraient à peine comme des membres de la Cosa. Et ce sont eux qui étaient derrière les disparitions des Talents, l'année dernière, non ?

Wren se raidit, puis tourna la tête pour tenter de localiser celui qui venait de pousser ce cri. Non. Elle n'y croyait pas. Elle refusait d'y croire. Pas sans preuve, en tout cas. Mais c'était possible.

Plausible.

Et lancer une telle accusation revenait à jeter une allumette enflammée dans une forêt arrosée d'essence. Beyl et Jordan échangèrent des regards de part et d'autre de la table, mais gardèrent le silence. Bart faillit s'avancer, puis se ravisa. La tension était si forte, si palpable que Wren faillit hurler.

Juste pour faire exploser les choses.

A cet instant, Rick frappa du plat de la main sur la table, créant littéralement une onde de choc. Tout le monde sursauta et se tut.

Rick, c'était LE motard dans toute sa splendeur

— ou dans tout son cauchemar, selon le point de vue adopté. Cheveux longs, grosses bottes, pantalon et veste de cuir... Wren adorait le représentant de Jersey Sud. Et promis, juré, ses sentiments n'avaient rien à voir avec le petit tour qu'il l'avait emmenée faire sur sa moto.

— Souvenez-vous. Il y a eu un temps où nous avons peur. Nous sentions une menace peser sur nous, alors, nous nous sommes retournés les uns contre les autres. Sans réfléchir. Dans l'Histoire, cette période s'est appelée la Chasse aux Sorcières. Mais vous rappelez-vous le nom que la Cosa lui donne ?

Il se tut et promena son regard sur l'assistance.

— La Grande Honte. Oui, cette période fut celle de la Grande Honte pour nous, qui avons été coupables de lâcheté. Et cette Honte nous poursuit jusqu'à aujourd'hui de son odeur de brûlé nauséabonde. Dès que la peur nous saisit, nous nous dégonflons et nous désignons du doigt notre voisin.

» Oui ! Des Profanes ont tué des Fatae. Oui ! Des Fatae ont tué des Humains ! Nous avons notre Honte, ils ont la leur. Les mythes et les légendes sont nés de la peur justifiée des ombres surgies de la nuit. Les vigiles partagent avec nous, Humains, une mémoire commune : celle des enfants morts au crépuscule, des êtres chéris disparus dans les marécages, des esprits cherchant en vain le repos.

» Nous sommes tous une menace pour autrui. Mais il existe une chose qui nous empêche de passer à l'acte, et cette chose, c'est la confiance. »

Wren sentit un frisson la parcourir, comme de l'eau bouillante coulant doucement sur sa peau. Et le frémissement qu'elle perçut autour d'elle lui indiqua qu'elle n'était pas seule à éprouver cette

sensation.

— Pouvez-vous vous tourner vers votre voisin et lui accorder votre confiance ? Mieux encore. Pouvez-vous avoir confiance au point de croire qu'il a le même but que vous : vivre, aimer, être heureux, ne pas avoir peur ?

Wren réalisa subitement que Rick n'avait pas besoin de Courant pour imposer sa parole. Sa volonté seule suffisait. La jeune femme eut soudain dans la bouche le goût amer de la jalousie.

Rick s'ébroua à la manière d'un chien, et le charme sous lequel il tenait son public fut rompu.

A cet instant, Jordan s'avança. L'Indépendant avait retiré sa veste luxueuse et ouvert son col de chemise. Prêt à être mitraillé par les photographes pour la séance de clôture du meeting, songea Wren.

— Mesdames, messieurs... Dès que les E.P.P.I. nous auront remis leur rapport, nous le ferons circuler. En attendant, restez calmes et soyez vigilants. Vous pouvez rentrer chez vous, à présent.

Plutôt froid et pragmatique, après le discours de Rick, mais visiblement efficace. Les participants se dispersèrent par petits groupes, cependant que les fumeurs se dirigeaient directement vers la sortie pour aller en griller une dehors. Ça et là, de très rares Fatae s'attardaient pour parler à un Humain — un Talent, pour autant que Wren puisse en juger. Dès qu'un membre du Conseil approchait, la conversation s'arrêtait aussitôt. Rick avait pu en appeler à la confiance et à la tolérance, mais les Fatae avaient choisi : le Conseil n'en bénéficierait pas.

Wren n'était pas sûre de leur en vouloir. Son regard tomba sur Ayexi, et son cœur se serra aussitôt devant le visage triste et épuisé de son ami. Avant même de réaliser ce qu'elle faisait, elle se glissa à son côté et le prit dans ses bras. Le Talent lui rendit l'accolade sans un mot, puis s'écarta et rejoignit ses collègues du Conseil qui s'étaient retranchés dans un coin.

— Au revoir, Ayexi, murmura-t-elle doucement.

Se sentant soudain parfaitement inutile, Wren s'éclipsa. S'il se passait quelque chose, le Quad savait bien où la trouver, non ? Miraculeusement, le ciel avait cessé de déverser ses tombereaux de flocons. Wren s'immobilisa sur le trottoir, leva le visage et inspira longuement. L'air froid et sec se diffusa dans sa gorge et dans son cerveau, lui donnant la sensation de renaître.

Un bus passa devant elle, et elle le regarda disparaître sans esquisser un geste. Elle n'avait pas la moindre envie de partager un espace avec quiconque. Bah, la promenade serait peut-être un peu longue jusqu'à son appartement, mais pas désagréable. Et comme elle n'avait pas franchement rendu de visite à la salle de gym, ces derniers temps...

Après avoir enfoncé son bonnet et noué fermement son écharpe autour du cou, elle se mit en route, les yeux prudemment fixés sur les plaques de verglas. Son sixième sens, ou plutôt son « antenne magique », comme l'appelait Sergueï, parce qu'il permettait à la jeune femme de détecter Talents et Fatae, était en alerte. Et si elle en jugeait par les coups d'œil que lui décochaient ses voisins, ceux-ci étaient à peu près dans le même état de « vigilance ».

Le danger, pourtant, ne viendrait pas d'eux, n'est-ce pas ?

La certitude d'autrefois était en train de se muer en doute. Et si les murmures disaient vrai ? Si la menace ne venait pas de ces « exterminateurs », mais de l'intérieur de la Cosa ? Lorsque le Conseil jurait ses grands dieux qu'il n'était pour rien dans les agressions, Wren ne pouvait

s'empêcher de le croire. Harceler des Indépendants, oui, ils en étaient capables. Mais tuer des Fatae ? Non, ça n'avait aucun sens.

Bon... Première règle : s'en tenir aux évidences. S'il y avait bien une chose dont on pouvait faire crédit au Conseil, c'était de ne jamais agir sans un but précis. Chacune de ses actions était motivée par un objectif qui servait ses intérêts, naturellement.

Or, ces crimes ne leur apportaient rien. Profit nul. En revanche, préserver la Trêve était bénéfique à tout point de vue pour eux. Plus précisément, elle bénéficiait à Mme Howe. Pour le moment. Alors, la rompre...

Le trajet de retour fut un peu plus long que prévu, Wren ayant subitement décidé de s'arrêter dans un Starbucks pour boire un moka maxi-taille. Lorsqu'elle ressortit du café, un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres : elle venait de décider que les Mages Suprêmes n'étaient pas des salauds.

Pour autant, cela ne signifiait pas que les coupables n'étaient pas de la famille. D'accord, des Profanes pouvaient assassiner un ange. Une fois, peut-être. Mais certainement pas deux. Parce qu'un ange averti devenait très nerveux et très dangereux. Celui qui s'était fait agresser dans le métro avait été vulnérable tant qu'il était resté seul. Dès que ses petits copains avaient réussi à le rejoindre, les deux voyous avaient tout juste eu le temps de faire leurs prières.

En revanche, un Talent... Ou bien, un autre Fatae pouvait fort bien s'approcher d'un ange parce que ce dernier ne se méfierait pas de ces « êtres subalternes ». C'était une possibilité. Particulièrement déplaisante.

Wren parvint enfin devant le perron de son immeuble et sentit la tension qui raidissait ses épaules se relâcher. Rien de tel qu'être de retour chez soi, après une journée pénible... Ou même au beau milieu d'une journée partie pour être franchement pénible.

— Valère...

Bonnie se faufila dans le hall à la suite de Wren. Un long manteau bleu vif dissimulait l'habituelle tenue de princesse gothique qu'affectionnait la jeune fille.

— Salut.

Wren était trop épuisée pour se répandre en politesses.

— Tu viens du grand show ?

— Non, trop jeune pour ça.

Bonnie était la détective paranormale que Wren avait rencontrée à l'époque où elle tentait de retrouver la trace des hommes qui avaient agressé O.P. dans sa propre cuisine. L'attaque en question avait été commanditée par Mme Howe, mais compte tenu des événements, et de la Trêve, l'incident était tombé aux oubliettes. Le démon semblait n'avoir gardé aucune rancune contre la dirigeante du Conseil. Wren, si. Ce qui ne l'empêchait pas de travailler avec les Mages Suprêmes et leurs affiliés.

Sauf qu'elle n'oubliait jamais ceux qui blessaient ses proches.

De son côté, Bonnie semblait du genre « Fais ce que tu as à faire et passe à autre chose ». Une fois le dossier clos, elle n'avait plus jamais reparlé de l'incident, même lorsque Wren et elle

étaient devenues non seulement voisines, mais amies.

C'était tout à fait caractéristique des E.P.P.I., ça. Ils ne faisaient jamais une affaire personnelle de quoi que ce soit. Rick avait évoqué la période de la Grande Honte, mais il y en avait eu bien d'autres au cours desquelles les Talents s'étaient retournés les uns contre les autres. Les meilleures familles avaient connu des moments difficiles. En Italie, par exemple, les relations à l'intérieur de la Cosa étaient restées tendues durant plusieurs générations, après la Première Guerre mondiale. Les Fatae évitaient les Humains, le Conseil édictait des règles, et les non-affiliés les ignoraient.

Les E.P.P.I., eux, étaient impartiaux. Ils ne prenaient parti pour rien, ni personne — excepté pour les faits avérés et confirmés. Cependant, leur mode de fonctionnement était relativement récent, et personne n'était encore prêt à croire que l'impartialité était possible.

— Je meurs de faim. Tu veux déjeuner ?

Wren avait appris à ne laisser passer aucune invitation lancée par Bonnie. Celle-ci était une cuisinière hors pair qui savait, à partir de rien, confectionner des plats délicieux. Étonnant, d'ailleurs, qu'O.P. ne soit pas encore allé fourrer son museau dans le Frigidaire de la jeune fille.

— Enfin, bon, à propos du show... Non, je n'y suis pas allée. Je suis rentrée directement après l'autopsie.

Bonnie ouvrit la porte de son appartement, défit son manteau et le lâcha. Celui-ci disparut juste avant de toucher le sol. La Translocation, quelle frime !

— Les anges autorisent les autopsies ?

Wren ôta son propre manteau, ouvrit la porte du placard et suspendit le vêtement à un cintre. Plus traditionnel, peut-être, mais elle n'avait pas le choix. Et, bien sûr, la veste de Bonnie était là, parfaitement rangée.

— Nous ne leur avons pas demandé.

Les E.P.P.I. étaient également connus pour leur arrogance.

Même justifiée, l'arrogance restait de l'arrogance, aux yeux de Wren. Bonnie, heureusement, savait faire passer la pilule avec une certaine élégance. Probable qu'il avait dû y avoir une sacrée dispute, après... Wren était heureuse de ne pas s'être trouvée dans les parages, à ce moment-là.

— Et ?

— Et l'ange est mort parce qu'il a perdu tout son sang.

Wren mit les poings sur les hanches et regarda la détective en poussant un soupir exaspéré qui fit voler ses mèches bouclées.

— Ça, on le savait déjà.

Bonnie haussa les épaules.

— Ce que tu ne sais pas, c'est que la victime a été paralysée par une dose massive de Courant avant d'être charcutée.

La température de Wren chuta bien de dix degrés, malgré la chaleur émise par les radiateurs.

— De... Courant ?

— Un truc qui y ressemble fortement, en tout cas. Nous ne sommes pas encore sûrs. Raison pour laquelle nous restons discrets sur cet aspect de l'enquête. Le boss est en train de tout raconter au Quad, je crois.

— Et toi, tu me le racontes.

Bonnie ouvrit de grands yeux.

— Moi ? Oh, vraiment ?

Mignonne, et l'air si innocente... Pas de doute. Bonnie était dangereuse.

— Attends une minute.

Dans le cerveau de Wren, les rouages venaient de s'enclencher.

— Un truc du genre... Tu peux m'en dire plus ?

Le Courant, dans le langage de la Cosa, était synonyme de « magie ». Être un Talent signifiait qu'un Humain possédait en lui le moyen de canaliser l'énergie magique et d'en faire quelque chose. Plus simplement, le Courant, c'était de l'électricité.

— Non.

Bonnie pénétra dans la cuisine, qui était deux fois plus grande que celle de Wren. Le revers de la médaille, c'était que son appartement ne comptait qu'une seule chambre. Bonnie travaillait hors de chez elle, et donc n'avait pas besoin de plus d'espace.

La jeune fille posa sur la cuisinière une énorme poêle, une espèce de monstre en fonte, qui devait être au moins aussi âgée qu'elle. Et au moins aussi lourde. Plongée dans ses pensées, Wren suivit ses gestes d'un regard distrait.

Le Courant était une énergie individuelle, une sorte d'entité vivante et autonome. Le fait qu'il se servait de l'électricité pour évoluer était... un heureux accident de la nature. Bon, les Fondamentaux se nourrissaient aussi de l'électricité. Peut-être qu'ils ne faisaient pas la différence ?

Wren sentit que ses neurones commençaient à bouillonner. Jamais elle n'avait cherché à comprendre le comment et le pourquoi des talents un peu spéciaux qu'elle possédait. Tant qu'elle savait comment les utiliser...

— Salé ou sucré ?

— Salé, répliqua Wren en se penchant sur le comptoir.

— En fait, reprit Bonnie en lui jetant une tête d'ail pour qu'elle l'épluche, d'un strict point de vue pratique, recevoir une décharge de Courant ou la foudre, c'est pareil. Dans les deux cas, le corps est marqué par une trace rouge à l'endroit où il a été touché.

Elle tendit à Wren un petit couteau.

— Et tu sais ? Ce ne sont pas les brûlures qui provoquent la mort, mais le choc. Le cœur s'arrête. Bam ! Juste comme ça. Nous, on possède quelque chose qui isole et canalise le Courant. Pour les autres, eh bien, l'intensification du niveau énergétique interne détruit littéralement leurs cellules.

Wren leva les yeux et considéra la jeune fille, une gousse d'ail à demi épluchée dans la main.

— Tu veux dire que ça n'est qu'une question d'isolation ?

Bonnie éclata de rire.

— C'est à peu près ça, je crois !

Ouvrant le robinet, elle passa rapidement ses mains sous l'eau, les essuya sur le tablier noué autour de sa taille, puis se dirigea vers le frigo. Elle en sortit un paquet de saumon, deux branches de céleri et une sorte de minuscule salade vert foncé qu'elle disposa en tas sur le comptoir.

— Bon, tout ça, c'est de la théorie, reprit-elle en éminçant soigneusement le poisson. Ce n'était pas de ça dont je parlais.

— Oh...

Wren dévisagea son amie, complètement désorientée.

— Tu parlais de quoi ?

— De la foudre. Dans ce cas précis, il ne s'agissait pas d'un éclair. Ni même de l'électricité humaine. C'était bel et bien du Courant. Simplement, nous ne savons pas à qui il appartient.

Elle vida le saumon dans la poêle, rinça de nouveau ses mains et attrapa le céleri.

— Pas de... signature ?

C'était la grande inquiétude de Wren — et la raison pour laquelle elle évitait autant que possible d'utiliser son Courant dans le voisinage de Bonnie. Elle ne voulait pas que la jeune fille puisse un jour reconnaître son « empreinte », si jamais on lui demandait d'enquêter à propos d'une mission de Récupération.

Evidemment, si on possédait une base de données, et si l'utilisateur était fiché, on pourrait l'identifier. Pour autant, ça ne serait pas une preuve déterminante.

— Le Courant, ça n'est pas de l'ADN, n'est-ce pas ? Si tu veux, c'est comme une photo d'identité judiciaire. Surtout, en tant que tel, ça ne te dit rien sur l'utilisateur. Le Courant, c'est le Courant, et savoir s'il provient d'un membre du Conseil ou d'un Indépendant, c'est impossible.

Bonnie se tut pour augmenter légèrement le feu sous la poêle.

— Disons que tu peux avoir une impression, un sentiment, mais c'est entièrement subjectif. Jusqu'à présent, ça nous suffisait parce qu'on avait assez d'expérience. Sauf que...

« Sauf que tu ne peux pas utiliser ton expérience pour modifier l'esprit de quelqu'un qui s'est déjà fait une opinion. »

Il n'existait pas de tribunal à l'intérieur de la Cosa Nostradamus. Néanmoins, il fallait être capable d'avancer des preuves solides pour convaincre la majorité et obtenir... Quoi ? Une condamnation ?

Wren ne s'était jamais posé la question, jusque-là. Elle n'en avait pas eu besoin : c'était le boulot du Quad. Même chose qu'avec la fiche technique du Courant : ça ne l'intéressait pas.

Toutes les leçons, tous les discours qu'elle avait entendus sur le fait d'être une bonne citoyenne lui revinrent à la mémoire. Cela dit, elle n'était pas en cours d'instruction civique, et elle n'avait pas franchement le temps de se plonger dans des débats philosophiques sur les droits et les devoirs de chacun dans la société.

Secouant la tête, elle acheva d'éplucher ses gousses d'ail et se concentra de nouveau sur ce que disait Bonnie.

— Exactement, répondait celle-ci en sortant un Tupperware du frigo. Et le résultat, c'est qu'il nous est impossible de dire qui a commis le crime.

— Mais vous savez qu'il s'agit d'un Talent.

En d'autres termes, c'était une affaire interne à la Cosa.

— Ou de quelqu'un qui est capable de se faire passer pour un Talent. Et avant que tu ne me poses la question : non, je ne connais personne qui soit capable d'imiter le Courant.

En résumé, plus ils en savaient, moins ils parvenaient à rétrécir le champ des investigations. Le Fatae avait été tué selon la méthode brutale des vigiles, mais... neutralisé selon un moyen spécifique à la Cosa.

Wren frissonna. Le bilan qu'on pouvait tirer, pour l'instant, était terrifiant : un meurtre sauvage et brutal avait été commis, et sa mise en scène tendait à accuser un membre de la Cosa. Accusation qui aurait pour effet inévitable de briser la Trêve et de détruire la solidarité que la Cosa essayait d'imposer aux siens.

Bonnie tendit la main vers elle. Distraitement, Wren lui tendit l'ail et subitement, elle réalisa que toute cette histoire ne lui avait pas coupé l'appétit. Au contraire, elle mourait de faim.

Ces crises... ça vous brûlait toutes vos calories sans que vous vous en rendiez compte. Et il fallait penser à les remplacer, sinon...

Il n'existait pas de « sinon » dans l'univers de Wren. Elle allait les remplacer. Et pas plus tard que tout de suite.

Il était presque minuit lorsque Wren regagna son appartement. Elle se sentait repue : de nourriture, d'informations, et de ragots amusants. Bonnie avait l'art de pratiquer le cancan sans cruauté : elle adorait savoir pour savoir, et jamais elle n'utilisait les commérages qu'elle recueillait.

Cette discrétion était probablement ce qui faisait d'elle une si bonne détective. La jeune fille laissait aux autres le soin de tirer parti des informations qu'elle était la première à découvrir. Wren prit note mentalement de lui acheter des fleurs. Ce qu'elle avait appris chez elle n'avait pas d'usage immédiat, mais on ne savait jamais...

En arrivant sur le palier, Wren découvrit une enveloppe brune posée sur le paillason. Elle se pencha pour la ramasser, puis vérifia l'état des Fondamentaux qu'elle avait laissés près de la porte. Ces particules étaient des créatures dépourvues de cerveau dont la seule obsession était de se vautrer dans une réserve de Courant dès qu'ils en flairaient une. Ils étaient à peu près capables d'agir de façon cohérente, et donc, de servir de chiens de garde. De plus, ils ne coûtaient pas cher : tout ce que Wren avait à faire, c'était de siphonner un peu d'énergie magique et de la leur donner.

Ils étaient toujours là, papotant comme des vieilles dames autour d'une table de bridge. Wren ouvrit la porte et rentra chez elle. Après l'accueil chaleureux de Bonnie, son propre appartement lui parut affreusement vide. La délicate soie peinte japonaise suspendue dans le couloir n'arrivait pas à masquer l'évidence, à savoir qu'en dépit des meilleures intentions du monde, Wren n'avait rien d'une décoratrice.

— Les petits nids douillets et sympathiques, ça n'est pas pour moi, lança-t-elle à voix haute. Et il n'y a pas de mal à ça. Pas du tout.

Elle posa le sac que lui avait donné Bonnie, en sortit les rouleaux de légumes soigneusement enveloppés de papier alimentaire et les plaça dans une boîte marquée « poison pour démons ». Puis elle rangea le tout dans le frigo et entreprit d'ouvrir l'enveloppe.

Elle y découvrit la série de coupures de presse qu'elle avait demandée, coupures qui évoquaient les réunions, fêtes et autres dîners que le client avait organisés chez lui, à Forest Hills, au cours de l'année écoulée.

Si le vol avait un but précis, en l'occurrence le chantage, le cambrioleur avait eu accès aux biens de sa victime, et sans doute plus d'une fois.

— Hrrmm.

Elle entendit littéralement le dé clic qui indiquait que son cerveau passait du mode « Cosa » au mode « Récupération ». Le chantage était une pratique odieuse, quels que soient sa cause ou son coût. Etrange, non, que l'homme n'ait pas encore reçu une demande d'argent, en échange des documents ?

Il y avait peut-être une raison à cela. Et si le matériel volé était plus important que ce qu'on leur avait dit ? Ce ne serait pas la première fois qu'un client leur mentirait. Sergueï lui avait fourni la liste des propositions qui seraient soumises au vote du conseil municipal au cours des prochains mois... Il faudrait qu'elle pense à comparer cette liste avec les coupures de presse qu'elle venait de recevoir. Peut-être qu'un nom en surgirait.

Jetant l'enveloppe sur son bureau, elle alluma l'ordinateur. Retenant son souffle, elle adressa une prière à tous les saints qui veillaient sur les Talents assez dingos pour posséder une machine. Et une vieille machine, en plus. Les ordinateurs étaient réputés pour être particulièrement sensibles au Courant et leur instabilité s'intensifiait au fil des années. Wren possédait celui-ci depuis deux ans et, à tout instant, elle s'attendait à le voir exploser de colère. Déjà qu'il avait survécu, non sans mal, à l'apparition survoltée d'un Sorcier...

Où était Max, aujourd'hui ? La folie avait-elle fini par l'emporter ? Le Sorcier avait causé pas mal de dégâts, dans sa vie, mais Wren ne pouvait s'empêcher d'espérer qu'il allait bien.

Un tintement. Une lueur bleue. Ouf... Cette fois encore, l'ordinateur s'était montré raisonnable. Wren ouvrit sa boîte aux lettres. Elle n'avait pas consulté ses mails depuis une semaine, au moins. D'abord, éliminer les spam, puis classer les mails personnels dans un dossier spécial. Elle les lirait plus tard — quand elle aurait le temps et l'énergie de s'en occuper.

Ce n'était pas qu'elle n'avait pas envie de dialoguer avec les copains, mais elle préférait attendre que sa vie retrouve un cours plus... normal. Une fois le tri achevé, il restait trois mails requérant manifestement un traitement immédiat. L'un concernait le Meadows Museum. Le conservateur réclamait son aide pour élaborer un nouveau système de sécurité. C'était un mail que Sergueï avait fait suivre, en y ajoutant un point d'interrogation.

Wren sourit.

— D'ac, répondit-elle en tapant son message.

Le musée en question était l'un de ceux qu'elle avait « visités » de nombreuses fois, au point qu'elle avait fini par suggérer au conservateur de lui laisser la clé. Manifestement, celui-ci avait fini par accepter l'inévitable et s'était résolu à engager une voleuse... pour mieux lutter contre des voleurs qui risquaient, eux, de causer des dégâts autrement plus coûteux.

Elle compléta sa réponse par une proposition de prix qui devait rassurer Sergueï — même si elle aurait volontiers accepté de le faire gratuitement. Pour le plaisir.

Sa vie manquait cruellement d'amusement, en ce moment.

Le second mail provenait de son amie Katie, qui vivait en Californie. Celle-ci lui annonçait qu'elle venait de perdre les eaux et qu'elle partait pour l'hôpital. Le message avait été envoyé par téléphone portable depuis la banquette arrière du taxi. Wren prit note de l'heure indiquée à côté du courrier et, après un rapide calcul basé sur les précédentes grossesses de son amie, décida d'envoyer un texto le lendemain — en espérant qu'ils acceptaient les téléphones portables dans les salles d'accouchement.

Le troisième mail portait comme en-tête « A propos de la sorcière ». Sans doute rien d'important, comme d'habitude, mais la curiosité de Wren était piquée. C'était probablement la réponse à une question qu'elle avait placée sur un tableau d'affichage électronique, quelques mois auparavant.

« Ai vu ce que vous cherchez, je crois. Il y a deux nuits. Greengrove, Connecticut. Rien ne s'est produit encore, mais je continue à surveiller. »

Deux nuits. Généralement, ce maudit cheval empaillé apparaissait trois de nuits de suite, puis la catastrophe survenait. Flûte ! Et dire qu'elle était coincée à cause de toute cette neige...

A moins que... Voulait-elle ou ne voulait-elle pas mettre la main sur la jument ? Wren tapota pensivement le bout de son nez puis, soudain, envoya un message mental à Bonnie en espérant que la jeune fille n'était pas couchée.

Six heures plus tard, Wren était agenouillée dans la neige, en train de cracher toutes ses tripes. Même avec l'aide de Bonnie, la Translocation continuait à lui retourner complètement l'estomac.

Les nausées finirent par s'apaiser et, prenant une pleine poignée de neige, elle se nettoya le visage et rafraîchit sa gorge desséchée. Puis, tirant de sa sacoche les rouleaux de légumes de Bonnie, qu'elle avait pris soin d'emporter, elle en avala un morceau pour ôter le goût désagréable de sa bouche.

Ayant retrouvé ses esprits, elle rassembla ses affaires et regarda autour d'elle. Greengrove, Connecticut, était beaucoup plus rural qu'elle ne s'y attendait, compte tenu de la proximité de Boston. A dire vrai, elle ne connaissait absolument rien du Connecticut, ni même, d'ailleurs, du Massachusetts, mais elle avait toujours imaginé que ça devait ressembler à des successions de villes entourées de leurs banlieues. Allez savoir pourquoi.

Le champ dans lequel elle se trouvait semblait appartenir à une ferme située à quelque distance. La maison la plus proche se trouvait visiblement à plusieurs kilomètres de là. Dans le genre « Je ne t'embête pas, alors ne m'embête pas », on ne pouvait faire mieux.

Pas de doute, Wren était résolument et définitivement une fille de la ville. Cet immense espace et l'absence criante du grondement continu des voitures la rendaient nerveuse.

Il ne neigeait plus, mais le ciel était d'un gris plombé qui virait au blanc sale au-dessus de la cime des arbres. La jeune femme sentait au fond de sa gorge le goût métallique qui annonçait une tempête. Il valait mieux qu'elle se dépêche.

Oui, mais pour faire quoi ?

— Bon. Ça m'a l'air d'être une grange, là-bas. L'endroit ressemblait à peu près à la description donnée dans le mail, et Bonnie était assez douée question localisation. Elle espérait être au bon endroit, mais qu'est-ce qui distinguait une grange d'une autre grange ? Elles étaient toutes de la même couleur, avaient toutes la même forme, et aucune d'entre elles ne portait de numéro...

Soudain, elle poussa un cri et sursauta. Qu'est-ce que... ? Surgissant du sol, une décharge de Courant venait de traverser la semelle de ses bottes et de filer à travers les veines jusqu'à son centre, envoyant bouler cul par-dessus tête — enfin, façon de parler — les serpents à demi somnolents.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle en s'efforçant simultanément d'apaiser les serpents et d'envoyer un filament sur la piste de la salve qu'elle venait de recevoir.

Cela ne ressemblait pas à un Appel, ni même aux préliminaires d'une attaque paranormale. On aurait dit plutôt un... débordement de Mère Nature. Wren ressentit un fourmillement désagréable sur sa nuque et fit volte-face. Une lueur verte illuminait la grange, au loin. Une lueur en forme de... cheval.

— Ah, te voilà enfin, espèce de sale bestiole empaillée !

Au fil des ans, elle avait fini par se demander si on n'était pas en train de lui jouer la farce du siècle. Oh, elle connaissait bien un ou deux Talents qui en auraient été capables ! Aucun, pourtant,

n'aurait réussi à produire ce qu'elle voyait, à moins d'être suffisamment fou pour tirer le Courant du magma lui-même. Et pas un seul sorcier de sa connaissance n'aurait eu les moyens de jouer à ce petit jeu aussi longtemps.

Par conséquent, ce qu'elle voyait était parfaitement réel.

Enfin.

Enfin, elle avait réussi à terminer ce boulot à la noix ! Ce qu'elle était en train d'admirer correspondait à l'une des manifestations surnaturelles les plus rares et les plus extraordinaires du monde : une Diseuse de Mauvaise Aventure.

La raison pour laquelle celle-ci avait choisi de s'incarner dans un cheval empaillé à demi mangé par les mites restait un mystère. Et la raison pour laquelle elle avait décidé, plusieurs années auparavant, de quitter la vitrine ancestrale pour se balader à travers la planète, c'en était un autre. Mais Wren n'était pas payée pour éclaircir ces mystères. Juste pour ramener le cheval à ses premiers propriétaires.

Sauf qu'elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle allait s'y prendre. Jusqu'à présent, elle avait consacré toute son énergie à découvrir cette saleté de poupée empaillée. A lui courir après avant qu'elle n'aille dans un autre patelin annoncer une catastrophe.

Wren n'avait pas pensé à élaborer un plan de capture, pour la bonne raison qu'elle n'avait pas la moindre idée de la forme, du pouvoir ou du degré d'intelligence de la jeteuse de sorts. A présent, évidemment, elle pouvait répondre à deux au moins de ces questions...

Pour le peu qu'elle en savait, les Diseuses de Mauvaise Aventure, à l'instar de la plupart des créatures surnaturelles, ne possédaient pas de pouvoir magique en tant que tel. Ce qui, indéniablement, était un plus : le cheval ne pourrait pas annihiler ce qu'elle essaierait de faire. Mais aussi, un moins : le Courant n'aurait sur l'animal aucun impact significatif.

Mais peu importait. D'abord, il fallait essayer le plus évident.

Wren s'approcha avec prudence et s'arrêta à une dizaine de pas de l'animal. Entre elle et la créature s'étendait un espace vierge couvert d'une fine poudreuse qui n'aurait sans doute pas supporté le poids d'une lance.

Fixant l'étendue immaculée, elle chercha les mots qui décrivaient le plus exactement l'image qu'elle avait en tête — un cercle lumineux évoquant un corral, ou du moins ceux qu'elle avait vus dans les rares westerns regardés à la télé.

Cheval du Présage

Longtemps, je t'ai cherché

Reste où tu es

La sorcière s'ébroua et lui lança un regard moqueur. Puis, tranquillement, elle fit quelques pas de côté et s'écarta du cercle magique.

— Garce.

Le cheval qui se tenait devant elle avait la forme d'un étalon. Pourtant, les jeteuses de sort étaient traditionnellement de sexe féminin. Wren ignorait la raison pour laquelle les femmes étaient systématiquement chargées d'annoncer les mauvaises nouvelles. Peut-être parce que les mâles

préfèraient laisser le sale travail à l'autre moitié de l'humanité ?

Le fait que la sorcière comprenait ce qui se passait indiquait un certain niveau d'intelligence et une force de caractère indéniable. Autant d'informations dont Wren devait tenir compte.

Parfait. Pas la peine de compter sur le Courant, donc, du moins de type passif. Et probable qu'un lasso magique ne serait pas plus efficace, même si Wren estimait pouvoir le « lancer » avec une relative précision.

Et maintenant, quoi ? « Viens, mon petit cheval » ?

Bon sang, ça n'était même pas un vrai cheval !

Quoique...

Après tout, la sorcière vivait depuis des lustres sous la forme d'un cheval. Un cheval fourré de paille, d'accord, mais avec la peau, le mufle et les sabots d'un cheval. Et un cheval intelligent, mais peut-être que cette intelligence se limitait justement à celle... d'un cheval ?

Il y avait un hic. Wren ne connaissait que les chevaux qu'on nourrissait par une extrémité, qu'on montait par le milieu et dont on évitait soigneusement l'autre extrémité. Des carottes. Les chevaux aiment les carottes. Elle n'avait pas de carottes. Elle les détestait même avec passion. De l'herbe, peut-être ? Excellente idée, ça. Si seulement cette herbe de malheur n'était pas enfouie sous un mètre de neige. Et pas la peine d'essayer de creuser : l'herbe, là-dessous, était soit morte, soit tellement jaunie que le cheval n'en voudrait pas. Même s'il mourait de faim.

De toute façon, cette « chose » est bourrée de paille. Donc, pourquoi est-ce qu'elle aurait faim ?

Par instinct. Oui, l'animal devait être doté d'un instinct. Auquel cas, n'importe quel aliment ferait l'affaire. Les chevaux étaient des herbivores, c'était bien connu. De plus, la bête à l'intérieur de laquelle la sorcière s'était installée avait été formée à répondre aux ordres du cavalier. Alors, peut-être réagirait-elle aux demandes d'un autre être humain.

— Hé, espèce de jument, regarde ce que j'ai pour toi !

Wren plongeait la main dans sa poche et sortit le rouleau de légumes dans lequel elle avait mordu tout à l'heure.

— J'allais le finir, tu vois, mais j'ai décidé de te le donner.

Elle sourit.

— C'est tout pour toi, ma belle ! Tout pour toi, hein ?

La Vieille Sally émit un grognement qui pouvait passer pour un hennissement — ou pour un rire — et détourna la tête.

— Hé, ne rends pas les choses trop difficiles, veux-tu ? Ecoute, tout le monde sait maintenant que tu as un sacré caractère. Tu l'as suffisamment prouvé. Alors, vas-y, mords dedans et laisse-moi t'approcher...

Et puis quoi ? Si elle pouvait faire jouer la Translocation, ce serait parfait. Mais même avec l'aide de Bonnie, c'était une mauvaise idée. Et si elle s'en occupait toute seule ? Elle pourrait y arriver, mais le résultat risquait de ne pas être très joli. Et puis, rien ne garantissait qu'elles émergeraient au bon endroit, intactes...

Mieux valait trouver une autre idée.

Peut-être... Ces derniers temps, tandis qu'elle construisait les cages dans lesquelles elle enfermait les artefacts, une idée avait germé dans son esprit : et si, au lieu d'utiliser l'incantation restrictive dont elle se servait habituellement, elle recourait au sortilège qu'elle avait appliqué au Parchemin Nescanni ? Ce sortilège avait la particularité de se nourrir du pouvoir même de l'objet pour créer une boucle qui se renforçait chaque fois que celui-ci tentait de s'échapper.

Evidemment, pour fonctionner, il fallait que l'objet enfermé soit doté d'une certaine intelligence. Le charme ne marchait pas sur les choses inanimées et dépourvues de toute conscience. Peut-être que...

Bien, mais pour mettre en œuvre l'incantation, elle devait d'abord mettre la main sur l'objet en question. Ce qui la ramenait immédiatement à son problème non magique numéro un.

— Allez, viens, ma belle ! Là, tu es un bon cheval... Un bon vieux cheval, et tu as fait ce que tu avais à faire. C'est le moment de revenir, hein, de te mettre au calme... Fini, les courses à travers le monde, tu as bien gagné ton repos...

Elle se tut, à court d'inspiration. Elle ne savait pas comment continuer. Cela dit, le plus important, c'était le ton qu'elle employait : apaisant, rassurant, attirant. Elle devait faire venir à elle à la fois la sorcière, qui parcourait le monde inlassablement depuis des générations, et le vaillant étalon qui abritait l'âme de la jeteuse de sorts.

Etrangement, sa stratégie paraissait fonctionner.

La Vieille Sally s'ébroua une nouvelle fois, mais ne bougea pas lorsque Wren approcha en présentant le rouleau de légumes sur sa paume ouverte.

— Là, tu es une bonne fille... Ne bouge pas... Ça, c'est un bon cheval, mmm... ?

Simultanément, elle tendit une main psychique pour apaiser les serpents qui s'enroulaient et se déroulaient nerveusement dans son centre. Il fallait absolument éviter d'effrayer la sorcière, ou du moins son incarnation équine.

— Là... N'aie pas peur, ma belle.

Sa main tremblait. Elle s'efforça de la stabiliser. Les chevaux n'étaient pas des animaux de meute : si elle montrait sa peur, la jument aurait peur, elle aussi. Et là, tout son plan tomberait à l'eau.

— Tout doux, ma belle, tout doux. Tu es une bonne petite jument, hein...

Elle approcha un peu plus la main et la jument retroussa ses lèvres, dévoilant d'énormes dents blanches. Wren sentit la sueur commencer à couler le long de sa colonne vertébrale. L'impressionnant museau se tendit et les larges naseaux soufflèrent doucement sur le rouleau de légumes.

— Prends, ma belle, prends.

Wren posa sa main libre sur l'encolure puissante. La crinière était coupée ras, à la militaire. Le pelage était étonnamment frais et souple. On avait presque l'impression de sentir le sang battre dessous.

Elle ne s'était pas trompée. La Diseuse de Mauvaise Aventure était depuis si longtemps incarnée dans un corps de cheval que les souvenirs de sa vie animale se confondaient désormais

avec ceux de sa vie magique.

Tu es un cheval, un cheval, un cheval, murmura-t-elle silencieusement, pour renforcer les instincts de la bête qui se tenait devant elle.

Puis, vivement, elle attrapa dans son centre le serpent le plus proche et le lança avant que sa conscience ne réalise ce qui se passait et n'alerte involontairement la jument.

Le Courant se matérialisa dans l'air et grésilla sous l'effet du froid.

Viens à l'existence

Lie la créature qui est face à moi

Avec son propre pouvoir

Le serpent se coula à l'intérieur du cheval. Wren le sentit peu à peu perdre sa propre signature et s'imprégner de la saveur et des caractéristiques de la sorcière.

Simultanément, le Courant créa la « sensation » d'une cage de verre, semblable aux vitrines dans lesquelles la Vieille Sally avait été enfermée avant de partir courir le monde.

Mais il y avait une inconnue : Wren ne connaissait pas exactement ces vitrines, et un ou deux détails risquaient sans doute de lui échapper. Heureusement, la Diseuse de Mauvaise Aventure accepta le souvenir, comme s'il s'agissait de sa « maison », et Wren poussa un long soupir.

Lorsqu'ils se sentaient menacés, les animaux se mettaient généralement en quête d'un lieu clos et protégé, non ?

A l'instant où la jeune femme crut avoir enfin réussi, la sorcière s'éveilla. Dieu merci, son réflexe fut celui d'un cheval : elle se retourna et rua de ses puissantes jambes arrière. Et, empaillées ou pas, les jambes frappèrent Wren dans les côtes.

Celle-ci s'étala de tout son long dans la poudreuse, sans même avoir le temps de percevoir une différence entre la position verticale et la position horizontale.

La jument poussa un hennissement et rua une nouvelle fois, mais la cage résista.

— Youpi ! Je suis la meilleure ! lança Wren, sans songer à se relever.

Le froid qui l'envahissait n'arrivait pas à amoindrir l'immense sentiment de satisfaction qu'elle éprouvait. Enfin ! Enfin, elle avait mis un point final à cette fichue mission... Terminé. Affaire suivante ! Euh... pas tout de suite. Il fallait d'abord qu'elle trouve le moyen de transporter cette sacrée marionnette fourrée de paille et de la rendre à ses propriétaires.

Même cette pensée ne parvint pas à assombrir l'humeur de Wren. La suivante, oui.

Strictement parlant, elle n'avait pas découvert la Diseuse de Mauvaise Aventure. Bien sûr, on lui avait dit où chercher, mais il n'y avait aucune raison de penser que la créature reviendrait précisément sur ce lieu, pour sa troisième et dernière apparition, à l'instant même où Wren s'y trouverait.

Personne n'était là pour entendre le message de malheur que la jument était censée délivrer. Mis à part Wren, évidemment.

Considéré sous un certain angle, ce fait pouvait tout simplement correspondre à une coïncidence, ou à une erreur de la part de la sorcière qui aurait tout bonnement oublié son public. Ou alors, la

Récupératrice avait fait du très bon travail en arrivant avant les témoins.

Mais en considérant les choses selon un autre point de vue... Wren ignorait l'identité de l'auteur du mail. Et ç'avait été un pur hasard si elle avait consulté sa boîte aux lettres cette nuit-là. Et si elle avait eu les moyens de réagir aussi vite.

Parfois, le hasard était le fait de quelqu'un qui, en coulisse, tirait les fils.

On pouvait résumer la situation en disant que ce n'était pas elle qui l'avait trouvée, mais la chose qui l'avait trouvée, elle. Par conséquent, le destinataire du message annonciateur de malheur, c'était... elle.

Wren se laissa aller en arrière dans la neige et regarda le ciel à présent complètement noir.

— Oh, mon Dieu...

Quelque chose le tracassait. Au bout d'une heure passée à supporter le fourmillement désagréable sur sa nuque, et après deux tasses d'un café exécrationnel, ce quelque chose se cristallisa enfin, pour devenir un fait précis et concret : les bureaux étaient anormalement calmes.

André Felhim avait l'habitude d'aller et venir à des heures indues. C'était l'avantage — ou l'inconvénient, selon le point de vue adopté — dont bénéficiaient ceux qui occupaient des postes de responsabilité. Sauf que ce calme-là n'avait rien à voir avec celui qui régnait sur l'immeuble, tôt le matin ou tard le soir.

C'était le calme qui s'instaurait lorsque les gens faisaient tout leur possible pour ne pas se faire remarquer.

Et il était parfaitement conscient de l'ironie qu'il y avait à trouver trop paisible une organisation baptisée le Silence. Contrairement à ce que certains, ou plutôt certaines, pensaient, André Felhim n'était pas dépourvu d'humour.

Même si aujourd'hui, il n'avait guère envie de plaisanter. Et certes, ce « silence » était inquiétant, mais il avait des soucis plus urgents à régler.

Darcy, sa plus précieuse source d'informations et la meilleure chercheuse que l'organisation ait jamais abritée, était assise en face de lui. Son visage aux traits délicats exprimait une tension inhabituelle.

— Donc, où sont-ils ?

— Je ne sais pas.

Darcy n'abandonnait jamais avant d'avoir remonté toute la piste. Alors, effectuer toutes les recherches, établir un rapport et admettre son impuissance, c'était... effrayant.

— On ne disparaît pas comme ça, reprit André.

S'abstenant de relever la remarque de son patron, Darcy résuma de nouveau les données qu'elle avait recueillies.

— Dix-sept, à ce jour. Tous des A-Focs.

Les A-Focs, dans le langage de l'organisation, c'étaient les agents opérationnels spécifiques, c'est-à-dire des agents qui avaient la particularité d'être des Talents. Au cours de la dernière décennie, leur nombre avait quadruplé dans un premier temps, puis doublé dans un second : d'une demi-douzaine de membres, ils étaient passés à une cinquantaine environ. Et sur cette cinquantaine, dix-sept exactement s'étaient évanouis dans la nature.

Aucun rapport n'avait été établi sur ces « absences ». Et personne ne semblait jamais s'en être inquiété. Ou n'avait osé s'inquiéter.

André réalisa soudain qu'il avait été le premier à s'intéresser à ces disparitions. Les rumeurs avaient démarré un an auparavant, environ. Darcy lui en avait fait part — un chuchotement, un soupçon de désaccord...

A cette époque, André était pris par d'autres soucis. Il avait demandé à la jeune femme d'enquêter, sans jamais prendre le temps, par la suite, de se pencher vraiment sur ce qu'elle avait

découvert. Il ne pouvait tout de même pas se démultiplier ! Puis, happé par l'urgence de catastrophes plus imminentes, il avait oublié. Ces agents ne dépendaient pas directement de lui, et pourtant, ils méritaient mieux que cette chape de... silence.

Il pressa le bouton de l'Intercom.

— Bren. Vous avez une minute ?

— Non. Mais je serai là dans deux.

Bren, la chef de bureau, le super-dragon. Si André pouvait se fier à Darcy pour obtenir les meilleures informations, il pouvait compter sur Bren pour surveiller ses arrières. La jeune femme était une amazone. Une vraie. Et pas seulement physiquement — elle n'avait peur de rien.

— Trois de leurs Opérateurs sont partis en congé au cours des six derniers mois. Les A-Focs ont été transférés dans un autre service.

La voix de Darcy était devenue neutre et froide, comme chaque fois qu'elle énonçait des faits qui ne lui plaisaient pas. Il fallait la connaître aussi bien qu'André pour déceler le changement subtil.

Et les faits en question étaient diablement intéressants. Les Opérateurs se montraient généralement très possessifs envers leurs agents. Même à l'article de la mort, ils refuseraient de les abandonner à des « étrangers ». Surtout les A-Focs, avec leur personnalité forte et imprévisible que personne au Q.G. n'était capable de comprendre.

Sergueï avait été un excellent Opérateur. Il l'était toujours, si l'on tenait compte du travail qu'il effectuait avec Wren. Sur les autres aspects du travail, il s'était révélé plutôt désastreux.

Son successeur était totalement dépourvu de l'empathie nécessaire pour diriger des agents. En revanche, sur le plan de la gestion administrative, il était imbattable. André rêvait parfois de pouvoir fusionner les deux caractères pour obtenir l'Assistant Idéal. Avec sa chance, il était à peu près sûr qu'il ne réussirait à obtenir que les aspects négatifs de l'un et de l'autre...

— Avez-vous pu prendre contact avec ces Opérateurs ? demanda-t-il à Darcy, avant que Bren n'arrive.

— Un seulement. Ou plutôt, une. Elle est en cure de repos, dans un centre assez chic. Le Silence paie la facture.

— Naturellement.

André tendit devant lui ses longs doigts manucurés et les observa pensivement. Impeccables, pas de doute. Tout comme l'était le reste de son apparence. Lorsque la tourmente menaçait, il était vital de ne laisser transparaître aucun désordre — pas de chemise froissée, ni de sueur coulant le long des tempes, ni de cheveux en bataille... Les siens, il les avait coupés très court quand il s'était rendu compte qu'il avait la manie d'y fourrager avec sa main.

Aujourd'hui, il maîtrisait à la perfection son langage corporel. Néanmoins, il avait conservé sa coupe de cheveux : pour chacun, au Silence, cette coiffure était le résultat d'un choix exclusivement stylistique.

Bren apparut sur le seuil, l'esprit visiblement préoccupé par mille problèmes, mais prête, dès que son patron l'exigerait, à se concentrer uniquement sur l'affaire qui l'intéressait. André n'était

pas le seul supérieur hiérarchique auquel elle rendait compte, mais c'était celui vers lequel allait sa préférence.

— Quelqu'un a-t-il vu Poul, la semaine dernière ?

La question était posée avec nonchalance, mais le fait même qu'elle ait été posée était particulièrement révélateur. Poul Jorgenmunder était son protégé, celui qu'il était en train de former dans l'espoir qu'il prendrait un jour sa suite. Il aurait dû se trouver à son côté, en ces temps de crise.

Bren fronça les sourcils et secoua la tête.

— Pas depuis mardi dernier, lorsqu'il est venu prendre un chèque pour ses notes de frais.

Les yeux fixés sur les doigts sombres et fins de son patron, Darcy ne souffla mot. André prit note de son silence, tout en sachant que la jeune femme n'ignorait pas qu'il le remarquerait.

Parfait. Donc, le vent soufflait dans cette direction. Ce n'était guère surprenant, même si c'était légèrement décevant. Poul était un adulte, n'est-ce pas ? Et il avait le droit de choisir ses alliances.

— Bren, prenez cette liste d'agents opérationnels et voyez s'ils reçoivent encore un traitement, un salaire. Sans précipitation.

Le dernier mot n'était pas nécessaire. Cependant André prit la peine de le prononcer.

La blonde amazone acquiesça et prit le document. Sans poser aucune question.

— Darcy... Je veux savoir ce qui est arrivé aux agents « absents ». Promettez tout ce qu'on vous demande et payez le prix s'il le faut.

Il ne lui ordonna pas de se dépêcher. C'était inutile. Tous deux savaient, grâce à Sergueï, ce qui se passait en ville. Il ne faisait pas bon, aujourd'hui, pour un Talent de disparaître.

Mais ces Talents appartenaient à leur organisation. Or, le Silence prenait toujours soin des siens.

Toujours.

Sergueï choisit d'entrer par la porte de derrière pour ne pas effrayer les clients. Son costume était fripé, il n'avait pas eu le temps de se raser, et il était encore sous le coup du jet-lag. Ces trois derniers jours avaient été un enfer. Et même la satisfaction d'avoir obtenu un contrat ne l'empêcherait pas de s'écrouler sur son lit pour dormir vingt-quatre heures d'affilée.

Ces trois jours d'exil forcé — dans un hôtel de luxe, il est vrai —, ajoutés à une nuit d'avion, l'avaient épuisé. De gré ou de force, il était obligé d'admettre qu'il n'était plus un jeune homme.

Enfin, il était de retour. Chez lui. Il allait remettre les papiers à Lowell, s'assurer qu'aucune catastrophe n'était survenue en son absence, prendre une douche, se raser, passer un costume propre et sortir voir où la Cosa en était. Wren ne l'avait pas rappelé, et il était soucieux.

Même le célèbre dicton « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles » ne parvenait pas à le rassurer. Si jamais... Enfin, en cas d'accident, O.P. aurait-il pensé à le contacter ? Le démon savait-il même comment le joindre, s'il n'était pas chez lui ou à la galerie ?

Sergueï s'arrêta net.

— Hé là, tu ne penses tout de même pas refiler ton numéro de portable à cette espèce de descente de lit en fourrure, non ?

Sa voix rebondit sur les murs vides et lui revint dans un écho moqueur. Le démon l'avait déjà appelé. En Italie. Enfin, d'un point de vue strictement technique, c'était Lee qui avait appelé. Sauf qu'O. P. était derrière le coup de fil. Donc, il y avait fort à parier que cette créature diabolique possédait déjà son numéro de portable.

Et nul doute qu'il aurait appelé si quelque chose de grave s'était produit. Même si Wren lui avait recommandé de ne pas le faire. Surtout dans ce cas-là.

Rassuré, Sergueï se remit en route, accompagné par le bruit de ses pas qui résonnaient étrangement sur les parois. L'espace de stockage de la galerie se composait d'un cube de béton brut éclairé par des néons blancs. Il pénétra dans l'étroit couloir vert qui conduisait à la salle où étaient entreposées les œuvres.

— Vous n'êtes n'êtes pas censée vous trouver ici !

Tiens, Lowell... Mais pourquoi son assistant était-il en bas, et non pas dans la galerie, à accueillir les clients ? D'un geste sec, Sergueï remonta la courroie de son bagage sur l'épaule et se dirigea vivement vers la porte. Son assistant ne prenait ce ton exaspéré que lorsqu'il était face à... Wren.

Lorsqu'il pénétra dans la réserve — nom plutôt pompeux pour cette pièce en parpaings bruts —, Lowell était littéralement tous poils dehors. Ses cheveux blonds ultra-stylés frisaient avec indignation, et ses yeux bleus de joli garçon lançaient des éclairs de fureur.

Wren se tenait devant une caisse de bois grande comme une fourgonnette, qui remplissait la moitié de l'espace, et la contraignait à se tenir plus près de Lowell qu'elle n'en avait l'habitude. Bizarrement, la jeune femme n'affichait pas cet air narquois qui avait le don de mettre Lowell à cran. Sergueï la scruta plus attentivement.

Bon sang, quelle sale mine elle avait ! Elle paraissait littéralement essorée, lessivée... Sa peau naturellement claire avait pris une teinte plus pâle encore, ses cheveux retombaient en mèches ternes et désordonnées sur ses épaules. Son corps — ce corps dont il connaissait les moindres courbes — était habité par une tension qui n'était pas due à la seule présence de Lowell.

Remarquait-il son épuisement parce qu'il rentrait après trois jours d'absence ? Ou s'était-il produit quelque chose durant cette période ?

— Que se passe-t-il, ici ?

Involontairement, sa voix avait adopté une inflexion paternelle. C'était comme un réflexe, chaque fois que ces deux-là se mettaient à gronder et siffler comme deux chats en colère.

— Votre... amie a l'air de penser qu'elle peut se servir de la galerie pour entreposer ses affaires, au lieu de louer une pièce de stockage, comme tout le monde.

Lowell était trop respectueux pour se moquer de Wren devant son patron. Toutefois, il n'avait jamais réussi à considérer la jeune femme comme la « partenaire » de Sergueï, même quand le partenariat en question était devenu plus qu'évident. Aucune jalousie d'ordre sexuel, là-dedans, Dieu merci. Sa vie était suffisamment compliquée comme ça. Simple réaction possessive, voilà

tout.

— Je n'avais pas le choix.

Wren ne s'excusait pas. Enfin, pas exactement. Son visage affichait une expression implorante qui signifiait clairement : « S'il te plaît, comprends-moi. Je n'ai pas envie d'en discuter maintenant. »

Autrement dit, il s'agissait d'une affaire interne à la Cosa. Ou liée à la mission de Récupération.

— Lowell, a-t-on besoin de cet espace pour nos futures installations ?

Son assistant n'avait pas besoin de monter à l'étage pour consulter ses dossiers.

— Non, répondit-il à contrecœur, mais sans tricher. L'exposition actuelle est presque entièrement vendue. Les nouveaux propriétaires récupéreront les œuvres dans dix jours.

La Galerie Sergueï Didier ne laissait rien partir avant que l'exposition ne s'achève. Les œuvres étaient là pour révéler le style et le talent de l'artiste, autant que pour être vendues. Par conséquent, aucun objet n'était retiré avant la fin.

— Et la nouvelle exposition, poursuivit l'assistant, est déjà entreposée dans la Salle D. Nous n'avons pas besoin de cette pièce avant mars, mais...

— Tu l'auras enlevé avant cette date ? demanda Sergueï à la jeune femme.

— Oui, bien avant.

La note de désespoir qu'il perçut dans sa voix ne fit qu'attiser encore davantage sa curiosité. Il fallait procéder par étapes.

— Alors, c'est réglé. A l'avenir, essaie de nous informer avant d'entreposer quoi que ce soit, veux-tu ? Et... euh... Lowell, avez-vous fermé la galerie, ou bien les clients ont-ils toute liberté d'entrer et de repartir avec les œuvres sous leur bras ?

L'assistant eut la bonne grâce de paraître confus.

— J'ai mis l'écriteau « De retour dans dix minutes » dès que j'ai entendu du bruit en bas.

— Bien. Les dix minutes sont écoulées, et vous pouvez remonter. Je m'occupe de cette affaire.

Lowell acquiesça et s'éloigna, non sans décocher un regard noir à la jeune femme. Ou plutôt à la caisse derrière elle. Et dans ce regard, il y avait moins une expression d'ennui qu'un sentiment à mi-chemin entre la peur et le malaise.

Intéressant.

Sergueï se retourna vers Wren.

— Bien. Je peux connaître le comment du pourquoi ? Et savoir pourquoi mon assistant tremble des pieds à la tête en regardant cette caisse ?

Lui aussi, d'ailleurs, à présent qu'il y songeait. Depuis qu'il avait pénétré dans la pièce, sa nervosité s'était accrue — nervosité qu'il ne pouvait tout de même pas mettre sur le compte de leur querelle. Dieu sait pourtant qu'il y était habitué.

Wren marmonna entre ses dents. Il haussa un sourcil.

— Tu disais ?

— C'la'ieille 'lly.

— Mais encore ?

— C'est. La. Vieille. Sally.

— La vieille... Oh ! La sorcière ?

Wren acquiesça frénétiquement et le regarda avec des yeux brillants qui dissimulaient mal sa fierté.

— Je l'ai eue.

Sa première réaction fut un réel sentiment de plaisir. Il savait combien elle avait travaillé dur, combien elle avait souffert de ne pouvoir mettre un point final sur l'affaire. C'était un gros souci de moins. Il pourrait de nouveau affirmer que Wren la Récupératrice allait toujours au bout de son travail, et il ne serait plus obligé de jouer sur les mots en disant qu'« elle n'abandonnait jamais une mission ».

Aussitôt après, une pensée assombrit cet instant de satisfaction. Cette saleté de créature empaillée avait pour spécialité d'annoncer des horreurs. Sergueï n'était pas particulièrement superstitieux, mais au fil des ans, il avait pu noter que les mauvaises nouvelles tendaient à attirer les mauvaises nouvelles. Et des mauvaises nouvelles, ils n'en avaient pas franchement besoin en ce moment, et surtout pas ici.

— Et cette... euh... « chose » est dans ma galerie ? Pourquoi ?

A l'instant où la question franchit ses lèvres, il éprouva un sombre pressentiment. Wren haussa les épaules et le regarda de ses yeux épuisés et cernés.

— Parce que je ne peux pas la laisser sans protection. Ici, il m'est possible de la dissimuler, et je sais que personne ne tombera dessus par hasard.

L'allusion était claire. « Tomber dessus », tout comme les malheureux, en Italie, étaient « tombés sur » le Parchemin Nescanni qui avait rongé leur esprit, leur âme et leur corps — jusqu'à ce que Wren et Sergueï enferment l'horrible chose dans une boîte et qu'ils l'enfouissent profondément.

Wren était visiblement inquiète. Et dans son inquiétude, elle pensait à tout le monde. Sauf à eux.

— Ça n'est pas seulement une caisse, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec méfiance.

— Hmm...

Pour un peu, il n'aurait pas été surpris de la voir tourner la pointe de son pied dans la poussière en le regardant par en dessous.

— En fait, ce n'est pas du tout une caisse. Ça y ressemble, c'est tout, parce que... Tu veux vraiment connaître tous les détails ?

Sergueï sentait la migraine grimper le long de sa nuque.

— Non. Je ne crois pas. Tu sortiras cette chose rapidement d'ici, n'est-ce pas ?

— Dès que j'aurai arrangé un rendez-vous, promit-elle.

Ce n'était pas suffisamment précis pour le rassurer, mais il devrait s'en contenter.

— Et tu sais quoi ? La prochaine fois, demande-moi avant d'introduire la Cosa dans cet endroit, d'accord ? Ce n'est pas que ça m'embête, mais j'aime savoir ce qui se passe chez moi, si c'est

possible.

Le regard de Wren changea d'expression. Aussitôt, Sergueï passa en mode « Alerte maximale ». Pour le dire franchement, elle n'avait ce regard que lorsqu'elle s'apprêtait à lui flanquer un coup de pied.

— D'ac.

La façon dont elle prononça le mot lui fit craindre beaucoup plus pour lui-même que pour elle ou pour la galerie.

— Et puisqu'on en est au stade « tu sais quoi ? »...

Elle s'arrêta. Pour mieux frapper ?

— Je me suis arrêtée chez toi avant de venir ici. J'avais besoin de prendre les clés, histoire de ne pas déclencher l'alarme.

— J'apprécie que tu y aies pensé.

Il attendit, méfiant, en se demandant s'il avait laissé quoi que ce soit de compromettant — mais Wren connaissait déjà tout ce qu'il y avait de compromettant dans son appartement.

— Le téléphone a sonné. J'ai répondu.

Il attendit encore, sentant sa migraine éclater et faire des petits qui se mettaient à hurler à l'intérieur de son crâne.

— Ton médecin respecte à fond son serment. Il a refusé de me donner les conclusions de l'examen que tu as passé. Pourtant, je me trouvais dans ton appartement.

Il n'attendait pas les résultats avant la semaine suivante...

— Tu ne t'es pas introduite dans son cabinet, n'est-ce pas ?

— Voyons, Sergueï, ç'aurait été grossier de ma part. Non, j'ai préféré te laisser une chance de t'expliquer. Mais si tu refuses, alors, j'y serai obligée.

Evidemment. A quoi pouvait-il s'attendre d'autre ?

— Je t'aime, Zhenchenka, mais il y a des choses qui ne te concernent pas.

Du moins, pas avant qu'il ait vu son médecin. Mais il n'était pas prêt à aborder ce genre de discussion maintenant !

— Très bien.

Au ton de sa voix, ça n'avait pas l'air d'être « très bien » du tout.

— Je comprends et je respecte ton choix. On s'est déjà disputés sur le thème « J'ai des secrets importants et tu as des secrets importants ». Donc, on ne va pas remettre ça. Et on est bien d'accord que les choses que tu me caches sont parfaitement anodines et totalement mineures, et qu'elles n'ont rien à voir avec ce que j'aurais pu faire, moi. Juste ?

— Juste.

— Tu as pissé du sang, récemment ?

— Ne commence pas, Wren. Pas maintenant.

— Quand, alors ? Tu n'arrêtes pas de me dire que c'est rien, mais moi, je sais bien que ce n'est

pas rien. Surtout si tu as passé des examens médicaux sans m'en avertir.

Wren sentit que sa voix s'étranglait sous la colère et elle s'en voulut terriblement. Tout au long du chemin, en se rendant à l'entrepôt, elle s'était juré de ne pas aborder le sujet. De respecter son silence. De ne pas imaginer le pire. De lui laisser le temps de se mettre en règle avec l'accord qu'ils avaient passé.

C'était la faute de ce maudit cheval empaillé, qui lui portait sur les nerfs. Rien de plus. Raison pour laquelle, d'ailleurs, elle avait décidé de le planquer ici, dans ce hangar. Pour éviter que cette poupée de malheur n'exerce son influence néfaste sur tous ceux qui auraient la malchance de se trouver dans son voisinage. De plus, Wren avait des raisons de savoir que les lieux étaient remarquablement isolés, magiquement parlant, s'entend. Ce qui y entrait n'en sortait pas. Et elle aurait averti Sergueï... Enfin, en théorie.

— Alors ? J'attends. Quel est le degré de gravité des blessures que je t'ai infligées ? Peuvent-ils te soigner ?

L'expression de fatigue sur le visage de Sergueï faisait écho à celle qu'elle éprouvait jusqu'au creux de ses os. Devait-elle l'attribuer seulement au voyage ? Ou à une souffrance qu'elle n'avait pas remarquée parce qu'elle était trop absorbée par ses propres problèmes, trop aveuglée par son propre égoïsme ? La poitrine de Sergueï se soulevait à un rythme anormalement accéléré, et pourtant son souffle était douloureusement court. Elle se concentra sur la respiration de son compagnon et tenta de se servir du Courant comme d'une sorte de stéthoscope ou d'IRM pour glisser sous la chair, et pénétrer jusqu'aux organes endommagés par les décharges qu'il avait reçues.

— Wren, tout va bien.

Sergueï s'efforça de parler en homme raisonnable, mais sa voix le trahit.

— Oui, il y a des plaies, mais tout est sous contrôle. On a déjà parlé de ça. Je suis un adulte, et en tant que tel, parfaitement capable de me prendre en charge.

— Non, c'est faux. Je veux dire, tu n'es pas un adulte. Tu es un idiot congénital qui s'est glissé dans le corps d'un adulte.

Involontairement, la jeune femme serra les poings. S'efforçant de respirer avec calme, elle les rouvrit lentement. Elle éprouvait le besoin désespéré de se réfugier dans ses bras, de l'embrasser, de l'entendre murmurer des paroles pleines de tendresse et de fierté : qu'elle était la meilleure, qu'elle avait enfin réussi à achever une mission à laquelle lui-même avait renoncé...

Tout le reste, elle voulait l'oublier. Oublier sa colère, oublier la douleur qui lui déchirait le ventre, oublier cette peur qui la rendait folle.

Sergueï refusait de comprendre que s'ils ne faisaient pas attention — non : si elle ne faisait pas attention —, elle le perdrait.

Oui, elle souffrait d'un — léger — syndrome d'abandon. Son père avait été présent le jour, ou plutôt la nuit de sa conception, avant de se volatiliser définitivement. Son mentor avait disparu un beau jour, aspiré par la folie. Alors, oui, oui et encore oui, Sergueï devait comprendre qu'elle

aussi avait ses traumatismes secrets. C'était lui, non, qui lui avait conseillé de suivre les cours de psycho à la fac ?

Ne plus penser à Sergueï. Chaque fois qu'elle s'aventurait trop loin sur ce terrain, un gouffre immense s'ouvrait sous ses pieds.

Tout compte fait, mieux valait être en colère. Contre les abrutis qui croyaient qu'assassiner était la seule solution à leurs terreurs. Contre les idiots qui voyaient une menace sous chaque pavé, derrière chaque lampadaire.

Contre son partenaire, inconscient et têtu, qui refusait de comprendre qu'être celle qui le tuait, ça finirait pas la tuer, elle aussi.

Oui, mieux valait être en colère. Contre la Diseuse de Mauvaise Aventure qui était peut-être apparue pour l'avertir de ce qui l'attendait...

— Seigneur, Wren ! C'est toi qui m'as dit que tu pouvais contrôler ton Courant, non ? Alors, moi, je suis simplement en train de te dire que je peux contrôler ma... ma... perversité. Donc, où est le problème ?

— Le problème, c'est que je ne te crois pas et que je ne me crois pas.

Un silence lourd et dense s'installa entre eux. Puis Sergueï se pencha pour ramasser son sac de voyage.

— En résumé, lança-t-il en se redressant, c'est ton problème, non ? Alors, je suggère que tu t'en occupes.

Et il sortit de la pièce.

Il neigeait de nouveau. Wren en avait assez de ces flocons incessants, de cet hiver interminable, de cette ville vide et sinistre.

Sur le chemin du retour, elle s'arrêta au supermarché pour acheter des manchons de poulet, une canette de Diet Sprite, et une boîte de chocolats. Sa main hésita un instant au-dessus d'un paquet de Speculoos et d'une bouteille de Ben & Jerry. Non... Pas question de craquer maintenant et de passer ses nerfs sur la nourriture.

Nous autres, humains, savons maîtriser nos impulsions.

La voix de Neezer, presque inaudible. Dans la catégorie « Je m'assume », son mentor avait été un modèle exceptionnel. Lorsqu'il échouait, il se débrouillait seul, sans rien demander à personne. Comme un véritable Indépendant.

Les Indépendants ne mêlaient jamais personne à leurs problèmes. Ils étaient forts, solides. Ils savaient gérer leurs affaires.

Et leur famille. Wren avait prudemment éloigné sa mère de la tourmente. O.P., lui, était pris dans la tempête. Comme elle. Quant à Sergueï...

« Sergueï est un adulte et sacrément plus coriace que toi. De très loin. »

Ça, c'était sa voix à elle, avec peut-être une légère — très légère — inflexion maternelle.

« Tu l'insulterais si tu pensais autrement. Ce n'est pas parce qu'il te fait le coup du citadin raffiné qu'il est moins macho que la moyenne masculine. »

Oh, la ferme ! Il ne peut pas comprendre.

Oui, il savait ce que le Courant pouvait faire à un être humain, physiquement et mentalement. Sauf que Wren, elle, vivait avec cette énergie magique, jour après jour, minute après minute, seconde après seconde.

Elle avait vu son mentor devenir fou, elle avait vu des Talents se consumer entièrement sous l'effet d'un afflux trop violent. Elle avait assisté à la lutte terrifiante d'un Mage contre lui-même pour parvenir à formuler une ultime pensée rationnelle, avant de plonger définitivement dans les eaux sombres de la folie.

A tout moment, elle pouvait basculer. Mais cette perspective l'effrayait beaucoup moins que celle d'être un danger pour son compagnon.

Sergueï ignorait qu'elle s'enracinait souvent en lui. Sans demander. Sans réfléchir. Oh, non, le sexe n'était pas le seul problème... C'était leur relation tout entière qui était problématique. Elle avait besoin, il donnait.

Et qu'il soit accro à la chose ne changeait rien au problème. Au contraire. C'était pire.

La jeune femme s'immobilisa devant le perron de son immeuble et leva les yeux. Son appartement était sombre. L'appartement de Bonnie était sombre. Elle n'avait pas envie de rentrer chez elle. Elle n'avait pas envie d'être seule.

Mais où aller ?

Un souvenir surgit des profondeurs de sa mémoire. Le souvenir d'un lieu où elle n'était jamais

allée, d'un lieu dont elle n'était même pas certaine qu'il existe. Simultanément, elle éprouva une sensation de sécurité et de chaleur.

Comme inconsciente de ses mouvements, Wren pivota sur ses talons et se remit en route, guidée par l'image floue qui flottait dans son esprit — et par un sentiment de réconfort et de stabilité, à la fois familier et totalement étranger.

La neige avait dû cesser de tomber à un moment ou un autre de sa marche, mais elle venait seulement de s'en rendre compte. Clignant des yeux, elle regarda autour d'elle et réalisa qu'elle se trouvait dans un quartier de la City. Manhattan avait beau occuper une surface de vingt et un kilomètres de long sur trois et demi de large, l'île n'en restait pas un moins un labyrinthe surprenant.

Plus exactement, Wren se trouvait près du quartier des affaires. Il faisait nuit noire. Les bureaux et les magasins étaient fermés. L'unique lumière de la rue provenait d'une petite fenêtre située au rez-de-chaussée de l'immeuble en brique devant lequel elle se tenait.

Elle s'approcha. La porte d'entrée n'était pas fermée à clé. Elle la poussa doucement et pénétra dans un étroit couloir. L'endroit était sombre, mais propre. Au pied de l'escalier, elle aperçut une porte entrouverte. Sans éprouver le moindre sentiment d'inquiétude, elle se glissa par l'entrebâillement.

La pièce dans laquelle elle pénétra était petite, mais confortable. Un pouf en velours bleu était placé dans un angle, près d'une petite table basse qui avait dû être chinée dans une brocante. Les murs étaient couverts d'une peinture rose qui aurait pu paraître ridicule, mais qui, étrangement, avait quelque chose de très masculin. Sur les étagères étaient posées des photos noir et blanc ou couleur sépia, près d'un amoncellement de livres et de babioles.

Genre pied-à-terre d'un prince en exil, décréta aussitôt Wren. Pauvre, mais digne.

Dans le fond, un bruit frais et cristallin s'arrêta, qu'elle identifia alors à de l'eau qui coulait. Puis une porte s'ouvrit et O.P. apparut en se frottant vigoureusement avec une serviette.

— Me demandais quand est-ce que tu pointerais enfin le bout de ton nez, grogna l'ours.

Wren avait toujours pensé que l'expression « se décrocher la mâchoire » était une pure invention de littérateurs en mal de métaphore. Elle venait d'avoir la preuve du contraire.

— Je... Oh, et flûte !

Le démon sourit, et pour la première fois depuis des années, l'éclat immaculé des immenses canines fit frissonner Wren.

— Détends-toi, Valère. Pour un Talent aussi doué, tu ne sais vraiment rien !

Une heure plus tard, Wren baignait toujours dans un état de confusion, non pas parce qu'elle manquait d'informations, cette fois, mais parce qu'elle en avait trop.

— Bon...

La jeune femme s'était installée sur le pouf, les jambes repliées sous elle et une tasse de café chaud à la main. Sur la table basse était posée une assiette de gaufres affreusement sucrées et

délicieuses.

— Je me suis enracinée en toi, à l'époque de l'affaire du Parchemin Nescanni, et de ce fait, un lien s'est créé entre toi et moi. Lien dont je me suis inconsciemment servie, ce soir, pour venir jusqu'ici. Est-ce que je résume clairement ?

Le démon acquiesça.

— En gros, c'est ça. Quand tu t'enracines, tu crées un lien, Valère. Tu savais ça, n'est-ce pas ?

— Euh, non...

Visiblement, il y avait beaucoup de choses qu'elle ignorait. Que Neezer avait ignorées. Qu' Ayexi... Le mentor de Neezer avait-il su, lui ? S'agissait-il de l'une de ces lacunes qui se produisaient parfois dans une lignée, et qui privaient les générations suivantes d'informations précieuses ?

— Donc, Sergueï et moi...

A cette pensée, son sang se glaça dans ses veines. O.P. secoua la tête.

— Non. Entre vous deux, Valère, c'est... de l'électricité. Pas seulement du Courant.

Elle avala une gorgée de café en espérant que le breuvage brûlant la réchaufferait.

— Comment savoir ? Je m'enracine en lui et il...

Elle se tut, incapable d'évoquer cette partie si intime et douloureuse de sa vie devant l'ours.

— Il... ?

Comme la jeune femme restait silencieuse, le démon poursuivit.

— Je te connais depuis un bon moment, Valère. Et j'en sais un bout sur les Humains. Il t'aime. Tu l'aimes. Rien à voir avec le Courant.

Le démon avait l'air convaincu. Wren n'était pas certaine de partager cette assurance.

— Enfin, bref, reprit-il. Tu crois qu'il est facile de s'enraciner dans un autre Humain, surtout un Profane, de la manière dont tu l'as fait ?

— Non. Neezer disait toujours que c'était impossible. Mais...

— Mais tu l'as fait. Et plus d'une fois. Partons de là. Il t'a laissée puiser en lui... Il a donné autant qu'il a reçu de toi. C'est un échange équitable, non ?

On touchait de nouveau au cœur du problème.

— Non ! Pas si ça lui fait mal !

A cet instant, les digues s'effondrèrent, et tout ce que Wren retenait depuis si longtemps s'écoula en flots ininterrompus. Ses terreurs et ses angoisses se déversèrent en un véritable déluge incohérent. A ses oreilles, en tout cas.

Parce que O.P., lui, écoutait avec attention en acquiesçant de temps à autre ou en frottant d'un air songeur la petite boule noire qui lui servait de museau. Sans savoir pourquoi, Wren trouvait ce geste plus rassurant que n'importe quelle démonstration exubérante de sympathie.

Enfin, le cataclysme s'apaisa, et la jeune femme se laissa aller en arrière sur le pouf, épuisée.

— Même si j'arrive à le convaincre de... de ne pas le faire, de ne pas me laisser l'utiliser, lui,

quand il n'y a pas d'urgence... Si vraiment il m'aime, comme tu dis, et comme il le dit, lui, eh bien, il n'arrêtera pas.

Elle secoua la tête.

— Surtout si le risque, c'est que je sois en état de manque ou, au contraire, de surcharge à l'instant critique. C'est un danger qu'il préfère partager. Il appelle ça les « aléas du métier ».

Ne sachant quoi répondre, O.P. se contenta de remplir de nouveau la tasse de la jeune femme. Machinalement, Wren tendit la main pour prendre une gaufre et s'aperçut que l'assiette était vide. Pourtant, elle ne se souvenait pas en avoir mangé une seule. De plus, son estomac ne pesait pas trois tonnes, donc... Donc, le démon avait dû y mettre si la patte.

— Trop... trop de choses dépendent de moi, O.P. Bon sang, comment est-ce que j'en suis arrivée là ? Et pourtant, je te jure que j'ai dit « non », et pas qu'une fois. Je...

Elle se tut.

— Je ne peux plus le faire, ajouta-t-elle à voix basse. Ce truc de conseiller le Quad, tu sais... Je ne suis pas une héroïne. Je suis juste une Solitaire et une voleuse, complètement dépassée par les événements.

— Nous le sommes tous, dépassés, répliqua O.P. froidement. Par les événements, je veux dire. Tu crois qu'on sait ce qui se passe ? Tu penses qu'on en a la moindre idée ?

La jeune femme poussa un soupir. Une seconde, elle avait espéré, sans trop y croire, entendre des paroles de réconfort.

— C'est le résultat de tes nombreuses années d'expérience ?

— Des décennies, Valère. Plusieurs décennies. Et chaque fois, j'ai assisté à la même scène. Des gens qu'on jetait à l'eau et qui avaient le choix entre couler ou apprendre à nager. Toi, tu ne sais pas couler ; donc, tu nages.

La jeune femme retint un sourire.

— Tu as quel âge, O.P. ?

Un instant, elle crut qu'il ne répondrait pas.

— Je suis vieux. Très, très vieux.

Mille questions se pressèrent sur les lèvres de Wren, mais elle choisit finalement de n'en poser qu'une seule. A dire vrai, elle aurait dû la poser il y a longtemps, mais elle n'avait jamais trouvé l'instant adéquat pour le faire.

— Dis-moi, comment est-ce possible que je m'enracine aussi facilement en toi ?

O.P. regarda pensivement sa tasse de café. Dans la demi-pénombre qui régnait dans la pièce, sa fourrure prenait des nuances bleues et ses yeux rouges viraient presque au noir.

— Parce que j'ai été créé pour ça, dit-il finalement. Et non, je n'ai pas envie d'en parler. Accepte simplement le fait que tu peux t'enraciner en moi sans craindre de me blesser.

Une intonation quasi imperceptible dans la voix du démon suscita de nouveau l'inquiétude de Wren.

— Pas sans demander, répondit-elle avec force. Pas sans ta permission.

Elle crut voir — sans en être absolument sûre — les épaules de l'ours se relâcher légèrement. Comme s'il venait enfin de trouver un abri après avoir longtemps lutté contre le vent.

On l'a blessé. On l'a utilisé. Oh, O.P. ! Wren était consciente qu'il était inutile d'exprimer sa sympathie. Un long moment, ils restèrent assis à siroter leur café, plongés dans leurs pensées. Soudain, un cri strident fusa dans le silence de la nuit.

Tous deux bondirent sur leurs pieds.

— Dehors, déclara O.P. en désignant la fenêtre. Il fit un mouvement vers la porte, mais Wren agrippa sa patte, enfonçant nerveusement ses doigts dans la fourrure.

— Réfléchis avant d'agir.

— Juste. Soyons prudents, rétorqua-t-il en pivotant vers la fenêtre, qu'il ouvrit sans se soucier de la neige qui se déversa brusquement sur le parquet.

En deux pas, Wren le rejoignit. Se collant à l'ours, elle se pencha à son tour au-dehors. Le démon exhalait une étonnante odeur épicée qu'elle avait déjà remarquée. Fugitivement, elle se demanda si l'ours se parfumait ou si c'était son odeur naturelle.

Puis la scène qui se déroulait dans la rue capta entièrement son attention. Deux hommes accompagnés d'un énorme chien en laisse avaient acculé dans un coin une petite fille, vêtue d'un manteau blanc. Le réverbère, non loin, projetait une lumière aveuglante sur la neige et Wren dut cligner des yeux pour mieux distinguer les silhouettes.

Elle éprouva tout d'abord un sentiment d'horreur. On était en train d'agresser une petite fille ! Puis elle réalisa qu'aucun enfant de cet âge n'aurait eu l'autorisation de s'aventurer dehors, avec cette tempête de neige. Et de toute façon, aucun enfant de cet âge n'aurait poussé cette espèce de cri étranglé et aigu.

Elle ne connaissait pas toutes les races de Fatae qui traînaient en ville, même si elle était en train de réduire sérieusement ses lacunes en la matière. En revanche, elle savait en identifier un lorsqu'elle l'entendait.

Le chien retroussa les babines et, poussant un grognement, bondit en avant. L'homme tira d'un coup sec sur la laisse. La curée n'était pas pour tout de suite : visiblement, il entendait faire durer le plaisir. Wren sentit ses muscles se tendre. Près d'elle, le démon s'était également ramassé sur lui-même, prêt à bondir au secours du Fatae.

Instinctivement, la jeune femme puisa dans son centre et ramena un filament aux reflets cuivrés.

Que ma voix parvienne jusqu'à la Trêve

Que la Trêve parvienne jusqu'à ma voix

Je...

— Bon sang !

Le grognement d'O.P. la fit sursauter au beau milieu de l'incantation, et elle lâcha prise. La dernière fois que cela lui était arrivé, elle avait à peine seize ans ! Précipitamment, elle s'efforça de récupérer le filament, mais celui-ci s'était déjà retourné contre elle. La brûlure fut si vive que son centre frémit comme s'il était parcouru par une immense chair de poule.

— T'es pas dans le bon quartier, hé, Trucmuche ! lança l'un des agresseurs.

Le ricanement sinistre qui accompagna ces mots résonna dans l'air glacé. Wren en oublia momentanément sa brûlure.

— Ah ouais, c'est ce que tu crois, hein ? grogna O.P. d'un ton bas et menaçant.

Wren agrippa le bras de l'ours, à la fois pour retrouver son équilibre et empêcher son compagnon de sauter par la fenêtre.

Le Fatae se raidit, et en un spasme convulsif agita son plumage blanc.

— Vas-y, cours, Trucmuche, railla l'un des hommes. Jack l'Eventreur a besoin de prendre un peu d'exercice. Fais voir de quoi t'es capable.

— Oh, oui, cours ! murmura-t-elle en direction du Fatae. Par ici ! reprit-elle plus haut.

S'ils pouvaient entendre les agresseurs, peut-être que le Fatae était capable de les entendre, eux... Et si celui-ci réussissait à atteindre l'appartement, alors, Wren saurait les protéger tous.

Le Fatae laissa échapper un second cri perçant. Qu'il s'échappe ou qu'il reste, il ne faisait pas le poids contre ses trois agresseurs. Le chien s'avança, prêt à l'assaut final.

— Et merde ! lança O.P. en bondissant vers la porte.

Wren le retint de toutes ses forces par le bras.

— Non ! le pressa-t-elle, haletante.

— Quoi ? Tu ne me crois pas capable d'arrêter ce clébard ?

— Si, je sais que tu peux.

Il avait une fois mis en déroute l'un de ces chiens que les « exterminateurs de vermine » emmenaient avec eux, et Wren avait préféré ne pas connaître les détails de l'affaire. Sauf qu'ici, le chien était accompagné par deux hommes et, question combat au corps-à-corps, la jeune femme était exécration. Même au meilleur de sa forme. De plus, elle n'avait pas la moindre envie que le démon se fasse égorger. Surtout lorsqu'il existait un autre moyen d'empêcher le massacre.

— Les patrouilles vont s'en occuper, O.P. Elles sont là pour ça.

— La Trêve est rompue, Valère. Personne ne viendra.

— Peut-être que non. Peut-être que oui. Voix-de-son-Maître avait beau être une enquiquineuse, elle avait raison : sur le front, on se fichait pas mal des ordres. Il y avait trop à faire. Les chefs pouvaient toujours se disputer, les patrouilles continuaient leur travail. Pour une fois, peut-être, les mesquineries de la politique politicienne ne parviendraient pas à détruire ce qu'ils avaient tenté, non sans mal, de construire.

Wren l'espérait avec ferveur.

— Là. Tu sens ?

Au creux de son oreille grandissait une vibration sourde qui se répandait le long de sa nuque comme une délicieuse caresse. On avait quand même reçu son appel. Ou celui d'un autre. Ils n'étaient probablement pas les seuls à avoir mis le nez à la fenêtre. Avec un peu de chance, quelqu'un avait appelé le NYPD et était tombé sur la bonne personne, qui avait su transmettre le message à qui de droit.

— Hummmmf..., grommela l'ours en essayant de se dégager, mais sans y mettre toute sa force

pour ne pas briser la main de Wren. Valère, il faut que j'y aille. On doit arrêter ça !

— Ne bouge pas. Ils arrivent.

« Ils », en l'occurrence, c'était un couple qui avançait d'un pas souple et nonchalant, mais sans perdre de temps. Wren avait presque l'impression d'entendre, en arrière-plan, la musique d'un vieux western — le crissement de la neige remplaçant celui du sable.

En quelques minutes, le couple fut sur les lieux de l'incident. Le chien bondit aussitôt vers celui dont le long manteau dissimulait mal une queue fine et souple. Une décharge de Courant fusa, propulsant l'animal dans les airs. Celui-ci retomba sur son arrière-train et regarda son maître, hébété, avec l'air de demander : « C'était quoi, ça ? »

— Pas la faute du chien, murmura Wren.

O.P. lui répondit par un grognement qui exprimait avec éloquence sa désapprobation. Même lorsqu'il était de bonne humeur, le démon n'aimait pas les chiens. Elle ne lui en avait jamais demandé la raison.

Queue-de-Serpent agita ses mains, qui se révélèrent être des griffes à faire pâlir de jalousie O.P., et qu'il maniait avec une aisance stupéfiante. Wren n'avait vraiment pas la moindre idée de l'espèce à laquelle le Fatae pouvait appartenir, mais elle était sûre d'une chose : c'est qu'elle n'aimerait pas le rencontrer de nuit, dans une allée obscure. Et d'ailleurs, pas même de jour au beau milieu d'une avenue.

Voyant que le Fatae maîtrisait la situation, le Talent qui l'accompagnait se détourna et approcha de la victime, mains tendues, pour montrer qu'il venait en ami.

Lorsqu'il passa sous le réverbère, la lumière l'éclaira pleinement, et Wren aperçut alors un second brassard, près de celui que portaient les équipes de surveillance. Blanc, avec une croix rouge. Un médecin. Ça, c'était intelligent ! Il était probable que l'idée ne venait pas du Quad, qui ne mettait jamais les pieds sur le terrain, mais des patrouilles elles-mêmes. La croix était un symbole que tout le monde pouvait identifier sans peine.

— Bon, ils ont la situation sous contrôle, annonça-t-elle au démon, dont elle sentait les muscles frémir encore du besoin de se jeter dans la mêlée.

— Regarde.

L'un des vigiles était au sol, immobile. Le chien avait disparu. Wren pria pour qu'il ne serve d'apéritif à personne. Le second agresseur reculait lentement, en boitant légèrement, face à Queue-de-Serpent qui avançait sur lui. Deux pas de plus, et il trébuchait sur le trottoir, quittant enfin la rue.

Se détournant de son patient, le médecin fit un geste impatient en direction de son partenaire, pour lui signifier de ne plus jouer avec sa marionnette et de venir l'aider. Le Fatae hésita, visiblement désireux d'achever ce qu'il avait commencé. Le médecin renouvela son geste. Frustré, son compagnon agita la queue, puis s'écarta à regret de l'homme.

Libéré, celui-ci fit volte-face et disparut dans l'ombre. La neige qui avait recommencé à tomber étouffa rapidement le bruit de ses pas.

Cependant, le médecin se penchait et prenait la victime dans ses bras. Secondé par son partenaire, il se dirigea vers le bas de la rue, sans doute pour y chercher du secours. A cet instant

seulement, Wren songea à leur proposer de se réfugier ici, au chaud. Mais ils étaient loin, déjà, et puis elle ignorait ce que contenait la boîte à pharmacie d'O.P.

— On devrait...

— Hors de question qu'on leur coure après.

O.P. retroussa ses babines noires et darda ses yeux rougeoyants sur Wren, qui lui répondit par une grimace.

— Allez, rentre.

O.P. referma la porte, puis fila vers la fenêtre qu'il claqua avec un geste plus violent que nécessaire.

— Tu as peut-être raison, lança le démon, avec un rictus de satisfaction. Ce déchet humain va aller raconter partout qu'il vaut mieux ne pas se frotter à nous.

— Sûr, acquiesça Wren, avec une pointe de tristesse dans la voix.

Elle reprit sa place sur le pouf, les jambes repliées sous elle. Posant son menton sur ses mains, elle regarda la fenêtre d'un air absent.

— Ça leur apprendra à se méfier de nous. Ils vont comprendre que nous sommes dangereux. Vraiment dangereux.

Même sans l'Equipe de la Trêve pour les soutenir et les guider.

— Tu crois que c'est une mauvaise chose ?

Visiblement, O.P. n'était pas de cet avis. Encore énervé par l'incident, il marchait de long en large dans la pièce, touchant au passage le moindre objet, comme pour se rassurer.

Ses pattes bougeaient avec une agilité remarquable, et Wren songea que celui ou celle qui avait créé les démons avait pensé à les doter de véritables outils de préhension.

— Mauvaise ? reprit-elle en écho. Non. Ce n'est pas une mauvaise chose. Ce soir, ils ont sauvé une vie.

Elle n'avait rien contre la violence. En tant qu'instrument.

— La question est : où s'arrête-t-on ? Quand crie-t-on : « ça suffit, on rentre au bercail » ?

— Quand ils ont tous fichu le camp.

O.P. était catégorique. Wren aurait aimé être aussi sûre. Travailler avec Sergueï lui avait appris à réfléchir aux conséquences avant d'agir. Sinon, la moindre vague que vous déclenchiez risquait de se retourner contre vous et de déferler avec la puissance d'un tsunami.

Rien n'était simple. Surtout ce qui paraissait simple.

— Ça ne suffira pas à les arrêter.

Elle le suivit du regard.

— Ces vigiles sont comme des fourmis. Nous devons trouver qui les nourrit. C'est bien ce que la Trêve est censée faire, non ?

— La Trêve est rompue.

L'ours cessa de déambuler, au grand soulagement de Wren dont la nuque commençait à être

douloureuse, et se décida enfin à s'asseoir sur le second pouf.

— Et qui l'a rompue ?

Elle l'ignorait. En revanche, elle avait sa petite idée sur la personne qui saurait trouver la réponse. Sauf qu'en rejetant sa collaboration, elle avait perdu le droit de faire appel à lui.

— Non, je t'assure, tu as fait ce qu'il fallait. La patrouille s'en est parfaitement occupée.

C'était sans doute la première fois de sa vie que Bart s'efforçait de reconforter quelqu'un. Et cela avait le don d'agacer Wren. Elle préférait que l'Indépendant se montre, disons, décapant. Caustique. Le fait même qu'il n'ait pas été exaspéré d'apprendre la présence de Wren sur les lieux de l'incident avait quelque chose d'étrange.

Wren n'arrivait pas à déterminer si O.P. regrettait de ne pas être intervenu ou s'il se sentait coupable de n'avoir pas réagi. Il aurait pu la repousser, bien sûr, mais en lui brisant le bras. Alors, il se serait senti encore plus coupable.

Pour l'instant, ils se trouvaient dans l'appartement de Bart, à boire un café à vous faire friser les cheveux. Tassé sur lui-même, le représentant de Manhattan avait mauvaise mine : une barbe de plusieurs jours s'étalait sur son menton, et ses yeux étaient bordés de rouge. Il avait l'air d'une route ravagée par une tornade — ou d'un type qui vient de se soûler à mort avec des marins en permission. En réalité, il était resté au poste de contrôle de la Trêve jusqu'à l'aube.

Était-il possible que l'ange ait été tué seulement quatre jours auparavant ? Wren fronça le nez et refit le calcul. Non, c'était bien ça.

— Je croyais que l'idée, c'était justement qu'on s'implique ? lança O.P. qui refusait de lâcher prise.

— Ecoute, si la patrouille n'était pas arrivée à temps, alors, oui, tu serais intervenu. Mais laisse-les faire leur boulot. Ça leur donne un but. Et ça montre au reste de la Cosa que même si la Trêve a été rompue, officieusement, nous continuons à travailler ensemble.

Wren haussa un sourcil.

— Officieusement ?

Bart poussa un soupir et s'allongea à demi dans le canapé, dans une position de détente que contredisait la tension perceptible de ses muscles.

— Hmm... Le Conseil jure ses grands dieux qu'il n'a rien à voir avec l'assassinat de l'ange, qu'il n'a pris contact avec aucun groupe étranger à la Cosa, et que les Mages sont aussi écœurés que nous par ce qui se passe. Je cite, bien sûr. Je me demande s'il ne faut pas voir derrière tout ça la main d'un Talent ultra-doué.

— Ou d'un Humain, tout simplement, rétorqua Wren.

O.P. laissa un instant de côté ses obsessions.

— Hé là ! Ne surestime pas ton espèce. Tout ce qui respire est capable de manipulation. Sauf les démons, naturellement.

La jeune femme était incapable de résister à la tentation.

— Quoi, vous êtes plus nobles ?

— Non, moins nombreux et beaucoup moins impliqués. Il y a au moins six générations qu'on a cessé de s'inquiéter de ce que les autres espèces pensaient de nous.

L'ours haussa les épaules.

— Difficile de manipuler la vérité quand tout le monde s'en fiche.

Au cours des dernières vingt-quatre heures, Wren en avait appris un rayon sur les démons. Désormais, elle pouvait se considérer comme Super Experte Démoniaque à l'intérieur de la Cosa. Dommage que personne n'ait besoin de ses services. Et ça n'était pas non plus franchement le type de questions qu'on trouvait dans le Trivial Pursuit.

Elle avait l'impression que son cerveau était en ébullition, comme si elle l'avait oublié trop longtemps au soleil. Et ses yeux picotaient désagréablement. Elle avait passé la nuit à discuter avec O.P. Renonçant à l'idée de dormir, ils s'étaient réfugiés dans un bar pour remplacer l'adrénaline par la caféine, tout en faisant le bilan de tout ce qui avait été dit, fait ou vu depuis le jour où O.P. avait croisé les vigiles pour la première fois — et où Wren avait appelé le numéro indiqué sur les prospectus.

— Tu crois que c'est arrivé à cause de nous ? avait fini par demander Wren, tracassée par une idée qui ne la lâchait pas. Je veux dire, en ne les ignorant pas ? D'habitude, c'est ce qu'on fait, non ? On tourne la tête et ils finissent par renoncer. Ou quelque chose d'autre les attire, ou...

Ou les Talents disparaissent les uns derrière les autres, noyés, écrasés, brûlés, gazés, abattus comme des lapins...

— Ça va, j'ai compris. Tu es contre le coup de l'autruche.

— Pas toujours.

Une ombre traversa fugitivement les yeux rouges du démon.

— Tu l'as dit toi-même. Très souvent, les bourreaux finissent par s'ennuyer et partir. Les victimes perdent tout leur charme quand elles cessent de crier, ou qu'elles n'ont plus rien à donner...

Wren considéra son compagnon en papillotant des yeux. Son cerveau épuisé butait sur les mots que celui-ci venait de prononcer.

— C'est un angle que nous avons omis de considérer, non ?

— Quoi, crier ?

— Non. Les avantages. On a parlé de racisme, d'intolérance, de discrimination, et blablabla... Mais si c'était plus élémentaire que ça ?

— Cui bono ?

— Euh...

— A qui profite le crime, en latin, expliqua patiemment O.P.

— Exactement. Donc, qui pourrait avoir intérêt à nous écraser ?

— Le Conseil, rétorqua le démon, avant de froncer les sourcils et de hocher lentement la tête. Non. Les soupçons tomberaient forcément sur eux, et ils le savent... C'est trop évident. Tout les désigne, même l'ange assassiné pour rompre la Trêve, parce que seul un Talent aurait pu faire ça, n'est-ce pas ?

Wren acquiesça.

— Depuis le début, tout a été organisé pour qu'on les soupçonne, reprit O.P., d'un ton songeur.

Et qu'ils nous soupçonnent, eux.

— Donc ?

— Donc ? dit l'ours en écho.

Parvenus à ce stade, ils avaient réglé leurs consommations et galopé tout droit chez Bart pour lui refiler le bébé. Non seulement le Talent habitait à proximité, mais il était particulièrement doué pour démonter les théories des autres.

Wren ne fut pas déçue.

— Donc..., proféra Bart. Intéressant, vraiment. Comme tout le monde, j'adore les histoires de conspiration. Le hic, c'est que je ne vois pas qui pourrait se frotter les mains en nous regardant nous bouffer les uns les autres.

— Le gouvernement ? proposa Wren, à court d'inspiration.

Bart faillit éclater de rire.

— Le gouvernement se fiche pas mal de nous. Personne ne s'est jamais intéressé à la Cosa : ni les démocrates, ni les républicains, ni les communistes, ni les fascistes... On ne peut pas servir d'épine à planter dans le pied des autres, ni même de fumier pour fertiliser une terre promise.

— Charmante image, grommela O.P. en plissant le museau de dégoût.

Bart haussa les épaules.

— Bien sûr, le gouvernement a de temps à autre recouru aux services d'un Talent. Mais pour autant qu'on le sache, les grands de ce monde ignorent que nous possédons un truc qui ressemble vaguement à une organisation. Pour eux, les Talents sont des sortes de marionnettes perdues au milieu de la population. Pas de raison qu'ils changent d'avis.

— M'étonnerait qu'ils soient aussi cool avec les Fatae. S'ils connaissent leur existence, évidemment.

— Sûr que s'ils savaient, vous seriez déjà classés dans la catégorie des immigrés clandestins, inutiles économiquement et dangereux socialement, approuva Bart. Des chemises brunes vous ont-elles approchés ?

O.P. retroussa ses babines, dévoilant des canines étonnamment réconfortantes.

— Qu'ils essaient, pour voir.

Wren esquissa une moue que le démon aperçut.

— Tu m'avais dit que je pouvais faire ce que je voulais aux hommes, du moment que j'arrêtais de manger des chiens.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit ! s'époumona Wren en faisant pivoter son fauteuil pour darder des yeux outrés sur le misérable.

— Les enfants ! Revenons à nos moutons, s'il vous plaît.

Le démon et la Solitaire s'observèrent avec défiance, puis l'ours tira une langue d'un beau bleu foncé vers la jeune femme, qui répondit par une grimace éloquente.

— Allons, les enfants ! Faites ça pendant la récré, pas pendant le travail, voulez-vous ?

— D'ac.

Wren se retourna et se concentra de nouveau entièrement sur l'affaire en cours.

— Donc, si je nous résume, on doit trouver quelqu'un qui sait qu'il existe un truc nommé Cosa, comment nous manipuler, et qui a quelque chose à gagner en agissant de la sorte.

— Le Conseil, le Conseil et encore le Conseil, rétorqua O.P. en soulevant un chapeau invisible en direction de Wren. Ne t'en déplaie.

— Hmm.

Wren sentit un fourmillement désagréable sur la nuque, qui n'avait rien à voir avec le fait qu'elle n'avait pas eu le temps de prendre une douche, ce matin.

— Oui ? s'enquit Bart en la dévisageant.

— Je ne sais pas. Tu as un téléphone ?

Bart la dévisagea comme si elle venait de se transformer en nain vert à pois roses.

— Dans le bureau, au bout du couloir.

— Merci.

Parfois, elle oubliait que tout le monde ne transformait pas les systèmes électroniques en une masse de fils fumants et grésillants simplement en se tenant à côté. En réalité, c'était souvent une question d'orgueil : plus votre Courant était pur, plus vous aviez de chance de bousiller un appareil juste en le regardant. Wren était très forte : elle avait réduit à néant trois téléphones portables de Sergueï rien qu'avec un frémissement de ses filaments. Bart ne se situait pas au même niveau.

En posant cette question, elle n'avait pas eu l'intention d'humilier l'Indépendant, encore moins de lui rappeler qu'elle était plus puissante que lui. Simplement... Ah, et puis flûte ! Renonçant à s'expliquer, Wren partit en direction du bureau.

L'appartement de Bart ressemblait au sien : plutôt vide et chichement décoré. Elle s'arrêta devant le téléphone, une chose en plastique beige qu'on vendait dans les bazars pour 9,99 dollars. Le système de protection était minimal. Pas de répondeur non plus — sauf si Bart recourait au service de messagerie de la compagnie, ce qui était, sans doute, la chose la plus censée à faire quand on était un Talent.

Une rapide inspection de la pièce lui indiqua que l'Indépendant ne possédait pas non plus d'ordinateur. Donc : ou bien Bart ne contrôlait pas si bien que ça son Courant, ou bien il gérait ses affaires en direct. Ou les deux.

Se centrer. S'enraciner. Contrôler. Doucement, Wren effleura ses filaments, rassurée de les sentir si paisibles, malgré la démangeaison qui persistait sur sa nuque et la vague nausée qu'elle ressentait à l'idée de ce qu'elle allait faire. Soulevant le combiné, elle composa un numéro qu'elle avait, à contrecœur, mémorisé.

La sonnerie retentit. Une fois, deux fois... A la troisième, un déclic se produisit et le répondeur se mit en route.

— Vous connaissez mon numéro, vous savez qui je suis. Dites-moi ce que vous voulez.

Wren ne put s'empêcher de sourire. Charmant message. Elle en avait un autre pour lui.

— André. Wren Valère. Le temps d'acquitter sa dette est venu. J'ai besoin d'une réponse.

La question qu'elle lui réservait était simple. Elle espérait seulement qu'il accepterait d'y répondre. Evidemment, elle aurait pu passer par Sergueï, ce qui aurait été probablement plus rapide et plus efficace. Disons qu'elle préférerait traiter en direct avec le diable.

Reposant délicatement le combiné, elle tâta de nouveau son centre. Le fait d'avoir perdu prise sur son filament, la veille, l'avait traumatisée. Cela ne lui était plus arrivé depuis qu'elle était enfant, et encore, pour des raisons fichtrement plus sérieuses.

Trop... Tout était en train de devenir « trop ». Trop d'efforts. Trop de responsabilités. Et pas moyen d'y échapper. Wren avait toujours refusé de croire au destin, au karma — qu'on appelle la chose comme on voulait... Mais elle possédait les contacts dont la Cosa avait besoin dans l'immédiat. Et même si ça lui soulevait le cœur, elle n'avait pas le choix.

Elle visualisa son centre pour reprendre des forces. Les serpents s'enroulaient doucement les uns autour des autres, et le bruit de papier froissé que produisait le frottement de leurs écailles l'apaisa. Un bref instant, elle se demanda comment Bart « voyait » son Courant...

De toute évidence, elle avait encore besoin de quelques tasses de ce breuvage à vous faire sauter les bigoudis.

Lorsqu'elle revint dans la pièce principale, O.P. avait disparu. Que ce tas de fourrure ait osé partir sans lui dire au revoir la choqua légèrement. Ce qui était sans doute idiot, vu qu'ils ne s'étaient pas lâchés d'une semelle, ces derniers temps. Et qu'ils étaient appelés à se revoir très vite. De toute façon, cette carpette n'avait jamais été très portée sur les adieux.

— J'ai pris contact avec une personne qui pourrait nous aider, lança-t-elle en se réinstallant sur le canapé.

D'un geste, Bart lui fit signe de poursuivre, mais elle secoua la tête. Le coup de fil qu'elle venait de passer la mettait suffisamment mal à l'aise. Elle n'avait pas envie, en plus, d'avouer qu'elle avait fait appel à André. Ou plus précisément aux ressources du Silence

— ces mêmes ressources qui lui avaient fait cruellement défaut, il n'y avait pas si longtemps.

A en juger par l'expression de son visage, Bart était plongé dans une discussion télépathique, sans doute avec les autres membres du Quad. Patiemment, Wren attendit de connaître la conclusion de la conférence.

— Je suppose que tu n'as pas envie de venir avec moi au Q.G. ?

Non, elle n'avait pas du tout envie. Sauf que c'était précisément ce à quoi elle s'était engagée : les guider dans l'espèce de valse qu'ils exécutaient entre les Fatae, le Conseil et tous les acteurs de la Cosa que la plupart des Indépendants avaient généralement le bon sens d'éviter. La Trêve était rompue, mais les pourparlers continuaient. Et tant qu'ils continuaient, Lee n'était pas mort en vain. A défaut d'une conviction personnelle, le souvenir de son ami et le sentiment de culpabilité qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver la contraignaient à rester assise à la table des négociations.

Poussant un soupir, elle se leva et prit son manteau.

— Allons-y.

— Tu n'as pas besoin de ton manteau, lança Bart.

Wren eut tout juste le temps de sentir ses tripes se retourner, avant d'atterrir dans l'appartement où se réunissait l'Equipe de la Trêve.

Bon sang, je hais la Translocation, je hais la Transloc...

Haletante, elle essaya de retenir l'atroce nausée qui montait en elle. Raté.

— La prochaine fois, proféra une voix, manifestement dégoûtée, on la laissera prendre le métro, d'accord ?

Un coup violent retentit sur la porte d'entrée, interrompant le brouhaha des discussions.

— Elle est là ?

— Oui.

Celui qui s'était chargé d'ouvrir n'avait, à l'évidence, pas la moindre envie de laisser entrer l'intrus. Sur un geste de Beyl, le gnome dont Wren ignorait encore le nom s'empressa d'aller régler le problème et Sergueï déboula dans la pièce comme une tornade.

Les sept Humains réunis autour de la table se replièrent sur eux-mêmes instinctivement, et les plumes de la griffonne frémirent, comme parcourues par une brise. Seul le folletto, une espèce de Fatae translucide qui jouait le rôle d'agent de liaison entre les patrouilles et le Q.G., resta imperturbable.

Wren se redressa.

— Qu'est-ce qui ne pouvait pas attendre ? s'enquit-elle d'un ton froid destiné à rappeler à son partenaire qu'il était simplement toléré en ces lieux — qu'il était un Profane et qu'il ne pouvait, par conséquent, participer aux délibérations.

Il t'a laissée seule. Il ne t'a pas prise au sérieux. S'il refuse de se protéger lui-même, alors, tu devras le faire pour lui. Mais, bon sang, que c'est difficile !

Il plongea ses yeux dans les siens sans exprimer aucune émotion. Pour la première fois depuis des années, elle était incapable de lire en lui.

— Un appel de... ? le pressa Colleen.

— D'un ami commun, répliqua Sergueï, sans quitter Wren des yeux.

André. Le salaud. Il a appelé Sergueï. Espèce de sale petit lâche...

Evidemment, la dernière fois qu'il avait essayé de la rencontrer, elle l'avait joliment envoyé promener.

— Et qu'avait-il d'intéressant à proposer ?

— Rien de précis.

A l'absence totale de mouvement sur son visage, Wren devina qu'il fallait comprendre exactement le contraire.

— Disons qu'il a une proposition à faire. La situation des agents manquants est plus grave encore qu'on ne l'imaginait.

Sergueï se redressa de toute sa taille, avant de relâcher légèrement les épaules. Le geste aurait pu passer inaperçu, mais aux yeux de Wren, il signifiait que son partenaire tenait à éviter l'affrontement. Que cette affaire était beaucoup trop importante pour qu'il laisse ses sentiments

interférer.

— On refuse de lui donner des réponses précises, en plus des fausses informations ou des retards dont son département est victime depuis quelque temps. Disons que ça attise sa curiosité. Comme tu le lui as suggéré, il a décidé de mettre sur l'affaire ses meilleurs enquêteurs. En l'occurrence, sa meilleure enquêtrice.

Sergueï fronça imperceptiblement les sourcils.

— S'il y a quelque chose à savoir, alors Darcy saura. Ou alors, elle saura obtenir l'information d'une personne qui ne sait pas qu'ils savent. Ou encore, elle saura assembler les pièces du puzzle et deviendra, par conséquent, la première à savoir ce que personne ne sait.

Wren acquiesça. Elle avait parfaitement suivi.

— Et ce qu'elle saura, elle le rapportera à notre ami commun ?

— Sans aucun doute.

— Parfait.

D'un air absent, elle tira la chaise près d'elle pour inviter Sergueï à venir s'asseoir. Ce n'était pas franchement l'accueil du genre « bienvenu à la maison, mon chéri », mais compte tenu de la situation, ce n'était déjà pas si mal.

Autour d'eux, la discussion avait repris au point où elle s'était interrompue, à l'arrivée de Sergueï.

— De toute façon, proclama Beyl, nous devons afficher une position officielle qui...

Wren et Sergueï écoutèrent sans intervenir. A mesure qu'au-dehors la lumière déclinait inexorablement, le silence entre eux grandissait et s'alourdissait de tout ce qu'ils ne disaient pas.

A l'instant où les premiers réverbères s'allumèrent, Wren sentit une caresse sur sa main, sous la table. Elle ne bougea pas, ne baissa pas les yeux. Simplement, elle retourna tout doucement sa main, de sorte que ses doigts reposent au creux de sa paume.

Bart déclara enfin qu'il était inutile de poursuivre, qu'au stade où ils en étaient, continuer à discuter revenait à hurler dans le vent.

— Allons dormir. Nous reprendrons demain.

Wren n'avait pas l'intention de reprendre le lendemain. Demain, elle serait parfaitement inutile. Parce que ce n'était pas d'elle qu'il avait besoin, mais d'Henry Kissinger. Sous stéroïdes.

Ramassant leurs manteaux sur le canapé, ils quittèrent l'immeuble sans avoir prononcé un seul mot. Colleen avait proposé de les ramener chez eux en Translocation, mais ils avaient décliné la proposition. Une Translocation par jour était déjà trop aux yeux de Wren. Elle préférait braver les intempéries, affronter la neige, subir la foule dans le métro, et abîmer irrémédiablement ses chaussures, plutôt que de se retrouver avec l'estomac à l'envers.

— Les retardataires ont droit à un petit briefing ? demanda Sergueï en rompant enfin le silence, après plusieurs minutes de marche.

Les mots étaient peut-être désinvoltés, mais le ton ne l'était pas.

— J'ai eu la nette impression que la conversation est devenue extrêmement polie, quand je suis

entré.

— Comme tu as pu le voir, répondit Wren, sans relever la remarque de Sergueï, le Conseil est toujours à la table des négociations : ils prennent part à la Trêve, techniquement parlant... Mais ils n'écoutent pas. Ils sont là juste pour sauver les apparences. Rick et Susan ne veulent pas me croire.

— Bart, lui, est convaincu que tout le monde lui ment, rétorqua Sergueï sèchement.

— Bah, tu le connais... Et Beyl et Michaela continuent à afficher un bel optimisme de façade qui, pour l'instant, ne mène à rien et risque de finir dans la neige. Littéralement. Dis-moi, tu crois qu'ils vont s'arrêter un jour de tomber, ces fichus flocons ?

Sergueï avait passé un bras autour des épaules de la jeune femme et la maintenait fermement, moins pour la soutenir que pour s'assurer qu'elle n'allait pas disparaître dans toute cette blancheur qui les enveloppait.

Si elle était une fille intelligente, c'était ce qu'elle ferait, là, tout de suite. Mais probablement n'était-elle pas assez intelligente.

Un bus se rangea contre le trottoir. Sergueï la poussa vivement en avant en brandissant une carte de transport, avant même qu'elle ait le temps de plonger une main dans sa poche. Et... il prétendait que c'était elle, la magicienne ?

Le véhicule était bondé. Sergueï s'accrocha à la barre et attira Wren contre lui.

— Donc, qu'est-ce qu'André a dit, exactement ?

Il fallait bien qu'elle pose la question un jour ou l'autre. Même si elle n'avait pas la moindre envie d'aborder un sujet qui pouvait, ne serait-ce que très vaguement, prendre une tournure personnelle. Et question « tournure personnelle, ce sujet-là risquait de s'en rapprocher dangereusement.

— Quand nous serons à la maison, se contenta-t-il de répondre.

Wren ne répliqua pas et, les yeux fixés sur la vitre embuée, se laissa bercer par les cahots. La moiteur qui montait des corps serrés les uns contre les autres l'engourdisait. Le bus donnait l'impression de glisser dans un grand néant noir, sans fin ni repères.

Cependant, tout passager chevronné sait d'instinct quand vient le moment de descendre. Et Wren était incontestablement une passagère chevronnée. Deux rues avant son arrêt, elle se redressa et commença à se frayer un chemin vers la sortie, à l'arrière.

Les flocons étaient devenus moins denses et les réverbères dessinaient des halos lumineux sur le manteau blanc. Un instant, Wren oublia son exaspération contre l'hiver interminable et put apprécier le jeu d'ombres sur la neige, sans que surgisse aussitôt dans son esprit l'image d'un ange éventré qui se vidait de son sang.

L'appartement était silencieux, à l'exception du faible bourdonnement qui s'élevait des radiateurs. Aucune voiture ne circulait dans la rue, et les bruits de l'avenue, au loin, leur parvenaient assourdis. Pour la première fois depuis plusieurs mois, Wren éprouva ce sentiment de paix que son appartement lui procurait naguère.

— Ça marche, annonça-t-elle avec satisfaction.

— Pardon ?

Sergueï s'immobilisa, l'écharpe à demi défaits, et la dévisagea.

— La nuit dernière, je me suis souvenue d'une incantation que Neezer utilisait sur nous, juste avant les examens. Pour qu'on cesse de stresser et qu'on se concentre sur les questions.

— C'était tricher, non ?

Sergueï n'avait jamais rencontré le mentor de Wren, mais il savait que c'était un homme d'une profonde honnêteté. La jeune femme secoua la tête.

— Non. Si le sortilège avait affecté la mémoire, s'il nous avait rendus plus intelligents, peut-être... Ça nous détendait simplement, un peu comme de l'encens, mais sans bâtonnet ni parfum.

— Et c'est ce que tu as fait ici ?

— En quelque sorte, oui. Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé avant.

Suggérer qu'elle avait subi une pression considérable ces derniers temps, et que son processus de réflexion logique en avait été forcément perturbé, ce n'était sans doute pas la remarque la plus intelligente à formuler dans l'immédiat. L'amour ne rend pas obligatoirement idiot.

— Wren...

— Hmm ?

— Je t'aime.

La jeune femme ouvrit de grands yeux, puis laissa échapper un soupir.

— Je sais.

Peut-être était-ce simplement l'effet de l'incantation, mais Sergueï sentit le point entre ses omoplates se dénouer. Wren acheva d'ôter son manteau et lui prit le sien des mains.

— Tu as faim ?

— Très.

Appuyé au mur, il la regarda accrocher les vêtements dans le placard.

— Alors, ça y est ? Tu as repiqué à Noodles ? Elle lui décocha un sourire qui le rendit subitement nerveux.

— J'ai de quoi manger dans le frigo.

Il fit le geste de tomber à terre, foudroyé, et elle éclata de rire.

— Je sais. O.P. a craqué et il a passé commande par téléphone. Donc, je n'ai plus d'excuse... C'est lui qui a choisi ce que je devais manger.

— Que Dieu nous protège !

— Hmm... En tout cas, il y a du poulet et des légumes frais, et Dieu sait quoi encore...

Poussant doucement la jeune femme vers une chaise, Sergueï ouvrit la porte du frigo.

— Alors, André ?

— Il m'a appelé.

— Oui, j'avais compris.

Sergueï rinça les escalopes de poulet sous l'eau, puis les sécha avec du papier absorbant. Il

avait parfaitement conscience de retarder le moment où il lui faudrait répondre. Pourtant, il n'avait aucune raison d'en vouloir à Wren. En son absence, celle-ci avait directement fait appel à une source potentiellement utile, voilà tout. Elle n'avait pas cherché à le contourner. Oh, bien sûr, elle avait pris contact avec une source qu'elle avait... Euh, non, supprimer ça ! Une source que lui avait décidé d'abandonner pour se consacrer entièrement à elle, à sa sécurité et à son bien-être.

C'est précisément pour préserver ce bien-être, et celui des siens, qu'elle a recouru à André. Ce que tu aurais fait toi-même, non ? Pour l'aider, pour la protéger. Alors, pourquoi t'énerves-tu ?

Il s'était éloigné d'elle. Et elle l'avait laissé revenir. Mais s'il s'était présenté les mains vides, sans informations, lui aurait-elle ouvert la porte aussi facilement ? Il avait toujours cru qu'il serait celui qui possédait les contacts, les renseignements, la maîtrise des situations. Il avait toujours été convaincu que Wren aurait besoin de lui, même lorsqu'elle aurait atteint sa maturité professionnelle.

Or, c'était le contraire qui s'était produit. Elle s'était éloignée. Et il en souffrait. Son ego, ses sentiments en souffraient — et tout ce qui se trouvait entre ces deux pôles.

Sergueï étala les blancs de poulet sur la planche à découper, toujours absorbé dans ses pensées. Il n'essayait plus de gagner du temps. Il réfléchissait. La logique avait sur lui un effet apaisant. Une fois qu'il avait repéré les failles et les incohérences, et qu'il les avait éliminées, sa colère disparaissait.

— Comme je te l'ai dit, André n'a aucune information sur l'agression. Il va mettre Darcy sur l'affaire.

Il marqua une pause, le temps de choisir un couteau et de vérifier que la lame était suffisamment affûtée, la faisant glisser sur la chair du poulet. Satisfait, il entreprit d'émincer les filets.

— Darcy excelle dans la recherche d'informations, comme toi dans le cambriolage. S'il existe, quelque part à l'intérieur du Silence, ne serait-ce qu'une minuscule donnée sur la mort de l'ange, elle la découvrira.

Sergueï avait littéralement l'impression de voir les rouages du cerveau de Wren engranger les renseignements qu'il venait de lui fournir — et établir une connexion entre l'existence de Darcy et les réserves de connaissances quasi inépuisables de son compagnon. Un bref instant, il regretta un peu mesquinement de lui avoir dévoilé ce secret. Heureusement, il avait d'autres tours de magie en poche.

— Est-ce que tu penses...

— Que le Silence a quelque chose à voir avec toute cette histoire ? Que ce sont eux qui ont brisé la Trêve ?

Méthodiquement, il continuait à débiter la viande en fines tranches.

— C'est possible. Reprenons ton raisonnement : qui connaît l'existence de la Cosa ? Grâce à moi...

Il ne put empêcher l'amertume de percer dans sa voix.

— Grâce à moi, ils savent, désormais. Profitent-ils d'une Cosa divisée et prête à s'autodétruire ?

Il hocha la tête.

— Hmm... Je ne vois pas comment, ni pourquoi. Ça n'a pas de sens. En dépit de leurs querelles internes, ils sont encore du côté des Bons, Zhenchenka. D'accord, ils sont autoritaires et arrogants, mais la raison même de leur existence, c'est d'aider les innocents et les victimes. De réparer les torts, pas de les provoquer.

Il avait passé quasiment autant de temps avec eux qu'avec Wren. Par conséquent, il savait exactement de quoi il parlait.

— Et tu penses qu'une organisation comme celle-là ne peut pas être... euh... sub... sub-quelque chose ?

— Subvertie ?

— Hmm...

Il en était arrivé à se poser la question dans les derniers temps, juste avant de quitter le Silence.

— Je pense que c'est très improbable. C'est facile de corrompre un homme, un individu. Et c'est presque aussi facile de corrompre une petite équipe dirigeante, comme celle du Conseil, par exemple. Mais une bureaucratie ? Ce n'est pas impossible, bien sûr, mais fichtrement difficile. Et une bureaucratie avec autant de niveaux de pouvoir différents, autant de freins et de contrepoids constitués par les multiples départements qui fonctionnent de manière autonome ?

— Hmm...

Il lui lança un regard soupçonneux. Sans le vouloir, Wren venait d'adopter un ton que Margot Valère avait dû fréquemment employer avec sa fille.

— Cher partenaire, tes mots sont justes, mais ta voix manque d'assurance.

Elle avait raison, et cela l'agaça prodigieusement.

— Ecoute, si subversion il y a, elle n'a pu venir que d'un seul homme. Duncan.

— Duncan ?

Avait-il jamais mentionné ce nom devant elle ? Non, bien sûr, puisque c'était un nom qu'on n'osait même pas formuler en pensée.

— Le Grand Chef. Celui qui est presque tout en haut de la chaîne. Et quand je dis « haut », je veux dire « très haut ». A côté de ce type, Mme Howe est une enfant de chœur.

Sergueï ne plaisantait pas. Il n'exagérait même pas. Duncan était une légende au sein du Silence — au sein d'une communauté qui ne croyait pas aux mythes, ni à quoi que ce soit d'autre qu'à l'huile de coude, au savoir-faire, à l'argent et aux armes, si nécessaire.

Dans sa main, le couteau formait une masse compacte, infiniment plus légère que celle de son pistolet. Soudain, c'était comme si sa paume réclamait le contact rassurant et glacé de l'acier. Certes, avec l'entraînement qui était le sien, une arme blanche ferait tout aussi bien l'affaire. Mais nul couteau ne pouvait avoir le champ d'action d'un pistolet.

De son pistolet.

— Wren, ma chérie, je suis prêt à mourir pour te protéger. Mais je ne te serai d'aucun secours si tu ne m'accueilles pas. Si tu ne me fais pas confiance.

L'honnêteté le contraignit à ajouter :

— Mort, je ne te serai d'aucun secours non plus. Et si Duncan est impliqué... Alors, je mourrai. A l'instant même où il le jugera nécessaire.

Inutile de s'attarder sur cette voie. Parce que, si on allait dans ce sens, ils pourraient tous être morts demain.

— Est-ce que, par hasard, O.P. aurait pensé à commander de l'ail frais ? se contenta-t-il de demander à voix haute.

Ce n'était pas parce que l'homme de votre vie vous avait préparé un dîner que l'ardoise était automatiquement effacée. Mais disons que cela pouvait rendre plus charitable. L'estomac de Wren laissa échapper un bruit particulièrement disgracieux, et elle gloussa dans son oreiller.

— Quelle créature délicate tu es ! commenta Sergueï avec un soupir.

Elle tourna son visage vers lui.

— Je n'ai jamais prétendu être délicate. Je n'ai jamais prétendu être une femme dépourvue de système digestif sonore. De plus, cher ami, je crois me souvenir d'une certaine odeur nauséabonde qui aurait pu ravir un loir, émise par vous il y a quelques mois, à la suite d'une énorme assiette de « ziti al fredo ». Et ne dis pas que je ne t'avais pas prévenu des conséquences !

C'était idiot, mais c'était précisément d'idioties dont elle avait besoin dans l'immédiat. Et manifestement, Sergueï était dans le même état d'esprit.

— Hé ! On dirait que la lune de miel est officiellement terminée, si on en est au chapitre des fonctions corporelles !

— C'est toi qui as commencé ! De toute façon, moi, je n'ai pas envie de faire comme si elles n'existaient pas. Ce serait un peu bête, non ?

Outre que cela vous prédisposait à l'indulgence, le fait qu'on vous prépare un dîner avait un autre résultat. Pour Wren, du moins. A savoir que la soirée se terminait invariablement au lit. Sur ce plan-là, Sergueï n'avait pas de souci à se faire. Ces derniers temps, elle était prête à l'entraîner — ou à se laisser entraîner — à la moindre occasion.

Et c'était du sexe, juste du sexe. Merveilleux, fabuleux. Sans Courant. Et si on lui avait demandé son avis, Wren serait restée là, au lit, jusqu'à la fin de ses jours. Enfin, au moins un mois.

Parce qu'il y avait aussi le travail. Enfin, le bon côté de la chose, c'est que désormais, ils pouvaient travailler nus et en sueur, après l'amour. Wren se pencha et ramena sur leurs corps frissonnants la couverture verte qui avait roulé jusqu'au bout du lit. Une lueur étrange filtrait entre les lourds rideaux de velours, comme si l'aube s'efforçait de poindre au milieu des ombres de la nuit.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

Sergueï se tourna pour regarder le réveil posé sur la table de nuit. Lentement, elle fit glisser ses doigts le long du dos de son compagnon, juste pour le plaisir de voir sa peau frémir.

— 3 h 30. Bon sang, femme ! Tu es frigorifiée ! Donne-moi ta main que je la réchauffe...

Il enferma ses doigts dans ses larges mains.

— Comment peux-tu être aussi froide, avec tout ton Courant ?

— Je ne sais pas. Personne n'a jamais pensé à étudier les effets du Courant sur la circulation sanguine. D'ailleurs, je ne pense pas qu'il y en ait. En tout cas, on ne m'a jamais demandé de participer à des tests.

Il était trop tôt pour songer à se lever, trop tard pour espérer vraiment dormir. Wren essaya de se souvenir s'il avait encore un peu de ce café à faire friser vos bigoudis.

— Vous devriez avoir votre propre service médical, à Saint-Vincent, déclara Sergueï. Et une unité de recherches...

— Tu crois qu'on n'en a pas ?

Il s'interrompit une fraction de seconde.

— Non, parce que si c'était le cas, il serait financé par le Conseil, et par conséquent, personne n'aurait confiance dans le travail accompli.

Elle éclata de rire, en grande partie parce que c'était vrai.

— Plus sérieusement, j'aimerais que vous ayez des médecins. Ce qui n'est pas le cas, je crois ?

— On en a, mais pas beaucoup.

Elle ne retira pas sa main, laissant la chaleur se diffuser agréablement à travers sa paume. Ils avaient recommencé à se parler. Et c'était bon.

— Parce que tu peux survivre à la formation, mais après, travailler dans un hôpital, c'est une autre paire de manches. Trop de stress, trop de choses qui peuvent faire pffft ! Et trop de gens blessés quand les choses font pffft ! Donc, le Talent qui éprouve l'envie de soigner se passe de diplômes traditionnels. En fait, dans la plupart des cas, on se soigne soi-même, du mieux qu'on peut.

Effectivement, il l'avait vue guérir quelques blessures externes, sans gravité. Et il savait qu'elle avait tenté de soigner des plaies internes, avec un résultat mitigé.

— Et puis, poursuivit-elle, il existe une dizaine de médecins suffisamment familiers avec l'anatomie du Solitaire moyen pour ne pas fuir à l'autre bout de la planète quand ils en auscultent un.

— Est-ce si différent ?

Wren sentit une certaine tension s'installer en elle. Les Talents étaient capables de supporter un niveau d'électricité qui tuerait un Profane, et Sergueï le savait mieux que quiconque. Jusqu'à présent, cependant, elle ne lui avait jamais fourni aucun détail à ce sujet, tout simplement parce qu'elle n'en avait pas ressenti la nécessité. Et qu'il n'avait pas eu l'air de s'y intéresser. Ils étaient en train d'aborder un terrain dangereux, et Wren se demanda si son compagnon en avait conscience. Un instant, elle hésita à changer de sujet de conversation, avant de se résoudre à lui répondre.

— D'après Bonnie, nos organes sont protégés par un truc qui les isole du Courant. Un truc visqueux, comme des mucosités. Beurk... Je n'aime vraiment pas en parler ! Bref, le résultat d'une évolution bizarre qui nous empêche de mourir avant de nous reproduire.

— Sympa.

Il se pencha pour déposer un baiser sur son front.

— Dommage qu'on ne puisse pas vendre le procédé et...

Il se tut, visiblement intéressé par la perspective commerciale qu'il venait de suggérer, puis il frissonna.

— Euh, non... Oublie ce que j'ai dit.

— Je viens de l’effacer de ma mémoire, répliqua Wren, en proie à un malaise identique.

Elle se rapprocha de son compagnon.

— De toute façon, reprit-elle avec l’idée de lui faire perdre le fil de ce qu’elle disait, ce n’est pas de ma situation médicale que je m’inquiète, mais de la tienne. J’y ai beaucoup réfléchi, tu sais, pendant que tu étais en voyage.

— Oui ? répliqua-t-il en la regardant intensément.

Flûte... Question distraction, il faudrait qu’elle révise sa tactique. Mais bon, quand le vin était tiré, il fallait le boire, non ? Avant de perdre tout courage.

— Oui.

D’un geste tendre, il tendit la main et écarta les cheveux emmêlés qui cachaient le visage de sa compagne. Wren le laissa faire sans dire mot — ce qui aurait dû l’alerter. La jeune femme ne l’autorisait jamais à toucher ses cheveux, sauf si elle était blessée. Ou qu’elle essayait d’éviter une confrontation.

En l’occurrence, il devait s’attendre à ce qu’elle évoque le problème du Courant pendant qu’ils faisaient l’amour. Raison pour laquelle, précisément, elle n’aborderait pas le sujet.

— Tu... Je ne veux pas que tu le prennes mal, et comme je te connais, je sais que c’est ce qui va se passer, mais tu sais, on ne tue pas des anges aussi facilement que ça. Or, c’est arrivé déjà deux fois. Et il y a ce Kirin... Tu as entendu parler du Kirin ? Eh bien, ils n’ont même pas pris la corne qui vaut au moins mille dollars parce qu’ils l’ignoraient, ou parce qu’ils s’en fichaient, ou qu’ils font exprès et... Ecoute, je voudrais que tu quittes la ville. Pars en voyage d’affaires, va voir ta famille, enfin, ce que tu veux, mais pars jusqu’à ce que...

Jusqu’à ce que quoi ? L’orage se préparait, et elle ne voulait pas que Sergueï soit dans les parages au moment où il éclaterait. Son compagnon la dévisagea, stupéfait.

— Wren, les cibles, ce sont les Fatae. Pas les Humains, ni même les Talents.

La jeune femme se raidit dans ses bras.

— La situation va changer.

— Tu le sais de source sûre ?

Il ne remettait pas en cause ses propos. Simplement, il sentait une hésitation dans sa voix.

— Si tu as confiance en moi, et dans mon intuition, c’est le moment de le prouver. Oui, la situation va changer. Et je veux que tu t’éloignes. Maman est partie, déjà, et toi...

Elle se tut, incapable de poursuivre.

— Ma chérie, dit doucement Sergueï, nous avons déjà eu cette discussion. Pas une seule fois depuis que nous nous connaissons, tu n’as laissé entendre que je pouvais être un poids pour toi. Ou que je ne serais pas capable de me défendre. Et là, subitement...

Il esquissa un sourire.

— Pourquoi le sexe te donnerait-il soudain le droit de dire ce que je peux ou ne peux pas faire ?

Elle s’écarta légèrement de lui.

— Non, ça n’est pas ça... Simplement, ça me donne le droit de m’inquiéter à haute voix, plutôt

que de garder ça pour moi et de me faire du souci en silence. Et puis, bon sang, tu es mon partenaire ! Alors, si je sais qu'il va se produire quelque chose de particulièrement dangereux, et que pour se battre, les poings et les pistolets ne seront pas suffisants, je dois le dire.

— Sauf qu'ils se battent précisément avec des poings et des pistolets, souligna-t-il. Et aussi des battes de base-ball et des couteaux. Le genre d'armes dont j'ai l'habitude bien plus que toi.

— Oh ! Toi et ta logique ! Tu ne vois pas qu'il n'y a rien de logique ici ? lança-t-elle.

Exaspérée, elle enfouit son visage dans l'oreiller et se mit à trembler de tout son corps. S'il ne la connaissait pas aussi bien, Sergueï aurait pu croire qu'elle pleurait. En réalité, la jeune femme était agitée par un rire convulsif, un peu hystérique peut-être, mais qui indiquait que son sens de l'humour l'emportait sur le goût du drame.

— Tu es bête, murmura-t-il.

— Toi aussi.

Les mots lui parvinrent, assourdis par l'oreiller. Il sourit et caressa les cheveux trempés de sueur.

— Plus on est de fous, plus on rit, non ?

Sans répondre, elle se colla contre son corps et laissa ses mains glisser sur la poitrine musclée. Des étincelles jaillirent au bout de ses doigts et voletèrent au-dessus de la peau soyeuse. Frémissant de plaisir, Sergueï songea à l'extrême concentration dont la jeune femme devait faire preuve pour conserver le contrôle de ses serpents alors qu'elle était occupée à tout autre chose.

A cet instant, elle le prit dans sa bouche, et il oublia tout ce qui n'était pas ce mouvement affolant. Il ne savait pas ce qui lui procurait le plaisir le plus intense, de la caresse des étincelles sur son ventre ou de cette langue qui palpait délicatement sa verge, et qui glissait, et... Comme c'était bon ! Wren...

La bouche allait et venait, les sensations magiques se mêlaient aux sensations physiques. Il sentit son sexe se tendre et se gonfler jusqu'au point où il aurait accepté tout ce qu'elle lui aurait demandé. Et il l'aimait encore plus de savoir qu'il était prêt à tout — et pourtant, de ne rien lui demander.

Non. Ne fais pas cela.

Les anges étaient de sacrés enquiquineurs, c'était connu. Donc, on avait le droit d'ignorer ce que vous susurrerait celui qui était perché sur votre épaule, non ?

Tu es un idiot.

Ce n'était pas de l'idiotie. Depuis près de dix ans maintenant, elle avait pris l'habitude de s'enraciner en lui. Et d'accord, son corps avait souffert, mais globalement, il était en bonne santé. Après tout, elle avait déjà puisé en O.P., et O.P. allait bien. Donc... Sergueï s'empressa de chasser l'ours de ses pensées. Il n'aimait pas du tout l'idée que Wren ait recours à ses « services », même si c'était pour l'épargner, lui.

Non. C'était strictement une histoire entre lui et elle. Le Courant faisait intimement partie de Wren, et cette partie, il voulait la connaître dans ses moindres détails. Le contrôle qu'elle avait de sa magie était parfait, oui, mais il ne pouvait s'empêcher d'en vouloir encore un peu plus. Oh, si

peu !

Idiot. L'ange haussa les épaules avec fatalisme.

Wren, ma chérie, laisse... laisse aller. Juste un peu.

Il sentit la jeune femme se raidir. Posant ses mains sur ses épaules, il se mit à les masser doucement pour la détendre, l'encourager. La rassurer.

Elle avait confiance en lui. Il avait confiance en elle. L'amour ne reposait-il pas sur la confiance ? Il était solide, bien plus solide que cette boule de fourrure sur pattes. Il était essentiel à l'équilibre de la jeune femme. C'était lui qui s'enracinait en elle, pas l'inverse.

Triple idiot, susurra de nouveau l'ange, avant de battre définitivement en retraite.

— Ma chérie, articula-t-il d'une voix rauque. S'il te plaît. Tu me rends fou, si tu savais... Laisse-moi y goûter encore...

En d'autres circonstances, il n'aurait jamais demandé. En d'autres circonstances, elle lui aurait lu la Constitution en entier rien que pour le punir d'avoir osé demander. Mais il la connaissait. Il savait qu'une fois engagée dans une action, elle ne reculait pas.

— Wren, je t'en prie...

Elle l'avait entendu, il le savait. La pression de ses mains sur ses hanches se relâcha un bref instant, puis s'accrut de nouveau. Et la cadence s'accéléra, comme si elle essayait de lui faire oublier sa demande.

— Hmm, ma chérie, tu me fais mourir...

Les mots qu'il n'aurait pas dû prononcer. Il sentit les ongles de Wren s'enfoncer jusqu'au sang dans sa chair. A l'instant où il se rétractait mentalement, le Courant jaillit, vola au-dessus de sa peau et plongea dans sa chair. Ses nerfs frémirent au point de le faire quasiment jouir. Puis il sentit la bouche de la jeune femme glisser une dernière fois le long de sa verge, et une décharge parcourut son corps. Sergueï laissa échapper un long gémissement de plaisir.

— Wren ?

Encore étourdi, il vit confusément une forme blanche quitter le lit et s'éloigner en titubant. Clignant des yeux, il s'efforça de mieux distinguer la jeune femme.

— Tu... Je ne voulais pas...

Elle recula encore d'un pas, comme profondément choquée.

— Tout va bien, ma chérie...

Puis il se tut, tandis que la réaction de Wren faisait enfin sens dans son esprit. Le Courant avait jailli de ses doigts non pas parce qu'il l'avait demandé, ni même en réponse instinctive à son désir.

Mais parce qu'elle venait de vivre ce que les Indépendants redoutaient le plus au monde : elle venait de perdre son contrôle.

— Wren...

La jeune femme avait disparu dans un tourbillon d'étincelles, le laissant seul et désemparé.

— Bon sang !

Rétrospectivement, O.P. était heureux d'avoir remis à plus tard la tâche de se couper les ongles. Parce que quand elle était apparue dans son salon, il aurait risqué de se couper carrément un orteil. Et même chez un démon, les orteils repoussent difficilement.

— Dieu du ciel ! Valère !

La jeune femme s'écroula sur ses genoux et se mit à vomir sur son tapis. L'ours se souvint alors des paroles de Didier : La Translocation n'est pas son truc. Chaque fois, elle dégobille tout ce qu'elle sait.

Il arracha la couverture qui recouvrait le canapé et la jeta sur les épaules de Wren. Pas pour couvrir sa nudité — personnellement, ça ne lui faisait aucun effet, et Wren n'était pas du genre à se vexer pour si peu —, mais plutôt parce qu'il faisait un froid de canard dehors et qu'à l'intérieur, ça n'était pas beaucoup mieux. C'est-à-dire que quand on possède une épaisse fourrure, on ne pousse pas franchement à fond les radiateurs.

— Là, ça va aller...

En fait, vu qu'elle continuait à être agitée de spasmes, ça ne devait pas aller très fort. Mais il ne savait pas, lui, ce qu'il fallait dire aux Talents qui surgissaient de nulle part et se mettaient à rendre leur dîner sur votre tapis. Parce qu'Emily Post n'en parlait pas dans ses bouquins.

— Seigneur Jésus !

— Non, c'est juste moi.

L'ours se trémoussa. D'accord, la blague était un peu usée, mais c'était tout ce qu'il avait en magasin pour le moment.

— Viens avec moi, Valère.

Elle se laissa guider jusqu'à la salle de bains. Puis il lui lâcha la main pour tirer le rideau de douche et ouvrit le robinet d'eau chaude à fond. Ça, c'était un détail dont il se souvenait, après s'être occupé de la jeune femme, pendant l'affaire Frants : elle aimait les douches chaudes.

Il se retourna. Wren n'avait pas bougé et se tenait là, immobile, les pieds nus sur les carreaux froids.

— File là-dedans.

Elle le regarda, complètement perdue au milieu de l'immense couverture qui l'enveloppait.

— Wren Valère ! gronda-t-il. File. Dans la douche.

La jeune femme frissonna, ouvrit la bouche, puis la referma sans rien dire. Avec un soupir, l'ours la prit par les épaules et la poussa doucement dans la douche. Et ça n'était pas parce qu'il avait l'air mignon qu'il n'avait pas de muscles !

En revanche, il retira la couverture une seconde trop tard.

— Bah, de toute façon, il faudra la nettoyer, grogna-t-il en contemplant le désastre.

Puis il tira le rideau et s'assit sur la cuvette des toilettes, déterminé à attendre. Visiblement, la jeune femme était en état de choc. Elle avait besoin de se remettre de son voyage impromptu. Donc, il restait à portée de patte. Juste au cas où.

Enfin, manifestement, Wren avait fini par intégrer ce qu'il lui avait dit. A savoir qu'elle pouvait compter sur lui. En toutes circonstances. Disons que son inconscient s'en était souvenu.

En réalité, Wren ne se souvenait absolument de rien. Son premier et unique souvenir était qu'elle se trouvait sous une douche brûlante, avec... du shampoing pour bébé dans la main.

— « Super démêlant » ? s'enquit-elle d'une voix un peu trop éraillée pour être vraiment la sienne.

— Mes poils font des nœuds, si tu veux tout savoir.

C'était rassurant d'entendre la voix bougonne de l'ours. Elle ouvrit les yeux et découvrit un mur carrelé blanc, un rideau de douche rayé vert et noir et, à ses pieds, une espèce de couverture gorgée d'eau, définitivement fichue.

— Où suis-je ?

— Dans ma douche.

— Comment suis-je arrivée là ?

— Bonne question. J'allais te la poser.

La mémoire lui revint d'un seul coup, et elle émit un bruit à mi-chemin entre le couinement et le hurlement.

— Et n'essaie pas de recommencer à vomir ! menaça O.P.

Ah, vomir... Par conséquent : Translocation. Sauf que cette fois, Wren était à peu près certaine d'avoir réussi sans l'aide de personne. En un sens, c'était rassurant, et puis, ça ouvrait des perspectives, non ? Subitement, elle écarquilla les yeux. Une pensée venait de la frapper. Sergueï ! Je l'ai blessé ! Une image se précisa dans sa tête : Sergueï allongé, en train de la regarder, et autant qu'elle pouvait en juger, nullement blessé.

— J'ai perdu le contrôle... J'ai dit que je contrôlerais, et j'ai échoué.

Elle avait parlé à voix basse, persuadée que le bruit de l'eau la protégerait des oreilles indiscretes.

— Ça arrive à tout le monde de perdre les pédales, Valère.

Fichu démon ! Elle avait oublié qu'il avait l'ouïe fine, parce que en général, il était très doué pour ne pas entendre ce qu'il ne devait pas entendre. Wren essaya de trouver l'énergie de s'énerver, puis considéra que, compte tenu des circonstances, elle n'avait plus franchement le droit de se plaindre pour violation de la vie privée.

— Il y a des morts ? demanda-t-il.

Question assez pertinente. Elle réfléchit un instant.

— Non.

— Donc, tout peut s'arranger. Sors de là, Wren, ou tu vas finir par te noyer.

Elle attendit un moment, comme pour évaluer ses chances de noyade, puis tendit la main et ferma le robinet. Un courant d'air passa sur sa peau ; elle prit alors conscience qu'elle était nue et qu'elle avait froid.

— Tiens.

Une serviette apparut derrière le rideau. Bleue, moelleuse, et suffisamment grande pour l'envelopper des pieds à la tête.

— Merci.

— Tu trouveras de quoi t'habiller. Je vais mettre une soupe sur le feu.

Elle n'avait pas faim, mais l'idée d'avaler quelque chose de chaud et de salé pour nettoyer le goût de bile dans sa bouche — et réapprovisionner ses électrolytes qui devaient être à plat — était plus que tentante.

De plus, impossible de refuser quoi que ce soit à un hôte qui ne vous demandait pas de nettoyer les saletés que vous aviez faites chez lui. C'était prendre le risque qu'il change d'avis et ne vous refile une serpillière.

Wren déplia le bas de jogging rouge qu'O.P. avait laissé pour elle. En le retroussant trois fois et en serrant la ceinture au dernier cran, elle pouvait à peu près marcher sans se prendre les pieds dedans, ni le retrouver au niveau de ses chevilles. Elle préférait ne pas savoir comment cette chose avait atterri entre les mains d'O.P., ni à qui elle appartenait à l'origine.

Le pull, en revanche, c'était un cadeau qu'elle lui avait fait à Noël dernier : des ours polaires en bonnet rouge batifolant avec des pingouins, c'était chou, non ?

O.P. ne possédait pas de cuisine à proprement parler — le contraire l'eût étonnée. Mais enfin, sa gazinière suffisait amplement à réchauffer un peu de soupe.

— Tiens.

Elle prit le bol ébréché que lui tendait l'ours et s'installa sur le canapé. Le tapis avait mystérieusement disparu pendant son séjour sous la douche.

— Hmm, ça fait du bien...

Elle sentait peu à peu la chaleur revenir dans son corps.

— Tu veux en parler ?

— Non.

— O.K. Tu te matérialises chez moi nue comme un ver et aussi déboussolée qu'un marsupilami qui vient de faire les soldes chez Gucci, tu bousilles un tapis que j'avais depuis des années — une antiquité, d'accord, mais ce n'est pas une raison —, et tu ne veux pas me dire pourquoi ?

— Non.

— O.K.

Pendant un instant, on n'entendit plus que les bruits de cuillère et de déglutissement, qui procurèrent à Wren une réconfortante sensation de familiarité. Sa crainte d'exploser en mille morceaux, si elle esquissait un mouvement un peu trop brusque, finit par s'apaiser.

— Tu crois que tu pourrais m'appeler un taxi ?

— Euh... ce n'est pas toi, le taxi ?

Elle décocha un regard noir au démon, qui la fixa sans ciller de ses yeux rouges. Le plus souvent, elle oubliait qu'il n'était pas humain. Ce soir, au contraire, elle était particulièrement consciente de son étrangeté. Pourtant, elle n'en éprouvait aucun malaise. Dans les yeux de son compagnon brillait une tendresse chaleureuse identique à celle qu'elle pouvait voir... dans les yeux de sa mère.

— Ecoute, je ne sais pas ce que tu étais en train de faire, mais tu devais te sentir suffisamment à l'aise pour te balader à poil. Ce qui veut dire que tu étais chez toi... ou chez Sergueï. Si tu étais chez toi et que quelque chose t'a flanqué une trouille bleue au point que tu t'es servie de ton Courant pour t'enfuir, je dirais qu'il y avait cinquante pour cent de chances pour que tu débarques ici, et cinquante pour cent...

Il se tut et réfléchit un instant.

— Euh... Non, soixante-quinze ici, et vingt-cinq là-bas. Sauf que tu n'as pas eu l'air très surprise de te retrouver ici. Et tu ne m'as pas demandé d'appeler Sergueï.

La petite boule noire qui servait de nez à l'ours se mit à remuer à toute allure.

— C'est lui qui t'a fait ça ?

Wren comprit soudain que si elle répondait par l'affirmative, c'en était fini de Sergueï.

— Non !

Le démon cligna lentement des yeux, puis se détendit. De nouveau, il était O.P. Son ami. Son compagnon.

Son démon.

Cela aussi, elle venait de le comprendre.

— Ecoute, tout va bien maintenant. Je voudrais juste rentrer chez moi.

— J'appelle un taxi.

Le taxi que l'ours avait réussi à trouver était propre, le chauffeur sain d'esprit, et sa radio éteinte. Un vrai bonheur.

Wren n'avait pas ses clés. A dire vrai, elle n'avait rien sur elle, mis à part une paire de pantoufles, un jogging qui tirebouchonnait sur ses chevilles, et un élastique en caoutchouc pour maintenir ses cheveux.

A tout hasard, elle pressa le bouton de son Interphone.

Rien.

Alors, elle appuya sur celui de Bonnie.

— Wren ?

— Oui...

La porte vitrée s'ouvrit avec un déclic et Wren se glissa à l'intérieur. Bonnie l'attendait dans

l'escalier.

— Oh, mon Dieu ! Ça va ?

— Juste besoin d'aller me coucher. Seule. Pour un jour. Et peut-être deux.

— Tu veux que je te prépare une soupe ou quelque chose ? Pour le déjeuner ?

L'aube pointait déjà. Wren n'avait pas la moindre envie de penser à la journée qui s'annonçait, encore moins à un quelconque repas.

— Bon, je passerai plus tard, reprit Bonnie. Va dormir.

Wren monta les dernières marches avec l'impression de peser une tonne. Elle se souvint vaguement d'une incantation dont elle s'était servie autrefois pour grimper sans fatigue les escaliers, mais elle était trop épuisée pour se rappeler les paroles exactes. Trop épuisée, même, pour utiliser son Courant.

D'ailleurs, elle ne voulait plus entendre parler de Courant. Jamais.

L'appartement était vide, ce qui ne la surprit guère. Elle lança les pantoufles dans un coin et se dirigea vers la salle de bains pour ôter ses vêtements et enfiler sa vieille robe de chambre. C'était moins chaud, mais l'odeur était rassurante, familière. Son odeur... et celle de Sergueï. Wren repoussa cette pensée. Pas maintenant.

Elle ne lut pas non plus le mot posé près de la machine à café. Simplement, elle le mit de côté, pour plus tard, et pressa le bouton de son répondeur.

— Salut.

Un long silence.

— Bon. Tu peux m'appeler, si tu veux. Ou tu peux venir pour qu'on s'énerve, qu'on crie, qu'on décharge notre trop-plein comme deux adultes émotionnellement surchargés. Ecoute, je...

Elle pressa le bouton « arrêt ». Elle écouterait. Elle lirait. Mais... Pas maintenant.

Ce n'était pas sa faute. Seulement la mienne. Je savais qu'il le voulait et je me croyais suffisamment forte pour me contrôler. Le contrôler.

Pire encore. Pourquoi avait-il désespérément besoin de Courant, au point de risquer sa santé ? Et de mettre en danger sa propre maîtrise du Courant ?

Wren ouvrit la machine à café, y plaça un filtre et le remplit de café en y ajoutant une dose supplémentaire. Elle ne voulait pas penser. Elle ne voulait pas entendre les réponses que son cerveau en ébullition était en train de concocter.

Il l'aimait. Il avait quitté le Silence — et André. Pour elle. Jamais il n'essaierait de faire quoi que ce soit qui puisse la blesser, même s'il était trop stupide pour comprendre qu'elle essayait de le protéger, lui.

Oh, tout ça était absurde ! Mais... une fois que le doute s'était insinué, il progressait inexorablement, dévorant les obstacles que vous jetiez sur son chemin. La vérité, c'était que Sergueï était accro. Ou sur le point de le devenir. Or, les drogués étaient incapables de maîtriser leur propre destin.

Particulièrement si d'autres connaissaient ses besoins, ses manques. Aujourd'hui, Sergueï était

accro à son Courant à elle, mais si elle refusait de le lui donner — et si son besoin grandissait...

Pire encore. Peut-être que ce besoin existait déjà depuis longtemps et qu'elle n'était que la source d'approvisionnement la plus récente de Sergueï... Lorsqu'il était au Silence, il travaillait avec des Talents. S'il était déjà intoxiqué...

Bon, il fallait procéder par ordre. D'abord, Sergueï avait quitté le Silence. Puis il s'était associé avec elle et il avait pénétré dans l'univers des Indépendants.

A travers elle, il avait fait la connaissance d'un certain nombre de Talents. Et quand elle avait accepté de s'impliquer dans la Cosa, il l'avait suivie. Pourquoi ? Par amour ?

Sergueï était d'abord et avant tout un homme d'affaires. Donc, il pensait en termes de profit. Pour ça, elle pouvait lui faire confiance.

Et la question du profit était bien celle que tout le monde se posait en ce moment, n'est-ce pas ?

Non.

Wren ne voulait pas s'aventurer sur cette voie-là, mais... trop tard, elle venait de s'y engager. Il fallait qu'elle aille jusqu'au bout. Le Silence employait des Talents. Était-ce seulement pour leurs qualités un peu spéciales ? Ou l'organisation mijotait-elle quelque chose ? Et quelle était la position de Sergueï ? Sa déclaration d'indépendance était-elle... sincère ?

Ou bien le Silence avait-il cherché à placer un homme à eux au Quad ? Sergueï était-il leur instrument ? Après tout, il était le seul Profane à connaître aussi bien les rouages internes de la Cosa. Le seul aussi à bénéficier d'une véritable confiance.

De plus, le Silence semblait avoir des ambitions qui allaient au-delà du bien-être des individus. Sergueï avait-il... Son addiction avait-elle commencé bien avant leur rencontre ? Le Silence avait-il jeté Sergueï dans ses bras, il y a dix ans, avant de manigancer toute cette histoire du Conseil pour l'obliger, une fois qu'elle serait vulnérable, à faire appel à eux ?

— Bon sang, ça suffit !

Pas de doute, elle était en train de perdre les pédales. La machine cessa de gronder et Wren s'approcha pour retirer la cafetière. Sa main tremblait si fort qu'elle fut incapable de s'emparer du pot.

Des frissons convulsifs agitaient son corps tout entier. Il valait mieux s'asseoir, attendre que... Mais ses membres refusèrent de lui obéir et elle tomba lourdement par terre. Lentement, elle se recroquevilla sur le carrelage, grelottant et claquant des dents.

— Sergueï... Oh, Sergueï...

Peu à peu, ses tremblements disparurent, remplacés par une sorte de torpeur qui n'avait rien à voir avec le froid qui l'avait envahie. Elle n'arrivait plus à faire face, voilà tout. A l'intérieur d'elle-même, les portes se mirent à claquer, les verrous à coulisser, enfermant un à un tous les épisodes de sa vie auxquels elle ne voulait plus penser.

Puis une mince couche de gel la recouvrit, comme le givre sur les fenêtres, et son cerveau se remit en marche, glacé et lucide. Wren Valère, la Récupératrice, venait de retrouver le contrôle d'elle-même.

Lentement, elle se releva, serra les cordons de sa robe de chambre, sortit une tasse du placard et

se servit un café. Le breuvage était âcre et corsé, et elle dut ajouter trois cuillerées de café pour le rendre buvable, mais c'était juste ce dont elle avait besoin pour filer dans le bureau, rafler les documents de la mission et retourner se fourrer au lit.

Les draps avaient été changés. Tapotant les oreillers, elle les empila soigneusement contre le mur et se glissa sous les couvertures. Puis, attrapant le premier dossier, elle commença à lire.

Le plan de la maison et du bureau de la cible était annoté dans la marge, avec une écriture fine et précise. Sergueï avait dressé la liste des obstacles et des opportunités possibles. Pour obtenir ces détails, il avait dû graisser des pattes à la mairie. Enfin, il fallait espérer que le prix n'avait pas été trop élevé... De toute façon, les frais étaient inclus dans la note finale que présenterait son partenaire.

Concentre-toi, ma fille !

« Bon... Si j'étais un type sournois et que j'avais mis la main sur une bombe, où est-ce que je planquerais la bombe en question, en attendant de la faire exploser ? Dans un endroit sûr, mais pas en évidence. Dans un endroit, en tout cas, où les membres de ma famille ne penseraient pas à regarder... »

Wren jeta un coup d'œil sur le pot de café. Oups ! Vide. Enfin, l'essentiel, c'est qu'elle avait à présent une idée claire de la façon dont elle procéderait. La question cruciale était donc : quand ? Ah, et puis aussi, il y avait cette petite touche qu'elle voulait ajouter... Une fois n'est pas coutume, non ? Donc, avant de partir, elle laisserait sa carte pour que la cible sache qui était l'auteur de cette charmante petite farce.

Wren préférait généralement laisser le moins de traces possible. Mais les politiciens avaient le don de l'exaspérer, et le besoin de donner une petite leçon à une certaine personne la démangeait.

Ouïe ! Son dos était douloureusement courbatu. Wren étira les bras au-dessus de sa tête et entendit les articulations craquer. Un de ces jours, il faudrait sérieusement qu'elle songe à retourner à la gym. Le dernier exercice physique auquel elle s'était livrée — sans compter la petite partie de pousse-couverture avec Sergueï —, c'est la bataille de boules de neige avec O.P. Qui s'était très mal finie.

Wren tourna le réveil vers elle et écarquilla les yeux. Bon sang, pas étonnant qu'elle ait mal au dos ! Elle avait travaillé sans discontinuer toute la journée. Il était tout simplement l'heure du dîner.

Elle consulta son ventre et décida que non, elle n'avait pas faim. Elle préférait s'endormir avec l'estomac vide et déjeuner demain, quand elle se lèverait.

Demain serait une autre journée. Une lourde journée.

Poussant les papiers de l'autre côté du lit, elle éteignit et se glissa avec délice sous les couvertures. Et si elle rêva de Sergueï, de dragons ou d'anges égorgés, elle évita soigneusement de se rappeler les détails, le lendemain au réveil.

Par tradition, les réunions du Conseil se tenaient dans une suite d'hôtel ou une salle privée choisie le jour de la rencontre et étroitement surveillée. Les Mages Suprêmes n'étaient pas particulièrement paranoïaques, non. Disons qu'ils étaient simplement... prudents.

KimAnn Howe avait rompu avec cette tradition, de la même manière qu'elle avait rompu avec la politique de ses prédécesseurs à la tête du Conseil du Nord-Est. Elle décidait seule du lieu de la réunion, et ses subordonnés avaient le choix entre se soumettre ou refuser de la rencontrer.

Et refuser de rencontrer Mme Howe, ça n'était jamais un bon calcul.

A première vue, la dirigeante du Conseil n'avait rien d'un monstre. C'était une vieille dame fine et élégante, aux cheveux argentés relevés en chignon et aux doigts délicats qui, à cet instant, manipulaient avec grâce une tasse en porcelaine. L'expression de son visage, en revanche, aurait donné des cauchemars à Mussolini lui-même.

Rares étaient les Indépendants qui avaient eu le plaisir de la connaître. En tant que représentant de Wren Valère, Sergueï avait eu l'occasion d'assister à une réunion du Conseil présidée par Mme Howe. Wren elle-même avait eu affaire à la dame de fer à plusieurs reprises — et elle n'était pas près d'oublier ce jour où la dirigeante était apparue sur son seuil pour rencontrer ceux qu'elle considérait comme des fauteurs de trouble. Néanmoins, chaque fois, Mme Howe avait arboré son visage officiel.

Ce qui n'était pas le cas à cet instant précis.

En réalité, depuis que la nouvelle de l'alliance avec le Conseil de San Diego avait été divulguée, la vieille dame ne s'était plus montrée en public. De son côté, la Troïka avait gardé le silence sur ce qu'elle savait pour s'assurer que le Conseil se joindrait au reste de la Cosa dans la lutte contre les vigiles. Toutes les parties en présence étaient néanmoins parfaitement conscientes qu'il s'agissait d'un compromis temporaire. Le but des Mages Suprêmes était d'imposer l'ordre et la soumission, ce qui était contraire à tous les principes — et au caractère — des Indépendants. Ce conflit appartenait à une autre tradition ancienne que Mme Howe était farouchement résolue à briser.

— Madame ?

KimAnn acquiesça d'un léger signe de tête et la jeune femme inclina la théière pour remplir la tasse de la vieille dame. Une subtile odeur de jasmin emplit la pièce, se mêlant au parfum des roses qui s'épanouissaient dans un vase placé sur la table.

Puis la jeune femme se rassit dans son fauteuil, légèrement en arrière de celui de la dirigeante. Une assistante parfaite, selon l'avis de KimAnn Howe, et douée d'une excellente mémoire. Cependant, la vieille dame ne pouvait s'empêcher de regretter sa secrétaire particulière, dont les commentaires, après chaque réunion, étaient généralement fort précieux. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, il était préférable que Colleen, assignée à l'Equipe de la Trêve, ne soit pas présente pour entendre la conversation qui se déroulait entre les quatre murs de son propre bureau.

— Vous suggérez donc que nous filions, la queue entre les jambes ?

Mme Howe darda ses yeux perçants sur les deux interlocuteurs qui lui faisaient face. Le dédain

glacé qui perçait dans sa voix aurait définitivement paralysé Mussolini.

— Je pense que nous devons maintenir l'ordre nous-mêmes, sans l'intervention de quiconque, rétorqua le premier interlocuteur, imperturbable. Ce qui, évidemment, ne peut se faire tant que nous prenons part à ce... ces querelles.

L'homme était un franc-tireur, insolent et libre. Toutes qualités qui avaient plu à KimAnn lorsqu'elle s'était mise en quête de personnalités capables de conforter son pouvoir. Pour ne rien gâcher, il était intelligent. Particulièrement grossier et souvent imprudent, certes, mais intelligent.

Sa proposition était politiquement justifiée et méritait qu'on y prête considération.

— C'est vous qui m'avez entraînée dans cet imbroglio. Qu'est-ce qui vous a pris de rencontrer un représentant de ces... vigiles ?

Sébastien Bailey, le dirigeant du Conseil de San Diego, crispa légèrement les doigts sur sa tasse.

— Ce sont eux qui m'ont contacté. Je n'écarte aucun allié potentiel avant de l'avoir jugé par moi-même.

— Vous auriez dû m'en parler avant d'entreprendre quoi que ce soit dans ma ville.

— Vous ne me teniez pas encore en laisse, à ce moment-là.

L'aveu avait dû lui brûler la gorge, même proféré à l'abri de ces murs épais. La dirigeante sourit et se laissa aller contre le dossier de son siège. Elle venait une nouvelle fois d'affirmer sa supériorité, et elle était prête, par conséquent, à se montrer gracieuse.

— Il y a peut-être un moyen de tirer profit de tout ceci, Heather.

La jeune femme se redressa aussitôt.

— Faites passer le mot. Aucun membre du Conseil n'offrira son secours à un Indépendant ou un Fatae, à moins, naturellement, que sa propre sécurité ne soit en jeu.

— Madame...

Heather n'était certes pas Colleen, mais elle avait du cran. KimAnn pouvait au moins lui reconnaître cette qualité.

— Oui ?

— Nous nous sommes engagés. Nous ne pouvons nous retirer des patrouilles.

— Le traité a été rompu. Tout membre du Conseil qui le souhaite peut continuer, de son propre chef, à arpenter les rues la nuit. Libre à chacun de prendre des risques s'il le souhaite. Nous n'appliquerons aucune sanction, mais nous ne prendrons pas en charge les blessés.

En d'autres termes, ils devraient régler eux-mêmes la facture de l'hôpital, et ne pas compter sur la sécurité sociale du Conseil.

KimAnn pinça ses lèvres délicatement fardées, esquissant une moue songeuse.

— Cette organisation, le... Silence. Ils emploient la Récupératrice Valère, ainsi que d'autres Talents, n'est-ce pas ?

— Oui.

Heather avait préparé le dossier.

— Qui parle en leur nom ?

— Madame... Nous l'ignorons.

— Je vous demande pardon ?

Elle haussa un sourcil argenté. Heather s'agita nerveusement.

— Nous savons par les rapports de Colleen que, pour une raison ou pour une autre, ils agissent contre la Cosa. Certains Talents travaillant pour eux ont... disparu.

— Des Talents de chez nous ?

— Non, madame.

— Découvrez qui est à la tête de l'organisation. Je veux rencontrer cette personne immédiatement.

Aucun être détenant un pouvoir dans cette ville ou possédant une quelconque influence sur la Cosa ne devait échapper au tribunal de Mme Howe. Pour être évalué et, le cas échéant, exploité ou maîtrisé s'il était dangereux.

— Peut-être cette organisation détient-elle la clé de nos problèmes. D'abord, en nous permettant de prouver que nous ne sommes pas... Comment disent les enfants, déjà ? Le Grand Méchant Loup. Ensuite, pour créer une menace... plus efficace.

KimAnn laissa échapper un délicieux rire perlé.

— Dire que nous pensions créer un tigre de papier, alors que pendant ce temps, deux d'entre eux rôdaient déjà en ville !

La réunion prit fin sur cette conclusion et chacun prit congé de la vieille dame.

— Tu vas trop loin, Kimmie.

La dirigeante se tourna vers la quatrième personne présente dans la pièce et qui était restée silencieuse jusque-là. Personne au monde n'avait le droit de l'appeler ainsi, hormis son mari. Et son mentor.

— Tu as été manipulée, exactement comme toi, tu as manipulé les autres durant des années. Cette volte-face est peut-être justifiée, mais elle n'est pas juste.

— Explique-toi, Elizabeth.

KimAnn dévisagea son interlocutrice. C'était une femme menue et desséchée qui, en dépit de son aspect de dryade, était parfaitement humaine. Et suffisamment âgée pour se rappeler le temps où KimAnn était un jeune Talent plein de promesses.

— Je me suis déjà expliquée. Tu te laisses emporter par ta peur.

— Je n'ai pas peur ! rétorqua vivement la dirigeante du Conseil.

Mais le coup avait porté.

— Seule la peur peut transformer une femme en tyran. Et c'est précisément ce que tu es devenue.

— Tu remets en cause ma stratégie ? Toi qui m'as appris à maîtriser le pouvoir, à contrôler les autres au moyen de leurs propres désirs ?

— Le goût du pouvoir engendre les dictateurs. Mais un dictateur peut se montrer bienveillant,

même au cœur de la terreur qu'il fait régner. Le tyran, lui, a sans cesse besoin de dominer et de maltraiter.

Ses mains parsemées de taches de vieillesse se déplaçaient avec agileté au-dessus de la couverture dont elle était en train de coudre l'ourlet.

— Je suis telle que l'on m'a faite, répliqua KimAnn. Puissante.

Sa voix s'adoucit et prit cette inflexion qu'elle réservait uniquement à son mari et son mentor.

— Je m'efforce de faire au mieux pour les Talents. Tous les Talents. Tu étais d'accord avec moi, autrefois.

— Je n'ai pas changé, rétorqua Elizabeth d'une voix tranchante. Je considère toujours les Indépendants comme une erreur. Je le pensais déjà avant que tu naisses. Simplement, j'essaie de t'empêcher de céder à la folie des grandeurs. Tu vas trop loin en prenant contact avec des étrangers à la Cosa. Ça finira mal, pour tout le monde.

Wren ajusta le col de sa veste en pestant contre les mèches de cheveux qui s'immisçaient à l'intérieur. L'été, elle adorait pouvoir relever ses cheveux en chignon, mais l'hiver, c'était chaque fois la même histoire, avec les bonnets et les écharpes. Un de ces jours, elle finirait par les couper jusqu'aux oreilles. Ou les raser carrément.

Elle n'avait toujours pas reçu son justaucorps. Bah, pour cette mission, elle n'en avait pas besoin... La cible était un citoyen ordinaire, pas une célébrité ou un multimilliardaire. Donc, pas de propriété gardée par des molosses, ni de système de sécurité sophistiqué. De plus, il conservait les documents chez lui.

Du gâteau.

Sauf que dans ce genre d'affaire, rien n'était jamais du gâteau.

D'expérience, elle savait que les missions faciles pouvaient virer au cauchemar. Certes, elle essayait de tout planifier, de tout prévoir, mais une fois sur place, c'était une autre paire de manches.

Redressant les épaules, elle monta vivement les marches. Son pull roulé en laine blanche la démangeait, et sa jupe bleu marine lourdement empesée gênait un peu sa démarche. Une doudoune confortable et une paire de bottines souples — elle avait renoncé aux chaussures vernies — complétaient sa tenue de collégienne.

Evidemment, elle avait largement dépassé l'âge de porter ce genre de vêtements, mais comme elle avait activé son processus d'invisibilité, personne ne verrait la différence. Les gens penseraient simplement avoir croisé une jeune fille qui rentrait de l'école, un peu tôt, c'est vrai — mais rien d'anormal.

Elle atteignit la porte d'entrée. Elle savait que l'alarme n'était pas enclenchée. En fait, le système ne fonctionnait que la nuit — il fallait croire que pour les propriétaires, les voleurs n'opéraient pas le jour. Grossière erreur. La petite serviette de cuir qu'elle tenait dans sa main

gauche s'ouvrit avec un déclic et, de l'autre main, elle en retira un minuscule crochet métallique. Un voleur moyen consacrait environ quinze secondes à ouvrir une porte moyenne. Wren ne faisait pas partie de la moyenne : elle n'avait besoin que de dix secondes.

Si, à cet instant, quelqu'un s'avisait de jeter un œil sur elle, il verrait simplement une jeune fille qui éprouvait une certaine difficulté à tourner sa clé dans la serrure.

Cela dit, la serrure en question était d'excellente qualité. Wren se résolut finalement à envoyer un filament de Courant dans le crochet pour lui donner la forme nécessaire.

C'était assez humiliant, et plutôt ennuyeux, car Wren était très fière de ses talents de crocheteuse de serrures. Mais l'essentiel, c'était que la mission soit accomplie.

Le hall d'entrée était à peu près aussi grand que son appartement, et meublé avec goût. Visiblement, la politique payait mieux que le crime.

L'escalier, le bureau, se répéta-t-elle pour empêcher ses pensées de dériver vers la sublime statue d'une jeune danseuse qui s'étirait avec grâce.

Une domestique. Une cuisinière. La domestique fait ses courses. La cuisinière est sourde et quitte rarement son domaine.

Habituellement, Wren n'avait pas besoin de se remémorer ses notes, mais en l'occurrence, ce petit exercice était nécessaire pour empêcher que son esprit ne parte dans une autre direction.

Vers le Quad, par exemple. Ou vers Sergueï.

Concentration, Valère. Concentration.

Elle gravit l'escalier en chêne poli. Avec sa chance, elle allait tomber tête la première sur la cuisinière ou, pire, sur la cible qui serait rentrée inopinément chez elle. Cependant, elle franchit la dernière marche sans avoir croisé personne, et s'engagea sans bruit dans le couloir.

Première chambre, deuxième chambre... Ah, voilà la salle de bains.

C'était là que se trouvait le coffre. Wren s'était donné exactement vingt-neuf minutes, entrée et sortie comprises, et...

— Oh, oh...

Elle souleva délicatement son pied et enjamba le rayon laser qui courait à hauteur de cheville.

— Pas mal, les enfants ! lança-t-elle, avec un petit claquement de langue appréciateur.

Bon, c'était un petit inconvénient. Pas prévu, mais il était possible que le système ait été installé par le propriétaire, auquel cas, cela expliquerait que Sergueï n'en ait pas fait mention dans son rapport.

Le coffre ne pouvait s'ouvrir qu'une fois par jour. Un sourire féroce fendit les lèvres de Wren. Ils avaient pensé à tout, sauf à un tout petit détail : le mécanisme de fermeture fonctionnait grâce à des piles électriques. Un petit filament, et hop, le tour était joué !

Tic-tac, jolie serrure

C'est l'heure, c'est l'heure

Laisse-moi entrer !

Docilement, le coffre obéit et laissa Wren entrer le code sans protester. Première tentative...

Deuxième... Elle sentait, à l'arrière de son crâne, son horloge mentale qui égrenait impitoyablement les secondes. Au septième essai, un déclic se fit entendre. Parfait.

La plupart du temps, c'était bête comme chou de découvrir un code. Il suffisait d'avoir quelques infos sur la vie privée de la cible. Pas la date d'anniversaire, non. Ça, même les idiots savaient qu'il ne fallait pas l'utiliser. En l'occurrence, l'individu se servait d'une série de cinq chiffres et deux lettres dont il changeait simplement l'ordre. Et comme Wren connaissait la série en question... Heureusement pour la cible qu'elle n'en voulait pas à son compte en banque !

Elle envoya un remerciement silencieux au dieu de la paresse, ouvrit la porte métallique et tendit la main...

Qu'elle retira aussitôt.

— Bon sang, qu'est-ce que... ?

Jurant entre ses lèvres, elle se pencha vers le coffre.

Les documents étaient bien là, pas de problème. Sauf que sur la pile était posée une branche repliée en forme d'anneau, ornée de fleurs blanches et de baies rouges.

Du sorbier.

Dans la magie traditionnelle, le sorbier avait la réputation d'éloigner les indésirables. Pour cela, il suffisait de le sécher au moment où la sève était la plus vigoureuse et de l'enrober avec une incantation.

L'arbre repoussait plus précisément les sorcières. Ou les Talents. Disons que d'une manière générale, il protégeait des éclairs. De toute forme d'éclairs — Courant y compris.

Wren émit un petit sifflement.

Mazette ! Ils commencent à devenir sacrément astucieux. Pas de doute, la vie était plus facile à l'époque où plus personne ne croyait aux vieilles histoires de magie.

L'ennuyeux, avec la magie ancienne, c'était son imprévisibilité. Le Courant, au contraire, était extrêmement scientifique : vous faisiez A, et la conséquence, c'était B. A supposer, évidemment, que vous sachiez canaliser l'énergie électrique.

La vieille magie était infiniment plus aléatoire et rusée. Si vous n'étiez pas totalement Profane, en vous exerçant, vous pouviez arriver à sentir cette puissance. Et il existait pas mal de raccourcis, sorbier ou fondamentaux, qui permettaient aux Humains de faire joujou avec.

Enfin, la plupart du temps, il fallait bien avouer qu'ils trempaient leur baguette magique dans un truc qu'ils ne comprenaient pas, en comptant sur les dieux, la chance ou les amulettes pour les protéger.

Bref, les sorcières et les alchimistes n'avaient pas entièrement tort : le sorbier l'empêchait effectivement d'utiliser son Courant.

Mais pas sa main. Pas un poil de magie là-dedans, rien que du physique. A l'instant où elle posa ses doigts sur les documents, elle ressentit une vive brûlure. Ça, elle s'y était attendue. De toute façon, les traces de brûlure ne valent pas comme preuve, au tribunal.

Un instant, elle eut la tentation d'ouvrir les dossiers. Non, on verrait ça plus tard... Sagement, elle les fourra dans la poche intérieure de sa doudoune et déposa dans le coffre vide une petite

plume, avant de repousser la porte.

La serrure se referma avec un déclic, et le système d'alarme se remit en route. Personne ne saurait rien avant 19 h 27. Et là, ce qu'on découvrirait, ce serait une jolie plume de roitelet !

Wren avait eu beaucoup de mal à la dénicher, et elle espérait que la cible comprendrait le message. Wren la Récupératrice, dite encore « le Roitelet »... Son nom de guerre dans le milieu.

Enfin, qu'il sache lire ou pas, le type réfléchirait à deux fois avant de faire main basse sur les biens d'autrui, la prochaine fois.

Un homme politique honnête est toujours une chose admirable.

En descendant l'escalier, Wren fit un détour par la cuisine et piqua une pomme dans le compotier posé sur la table. Puis elle sortit dans le jour clair et froid en mordant allègrement dans le fruit volé, très satisfaite d'elle-même.

Bren n'était jamais en retard au travail. C'était pour elle une question d'honneur. Et de pragmatisme. Elle avait un certain nombre de tâches à accomplir avant que ses patrons n'arrivent au bureau. Aussi, lorsqu'elle réalisa qu'elle avait presque sept minutes de retard sur son programme, la jeune femme allongea le pas.

L'immeuble qui abritait le Silence ne présentait aucun signe particulier. C'était un bâtiment parfaitement quelconque, situé dans une rue parfaitement quelconque, et qui ne se distinguait que par sa volonté flagrante de banalité. Pour sa part, Bren estimait qu'une fausse plaque, par exemple, aurait permis d'atténuer cette impression d'anonymat un peu trop évidente. Mais les chefs de bureau n'étaient pas là pour donner leur avis, et de toute façon, on ne le leur demandait pas.

Avec un froncement de sourcils, la jeune femme s'aperçut que la buvette de Micha n'était pas là. Elle n'avait pas franchement le temps de s'arrêter pour boire un café, mais tout de même, c'était bizarre. Micha était toujours là. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente, que les éboueurs soient en grève ou que la grippe sévisse, l'Israélien, aussi malingre qu'un jockey, était toujours fidèle au poste, derrière son petit étal où il proposait du café et de savoureux bagels fourrés à la crème.

Ce matin, la buvette n'était pas là.

Bren frissonna, comme si quelqu'un venait de marcher sur sa tombe. Heureusement qu'elle n'était pas superstitieuse.

— Il faut appeler la police ! Vite !

Sans réfléchir, Bren plongea la main dans son sac et en ressortit son téléphone portable. Tout en composant le numéro de la police, elle avança de quelques pas. Mon Dieu...

— Deux... deux hommes. Assassinés.

Elle donna l'adresse et raccrocha. Saisie par une épouvante glacée, elle se rapprocha encore. Les deux corps gisaient au pied des marches conduisant à l'immeuble du Silence. L'un était face contre terre, l'autre sur le dos. Des sortes de fils enserraient leurs cous, comme une écharpe grotesque.

Elle ne connaissait aucune des deux victimes.

Bren se détourna et gravit les marches. A l'instant où l'ambulance et la voiture de police tournaient le coin de la rue, elle disparut à l'intérieur de l'immeuble. Cadavres ou pas, elle avait un travail à accomplir. Après avoir franchi les différents barrages de sécurité, elle prit l'ascenseur. Arrivée dans son bureau, elle ôta ses bottes pour enfiler une paire de chaussures confortables.

Compte tenu de sa taille, elle préférait ne pas porter de talons. Les hommes pour lesquels elle travaillait risquaient de ne pas apprécier de se voir physiquement dépassés par une femme. Et de toute façon, ses jambes étaient tout aussi jolies avec des talons plats.

Elle pressa le bouton de l'ordinateur et attendit que l'écran s'allume. Puis elle se rendit sur sa boîte aux lettres et entreprit de trier le courrier qui s'était accumulé au cours de la nuit, en s'efforçant soigneusement de chasser les cadavres de son esprit. Elle ne pouvait plus rien pour eux.

— Quelle histoire..., lança une voix songeuse, derrière elle.

Bren ne se retourna pas. Comme à son habitude, Darcy allait se jucher sur l'armoire basse pour l'observer. Elle n'aimait pas ce minuscule bout de femme, mais elle ne la détestait pas non plus. La vérité, c'est qu'elle la respectait plus que toute autre personne dans l'organisation. Parce qu'il fallait un culot d'enfer pour dire « non » au chef du R&D et préférer continuer à travailler pour leur patron commun, André Felhim.

Les deux femmes travaillaient depuis si longtemps ensemble que des liens indestructibles s'étaient tissés entre elles. Même si elles n'en parlaient jamais. Et l'un de leurs accords muets consistait à avertir l'autre de tout ce qui pourrait les affecter, elles, ou... André.

— Deux hommes, donc.

Tout ce que Darcy savait, elle le dirait. Si elle le jugeait bon. Et sa déclaration n'était pas aussi ridicule qu'elle en avait l'air : Bren et Darcy connaissaient toutes les deux l'existence des Fatae.

— A nous ?

Bren cliqua en haut à droite de l'écran pour fermer sa boîte aux lettres.

— Personne ne les réclame.

Ce qui ne voulait rien dire. Ils auraient pu tout aussi bien appartenir au service de R&D : les employés de Duncan ne rendaient de compte à personne d'autre qu'à leur chef, et même Darcy n'avait pas souvent accès au septième étage. D'ailleurs, les services étaient tellement cloisonnés qu'elle n'était pas sûre de connaître tous ceux qui fréquentaient la maison.

— Il y avait un message.

— Sur l'un des corps ?

— Sur les deux. Une moitié sur le premier, l'autre moitié sur le second.

Elle marqua une pause.

— Inscrit au tison dans leur chair.

Bren ne sourcilla pas, mais sa main resta une fraction de seconde suspendue au-dessus du clavier. Elle ne demanda pas le contenu du message. Si Darcy estimait pouvoir lui en faire part, c'était parfait. Sinon, cela signifiait que Bren n'avait pas à savoir.

— « Sang contre sang. Cette fois, le Feu brûle une autre chair ». Le mot « feu » est écrit avec une majuscule, comme s'il s'agissait d'un événement précis.

— Tu ne sais pas à quoi le mot fait référence ?

— Pas encore. Mais je le saurai bientôt.

Bren n'en doutait pas.

— Mesdames...

Cette fois, Bren se raidit imperceptiblement, mais n'interrompit pas son travail.

— Poul.

Elle appréciait l'agent secret — il était intelligent, vif et efficace. Surtout, il ne se perdait pas en bavardages inutiles, contrairement à ses semblables lorsqu'ils débarquaient dans les bureaux.

La différence avec Darcy, qui était la discrétion même, c'est que Poul donnait toujours l'impression de vous espionner. Et quand il obtenait ce qu'il voulait, vous aviez la sensation d'avoir perdu une partie dans un jeu dont vous n'aviez même pas soupçonné l'existence.

— Il est là ?

— Pas encore.

— Oh, oh... Ce n'est pas son genre, d'être en retard. Surtout avec tout le remue-ménage dehors.

— Je n'appellerais pas ça précisément un « remue-ménage », répliqua Darcy.

Bren interrompit sa relecture du planning du jour pour jeter un coup d'œil à l'enquêtrice. Le visage de Darcy était, comme à son habitude, serein et imperturbable. Ses yeux, en revanche, prenaient une nuance dure et froide lorsqu'ils se posaient sur Poul.

Intéressant... Bren ignorait ce que pouvait signifier cet imperceptible changement d'attitude, et si elle n'était pas aussi douée que Darcy pour fureter, elle savait quand un fait était important.

Et elle savait aussi ne pas attirer l'attention sur ce qu'elle avait remarqué.

— Je dois aller préparer mon rapport pour lui, annonça l'enquêtrice en glissant de l'armoire métallique. Bren. Poul.

Tous deux lui rendirent son signe de tête. Puis Bren revint à son écran, tandis que Poul s'esquiva. La jeune femme l'entendit gagner son bureau, situé à l'autre bout du couloir, près de celui d'André. Sans doute pour travailler en attendant le vieil homme ? Bah, ça ne la regardait pas, ce qu'il fabriquait... Tant qu'il ne se penchait pas par-dessus ses épaules pour se mêler de ses affaires à elle.

— C'est toi ?

— Pardon ?

Sergueï s'immobilisa, la tasse de thé suspendue devant ses lèvres. André venait de pénétrer en trombe dans le bureau, suivi de près par un Lowell affolé.

— Tout va bien, lança Sergueï au jeune homme. Occupez-vous d'ouvrir la galerie.

Lowell se renfrogna, mais tourna les talons sans dire un mot.

— C'est toi ? répéta André.

Des sillons profonds, et qui n'étaient pas dus au rire, marquaient la peau d'ébène du vieil homme. Ses cheveux coupés ras étaient presque entièrement grisonnants, à présent.

— Moi quoi ?

André dévisagea son ancien protégé, calmement assis derrière son bureau, un sourcil interrogateur, la tasse de thé à la main.

— Est-ce que je peux avoir aussi une tasse de ce breuvage ? s'enquit-il en relâchant légèrement ses épaules, tandis qu'une expression de tristesse envahissait son visage.

— Bien sûr.

Sergueï pressa le bouton de l'Intercom.

— Lowell ? Auriez-vous la gentillesse d'apporter une tasse de thé à notre invité ? Pas de sucre, mais du lait.

Il se tourna vers le vieil homme et désigna le canapé en cuir.

— Assieds-toi, je t'en prie.

André retira son épais manteau et l'accrocha au portant en cuivre, près de la porte. Puis il gagna le canapé d'un pas lourd et s'y laissa tomber avec un manque d'élégance surprenant chez lui. Ce matin, il ne portait pas son habituel costume raffiné, mais un pull bleu marine sur un pantalon de laine grise. Il avait l'air de sortir tout droit d'une bibliothèque où il aurait passé des heures à faire la lecture à son petit-fils.

— Deux des nôtres ont été assassinés, ce matin.

Sergueï digéra l'information sans exprimer la moindre émotion.

— C'est triste, bien sûr, mais ça n'a rien de surprenant. La vie d'un agent du Silence est, par nature, dangereuse. Ce que nous savons parfaitement lorsque nous nous engageons.

La froideur de son ton ne reflétait pas ses sentiments intérieurs. Sans doute n'avait-il pas connu les victimes — sinon André se serait empressé d'employer cet argument contre lui. Cependant, il avait travaillé longtemps pour le Silence. La dernière fois qu'il s'était rendu « là-bas », il avait croisé beaucoup d'amis parmi les Opérateurs — ces hommes et ces femmes qui s'occupaient des agents sur le terrain.

Et il en avait perdu beaucoup. Un instant, sa pensée vola vers Michael. Le vieil homme avait refusé de lui parler. Plus exactement, il avait supplié Sergueï de ne pas lui adresser la parole.

A l'époque, Sergueï avait pensé que c'était à cause de sa démission. Il était celui qui avait osé quitter la maison. Aujourd'hui, il se demandait si, déjà, il n'existait pas un malaise chez les Opérateurs. Un malaise qui n'avait pas à voir avec lui, mais avec les querelles internes...

André se cala confortablement contre le dossier en cuir.

— Ils ont été assassinés au même moment, de la même manière. Et on les a laissés sur le perron de l'immeuble.

— J'admets que tout ceci sort de l'ordinaire.

Sergueï se renversa dans son fauteuil et posa les paumes à plat sur le bureau. Si André était nerveux, mieux valait ne pas accroître sa nervosité.

Y aller pas à pas. Tirer de lui le plus d'informations possible sans rien donner en retour. Telles étaient les règles du jeu.

— Et ton premier réflexe a été d'accourir ici et de me demander si c'était moi ? Je suis le seul ennemi du Silence ?

Il mourait d'envie de demander l'identité des deux victimes. Pouvait-il s'agir de Michael, ou Adam, ou Jordana, ou Leslie, ou... Non. Il était préférable de ne pas demander. S'en tenir à sa stratégie première. Ne jamais laisser entrevoir une faille, une fissure par laquelle André pourrait se glisser et qu'il pourrait exploiter plus tard. Parce qu'il le ferait sans hésiter.

André lissa le tissu de son pantalon avec un geste qui pouvait exprimer aussi bien l'ennui, la

nervosité, que le besoin de gagner du temps.

— André ?

— Ils ont été étranglés. On a inscrit sur leur chair un message où il est question d'un « Feu ».

Sergueï attendit que le vieil homme donne plus de précisions, mais celui-ci resta silencieux.

— Ce qui signifie ?

— Le Grand Feu, mon garçon, est un terme qui doit être assez évocateur pour ta Cosa. Il renvoie à la persécution des sorciers et de ceux qui recourent à la magie.

— Une persécution à laquelle le Silence a prêté main-forte, rétorqua Sergueï calmement.

Pas souvent, et jamais sans une raison précise. Néanmoins, leurs mains étaient tachées de sang. Un secret de plus qu'il avait dissimulé à Wren.

— Donc, reprit Sergueï, il est possible que quelqu'un appartenant à la Cosa vous en veuille pour une raison ou une autre. Pourquoi venir vers moi et m'accuser ?

— Ils ont laissé les corps devant notre porte, Sergueï Kassianovitch. Et ce n'est pas seulement une métaphore. Les corps ont été découverts ce matin par l'équipe de nettoyage.

L'adresse du Silence constituait l'un des secrets les mieux gardés du monde depuis l'acquisition du terrain dans les années 1950. Des sommes faramineuses avaient été investies dans la protection de l'édifice.

On était donc en présence d'un meurtre, d'une allusion à la Cosa, et d'une indication prouvant qu'« on » connaissait l'adresse du Silence.

Hmm... Il comprenait pourquoi les regards se tournaient vers lui — ou vers Wren. Même si tous ceux qui connaissaient la jeune femme savaient combien elle était incapable de violence.

Lui, donc ? Après tout, le Silence l'avait formé à la violence. Pour le Bien.

— Ce n'est pas moi, André.

Il ne pouvait pas en dire plus. Soit son ancien patron le croyait, soit il ne le croyait pas. S'il le croyait, l'organisation serait obligée de le croire, lui aussi. Si André ne le croyait pas... Eh bien, tant pis pour le vieil homme, non ?

— Et Mlle Valère ?

Un léger carillon retentit et Sergueï pressa le bouton qui commandait l'ouverture de la porte. Lowell pénétra dans la pièce, tenant dans sa main un plateau d'argent sur lequel étaient posés une tasse en porcelaine, une théière en argent, de la crème, du sucre et de petits biscuits italiens qui provenaient d'une épicerie, un peu plus bas sur la rue.

L'assistant possédait plusieurs qualités consistant d'abord à savoir flairer l'argent chez un client potentiel, ensuite à donner l'impression à ce dernier qu'il était unique au monde.

— Merci, mon garçon, dit André en prenant la tasse fumante qu'on lui offrait.

Sergueï tendit également sa tasse pour que Lowell le resserve puis, d'un signe de tête, lui indiqua qu'il pouvait laisser le plateau sur le bureau.

La conversation ne reprit qu'une fois la porte refermée sur l'assistant.

— Wren n'aime pas le Silence.

En fait, il aurait été plus exact de dire qu'elle le détestait. Et pour plusieurs raisons, presque toutes justifiées.

— Mais tu la vois tuer quelqu'un, marquer son corps avec un message, puis le jeter sur votre seuil ? Hmm... Elle préférerait débarquer la nuit dans ta chambre, pendant que tu dors, et t'épingler sur la poitrine un billet avec le mot « escroc » écrit en gros.

L'idée fit presque sourire André. Wren ne l'aimait pas, mais lui, il appréciait la jeune femme.

— Peu importe que ce soit toi ou pas. Aux yeux des instances dirigeantes, tu es le suspect le plus évident, voire le plus raisonnable.

— As-tu perdu tant de pouvoir que ça, André ? Es-tu impuissant ou...

Sergueï posa un regard lucide sur son ancien patron.

— Non, bien sûr. Tu ne veux rien faire. Si Duncan prend des mesures contre moi et si je prouve que ce n'est pas moi le coupable, alors Duncan aura échoué. Pas seulement à protéger le Silence, mais aussi à lutter contre ceux qui en voulaient à l'organisation. Ses informations se révéleront irrévocablement fausses.

Les renseignements étaient le sang vital de l'organisation, ce qui lui permettait de fonctionner, de redresser les torts. Ou plutôt, corrigea Sergueï avec amertume, ce qu'ils considéraient, eux, comme des torts.

— Tu es un salaud, André Felhim.

— Je fais ce que je dois faire.

Il posa sa tasse sur la table basse près du canapé et se pencha en avant.

— Je devais savoir si tu étais impliqué dans cette affaire, d'une façon ou d'une autre. Et je t'avertis. Si ça fait de moi un salaud, alors, je suis un salaud.

Il se leva, ajusta son pull, puis décrocha son manteau sur le portant.

— Fais ce que tu as à faire, Sergueï Kassianovitch.

Pour la première fois depuis longtemps, Sergueï ne se crispa pas en entendant son patronyme.

— Fais ce que je t'ai appris à faire.

Après le départ d'André, Sergueï n'esquissa aucun geste. Durant près de dix minutes, il resta assis, les mains jointes devant lui.

André le faisait-il marcher ?

Oui.

André lui mentait-il ?

Non. Très certainement non. Ou, disons... probablement non.

André lui avait-il tout dit ?

Non, non et définitivement non.

Est-ce que cela modifiait ce qu'il entendait faire ?

Non.

Enfin, Sergueï se leva, éteignit la lampe, attrapa son manteau sur le portant et quitta le bureau.

— Je ne serai pas là demain, annonça-t-il à Lowell en piochant un bonbon à la menthe dans la coupelle, sur le comptoir.

— Nous attendons un arrivage demain...

Sergueï enfila ses gants et noua son écharpe autour du cou.

— Vous saurez vous en occuper, je vous fais confiance.

Il vit le jeune homme se redresser imperceptiblement et carrer ses épaules. Lowell était un excellent professionnel. Il devrait le féliciter plus souvent.

Encore faudrait-il qu'il ait le temps d'y penser.

A cette heure-ci, les rues étaient quasiment vides. Les voitures garées le long du trottoir étaient à demi ensevelies sous la neige. Les propriétaires n'avaient plus qu'à prier pour que leur dégivreur soit d'excellente qualité, s'ils espéraient remonter un jour dans leur véhicule.

Le visage fouetté par l'air froid, Sergueï se tint un instant immobile. Rentrerait-il chez lui pour y attendre un appel de Wren ? Se rendrait-il chez elle en espérant qu'elle serait là... et qu'elle le laisserait entrer ? S'arrêterait-il au Central de la Trêve, même si l'union de la Cosa n'était plus qu'un souvenir, pour savoir où en étaient les choses ?

Sans la jeune femme, Sergueï ignorait quelle place était la sienne à l'intérieur de la communauté magique. Communauté dont le Silence connaissait l'existence... grâce à lui. La Cosa le savait-elle ? Probable que oui, désormais. D'un autre côté, beaucoup d'entre eux avaient eu la vie sauve grâce à lui aussi. Et puis, il était encore le partenaire de Wren. Enfin, il l'espérait.

— C'est toi, Didier ? Oui, évidemment, qui est-ce que ça pourrait être d'autre, hein ?

Il pivota dans la direction de la voix et écarquilla les yeux en découvrant la créature qui se tenait devant lui.

— Vous êtes...

— Oui, j'sais. J'entends ça tout le temps. La célébrité, m'en parle pas !

La créature en question ressemblait à un vieillard tout rabougri, avec un visage aussi flétri qu'une pomme desséchée et un soupçon de bave aux commissures des lèvres. Seuls ses yeux, d'un rouge diabolique, trahissaient son appartenance... à l'espèce des démons. Wren avait expliqué à Sergueï que les démons présentaient tous un aspect différent, à l'exception des yeux qui restaient identiques.

— Bon, t'es bien Didier, s'pas ?

— Ky3eH ApaKoHa. Euh... je veux dire... oui.

Sous le choc, Sergueï s'était mis à parler en russe, comme un enfant de six ans effrayé par un sorcier tout droit sorti d'un conte.

— Bien, parce que si je m'étais gouré, j'aurais rendu mon badge de messenger et je serais parti hiberner une bonne petite décennie. Je déteste cette ville.

Evidemment, le démon parlait russe. Sergueï eut quelque peine à traduire et buta sur un ou deux mots.

— Vous avez un message pour moi.

— Ouais. Tu dois LA rencontrer chez Dante. Dans une demi-heure. A cause de toutes ces rues qui tournent les unes sur les autres, j'ai perdu un peu de temps. Je te jure, même le dieu Kana'ti s'y retrouverait pas, dans ce dédale, sans une boussole.

Le petit vieux tourna abruptement les talons et s'éloigna. Sergueï le suivit des yeux, en s'efforçant d'analyser ce qu'il venait d'entendre.

Donc, plutôt que de se déplacer elle-même, Wren avait envoyé un messenger pour le ramener par la main — métaphoriquement, bien sûr. Cela lui donnait la sensation d'être un écolier parti faire l'école buissonnière. Mais honnêtement, il ne pouvait pas la blâmer.

Ou alors, elle était entourée d'une foule de Talents et elle n'avait pas osé utiliser le téléphone. Il est vrai que ces derniers temps, elle en avait fait exploser un bon nombre rien qu'en les regardant. Bah, il existait au moins une douzaine de raisons pour lesquelles la jeune femme ne s'était pas rendue en personne à la galerie, et la moitié d'entre elles ne concernaient pas nécessairement ses sentiments à son égard. Colère, agacement ou énervement... il avait l'embaras du choix.

Soudain, Sergueï réalisa qu'il ne connaissait pas l'adresse du Dante.

Jamais Sergueï n'aurait eu l'idée de se rendre à Javits Center pour y dîner. Ni même pour y boire un verre. Evidemment, si on aimait les menus tachés de graisse et les tables poisseuses... Enfin, l'essentiel, c'est qu'il avait fini par localiser le Dante.

A l'instant même où il pénétra dans le restaurant, un serveur chauve et obèse se précipita vers lui et le conduisit à la bonne table. Sergueï nota mentalement que celle-ci se situait dans une alcôve, près de la sortie de secours et à l'écart de l'entrée principale. Bien vu, songea-t-il, avant de se demander qui avait choisi l'emplacement, et pourquoi. Wren ? Elle aurait sans doute pensé à prévoir une sortie rapide, mais pas une éventuelle fusillade. Donc...

— Bon sang, où étais-tu fourré ?

L'objet de ses pensées le fixait par-dessus la table, les sourcils froncés. Ses cheveux étaient soigneusement nattés et elle était vêtue de noir. Comme pour une mission. A ce détail près qu'elle avait remplacé son justaucorps par un jean et un pull à col roulé.

La jeune femme était en mode « travail », même si elle n'en était pas pleinement consciente.

— La prochaine fois, précise un peu mieux le lieu de ton rendez-vous, O.K. ?

Wren eut l'honnêteté de paraître confuse... une demi-seconde. De fait, si Sergueï n'avait pas réussi à joindre un vieil ami qui travaillait dans le milieu de la restauration, il n'aurait jamais su où se trouvait le fameux Dante. De l'extérieur, l'endroit ressemblait à un entrepôt, plus exactement à un entrepôt abandonné.

Il avait failli dire au chauffeur de taxi de laisser tomber et de faire demi-tour, lorsque l'odeur qui s'échappait par la porte entrouverte l'avait littéralement alléché.

— J'ai l'impression que vous vous la jouez très Cosa, non ?

Aux regards qu'il reçut, Sergueï comprit qu'il n'était pas le premier à sortir cette plaisanterie et que les douze fois précédentes, la plaisanterie en question n'avait fait rire personne. Il tendit la main et rompit un morceau de pain. Un sentiment de béatitude secrète l'envahit tandis que la mie chaude et le beurre fondant relevé d'un soupçon d'ail excitaient délicieusement ses papilles.

La crise avait ses bons côtés. Comme, par exemple, d'organiser les réunions dans de petits restaurants italiens populaires.

Autour de la table, Sergueï repéra, outre Wren, les membres du Quad et un type aux longs cheveux roux qu'il ne réussit pas à identifier, mais qui, visiblement, menait le débat. Uniquement des Indépendants, donc. Après avoir passé plusieurs mois à côtoyer les Fatae, être entouré uniquement d'Humains avait quelque chose... d'étrange.

— La police locale travaille également sur l'affaire.

L'homme aux cheveux roux venait de reprendre la discussion.

— Nos contacts nous font régulièrement parvenir des rapports et jusqu'à présent, les indices découverts confirment ceux que mes E.P.P.I. ont recueillis. Les corps sont normaux. Leur mort ne l'est pas.

— Tu fais allusion aux traces de Courant détectées sur les cadavres ? lança un des participants, inconnu de Sergueï. Parce que la façon dont ils ont été tués, c'est-à-dire la strangulation, est peut-être cruelle, mais parfaitement normale, si on peut dire.

— Oui. Toutes mes excuses.

Sergueï était prêt à parier qu'aucun juron n'avait jamais franchi les lèvres de cet homme. Il connaissait désormais son identité : c'était Ian Stosser, cofondateur des E.P.P.I. — ou Enquêteurs Privés Paranormaux et Indépendants. Sergueï s'était efforcé d'apprendre les noms et les fonctions du plus grand nombre possible d'acteurs de la Cosa. On ne savait jamais de qui on pouvait avoir besoin, n'est-ce pas ?

— Avons-nous les noms ? Connaissons-nous leur affiliation ? s'enquit Michaela en tapotant son stylo contre la table, avec une nervosité inhabituelle. S'agit-il de boucs émissaires innocents ? Ou ont-ils un lien quelconque avec les événements ?

— Nous ne savons pas encore.

— Est-ce important de savoir ? Ces hommes étaient des Ignorants, n'est-ce pas ?

— Oui, répliqua-t-il, avant de marquer une hésitation. Je crois pouvoir affirmer que le Courant retrouvé sur les corps provient de Talents qui n'appartiennent pas à la Cosa : ce ne sont ni des membres du Conseil, ni des Indépendants. Cette information, nous l'avons obtenue du Conseil. Avant que les portes ne se ferment définitivement.

— Pardon ?

Sergueï ne connaissait pas cette partie de l'histoire.

— KimAnn a déclaré qu'en raison de deux derniers meurtres et de la rupture de la Trêve, elle entendait désormais protéger uniquement les siens, lui expliqua Michaela. Ils ont rappelé leurs membres et cessé de fournir des renseignements.

Sergueï n'en éprouva aucune surprise. Le Conseil n'avait accepté de venir à la table des négociations que par intérêt — intérêt qui consistait principalement, pour Mme Howe, à renforcer son contrôle sur l'organisation à la suite de sa spectaculaire prise de pouvoir. L'assassinat des deux Profanes et la suspicion qui pesait depuis sur les Talents lui offraient la possibilité de pousser les verrous.

— Nous continuons à agir comme si ces meurtres avaient été commis pour venger la mort de l'ange. Pourquoi ?

— Parce que je ne crois pas aux coïncidences, déclara Bart farouchement.

— Moi non plus, dit Stosser. Mais ce qu'on appelle « coïncidence », ce sont parfois des événements qui se produisent simplement dans le même espace géographique et temporel.

— Oui, moi aussi, j'ai cru à ça..., marmonna Wren.

La jeune femme avait parlé de manière presque inaudible. Les derniers mois, elle avait lutté contre sa tendance naturelle à se fondre dans le décor. Mais depuis la mort de l'ange, elle avait recommencé à s'effacer. Sergueï n'était pas certain qu'elle s'en rendait compte, et à dire vrai, il en était plutôt soulagé.

La voir sur le devant de la scène ne l'avait jamais tellement rassuré, même s'il en comprenait la raison. Et tant pis si sa réaction pouvait paraître surprotectrice, voire un brin sexiste. Il préférait qu'elle se tienne loin des feux de la rampe — autrement dit, loin de la ligne de mire des cinglés qui s'amusaient à tirer sur les Talents.

Evidemment, il se garderait bien de le lui faire remarquer. La jeune femme lui en voulait toujours, il le savait. Et s'il dormait seul, ce soir, il n'aurait qu'à s'en prendre à lui-même. Elle l'avait averti, et il n'avait pas écouté.

Le serveur lui tendit un menu qu'il écarta de la main. Subitement, il avait la gorge tellement nouée qu'il était incapable de manger quoi que ce soit. Il se contenta de commander un verre de vin.

La réunion prit fin. L'air absent, Wren contemplait ses doigts étalés sur la table. Un peu plus loin, Bart faisait tourner le vin dans son verre, les yeux dans le vague. Sergueï se carra sur son siège et attendit.

Bart était du genre à ne pas mâcher ses mots. Il n'hésitait jamais à lâcher son opinion, sans se soucier des conséquences. Et il n'avait pas profité des récents événements pour acquérir un vernis diplomatique. Malgré tout, c'était un homme intelligent. Un survivant. Et Wren avait la ferme intention d'écouter ce qu'il avait à dire.

— Ce sont des idiots, grommela-t-il en lançant un regard noir aux membres du Quad qui s'éloignaient. Bien intentionnés et sympa, c'est sûr, mais des idiots quand même. Ils ont évité d'aborder le cœur du problème, soit parce qu'ils avaient peur, soit parce qu'ils sont tout simplement passés à côté. Dans l'un ou l'autre cas, ce sont des idiots, répéta-t-il avec hargne.

— Et quel est le cœur du problème, à ton avis ? demanda Sergueï.

— On s'est fait avoir.

Soudain, Wren se sentit nettement moins impressionnée par Bart.

— D'ac, je sais que vous aviez compris. Vous n'êtes pas trop bêtes, vous deux. Quand vous n'êtes pas au lit.

— Euh... pardon ?

— Mais la question que tout le monde se pose n'est pas la bonne, poursuivit Bart avec l'obstination d'un rouleau compresseur. Ils se demandent pourquoi.

— Et toi, tu sais pourquoi ?

Le Talent se renfrogna.

— Tu t'y connais en stratégie militaire ? Non, évidemment.

Wren glissa un coup d'œil vers Sergueï. Le stratège, le joueur d'échecs, c'était lui. Confortablement carré sur son siège, son partenaire écoutait, le visage imperturbable.

Elle avait besoin de lui. Ils avaient besoin de lui. De son cerveau et de son savoir. Et elle enfermerait à double tour ses peurs, ses doutes, ses soupçons. Le temps que la vérité se fasse jour.

— Tu as un ennemi. Très gros et très méchant. Avec des pouvoirs que tu ne possèdes pas et que tu ne comprends pas. Que fais-tu ?

— J'essaie de découvrir qui sont ses ennemis et j'en fais mes alliés.

— Pas mal. Mais...

— Diviser pour conquérir, reprit Sergueï. Découvrir le point faible de l'ennemi, frapper à cet endroit, le priver de ses soutiens, de ses alliés.

— Ah, nettement mieux... Et comme arme, qu'utilises-tu ?

Les yeux de Sergueï se firent lointains, comme s'il se trouvait soudain à des milliers de kilomètres d'ici.

— L'arme de l'ennemi. Comme, par exemple, la paranoïa ou la difficulté de faire confiance à autrui.

— Bien. Donc, nous sommes en présence d'une ou plusieurs personnes qui connaissent suffisamment la Cosa pour exploiter ses faiblesses et la détruire. Ça, c'est le comment. Et le qui ?

— Je viens de te le dire. Quelqu'un qui a peur de nous, de ce que nous sommes.

Wren fronça les sourcils.

— La liste est assez restreinte, non ?

— Le gouvernement fait régulièrement appel à certains d'entre nous. Donc, il existe des dossiers. En revanche, qu'ils croient ou non à une « organisation », ça, c'est une autre question.

— Là, bien sûr, je m'abstiendrai de mentionner les inévitables Mulder et Scully, intervint Sergueï gravement.

— Disons que ça comptera comme la blague du jour, rétorqua Bart.

— Je ne plaisantais pas.

— Si.

— Messieurs, un peu de concentration, s'il vous plaît.

Etait-elle donc la seule sur terre à ne pas aimer la série ?

— De toute façon, inutile de poursuivre. Je sais qui est derrière tout ça.

— Quoi ?

Euh... Aurait-elle raté un épisode, par hasard ?

— Pas « quoi », mais « pourquoi ». Telle est la question.

Sergueï fronça les sourcils, puis repoussa son siège et se leva.

— J'ai besoin d'aller prendre l'air.

Pas grand-chose de plus effrayant, dans la vie, que de voir le cerveau de Sergueï passer en vitesse maximale. En tout cas, c'était l'avis de Wren. La fumée sortait littéralement de ses oreilles. Et si vous aviez le malheur de croiser son chemin, vous risquiez de vous réveiller une semaine plus tard avec la marque des pneus sur le visage.

Bon, mais il était en train de réfléchir pour eux... A moins qu'il ne soit en train de décider qui il allait trahir à présent ?

Suffit, Valère !

Ils descendaient la Huitième Avenue en slalomant entre les plaques de verglas et les tas de neige sale laissés par les équipes municipales. Elle n'avait rien contre l'idée de courir sur les trottoirs glissants, et elle portait une tenue de saison, mais ce vent qui sifflait et s'insinuait entre son col roulé et sa peau...

Ah, cesse de faire la sotte ! Agis au lieu de gémir !

Non, parfois, elle avait l'impression que ses neurones partaient en vacances sans prévenir. A force de se concentrer sur les gros problèmes, elle en oubliait comment résoudre les petits.

Tendant un doigt mental, elle pêcha un joli petit filament qu'elle caressa doucement.

Le froid

M'ennuie

Réchauffe ma chair

Sergueï ralentit le pas.

— Tu disais ?

Elle leva les yeux vers son compagnon. A l'intérieur d'elle-même, l'incantation se mettait en route, provoquant une sorte de chair de poule sur la face interne de sa peau.

— Euh... rien.

D'accord, c'était un peu mesquin, mais lui, il portait un manteau de cachemire et une écharpe de soie. Donc, il n'avait pas besoin de « radiateur » magique. Et de toute façon, hors de question qu'elle lui donne du Courant. Pas avant qu'il n'admette qu'il avait un problème. Et même après.

Cela dit, il faudrait qu'elle se limite, elle aussi ! Elle ne pourrait plus utiliser son électricité lorsque Sergueï serait dans les parages. Enfer et damnation ! Ce serait un peu comme de ne plus concocter de plats au vin quand un alcoolique faisait le pied de grue dans votre cuisine.

Stop ! Concentre-toi, ma fille. Si on crève tous demain, tu te moqueras pas mal de ces petits inconvénients. Et si on survit tous les deux, eh bien, tu t'autoriseras une Intervention En Force et tu l'obligeras à résoudre son problème.

Et s'il n'y arrivait pas ?

Oui, s'il n'y arrivait pas, que ferait-elle ? Là, son cerveau séchait littéralement, question solutions. Elle avait essayé d'être la plus forte. Celle qui gardait le contrôle en toutes circonstances, et ça n'avait pas franchement marché. Alors, à l'échec, elle n'allait pas ajouter la bêtise et prétendre qu'avec un petit effort, elle finirait par y parvenir.

Elle avait aussi essayé de s'éloigner. Mais là, c'était ajouter le manque à l'échec. Impossible d'arrêter une drogue comme ça du jour au lendemain.

— Dis-moi, lança-t-elle, histoire de détourner le cours de ses pensées. Tu disais que tu savais qui... euh, non, pourquoi, se corrigea-t-elle.

Sergueï secoua la tête.

— Tout est ma faute. Je le pressentais, et maintenant... je n'en suis pas absolument sûr, mais la certitude est là, toute proche.

— Ta faute ? Comment...

Elle s'immobilisa, fixant des yeux le dos de Sergueï qui s'éloignait.

Oh, non !

— Le Silence. Tu penses que c'est le Silence... Mais pourquoi ? Tu disais que tu savais pourquoi.

— Je dois d'abord parler à André.

Son compagnon s'arrêta devant l'entrée de la ligne 1/9 et dévisagea Wren. Pour la première fois depuis des mois, cette dernière se rappela à quel point il était grand. La plupart de leurs conversations, ces derniers temps, avaient eu tendance à se dérouler... horizontalement.

— Si tu ne veux pas m'accompagner...

— Est-ce que je risque d'avoir envie de flanquer un coup de pied dans son joli derrière, quand il aura répondu à tes questions ?

Un léger sourire flotta sur les lèvres de Sergueï.

— Au minimum.

— Je te suis, Macduff.

Ce n'était pas comme avant, non. Mais du moins, ils étaient dans le même train — littéralement. Et ils tendaient vers le même but. Wren s'en contenterait. Surtout si elle avait la chance de pouvoir botter le train de M. Felhim.

Ce n'était pas l'heure de pointe, et ils trouvèrent chacun un siège... l'un en face de l'autre. Wren éprouva une étrange sensation de soulagement, mêlée de déception. Elle n'était pas certaine d'être prête à sentir son corps contre le sien, mais être coincée par une femme relativement volumineuse n'était pas franchement agréable. Le métro était peut-être plus supportable en hiver qu'en été parce que les odeurs y étaient moins fortes ; en revanche, l'espace vital dont on disposait était sacrément réduit par les manteaux et autres doudounes.

Le point positif, c'était qu'ils en avaient fini avec la horde frénétique des acheteurs de cadeaux de Noël et la foule hystérique des consommateurs de soldes. Donc, plus de risque de se prendre un paquet sur le coin de la figure. C'était déjà ça.

En face d'elle, Sergueï donnait l'impression de dormir, les yeux clos et légèrement tassé sur lui-même. En réalité, Wren savait qu'il restait presque toujours en état d'alerte, prêt à réagir au moindre événement. Néanmoins, elle en profita pour étudier son visage et le comparer avec l'image qu'elle conservait de leur première rencontre.

La voiture s'était arrêtée dans un strident crissement de pneus qui avait retenti à travers le parc. Sa réaction avait été purement instinctive : envoyer une décharge de Courant pour amortir l'impact, tout en évitant que les étincelles ne mettent le feu au réservoir. Puis Joe l'avait dépassée en courant et elle l'avait laissé faire — c'était un flic, donc, il allait prendre la situation en main. Au passage, il lui avait jeté son téléphone portable en lui criant d'appeler les urgences.

A cet instant, le conducteur était sorti de la voiture en chancelant et Joe s'était précipité vers lui pour le soutenir. L'homme avait levé les yeux et croisé son regard, au milieu des cris et de l'affolement général... Et elle avait compris qu'il savait qui elle était.

Et ce qu'elle avait fait pour lui.

Lentement, il avait articulé le mot « merci » à son intention.

Ce jour-là, Sergueï Didier portait un costume qui valait plus cher que le loyer de la maison où elle vivait avec sa mère. Ses cheveux coupés avec soin étaient légèrement plus noirs et, ironiquement, les rides autour des yeux étaient plus marquées. Il avait l'air de ce qu'il était alors : un homme d'affaires épuisé qui venait d'affronter une situation de crise.

Aujourd'hui, son compagnon s'habillait de manière plus informelle, y compris les jours où il recevait ses clients. Des fils argentés couraient dans la chevelure couleur de jais — et les plis au coin des lèvres évoquaient le rire autant que la tension.

Tu lui as fait du bien. En dépit des coups durs, des soucis, des blessures que tu lui infliges avec le Courant, il va mieux aujourd'hui qu'à cette époque.

Une époque où le Silence le tenait. Où l'homme qu'ils allaient voir avait la main haute sur lui.

Lorsqu'ils avaient conclu l'accord avec le Silence, Sergueï l'avait avertie qu'il y aurait un prix à payer. Elle avait écouté... et oublié.

Le Silence avait des secrets, et c'étaient leurs agents qui en portaient le poids. Quels secrets Sergueï dissimulait-il encore en lui ? Pourrait-il y échapper un jour définitivement ? Et quel rapport existait-il entre le Silence et les ennemis de la Cosa ?

Réfléchis, Valère. Que sais-tu du Silence ?

D'après son partenaire, c'était une sorte d'organisme de surveillance. Leur mission était officiellement de protéger l'innocent contre les forces des Ténèbres. Financièrement, leur survie était assurée par un groupe de Blancs Richissimes et Bien Intentionnés qui, au siècle dernier, avaient décidé d'assumer de cette façon un sentiment de culpabilité surdéveloppé.

A bien des égards, le Silence évoquait une entreprise, avec ses départements soigneusement indépendants les uns des autres, ses magouilles internes et ses querelles de territoires. Querelles dans lesquelles André était pris, et qui tournaient manifestement autour de ce type nommé Duncan.

Ses connaissances s'arrêtaient là.

Lorsqu'elle avait signé le papier, elle n'avait pas cherché à en savoir plus. Elle avait laissé Sergueï s'occuper des détails, se contentant de montrer les dents chaque fois qu'elle rencontrait André.

Fini, tout ça, ma fille. Tu ne peux plus refuser de t'impliquer. Sergueï ne doit plus porter seul le poids de cette responsabilité.

Ils avaient réussi à dresser un mur plus ou moins solide entre le personnel et le professionnel. Aujourd'hui...

Eh bien, aujourd'hui, ils devaient réviser leur stratégie. Pour leur bien à tous deux.

Wren n'avait jamais mis les pieds au Q.G. du Silence. A dire vrai, elle ignorait même que l'immeuble se trouvait à New York, ce qui, en y réfléchissant, paraissait assez logique, vu que c'était là que Sergueï vivait.

A sa grande déception, son partenaire la conduisit dans une espèce de café miteux de SoHo. Elle s'était attendue à un édifice ultramoderne, ou super gothique. Enfin, à un truc mystérieux avec des mots de passe, des portes secrètes, des chuchotements dans les recoins sombres... Cela dit, les sièges en vinyle avaient un petit côté rétro sympa, et ils étaient agréablement rembourrés.

— On attend quelqu'un ?

— Peut-être.

Franchement, ce qui aurait été surprenant, ç'aurait été qu'il en dise plus.

Ne fais pas celle qui tombe des nues, Valère. Tu n'as pas envie de traiter avec le Silence, et Sergueï encore moins. Donc, la question est : pourquoi accepte-t-il de t'emmener, à présent ?

— Pourquoi m'as-tu laissée venir avec toi ?

— Parce que tu lui fais peur.

Wren haussa les sourcils. Première nouvelle ! Elle lui fichait la trouille ? Ah, mais c'était excellent, ça...

— Et aussi, je voudrais que tu sois là pour entendre la conversation. Parce que autrement, je risquerais de ne rien te confier.

— Tu dis ?

La serveuse se planta devant eux et les considéra d'un œil morne, prête à prendre la commande. Sergueï choisit un poulet-salade et du thé. Wren se contenta d'un Diet Sprite et d'une assiette de frites.

— En manque de sel et de gras ? C'est la période ?

— Tu crois que les mecs disent ça juste pour nous énerver ? Oui, c'est la période. Et je sais que tu le sais parce que tu surveilles ça mieux que moi.

Ils travaillaient ensemble depuis trois ans, déjà, quand elle avait réalisé qu'il évitait systématiquement de lui donner une mission la semaine où elle avait ses règles. Pourtant, elle n'était pas du genre à tout lâcher sous prétexte qu'elle avait des crampes au ventre. Ce qu'elle lui avait démontré par A plus B. Sans effet, puisqu'il s'était obstiné à ne pas lui donner de travail cette semaine-là.

Sergueï jeta un coup d'œil à sa montre. Il prenait toujours grand soin de l'enlever quand il se trouvait en présence de plus d'un Talent à la fois. Wren éprouva un léger sentiment de culpabilité. Tout à l'heure, elle avait oublié de le prévenir de ce qui l'attendait à la réunion. Or, Sergueï tenait beaucoup à cette montre en or extrêmement ancienne, qu'il fallait remonter deux fois par jour.

— Elle marche toujours, pas vrai ?

Sergueï n'eut pas le temps de répondre.

— Didier...

Ce n'était certainement pas la voix d'André. Et cette jolie blonde avec des jambes de trois kilomètres de long ne ressemblait pas du tout à André. En revanche, elle appartenait au genre de femmes que Sergueï fréquentait avant son règne à elle.

Bizarrement, Wren ne ressentit aucune jalousie. Juste un vague écoëurement. Peut-être parce que Sergueï n'avait pas l'air particulièrement enchanté de voir Jolie Blonde.

— Bren...

Il ne fit aucun geste pour les présenter l'une à l'autre. La femme se tourna vers Wren.

— Je suis Bren. Et vous êtes Geneviève.

Wren détestait son nom de baptême. Les seules personnes autorisées à l'employer étaient sa mère et Sergueï — uniquement dans les grandes occasions. D'un autre côté, elle n'avait pas spécialement envie que cette blonde montée sur échasses se serve d'un de ses surnoms. Donc, elle se contenta d'incliner la tête.

Et peut-être qu'un jour, on finirait par lui expliquer ce qui se passait.

— Tu ne devrais pas être là, Sergueï.

— On est dans un pays libre. Et ce café n'est la propriété de personne.

Oh, oh... Pas de doute, la vue de Jolie Blonde le rendait carrément furieux. Wren sentit subitement que sa nausée disparaissait.

— Ne dis pas de bêtises, rétorqua Bren en esquissant une grimace.

Sergueï haussa les épaules.

— Dis-moi ce que j'ai besoin de savoir et on s'en ira.

— Tu veux te faire descendre ? Tu veux qu'elle se fasse descendre avec toi ?

Wren s'immobilisa, puis disparut progressivement du champ de vision des clients du café, de Bren, et même de son partenaire. Echapper au regard de Sergueï était évidemment devenu beaucoup plus difficile, mais elle y parvenait encore. Elle ignorait pourquoi elle avait déclenché le mode invisibilité. Par instinct, probablement. Et Wren avait appris à faire confiance à son intuition.

— Puisque André a peur de me rencontrer en public, donne-moi les informations dont j'ai besoin et je disparaîtrai.

— André ne sait pas que tu es là. J'ai intercepté ton message.

— Pourquoi ?

— Parce que tu l'as quitté, Didier. Pourquoi viendrait-il vers toi, maintenant ?

Wren écoutait de toutes ses oreilles.

— Quels sont les intérêts communs entre le Silence et la Cosa ? demanda Sergueï.

— Il n'y en a pas, tu le sais. Ils n'aiment pas la magie, sauf si...

— Sauf si on s'en sert sous leur égide.

Son regard se fit perçant.

— Bren... Qu'est-il arrivé aux A-Focs ? André m'en a parlé. Darcy devait enquêter.

Bren s'assit, repoussant Wren sans s'en apercevoir.

— Ils disparaissent. Tu le sais. Nous avons d'abord pensé qu'ils avaient décidé de quitter le Silence, que nous leur en demandions trop en exigeant qu'ils choisissent entre deux appartenances...

Sergueï acquiesça avec impatience. Il avait déjà évoqué toutes ces possibilités avec Wren. Ce qu'il avait espéré, c'était que Darcy puisse leur fournir des noms. Pour que Wren puisse vérifier de son côté.

— Puis, nous avons compris qu'ils avaient vraiment disparu. Les Opérateurs ont perdu leur trace, leurs proches n'ont plus jamais entendu parler d'eux.

— Ces disparitions, quand ont-elles commencé exactement ?

Si jamais elles coïncidaient avec celles des Indépendants...

— Darcy pense que le premier cas a dû se produire presque deux ans auparavant.

Wren fit un geste de dénégation avec la tête, oubliant que Sergueï ne la voyait pas. Quelque chose ne collait pas. A cette époque, KimAnn ne s'intéressait pas encore aux Indépendants.

— Deux ans, mmm... ?

En tant qu'ancien Opérateur, Sergueï se sentait personnellement atteint. La colère bouillonnait en lui.

— Nous n'avons rien remarqué parce que tu sais comment vont les choses. Les A-Focs ont plus de liberté que les autres, et leurs chefs de mission sont des...

— Loufiats.

Malgré la rage froide qui l'habitait, Sergueï ne put s'empêcher de sourire. Il avait été lui-même l'un de ces « loufiats », autrefois.

— Pour ma part, j'aurais dit plutôt « idiots ». Enfin, bref, certains d'entre eux sont également portés manquants. Les Opérateurs, je veux dire.

— Et personne ne s'en est inquiété ?

La voix de Sergueï avait pris une intonation distante, comme s'il était déjà sur une autre piste.

— Si, André. Parfois, je me dis qu'André est le seul qui prenne à cœur cette organisation.

La jeune femme joua d'un air absent avec la paille du soda de Wren.

— Sergueï... Nous ne nous sommes jamais expliqués, toi et moi. Je n'ai jamais compris pourquoi tu étais parti. Ni pourquoi ils t'avaient laissé revenir. Ta partenaire n'est pas précieuse au point que le Silence ne puisse survivre sans elle, tout de même.

Et vlan ! En pleine figure. Mais ça n'était pas tout à fait faux. Et Wren devait admettre que c'était un aspect des choses auquel ni Sergueï ni elle n'avaient réfléchi.

— Ecoute, Darcy n'est pas la seule à savoir assembler les pièces du puzzle. L'obsession du Silence, c'est de rendre le monde plus sûr. Peut-être plus égalitaire. Et pour y parvenir, ils se fichent pas mal des moyens employés.

— Tout ça, tu le sais. Et nous le savons tous.

La voix de Sergueï était neutre, presque indifférente. Ce qui voulait dire qu'il avait flairé du sang et que ses neurones frémissaient, prêts à partir en chasse.

— Je pense que nous sommes allés trop loin. Bren plia la paille entre ses doigts jusqu'à l'écraser complètement.

— Je pense... qu'ils sont devenus proactifs.

Sergueï se fit complètement immobile.

— Tu veux dire qu'ils anticipent en traquant les éléments négatifs ?

— Probable.

— Probable... comment ?

— Je ne sais pas. Darcy, elle, doit savoir.

— Découvre-le.

Bren le dévisagea un instant, puis finit par baisser les yeux, comme si elle renonçait à argumenter. A moins que Jolie Blonde ne soit du genre discipliné. Après tout, certains n'arrivaient à donner le meilleur d'eux-mêmes que s'ils recevaient des ordres. C'était elle qui avait pris l'initiative de venir dans ce café, mais elle avait paru franchement mal à l'aise.

Lâchant la paille, Bren s'essuya les mains sur la serviette de Wren, se leva et quitta le café sans leur accorder le moindre regard.

Sergueï resta un long moment plongé dans ses pensées, avant de se tourner vers Wren en plissant les yeux pour tenter de l'apercevoir.

— Tu as entendu ?

— J'ai entendu. Mais je ne suis pas sûre de comprendre. Qu'y a-t-il de mal à être proactif ? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux prévenir un problème que le résoudre ?

— Pour le Silence, est un problème tout ce qui trouble le long fleuve tranquille de la vie.

— Hmm... ça, j'avais compris.

— Pour les Humains uniquement. Tu n'aimais pas ma... comment disais-tu déjà ? Ma « fataephorie » ?

— Ces derniers temps, tu t'es amélioré, protesta-t-elle.

— Moi oui, mais pas le Silence. D'après ce que dit Bren, cette fataephorie empire. Pour eux, les Humains, ce sont les Ignorants. Les Talents sont considérés comme des instruments utiles dans la mesure où ils acceptent de travailler comme A-Focs. Les Indépendants ? Les membres du Conseil ? Des erreurs de la nature. S'ils acceptent de penser comme le Silence, ils sont tolérés. Les Fatae ? Des animaux. Qu'on chasse et qu'on tue.

— Même vision que les vigiles, murmura Wren, qui se sentait affreusement sotte parce qu'elle venait seulement de comprendre.

— Même vision que les vigiles, acquiesça-t-il. Allez, viens. Bren avait raison. Ne restons pas ici, c'est dangereux. Repasse en mode invisible. Si un tireur s'est embusqué dans le coin, c'est moi qu'il visera.

Wren ne discuta pas. Et refusa d'écouter les récriminations de sa petite voix. Cette fois, elle ne laisserait pas Sergueï en dehors de l'incantation, et tant pis si elle rompait son vœu de ne plus le toucher avec le Courant.

Dévie ta course, intention néfaste

Pour ta colère mal fondée

Choisis une autre cible

Cela ne valait pas un gilet pare-balles et n'arrêterait pas un fou furieux, mais au moins, on ne les repérerait pas.

Un frisson parcourut Sergueï — le même que celui qu'il éprouvait quand ils faisaient l'amour, juste avant l'orgasme. Le sortilège venait de se déclencher.

Est-ce que tu sais au moins le mal que tu lui fais exactement ? reprit la petite voix, avec obstination. Sais-tu combien de Courant son corps peut supporter ? Quelle dose peut-il encore tolérer avant que ses organes ne soient détruits ?

Il fallait absolument qu'elle découvre un médecin qui soit capable de l'écouter, de la comprendre et de lui fournir une réponse franche.

Autant chercher une paille dans une meule de foin.

— Vous avez été utilisée. Manipulée.

Une feuille de papier atterrit devant elle, sur la table. KimAnn l'ignora.

— Personne ne me manipule.

Ils avaient débarqué sans trompettes ni fanfare — sans le dispositif protocolaire qui précédait traditionnellement la visite de dirigeants du Conseil appartenant à des territoires différents.

— Oh, je suis certain que l'idée vient de vous. Elle porte la trace de votre ego : vous étiez la seule, naturellement, à pouvoir nous protéger de la menace de l'Extérieur. Mais dites-moi, d'où venait cette menace ? Qui vous en a parlé, madame Howe ?

— Chacun sait...

— Chacun sait que nous avançons en équilibre entre ce que nous sommes et ce que craignent les Profanes. Nous avons travaillé avec des gouvernements, des organismes privés... Nous avons conclu des compromis et des alliances, et toujours, nous sommes restés fidèles à la Charte pour ne pas mettre notre existence en péril. Ni celle des autres.

» Et tout à coup, il y aurait un risque ? Il faudrait que nous croyions à ce risque parce que vous, madame Howe, vous avez décidé de mettre tous les Talents sous votre coupe ? »

KimAnn voulut protester, mais son interlocuteur l'ignora.

— Vous êtes la seule à avoir entendu parler de cette menace. Aucun autre Conseil n'a éprouvé la nécessité de prendre les mesures que vous avez prises.

KimAnn Howe dévisagea un à un ses invités surprise. Face à elle se tenaient Louise (Conseil du Midwest), Bee (Conseil de Tucson), Randolph (Conseil du Québec) et Jenne qui représentait la côte Ouest. Étaient absents Lizzie de Green Kingdom et les dirigeants de la côte Sud, accaparés par les récentes catastrophes naturelles.

— Vous nous avez mis en danger. Et pourquoi ? Pour satisfaire votre ego. Parfait. Nous pouvons comprendre votre désir d'élargir votre domaine. Si encore il ne s'était agi que de cela, nous aurions toléré votre récente alliance avec le Conseil de San Diego. Mais vous vous êtes laissé influencer par des étrangers.

— C'est faux, je vous le répète.

Bee fit un pas en avant, contraignant la vieille dame à lever son visage vers lui. Trapu et bizarrement proportionné, le Talent était une masse vibrante d'énergie — et d'électricité. L'un de ses adversaires avait déclaré un jour qu'être frappé par lui, c'était comme de recevoir la foudre. On ne s'en relevait plus.

— Vous n'avez pas été la seule à enquêter sur cette organisation, le Silence. Nous nous y sommes intéressés également. Et ce que nous avons découvert, c'est que vos espions étaient compromis.

— Impossible !

Il abattit sa main puissante sur le document.

— Lisez.

A contrecœur, KimAnn baissa les yeux vers la feuille et Bee retira sa main. Chaussant une délicate paire de lunettes, la vieille dame tira le papier vers elle et se mit à lire.

Il s'agissait d'un rapport médical sur l'état mental d'une certaine Mally Jones. Des graphiques retraçaient les différentes formes de privations et reprogrammations subies par la jeune femme, qui avait été aperçue pour la dernière fois le jour du nouvel an, près d'une cabine téléphonique.

KimAnn ne reconnut pas le nom. Il est vrai qu'à son niveau, il lui était impossible de connaître tous ceux qui travaillaient ou avaient travaillé pour elle.

— Je vous accorde que l'histoire est triste, mais...

— La preuve est là, lança Jenne dont les traits exprimaient le regret sincère d'être là. Mally Jones était l'un des agents sur lesquels vous fondiez les rapports que vous transmettiez aux Mages Suprêmes. L'un des agents que vous exploitiez pour justifier vos actions. Pour construire cette fameuse menace— ce terrible Danger auquel tous les Talents allaient devoir faire face.

» Le hic, madame Howe, c'est que vos rapports provenaient directement d'une organisation qui ne nous veut aucun bien.

» Vos informateurs étaient membres du Silence. Après avoir subi un lavage de cerveau, ils accomplissaient tout ce que leurs nouveaux maîtres leur demandaient. Dans ce cas précis, il s'agissait d'alimenter vos peurs pour vous guider très exactement sur le chemin qu'eux avaient choisi. »

La main de KimAnn se crispa sur la feuille comme pour la broyer.

— Je vais les détruire...

— Vous ne ferez rien du tout, déclara Louise, d'un ton solennel.

A cet instant, Mme Howe remarqua que les quatre dirigeants formaient un arc de cercle autour d'elle, et que ses propres employés avaient mystérieusement disparu.

— Nous vous avons tolérée en raison de votre âge et de votre puissance, même lorsque vous avez affiché votre mépris de la Charte. Parce que le Conseil a été créé...

— Pour nous protéger !

— Pour nous protéger de nous-mêmes !

Louise ne relâchait pas la pression.

— Le Silence ? Ils ne peuvent nous atteindre que s'ils réussissent à savoir qui nous sommes et où nous sommes. Vous avez joué leur jeu, madame Howe. Si vous n'aviez pas harcelé les Indépendants, si vous n'aviez pas tenté de les intimider, rien de tout ceci ne se serait produit. Nous aurions identifié les vigiles et nous les aurions chassés, comme tant d'autres de leurs semblables par le passé. Nous aurions surmonté l'orage.

» Peut-être même que nous aurions pu nous appuyer sur l'événement pour amener en douceur les Indépendants à accepter notre Charte. Mais vous nous avez rendus visibles. Vous avez fait de nous des cibles. »

Louise éleva la voix.

— Nous vous avons jugée, KimAnn Howe, et nous vous avons déclarée coupable. La sentence est sans appel, la condamnation sera rapide et sans cruauté.

La vieille dame aurait pu tenter de contre-attaquer, mais elle avait sa dignité à défendre. Son statut, son honneur l'exigeaient.

Elle se leva et fixa sans ciller chacun de ses juges.

— J'ai fait ce que je croyais être utile pour défendre nos missions et nos valeurs. Mon action était juste, et si l'occasion s'en présentait encore, je prendrais exactement la même décision.

— Telle est la raison pour laquelle nous vous ôterons vos moyens d'agir.

Les quatre dirigeants ne levèrent pas les mains et ne proférèrent aucun mot. Simplement, la température de la pièce augmenta à mesure que le Courant se densifiait jusqu'à devenir une véritable présence physique.

— Les Anciens, source de toute sagesse..., murmura la vieille dame, juste avant que l'ombre ne l'enveloppe et ne détruise ce qu'elle avait de plus cher au monde.

Lorsque la présence eut disparu et que la température fut redescendue, KimAnn Howe releva le menton et dévisagea fièrement ses visiteurs. Les quatre dirigeants frissonnèrent, impressionnés par la force d'âme de la vieille dame et secrètement terrifiés par ce qu'elle venait de subir — et qui pouvait arriver à n'importe quel Talent. Non pas devenir fou et être emporté par le Courant, mais au contraire, être totalement privé d'énergie magique. Vidé de son Courant.

— Naturellement, vous conservez vos revenus personnels, annonça Bee. Nous n'interférerons plus dans votre vie, désormais.

Les traits aussi rigides que s'ils étaient taillés dans la pierre, KimAnn posa sur lui ses yeux clairs.

— Quelle vie ? demanda-t-elle. De l'argent ? Des biens ? Croyez-vous que cela ait jamais signifié quoi que ce soit pour moi ?

Soudain, elle se détourna et s'approcha de la fenêtre. Son centre vide et froid pesait douloureusement en elle.

— Partez, à présent, lança-t-elle, sans se retourner. Vous avez obtenu ce que vous vouliez. Laissez-moi finir ce que vous avez commencé.

Sans un mot, les dirigeants sortirent de la pièce.

Vers le milieu de la matinée, la nouvelle d'un grand remaniement à l'intérieur du Conseil s'était propagée. Colleen avait disparu et ne répondait ni aux appels mentaux ni aux coups frappés sur sa porte. Les membres du Conseil qui avaient continué à participer aux patrouilles s'étaient, eux aussi, évanouis dans la nature.

A travers toute la ville, on entendait littéralement les portes claquer et les verrous grincer — comme si le Conseil se repliait sur lui-même, déterminé à se couper du reste de la Cosa.

— Ils s'enfuient comme des rats.

— Ils ne s'enfuient pas. Ils se terrent. Quand tout ceci sera terminé, ils sortiront... Simplement, nous n'oublierons pas.

Le ton était sombre. Comme l'humeur générale. La salle de réunion était loin d'être pleine. La dernière A.G. s'était achevée dans un bain de sang, et une suspicion généralisée régnait — deux facteurs qui n'encourageaient pas précisément les membres de la communauté magique à se rassembler. Malgré tout, ceux qui avaient eu le courage de venir affichaient une détermination féroce.

Wren avait participé à trois A.G. dans sa vie, ce qui était davantage que la plupart des Indépendants. Et beaucoup trop, en ce qui la concernait. Les A.G. étaient censées constituer un ultime recours en cas de crise.

La tenue d'une A.G. était considérée comme un mauvais signe. Avec deux A.G., on pouvait parler de « phénomène intéressant ». Avec trois, on frôlait l'apocalypse.

— Nous n'avons ni l'une ni l'autre option. Nous ne possédons rien qui ressemble à un terrier et nous n'avons nulle part où fuir. Notre maison est ici. Nous sommes des New-Yorkais, bon sang !

Des cris d'approbation fusèrent, auxquels répondirent des grognements de mécontentement.

— D'accord, nous ne sommes pas tous des New-Yorkais, concéda Bart. Mais vous m'avez parfaitement compris. Personne, vous m'entendez, personne ne nous chassera de chez nous. Nous ne partirons que si nous le voulons. Qui veut partir ?

Le « non » qu'il reçut en réponse n'était pas fracassant, mais compte tenu du caractère des Indépendants, on pouvait raisonnablement l'interpréter comme un raz-de-marée.

— Donc, qu'allons-nous faire ?

Bart se tenait debout sur une chaise, au milieu de la pièce. Les trois autres membres du Quad l'entouraient, se servant de leur Courant pour amplifier la voix de l'orateur. Wren avait fait main basse sur un siège et s'était perchée sur le dossier. Sergueï se tenait quelques pas derrière elle — pas trop près cependant, pour ne pas attirer les regards. Chaque fois qu'il se rapprochait involontairement, Wren devenait nerveuse et s'écartait légèrement. Le manège se répéta trois ou quatre fois avant que Sergueï ne finisse par comprendre et rester à distance.

— Du calme ! Du calme !

Rick se leva pour prendre la succession de Bart, dans une chorégraphie parfaitement réglée.

— Bien. Donc, nous ne pouvons plus compter sur le Conseil. La belle affaire ! Et quand avons-

nous jamais compté sur le Conseil ?

Cette fois-ci, la salle tout entière fit chorus.

— Cette année, nous avons réussi quelque chose d'unique. Nous avons su nous rassembler. Non pas sous la pression de la peur ou de la panique, mais de manière organisée et rationnelle, conscients à la fois de notre individualité et de notre but commun. Et pas seulement les Indépendants, mais les Fatae également.

Certes, le Talent exagérait un peu, mais tout compte fait, pas plus que dans n'importe quelle assemblée politique. Et le niveau de sincérité y était certainement plus élevé.

Wren appréciait en connaissance le degré de cynisme de ses pairs. Les Indépendants savaient qu'ils étaient manœuvrés, ils en connaissaient la raison — et ils acceptaient. Exactement ce qu'avait prévu le Quad. Pour sa part, la jeune femme n'était pas sûre d'aimer être régentée, même pour la bonne cause et par des personnes qu'elle estimait. Sauf qu'il n'y avait pas d'autre option possible. S'ils se séparaient maintenant, ils perdraient.

Et ils perdraient bien plus que leur liberté — cette liberté que convoitait le Conseil.

— Mes amis, non seulement nous devons agir ensemble, mais aussi travailler ensemble. Ce qui veut dire recueillir des informations et faire fonctionner notre cerveau. Nous ne devons pas laisser la peur ou la passion nous guider.

Quelques rires nerveux éclatèrent. Il était de notoriété publique que les Indépendants avaient autant d'aptitude à se précipiter dans le feu qu'à le fuir. Aptitude que le Conseil avait failli exploiter avec succès, l'été dernier.

— Pour que vous sachiez tous ce qu'il en est exactement, je vais céder la parole à Nick Lawrence, l'un de nos plus fins limiers et cofondateur des E.P.P.I.

Nick Lawrence, dit le Rusé, était carré des pieds à la tête. Une véritable armoire à glace qui n'avait pas besoin de grimper sur une chaise pour attirer l'attention. Les regards se tournaient vers lui aussi naturellement qu'ils se détournaient de Wren.

— Chers amis... Votre temps et le mien, sont précieux. Donc, je vais tâcher d'être bref : un ange est mort, assassiné de la manière la plus horrible et spectaculaire qui soit. Les criminels n'ont craint ni d'être remarqués, ni de subir des représailles.

— Ouais, vive la police new-yorkaise ! grommela un participant.

— Au moins, les criminels ne font pas de discrimination. Ils haïssent tout le monde.

— Mes amis, s'il vous plaît, votre attention... Depuis que nous avons rendu le corps aux anges...

Wren préférait ne pas savoir comment l'échange s'était passé, les anges n'ayant pas autorisé les E.P.P.I. à pratiquer une autopsie. D'un autre côté, c'était la seconde fois qu'un ange était victime des vigiles. Donc, ils étaient peut-être prêts à accepter n'importe quel moyen pour retrouver les salauds...

A-t-on empêché les anges d'agir pour leur propre compte ?

Wren envoya le message mental au Quad. Il y eut un léger délai, puis elle vit Michaela se pencher vers l'oreille de Beyl. La griffonne se mit à remuer vivement son bec.

On leur a promis qu'ils prendraient part à l'action, à condition qu'ils ne fassent rien avant que le signal soit donné.

La voix mentale de Michaela était lasse et teintée d'un voile rouge qui indiquait une nuance d'exaspération.

Beyl n'a pas pu obtenir mieux.

Wren reporta son attention sur le Rusé. Avec leur arrogance coutumière, les anges n'en feraient, de toute façon, qu'à leur tête.

— Les traces relevées sur les corps sont bel et bien du Courant. Et non, je ne vous expliquerai pas comment nous avons procédé. Vous ne comprendriez pas.

Question arrogance... Enfin, le Rusé, lui, y avait légitimement droit. Dans le monde des Profanes, il aurait été au MIT ou à Caltech. C'était un pur génie, inventif et intuitif. Qui d'autre que lui aurait pensé mettre le Courant au service des sciences d'investigation ? Mieux : qui d'autre que lui aurait été capable de s'autoformer, puis de former les autres à cette pratique ?

— Nous sommes à quatre-vingts pour cent sûrs que les assassins se sont servis de Courant pour immobiliser l'ange et lui trancher la gorge.

Rien de surprenant là-dedans. Une armée d'Ignorants pouvait bien encercler un ange, Wren ne donnait pas cher de leur peau. Une fois les copains alertés, ça n'était qu'une question de minutes avant que les agresseurs soient gobés tout crus.

— Et nous sommes à soixante-dix pour cent persuadés que les criminels n'étaient ni des Indépendants... ni des membres du Conseil.

Wren fronça les sourcils, imitée par une douzaine d'autres personnes dans la salle. Tous les Talents ne s'affiliaient pas — même si l'affiliation en question pouvait être aussi floue que celle des Indépendants. Certains suivaient leur propre chemin. La plupart du temps, cependant, ces Talents n'étaient pas très puissants, et certainement pas du genre à agresser un ange !

Pourtant... Pourtant, il existait une catégorie, encore plus minoritaire, de Talents qui n'appartenaient ni au milieu des Indépendants, ni au Conseil, ni même... à la Cosa.

— Certains d'entre vous connaissent des personnes qui sont dans ce cas-là, déclara le Rusé en devançant la pensée de Wren. Qui se sont engagées ailleurs, qui ne parlent jamais de leur travail, de leur affiliation... Ce sont des parents, des enfants, des amis... Et ils ont disparu. Victimes non pas des manœuvres du Conseil, ni même des groupes racistes... mais de leur propre employeur.

— Oui. Ils ont été trahis par leur employeur qui les a retournés... contre nous.

Nick était un orateur puissant, pas tellement à cause de sa voix ou de son apparence, ni même de son Courant, mais à cause de la passion qui vibrait dans chacun de ses mots, et de la foi inébranlable qu'il avait dans ses informations.

Brusquement, Wren songea que l'homme aurait pu être dangereux — très dangereux, même — s'il s'était intéressé à autre chose qu'aux investigations.

— Qui ? Qui est-ce ?

Une voix surgit de la foule, relayée aussitôt par un immense grondement de colère. Qui avait pu monter les membres d'une même famille les uns contre les autres ? Qui avait osé s'en prendre à un

ange ?

Derrière elle, Wren sentait Sergueï s'agiter. C'était lui qui avait jeté le loup — le Silence — dans la bergerie. Même s'ils n'étaient pas tous des agneaux, tant s'en fallait. Néanmoins, la responsabilité qui pesait sur ses épaules était accablante et, autour de lui, les corps frémissaient de manière menaçante.

Je te protégerai, Sergueï. La jeune femme mit toute la force dont elle était capable dans cette pensée silencieuse. Elle était aussi responsable que lui : c'était elle qui l'avait fourré dans ce pétrin.

Bart leva la main pour apaiser le tumulte. Ses manières rudes et directes étaient exactement ce qu'il fallait pour renforcer le grand feu de joie que le Quad venait d'allumer ce soir. Wren ne put s'empêcher de prier pour qu'ils sachent le contenir.

— Peu importe qui est responsable du crime. Ce qui compte, c'est que nous sachions que ce crime a été commis sur ordre. Tout d'abord, nous n'avons pas réagi lorsque les agressions ont commencé contre nos cousins les Fatae. « Pas notre problème », avons-nous dit. Bien sûr, c'est une attitude dont nous devons avoir honte, mais dans le même temps, si elle était égoïste, elle était aussi honnête. Donc, cessez de culpabiliser.

» Aujourd'hui, nous sommes prêts à nous battre aux côtés de nos cousins. Aujourd'hui, nos cousins sont prêts à se battre avec nous. »

A cet instant, Beyl s'avança. A chacun de ses pas, ses griffes renvoyaient des éclats métalliques et son bec claquait avec détermination : c'était une guerrière, une vraie. Elle était suivie par un Nissani âgé qui représentait les Fatae de l'Eau. En revanche, les Fatae du Feu étaient absents : la plupart étaient en hibernation, à l'instar de Rorani, la dryade.

— Mes amis, durant plusieurs générations, nous sommes restés passifs. Mais nous ne devons pas oublier que les Profanes sont nos cousins, tout comme les Talents. Ce sont des êtres sensibles et raisonnables, et en tant que tels, ils méritent tout notre respect. Jamais nous ne les avons agressés.

A strictement parler, ça n'était pas tout à fait vrai. Il y avait eu cette époque dite des « dragons », en Europe et en Asie. Et puis, les Aztèques pourraient avoir quelques mots à dire au sujet de certains dieux ailés... Mais enfin, Wren devait le reconnaître, cette petite phrase sonnait bien dans le discours.

— Aussi, nous ne frapperons pas aveuglément. Nous porterons un coup précis et calculé. Pour cela, nous devons rassembler nos forces et élaborer un plan. Il est possible que nous fassions appel à vous, individuellement ou par familles, pour participer à ce projet. Pour l'instant, nous vous demandons encore un peu de patience.

— Impossible.

Sergueï se tenait raide et droit, comme s'il craignait de ne pouvoir se maîtriser et de frapper. L'ironie de la situation, c'est qu'il était entouré de Talents puissants et de Fatae dont la musculature était deux fois plus volumineuse que la sienne. Et il avait peur de les blesser, eux ? Wren ne savait pas si elle devait éclater de rire ou pleurer de désespoir.

Il était probable qu'elle finirait par faire les deux avant la fin de la journée.

— Je ne comprends pas.

Beyl s'était installée directement sur le sol, les ailes repliées autour de son corps, comme si elle était en train de couvrir. Michaela et Bart avaient réquisitionné le canapé, tandis que les deux autres membres du Quad arpentaient sans relâche la petite pièce.

L'A.G. s'était achevée une heure auparavant et, une fois les acteurs secondaires renvoyés chez eux, s'était poursuivie sur un mode plus intimiste. Le Quad espérait que Sergueï leur fournirait l'information dont ils avaient besoin.

Plus exactement, que ce dernier les prendrait par la main et les conduirait jusqu'au Silence.

Pour sa part, Wren n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle espérait. Ce qu'elle savait, en revanche, c'est qu'ils n'obtiendraient rien en continuant à harceler son partenaire. Au contraire. Plus ils tenteraient de l'amadouer, plus les choses iraient mal.

— Tu t'en fiches ?

Bart bondit hors du canapé et se planta devant Sergueï. Consciente qu'il suffisait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres, Wren se demanda comment le Talent évaluait son « adversaire », qui le dépassait d'au moins douze bons centimètres.

Attention, Valère ! Tu es en train de te disperser. Concentre-toi. Un mot, un geste, peut tout faire exploser. Cherche le maillon faible, bon sang ! Dis-toi qu'il n'est pas ton partenaire. Dis-toi qu'ils ne sont pas tes parents, tes cousins. C'est du boulot, juste du boulot...

La jeune femme inspira profondément et se détacha de la tension qui régnait dans la pièce. Les contours physiques de son corps fondirent et laissèrent place aux courbes soyeuses de son centre, au feu glacé des filaments qui sifflaient et s'enroulaient les uns autour des autres, comme des vipères dans leur nid.

L'état de transe était le meilleur mode d'observation qui soit. Pourvu qu'elle n'ait pas à réagir immédiatement...

— Et les cadavres qu'on a jetés sur leur seuil ?

Face à l'intrusion de Bart dans son espace personnel, Sergueï n'avait pas reculé d'un pouce. Mais à en juger par l'expression de son visage, Wren pouvait déjà ouvrir les paris sur celui qui frapperait le premier.

Il fixa tour à tour chacun des membres présents dans la pièce.

— C'est vous qui vous en fichez. Pourtant, ce sont simplement des hommes et très probablement, innocents. Des membres du Silence peut-être, mais à qui vous ne pouvez rien reprocher. On les a tués, on a marqué leur peau au fer rouge, et on les a jetés comme de vulgaires sacs-poubelle. Et parce que ce sont des Profanes, personne ne s'en soucie ?

— Nous regrettons ces morts, rétorqua Michaela avec calme. Mais nous ne pouvons perdre de vue notre sécurité. Ces hommes ont probablement été sacrifiés par leur propre organisation, pour jeter le trouble parmi nous et nous diviser encore plus.

— Vous êtes le seul à pouvoir nous aider, intervint Beyl dont les plumes frémissaient, agitées par une brise impalpable qui indiquait son degré d'agitation. Wren ne connaît que quelques-uns de ces Humains... Vous les connaissez tous. Vous connaissez leurs pensées, leurs façons d'agir. Vous

pouvez nous aider à les neutraliser.

— Vous me demandez de vous aider à détruire une organisation qui répand le Bien depuis plusieurs générations et qui a sauvé des vies, au détriment parfois de celle de ses agents, simplement parce que vous avez peur ? En quoi êtes-vous différents d'eux ?

— C'est ce que les Indiens disaient des Européens, non ? Et les Incas des Espagnols ? Il s'agit de notre survie, Sergueï Didier. Soit vous êtes de notre côté, soit vous ne l'êtes pas.

Derrière la paroi de brume de son état de transe, Wren sentit soudain le souffle lui manquer. Sa gorge était nouée, la pression contre sa peau était intolérable, et les serpents bourdonnaient comme des Fondamentaux ivres.

Une immense charge de Courant était en train de s'accumuler dans la pièce, autour d'elle, et elle ne parvenait plus à y résister. Dans son centre, les filaments s'affolaient — bleus, rouges, dorés, verts. Crachant et sifflant au point de lui flanquer une migraine du diable. Pas étonnant que les Talents aient du mal à se supporter...

Elle sentait l'énergie croître, se développer — bientôt, elle lui échapperait. Etait-ce cela qu'on éprouvait, lorsque la folie nous aspirait ?

— Wren ?

Sergueï se tenait devant elle. Sergueï... Elle avait besoin de le sentir contre elle, dans la tiédeur du lit, juste avant qu'elle ne s'éveille complètement. Elle avait besoin de sentir sa main quand il écartait une boucle rebelle de son visage. Elle avait besoin de ses yeux chauds et tendres.

Elle avait besoin de lui. Elle l'aimait.

— Pars.

Sa voix était rauque et hachée.

— Pardon ?

— Je ne peux pas... Je ne peux pas te prendre en charge. Je ne peux pas...

Non, je ne veux pas te tuer. Et je risque de le faire si tu restes. Si tu t'obstines. Mes serpents répondront à leur Courant qui se dirige vers toi involontairement. Et je ne pourrai plus les contrôler. Et ils iront vers toi, où ils ont pris depuis si longtemps l'habitude de se réfugier.

— Pars, Sergueï. Sors d'ici et ne te retourne pas.

— Zhenchenka...

— Ecoute-la, Didier.

Bart. Elle sentait sa présence au travers du brouillard qui l'enveloppait. Le Talent posa ses mains sur ses épaules. Son Courant coulait vers elle, paisible et froid. Bart parvenait encore à se maîtriser. Mais ce n'était pas en lui qu'elle avait envie de s'enraciner. Ni en aucun autre des Talents présents. Alors, ils ne risquaient rien.

— Pars.

Le regard de son partenaire glissa sur elle. Puis Sergueï se détourna et sortit.

Ils s'arrêtèrent devant le bâtiment.

— C'est bizarre, je pensais qu'il serait, je ne sais pas, moi... plus grand, bougonna Danny qui n'avait pas cessé de pester, pendant tout le trajet, contre les Talents « siphonnés » et les Profanes « complètement barges ».

— Très drôle.

L'ex-policier haussa les épaules, sans s'excuser, et tourna le dos à ses compagnons — quatre Talents et un Fatae qui, après une série d'échanges télépathiques, avaient décidé de se rendre sur place.

— Il n'y a personne là-dedans.

Rick secoua la tête d'un air éccœuré.

— Quoi ?

Wren le dévisagea, puis reporta son regard sur l'édifice. L'immeuble ressemblait à tous les autres immeubles de la rue. Parfaitement ordinaire... et parfaitement énervant à force d'être ordinaire.

— Je dis qu'il n'y a personne là-dedans.

Il leva les yeux vers le haut de l'édifice, puis vers le ciel, couleur de plomb.

— Va neiger de nouveau.

— Tu peux rester concentré, s'il te plaît ?

Bets ressemblait à s'y méprendre à une pile survoltée et douée d'un sale caractère. En dépit de son grand âge, elle avait exigé de participer à la sortie et personne n'avait osé lui dire non. C'était une ancienne combattante qui avait vaillamment lutté contre le Conseil et obtenu, de ce fait, une place d'honneur parmi les Indépendants.

— Je suis concentré. Tu ne le sens pas ?

Wren le sentait, elle. Ça ne ressemblait pas franchement à l'éclair qui annonçait l'orage. Plutôt, à un frémissement de l'air insidieux, séduisant, enveloppant...

Bart enfonça les mains dans les poches de sa parka.

— Ton partenaire les a avertis.

— Non.

Wren en était certaine.

— Il ne donnera pas ce que nous voulons, mais il ne fera pas l'inverse non plus. C'est son enfer : rester juste et moral. Au milieu.

Elle avait fini par le comprendre. Si Sergueï avait voulu les trahir, il l'aurait fait depuis longtemps déjà. Il avait préféré s'éloigner. La douleur qui l'habitait était terrible — elle n'avait pas de nom.

Elle scruta le bâtiment en essayant de détecter la présence éventuelle d'ondes de Courant, mais ne perçut qu'un faible filet. Non seulement l'immeuble était vide de ses occupants, mais l'électricité avait été coupée.

— Oui, on peut dire ce qu'on veut, mais ce ne sont pas des imbéciles, dit-elle.

Sans électricité, les Indépendants étaient privés d'une ressource précieuse. Et Wren n'aurait guère été surprise si une panne générale s'était soudain abattue sur la ville. Peu de chance, évidemment, que cela se produise : avec le froid qui régnait, et la tempête de neige qui se préparait, une telle tentative aurait été beaucoup trop dangereuse.

— Bon, alors, où sont-ils ?

— On peut pas les s'asser.

Une toute petite voix, à hauteur d'oreille.

— Donc, faut les z'attirer.

Un piskie qui s'était joint à l'expédition. Quatre kilos à peine, tout mouillé et avec ses chaussures. Wren résista à l'envie d'écartier les cheveux qui retombaient en masse sauvage sur ses yeux en boule de loto.

— Les aimer ?

— Les-z-a-tti-rer, idiote d'Humaine. Les attirer, pas les aimer. Quand tu ressembles à une proie, les prédateurs se ramènent, s'pas ? Et si t'as l'air d'une proie facile, même les prédateurs les plus malins rapploient. Et alors, on leur fiche la trouille de leur vie.

— Hmm, je vois..., dit Bets d'un air songeur. On leur donne une cible à laquelle ils ne peuvent pas résister... Mais... c'est quoi, l'appât ?

— Ceux qui sont censés avoir tué les Humains, répliqua le Fatae en ronronnant littéralement.

— Je ne...

Wren hocha la tête.

— Oui, je vois. Tu penses aux vigiles. Même si on leur mettait le vrai coupable sous le nez, avec des preuves en béton, ils continueraient à croire que c'est nous.

— Comment ? demanda Bart, en s'adressant plus à lui-même qu'aux autres. Et... où ?

Le piskie sourit, dévoilant des dents brillantes et pointues qui lui donnèrent subitement l'air d'être le rejeton hystérique d'une chauve-souris vampire et d'un bébé ours.

— On a sa petite idée.

— Mais c'est une manifestation !

— Qu'est-ce que tu y connais, toi, aux manifestations ?

— Hé, j'ai assisté à la Marche de l'Homme Métrosexuel à la télé !

Wren pressa le pas. Elle n'avait pas la moindre envie d'entendre la suite de cette intéressante conversation. Une manifestation... C'était typiquement une idée de piskie, ça. Les piskies adoraient pousser les autres à l'action et, pour le dire carrément, raffolaient de tout ce qui pouvait provoquer la pagaille et faire du bruit. Ils étaient plus d'une cinquantaine, Talents et Fatae, qui gravitaient autour de la station de métro de Christopher Street, en ce dimanche matin froid mais clair.

On était à deux pas de Stonewall, ce qui, historiquement parlant, amusait Wren. C'était là que s'étaient produites les célèbres émeutes qui avaient opposé homosexuels et forces de l'ordre. Elle n'était pas sûre que les autres soient sensibles à l'ironie.

D'ailleurs, elle n'était pas sûre non plus de trouver la plaisanterie franchement irrésistible. Elle devait probablement mettre cette petite réaction nerveuse sur le compte de son épuisement dû au manque de sommeil. Ou à la raréfaction du Courant dans la ville : avec tous ces Talents qui emmagasinaient simultanément de l'électricité, plus personne n'arrivait vraiment à faire le plein.

Et la panne de Courant n'était pas une expérience qu'elle avait envie de vivre. La rumeur disait que les membres du Conseil avaient pris leurs jambes à leur cou quand le vaste mouvement d'aspiration énergétique avait commencé. Il ne semblait pas qu'un ordre d'évacuation officiel ait été lancé, mais apparemment, KimAnn n'avait dit ni oui, ni non. Donc, ils avaient pris le large.

Dans un réflexe nerveux, Wren toucha sa réserve. Elle n'était pas pleine, elle non plus, mais son centre avait l'habitude de fournir l'impossible une fois par mois. Par conséquent, elle se sentait aussi prête que possible, compte tenu des circonstances. Un filament vert et bleu fila le long de sa colonne vertébrale pour venir exploser à l'intérieur de son crâne. Si elle n'avait pas eu son bonnet de laine noire, ses cheveux auraient vrillé comme des tire-bouchons.

L'organisation de l'événement avait pris trois jours entiers. Wren n'était pas sûre que l'idée fonctionnerait, mais personne n'avait débarqué avec une meilleure proposition. Donc... que Dieu leur vienne en aide ! De plus, le plan présentait une logique assez diabolique — de la part des piskies, franchement, à quoi pouvait-on s'attendre d'autre ?

Wren avisa un banc et s'y assit pour siroter le café brûlant qu'elle avait acheté en cours de route. La chaleur du gobelet se diffusait à travers ses gants et réchauffait ses doigts engourdis. C'est qu'il faisait un froid de canard, là-dehors !

— Ouais, on va se geler les fesses, grommela-t-elle, à voix basse.

— Si ça se passait en été, il ferait quarante degrés à l'ombre et tu dégoulinerais de sueur.

O.P. s'assit près d'elle. Visiblement, son postérieur poilu était insensible au métal glacé du banc.

— File-moi un peu de ta drogue.

— Non.

D'abord, elle ne partageait jamais sa drogue avec personne, c'était un principe, ensuite le démon ne réagissait pas très bien à un excès de caféine. Autant donner des amphétamines à un bouledogue. Ça pouvait être drôle — mais pas aujourd'hui.

— Tu crois que ça va marcher ?

— Nos super-cerveaux ont raison. C'est trop moche pour rater.

O.P. haussa les épaules.

— Si tu étais le Silence, tu pourrais y résister ?

— Fichtre non !

— S'il vous plaît ! S'il vous plaît !

Une silhouette enveloppée d'un long manteau frappait dans ses mains pour attirer l'attention de la foule. Assez étonnamment, le brouhaha finit par s'apaiser, et tous les regards se tournèrent vers elle.

— Si vous n'avez pas reçu votre assignation, allez voir un responsable du Quad. Si vous connaissez votre position, rejoignez-la ! Mettons-nous en marche, s'il vous plaît, mettons-nous en marche !

Lentement, les manifestants s'ébranlèrent en direction du centre-ville — certains à pied, d'autres en métro. Personne dans les airs, en revanche. Sans doute qu'il faisait trop froid, là-haut.

Un jogger passa en courant, un énorme chien noir sur les talons. L'animal se détourna pour renifler les étranges créatures agglutinées au milieu de la chaussée et fut brutalement tiré en arrière par son propriétaire.

— Tu as ton assignation ?

— Oui.

Ergonomiquement parlant, le museau d'O.P. n'était pas conçu pour se renfrogner. Pour grimacer diaboliquement, pour grogner ou montrer les dents, ça, oui, mais pas se renfrogner. Enfin, le démon fit de son mieux.

— Je dois assurer la circulation.

— Mon pauvre chéri, répliqua Wren avec sympathie.

Au fond d'elle-même, cependant, elle était heureuse que son ami ne se retrouve pas au beau milieu de la mêlée. Personne ne savait la tournure que prendraient les événements. Et plus jamais elle ne voulait revivre ce jour où elle avait découvert l'ours recroquevillé dans un coin de sa cuisine et baignant dans une mare de sang.

Pour sa part, elle n'avait pas franchement envie non plus de recevoir un coup de poing, de barre ou de couteau.

— Allez. C'est l'heure, dit-elle.

— Je te retrouve en ville.

— Certainement pas, répliqua Wren en disparaissant dans la foule.

O.P. poussa un grognement amusé, ramassa le café posé sur le banc, et siffla les dernières gouttes avant de rejoindre son poste.

Il se passait quelque chose. Sergueï ne savait pas comment il le savait — mais il le savait. L'appartement baignait dans une pénombre tiède et confortable, et il n'avait aucune raison de sortir du lit à 5 heures du matin, d'enfiler des vêtements chauds et de sortir son pistolet de sa cachette.

Il n'avait aucune raison d'arrêter un taxi, de dire au chauffeur de rouler jusqu'à ce qu'il lui fasse signe. Aucune raison de toquer sur la vitre de séparation pour qu'on l'arrête au croisement d'Elk et Chambers. Vraiment aucune.

Immobile sur le trottoir, il promena lentement son regard autour de lui. Les rues étaient paisibles, les rideaux de fer des magasins tirés, les intérieurs des restaurants éteints, et les bureaux vides et silencieux. Sergueï connaissait mal ce quartier où il s'était rendu pour traiter une affaire, deux ou trois ans auparavant. En réalité, lorsqu'il travaillait avec la municipalité, l'essentiel des négociations se passait par téléphone ou par internet.

Mais vers où cet appel mystérieux le conduisait-il exactement ? Vers Ground Zero ? Le Seaport ? La Mairie ?

Peut-être bien la Mairie... Fronçant les sourcils, Sergueï se tourna en direction de l'imposant édifice. Pourquoi ici ? Jusqu'à présent, il s'était laissé guider par son instinct. Désormais, il était temps de s'arrêter pour réfléchir.

Etrangement, il n'éprouvait aucune nervosité. Au contraire, même, une sérénité troublante l'avait envahi, comme si tout se déroulait selon un plan prévu. Quelque chose lui titillait l'arrière du crâne et cela lui rappelait...

Oui ! Cela lui rappelait le sentiment d'urgence qui poussait Wren à préparer du thé quand il approchait de chez elle. Il n'avait jamais compris ce dont elle parlait. Jusqu'à aujourd'hui. C'était moins une sensation ou une pensée qu'une conviction.

Il se passait quelque chose. Qui impliquait Wren. Sans hésiter, Sergueï se dirigea vers la Mairie d'un long pas souple.

— Tu plaisantes ? On n'y va pas !

Wren secoua la tête, ne sachant si elle devait être amusée ou horrifiée.

— J'aime bien le truc, tu sais : « L'Histoire ne se répète que si vous n'écoutez pas. »

Elle se tenait avec Bart sur la grande place qui s'étendait devant la Mairie. Autour d'eux, les Indépendants étaient en train de choisir ou de s'échanger leurs pancartes. Certains avaient opté pour le panneau classique fixé à une hampe de bois, d'autres brandissaient de lourdes bannières en tissu.

L'équipe de Christopher Street avait été rejointe par une foule considérable venue de la banlieue et composée d'Humains à 70 % et de Fatae à 30 %. Les Fatae dotés de mains portaient également des pancartes, les autres se contentaient de ce qu'ils trouvaient.

L'été, les promeneurs se prélassaient au soleil sur la pelouse bordée de rosiers et de jonquilles.

Ou bien ils circulaient sur des patins à roulettes ou à vélo sur le pont qui reliait Manhattan à Brooklyn.

Ce matin, l'endroit était morne et désolé. Le vent venu du fleuve s'engouffrait en sifflant dans les rues étroites du quartier des affaires, et les bourrasques glaciales faisaient frissonner Wren.

— Qui a eu l'idée brillante de faire passer la manifestation devant le commissariat ? demanda-t-elle, bien qu'elle sût déjà la réponse.

— Nous ne passons pas devant. Nous descendons la rue en lui tournant le dos. De toute façon, on a une autorisation, non ?

Wren aurait, ma foi, payé une jolie somme rien que pour pouvoir jeter un coup d'œil sur le document.

— Comment avez-vous... ?

— C'est une marche pour la tolérance.

Wren émit un grognement. Ça n'était pas faux. Sauf qu'ils avaient décidé d'exprimer cette tolérance d'une manière, disons, particulièrement intolérante...

Un adolescent agita sa pancarte à la manière d'un drapeau, avant de l'abattre sur le postérieur de son voisin.

— Hmm... « Les mêmes droits pour toutes les créatures vivantes. » Un peu vieux comme slogan, non ?

— Bah, on fait pas un concours de poésie.

Bart s'emmitoufla dans son écharpe et enfonça profondément les mains dans les poches.

« On dirait un pingouin vert », songea Wren en l'observant.

— Déniche-toi une pancarte, Valère.

La jeune femme lui décocha un regard soupçonneux.

— Euh... non.

— Valère...

— Bart... Ecoute, ce n'est pas parce que je brandirai un panneau en criant à tue-tête qu'on fera attention à moi. Déjà qu'en étant seule dans une pièce vide, j'ai beaucoup de mal à ne pas me faire marcher dessus...

— Justement, avec ta pancarte, tu pourras assommer ceux qui essaient de te marcher dessus.

— Bart, si tu me forces à participer à la manif, je te promets de chanter Alice's Restaurant à l'envers et à l'endroit.

Les deux Talents se défièrent du regard. Bart céda le premier.

— Je suis sûr que si tu chantes, je réussirai à survivre. Mais bon, vas-y, pars. C'est quoi, ton idée ?

— Ne t'inquiète pas. Je vais donner des petits coups à droite et à gauche, tout le long du chemin...

Il émit un petit gloussement, puis tourna les talons pour rejoindre son équipe. Wren détestait

qu'on se moque d'elle — même si, en l'occurrence, le rire était surtout nerveux. Raison pour laquelle elle apparaissait et disparaissait comme une luciole : être invisible lui procurait un sentiment de sécurité. Si seulement elle avait reçu son nouveau justaucorps...

A l'est, le bleu sombre de la nuit laissait place à une lueur blafarde, du même gris sale que les immeubles et les trottoirs. Les réverbères s'éteignirent, renfonçant dans l'ombre les tas de neige verglacés et noirs de crasse.

— Soyez prêts ! Patrouilles terrestres, à vos places ! Patrouilles aériennes, déployez-vous ! A dix, nous chargeons !

Un Humain vêtu d'une parka jaune passa devant elle, les mains en porte-voix. Pourquoi ne se servait-il pas d'un mégaphone, plutôt que de puiser dans son Courant pour se faire entendre ? Là, ça dépassait Wren. Les Talents devenaient tellement dépendants de leur magie qu'ils en oubliaient les solutions simples et peu coûteuses.

De toute façon, il parvenait à son but : c'était donc l'essentiel. La manifestation se mit en branle avec la lenteur d'un chameau qui se dresse sur ses pattes. Lorsque les pancartes se levèrent et que les bannières flottèrent au vent, Wren dut néanmoins admettre que leur petite fête avait de l'allure. Quatre griffons menaient la danse, leur profil aquilin se détachant nettement sur le reste de la foule.

Les griffons se faisaient toujours remarquer. C'étaient en quelque sorte des leaders naturels — les gens croyaient en eux.

Parce que personne ne croit en toi, peut-être ?

Un petit sourire satisfait aux lèvres, elle fendit la foule pour arriver à hauteur des griffons, qu'elle dépassa également. La manifestation devait faire le tour de la Mairie, marquer une pause le temps de prononcer quelques paroles de paix et d'amour, puis se diriger vers le pont de Brooklyn.

Arrivés là, les manifestants se livreraient à une petite mise en scène qui devait fatalement attirer tous ceux qui haïssaient les Non-Humains. La quelque centaine de personnes présentes formerait une cible vivante et mouvante, exposée aux regards.

Le plan n'était pas aussi risqué qu'il le paraissait. Cette fois, Indépendants et Fatae étaient en état d'alerte, prêts à affronter les « casseurs » de créatures magiques.

Une flasque surgit de nulle part et passa de main en main. Avec les Indépendants, ça ne ratait jamais. Il y en avait toujours un pour sortir une fiole remplie d'un liquide qui ne sentait pas précisément le café.

Puis une voix s'éleva et entonna un chant :

C'est pas seulement votre ville

C'est la nôtre aussi

Vous voulez notre peau

Nous aurons la vôtre !

D'autres voix s'élevèrent à leur tour et reprirent en chœur, martelant les mots au rythme des pas.

C'est pas (poum) seulement (poum) votre ville (poum) C'est (poum) la nôtre (poum) aussi (poum)

Vous voulez (poum) notre peau (poum)

Nous aurons la vôtre (poum poum) !

C'était moins sophistiqué que Alice's Restaurant, mais tellement plus efficace. Avec un peu d'attention, on pouvait apercevoir une sorte de brume couleur de lave fondue qui s'enroulait et se déroulait à toute allure entre les corps, à hauteur d'épaule. Les mots n'étaient pas indispensables pour appeler le Courant, mais ça aidait. Et quand on tentait d'organiser une petite farce qui réunissait autant de monde, ça aidait franchement.

Parce que tout ça n'était qu'une farce. Enorme, brutale, sanglante. Mais une farce.

Sur le trottoir, les curieux commençaient à s'attrouper. Wren aperçut même un camion de télévision. Ils étaient sans doute venus filmer quelques scènes qui serviraient de bouche-trou dans les programmes, s'il n'y avait pas d'autre info à se mettre sous la dent aujourd'hui. Et... pourvu qu'ils ne s'approchent pas trop, parce que autrement, le nuage de Courant risquait de transformer leur équipement high-tech en un joli petit tas de fils tordus et fondus.

Déjà que le pont allait connaître quelques vicissitudes... Raison pour laquelle ils avaient opté pour le dimanche, plutôt que le samedi : les passants seraient plus rares, et à cette heure matinale, ils ne devraient normalement croiser que quelques joggers et des employés de la ville qui faisaient des heures supplémentaires.

A dire vrai, Wren n'avait pas franchement réfléchi à ces détails. Ça n'était pas son job — le sien, c'était de surveiller et de scruter les alentours.

Derrière les fenêtres de la Mairie, elle aperçut quelques ombres. Sans doute le personnel de l'équipe de nettoyage. Celles des immeubles voisins, en revanche, restaient totalement vides. Bien au chaud chez eux, les New-Yorkais n'avaient visiblement pas la moindre envie de mettre le nez dehors.

Un peu plus loin, sur la place, Wren repéra encore deux ou trois étudiants, ainsi qu'un noctambule dont les vêtements fripés indiquaient qu'il ne s'était pas encore couché. Rien d'inquiétant, a priori. Là-bas... Elle avisa un réverbère et grimpa dessus.

Oui, là-bas étaient garées deux voitures. Des Sedan noires portant des plaques minéralogiques new-yorkaises. A l'intérieur, Wren compta trois personnes — deux à l'avant, une à l'arrière. A cet instant, un bruit derrière elle attira son attention. Deux autres voitures émergeaient d'une ruelle et glissaient vers la manifestation comme des requins alléchés par l'odeur du sang...

C'est pas seulement votre ville

C'est la nôtre aussi

Vous voulez notre peau

Nous aurons la vôtre !

Les manifestants s'apprêtaient à aborder le pont. La patrouille terrestre obliqua et descendit s'installer sous les arches en briques, tandis que la patrouille aérienne se perchait sur les câbles et les traverses du pont. Il avait été prévu que les Fatae ailés serviraient de bataillon de réserve et n'interviendraient qu'au cours de la deuxième vague d'assaut. Visiblement, l'incantation était si prenante qu'ils étaient incapables d'y résister.

Les plaisanteries que racontaient les Humains sur la naïveté et la crédulité des Fatae devaient contenir une part de vérité. Enfin, peu importait. Le piège était tendu, la proie prête à être dévorée.

Le chant s'intensifia, le premier rang pénétra sur le pont — et l'Enfer se déchâna.

— Que Dieu nous protège des imbéciles et des racistes...

Sergueï avait déjà assisté à des scènes de foule. Il avait fait partie de l'équipe d'agents secrets chargés de nettoyer le désastre de Nantucket, provoqué par les Kraken en 1993. Il avait même participé, cette fois en tant que membre du service de sécurité, à une collecte de fonds organisée conjointement par les démocrates et les libertaires. Mais ce qui se préparait sous ses yeux était tout simplement terrifiant.

Dissimulé à l'arrière d'une camionnette de livraison située à une centaine de mètres, Sergueï observa le groupe — une trentaine d'Humains, vêtus de parkas et chaussés de bottes de cuir, qui n'étaient manifestement pas là pour la balade du dimanche. Bâtes de base-ball et barres métalliques étaient tenues en évidence, et la dextérité avec laquelle elles étaient maniées indiquaient que leurs propriétaires savaient s'en servir.

La Sedan grise garée un peu plus loin accrut son inquiétude. Près de la voiture se tenaient deux personnages qui discutaient avec quelques voyous. Les silhouettes lui étaient familières et il les identifia sans peine. En revanche, il se demanda quel était le troisième personnage qui attendait à l'intérieur de la voiture.

Reportant son attention sur les porteurs de bâtes de base-ball, il les examina soigneusement. Il s'agissait de Blancs pour la plupart, dont l'âge variait de vingt à cinquante ans. Sergueï aperçut néanmoins deux Noirs, ainsi qu'un homme dont la carrure relativement fine pouvait appartenir à un Chinois ou un Indien. En somme, le dicton selon lequel le racisme n'a besoin que d'une seule cible se vérifiait. Les bons vieux films de science-fiction des années cinquante l'avaient compris : jetez en pâture à la foule un « alien », une créature verte aux oreilles pointues, et chacun deviendra « frère » face à l'Ennemi.

Les Fatae qui avaient survécu aux attaques des vigiles avaient mentionné la présence de femmes et d'adolescents, voire d'enfants, parmi les agresseurs. Sergueï fut soulagé de constater que le groupe était exclusivement composé d'adultes mâles. D'accord, sa réaction était un peu sexiste, et il était probable que ce genre de détail ne comptait pas, quand on vous assommait avec une barre de fer. Néanmoins, au moment de se battre, il préférait avoir des hommes en face de lui.

Baissant les yeux, Sergueï s'aperçut qu'il avait instinctivement sorti son arme. Oui, il était bel et bien venu pour verser du sang. Et pas celui des voyous. Ceux-là, la Cosa était parfaitement capable de s'en charger, et de plus, elle avait droit à sa revanche. Lui aussi avait droit à sa revanche. Et il n'avait pas menti à Wren : il avait choisi son camp.

Les voyous s'avancèrent vers le pont. Sortant de l'ombre, Sergueï se dirigea vers la Sedan.

— Duncan. Un mot, s'il vous plaît.

Les manifestants avançaient sur la voie du milieu, réservée aux piétons et aux cyclistes. De temps à autre, ils agitaient leurs pancartes en direction des rares voitures qui les croisaient, sur la

droite ou sur la gauche. Presque invariablement, les automobilistes répondaient par un coup de Klaxon.

A mesure que la foule progressait, les câbles du pont se mettaient à grésiller sous l'afflux du Courant. Difficile de savoir si c'était un petit malin qui s'amusait, ou si c'était la masse gigantesque d'énergie accumulée qui provoquait ce feu d'artifice, mais c'était joli à voir.

Soudain, les cloches de l'église située sur la rue, en contrebas du pont, se mirent à sonner. Six coups retentirent, nettement audibles dans l'air froid, provoquant un changement d'humeur radical. Wren sentit un frisson remonter depuis son centre jusqu'à l'arrière de son crâne.

Les griffons étendirent leurs ailes et s'élevèrent dans les airs en claquant du bec. Leurs serres agrippaient d'impressionnantes tiges métalliques baptisées « antennes de Franklin » en l'honneur du fondateur de la Cosa américaine. Les Indépendants rassemblés sur le pont dirigèrent aussitôt leur Courant vers les antennes qui le renvoyèrent sous forme d'éclairs rougeoyants.

Cette mise en scène était destinée à attirer l'attention, mais malheur à celui qui utiliserait autre chose qu'un crayon et un papier pour en conserver le souvenir ! On ne capturait pas la magie. On la vivait.

S'arrachant au spectacle, Wren regarda autour d'elle avec inquiétude. Personne n'avait envoyé le signal d'alerte, et pourtant... ils arrivaient.

Sortant des contre-allées et des recoins sombres, ils envahissaient par douzaines les rampes d'accès. En quelques secondes, le pont devint un immense champ de bataille. Les pancartes et les battes de base-ball s'abattirent simultanément sur les crânes, et un énorme craquement retentit d'un bout à l'autre de la chaussée. Chargé par un Talent fou furieux, un voyou sortit sa barre de fer. Très mauvaise idée. L'individu avait dû oublier sa leçon sur la conductivité : il s'effondra à terre en hurlant, le corps agité de spasmes convulsifs, la main littéralement collée à la tige métallique qui grésillait.

Wren se faufila entre les corps, faisant au passage un croc-en-jambe ou assommant un crâne d'Ignorant, mais sans perdre de vue son objectif : découvrir celui qui dirigeait l'action, ou tout au moins qui avait l'air d'être relié à un Q.G. Son invisibilité la protégeait relativement. Elle avait, un jour, expliqué à Sergueï qu'elle pouvait se peindre en bleu et danser la valse au beau milieu de Grand Central Station, et que personne ne remarquerait rien. Elle n'exagérait pas. Enfin, pas trop.

Le hic, c'est qu'elle ne pouvait faire grand-chose d'autre que danser. Donc, quand elle prenait un coup accidentellement ou qu'on lui marchait dessus, elle se contentait de pousser un juron.

Arrivée au bout du champ de bataille, Wren sortit de la mêlée et se retourna pour l'observer. La cible favorite des voyous — les Fatae — était entrée en action. De temps à autre, ces derniers se trompaient et frappaient la mauvaise catégorie d'Humains. Le Quad avait ordonné que tous les Indépendants portent une brassière de tissu rouge pour être aisément identifiables. Visiblement, soit l'ordre n'avait pas circulé, soit les Talents avaient oublié.

Le spectacle était impressionnant. Au-dessus de la masse des corps enchevêtrés, les griffons tournoyaient, plongeant parfois pour harceler quelqu'un ou détourner un assaut. Des Fatae ailés de petite taille s'agrippaient aux cheveux, criaient des insultes et...

Wren faillit éclater de rire. Une sorte de créature aussi fine qu'un serpent venait de lâcher une

crotte sur la tête d'un assaillant.

Parfois, un corps basculait et tombait du pont. L'équipe placée sous les arches avait pour mission d'empêcher les leurs de toucher le sol. Sans se préoccuper des autres. La question était de savoir s'ils sauraient faire la différence suffisamment vite. Wren espéra que, dans le cas contraire, ils choisiraient la voie de la prudence plutôt que de laisser tout le monde s'écraser sur le bitume. On ferait le tri après.

Jetant un coup d'œil derrière elle, la jeune femme aperçut une double rangée de Fatae aquatiques, dirigés par un Nausunni. Parfait. Tous ceux qui tenteraient d'arriver ou de s'échapper par les eaux se heurteraient à une résistance farouche. Rassurée, Wren ne se soucia plus de protéger ses arrières et se concentra entièrement sur ce qui se passait devant elle.

Un loup-garou circulait entre les jambes, mordant avidement toutes les chevilles qui lui paraissaient appétissantes. A en juger par les hurlements des victimes, ses dents devaient être joliment affûtées. Sans doute guidé par l'odeur, l'animal remonta jusqu'à Wren et elle l'écarta sans ménagement. Certes, elle était un peu nerveuse dès qu'un représentant de l'espèce canine l'approchait d'un peu trop près, mais la faute à qui ?

De tous côtés, l'électricité jaillissait rageusement. Une véritable orgie d'éclairs ! Même le plus nul des Profanes aurait été capable de discerner les flammèches qui couraient le long des câbles et des poutrelles. Des milliers d'étincelles dorées ou argentées crépitaient et sifflaient comme des feux follets en délire, en train d'exécuter une ronde infernale.

Les croyants, eux, appelaient ça une aura. Les mordus de sciences, la loi d'Ohm. Et les Indépendants, un retour de fouet.

Mais dans tout ça, Wren n'avait pas aperçu l'ombre du début d'un leader. Tout ce qu'elle voyait, c'était une masse confuse d'où émergeaient de temps à autre un bras, une jambe, une pancarte ou une barre de fer. Saisissant un filament, elle l'envoya dans les airs à la recherche de la saveur psychique dont elle l'avait imprégnée, ce matin, juste avant que la manifestation ne se mette en route. Le filament découvrit la source de la saveur, et la connexion s'établit.

On a été joués, dit-elle. Pas un seul type qui pense à autre chose qu'à casser du monstre.

Tu es certaine ?

Absolument certaine. Celui ou ceux qui tirent les ficelles ne sont pas là.

Bien. Alors, on monte les enchères, répondit le Quad d'une seule voix, avant de rompre le contact.

Euh... monter les enchères comment ? demanda Wren à l'air glacé devant elle, avant de lâcher une série de jurons russes qu'elle tenait de Sergueï.

Son regard venait de tomber sur l'entrée du pont, côté Manhattan.

— Dieu du ciel ! Non, ne tirez pas sur...

— Ici, la police de New Yor...

Le policier s'effondra, terrassé par une salve de Courant. Derrière lui, le car de police s'arrêta, bloqué par les manifestants saisis de furie. Au cours de l'année précédente, les frustrations avaient eu le temps de grandir de part et d'autre. Et la vue d'une douzaine de policiers avec casques,

boucliers et matraques ne risquait pas d'apaiser les choses.

Néanmoins, ne jamais sous-estimer les forces de l'ordre new-yorkaises. En quelques minutes, les gaz lacrymogènes firent leur effet. Quand ils se dissipèrent, Wren aperçut une douzaine d'Humains maintenus face contre terre par des flics pourvus de masques, ou attachés par des menottes à la rambarde du pont.

Les Fatae de taille modeste avaient réussi à échapper à la vigilance des représentants de l'ordre public. Soit ces derniers ne les remarquaient pas, soit ils préféraient les laisser filer. Peut-être se souvenaient-ils d'avoir, un jour, fait équipe avec un partenaire à l'aspect inhabituel. Ou alors, la perspective de fichier des immigrés clandestins inconnus des formulaires administratifs leur donnait déjà la migraine. Quant aux Fatae de taille moins modeste... Wren vit un policier exécuter une rapide courbette devant une créature dotée d'une splendide ramure qui lui barrait le chemin et faire aussitôt demi-tour.

La jeune femme sentit son nez la chatouiller et elle recula. L'invisibilité protégeait des regards, mais pas des gaz. Donc, sans masque, elle risquait simplement de se retrouver à terre, évanouie... et toujours invisible.

Bon sang, c'est quoi votre plan, les gars ?

Parce qu'ils en avaient un. Obligatoirement. Ils ne pouvaient pas ne pas avoir de plan. Wren espérait seulement que le plan en question ne consistait pas à faire monter les « enchères » jusqu'au point de non-retour.

Valère !

Le message télépathique s'accompagnait de l'image d'une lance en feu. C'était à la fois un appel au secours et un avertissement.

— Qu'est-ce qu...

Une ombre s'abattit sur elle dans un lourd battement d'ailes, et avant que Wren ait le temps de respirer, le griffon l'avait enlevée dans les airs, solidement emprisonnée dans ses griffes. La créature dépassa le pont, puis effectua un plongeon vertigineux avant de lâcher la jeune femme près du sol. L'atterrissage sur le bitume fut brutal, et Wren s'effondra, littéralement K.O.

A cet instant, une décharge de Courant la frappa dans les reins, et elle roula sur le côté, plus par instinct que par calcul.

— Wren, debout !

C'était la voix de Rick, pressante.

Elle se redressa à demi, puis pivota sur ses talons pour faire face à... un Talent. Dieu du ciel ! La dernière fois qu'elle s'était retrouvée dans une situation similaire, le Talent en question — Max — avait failli la tuer. Puisant dans son centre, elle prit une double ration de Courant et lui donna la forme d'un bouclier. Simultanément, elle jeta des coups d'œil rapides autour d'elle pour tenter de comprendre dans quel pétrin ce maudit griffon l'avait — littéralement — balancée.

Au-dessus d'elle, sur sa droite, le pont dressait sa masse noire et menaçante. Sur sa gauche, une large grille barrait l'accès à une ruelle. Elle réussirait peut-être à l'escalader, mais...

Mais ce n'était pas le moment de fuir.

— Ça va ? demanda Rick.

— Question stupide, grommela-t-elle.

Ils étaient entourés par une dizaine de gosses... Enfin, quand elle disait « gosses », certains étaient sans doute à peine moins âgés qu'elle. A terre, une mare de sang s'élargissait progressivement. Un sang qui ne lui appartenait pas, et qui n'appartenait pas non plus aux voyous. Est-ce que le motard, dont elle sentait la silhouette massive derrière elle, était...

— Rick ?

— Ne t'arrête pas, Valère. Avance.

— Je crois qu'on a trouvé les assassins de l'ange.

— Je crois que tu as raison.

Du coin de l'œil, Wren vit une silhouette émerger de sous la voûte du pont. A l'instant où son cerveau identifiait Michaela, une décharge frappa la gitane en pleine poitrine. Celle-ci s'écroula à terre et ne bougea plus.

— Ne regarde pas, lança-t-elle rapidement à Rick. Ne regarde pas, ne pense pas. Là, c'est juste nous contre eux. Si tu te laisses distraire, ils te tueront, et moi avec. Tu as une formation en défense ?

Le motard émit un ricanement qui la rassura.

— Bien. On y va.

Elle aurait pu disparaître, mais c'était laisser le motard comme seule et unique cible.

Ce n'était pas le moment de fuir, bon sang ! Rick s'avança sous la voûte. Ses pas résonnaient entre les murs sombres et suintants. Subitement, Wren le vit agiter ses jambes et ses bras dans un combiné kung-fu-judo et dépasser les agresseurs, forçant trois des cinq assaillants à pivoter pour lui faire face. Le sixième...

Non !

Une onde de choc parcourut Wren. Le sixième agresseur s'était agenouillé près de Michaela et aspirait le centre de la gitane. C'était un sacrilège. Une profanation. Pire de que manger de la chair humaine. C'était vampiriser une âme.

C'était aussi mettre en danger sa propre identité. Tout Courant porte la signature de son propriétaire. Plus longtemps on le portait en soi, plus forte devenait cette signature. En s'emparant du pouvoir d'un Talent — un pouvoir avec lequel celui-ci avait vécu jour après jour —, le vampire prenait le risque de perdre son âme, de la voir se dissoudre et prendre la marque de la victime.

Wren arracha une bande de son bouclier et lui donna la forme d'une arme. Les deux T... Impossible de les appeler des Talents, après ce qu'ils venaient de faire. Les deux agresseurs avancèrent dans sa direction. L'expression de leur visage la fit frissonner. Leurs traits étaient figés. Sans vie. On n'y lisait ni colère, ni plaisir, ni folie...

Faisant monter la pression dans son centre, Wren glissa dans la masse de Courant, se laissa aspirer par l'énergie, puis ressortit de l'autre côté.

— Par là, bande d'ordures.

Et elle frappa la femme qui se tenait près d'elle avec toute la force dont elle était capable.

— Sergueï Didier.

Sergueï n'avait rencontré Duncan que deux ou trois fois, mais il savait que celui-ci était une légende vivante du Silence. Sa mémoire. Il dirigeait le service de R&D de l'organisation. C'était un homme rapide, intelligent et impitoyable. La rumeur disait qu'il avait été choisi par les pères fondateurs eux-mêmes pour leur succéder.

Peu à peu, son pouvoir avait grandi. Il gérait ses subalternes avec une main de fer dans un gant de velours. Tous ses subalternes — depuis la dernière recrue jusqu'aux chefs de département comme André.

On ne le craignait pas ouvertement, non. Simplement, on était prudent. Et on évitait de le contrarier. Sergueï avait compris ce que KimAnn Howe deviendrait parce qu'il avait vu Duncan.

— Tu es bien loin de ton maître, Poul, dit Sergueï.

Poul Jorgenmunder avait reçu la même formation que l'ex-bras droit d'André. Imperturbable, il laissa les propos de Sergueï glisser sur lui.

— Je vois, reprit Sergueï.

André avait dû perdre son protégé au moment même où il s'efforçait de lutter contre les forces obscures qui s'acharnaient contre lui — des forces guidées par Duncan, Sergueï le comprenait aujourd'hui. Un bref instant, il se demanda si le vieil homme savait.

S'il savait que son combat était perdu d'avance.

Lorsque Sergueï travaillait encore pour le Silence, Duncan était un homme avec lequel il fallait compter. Une dizaine d'années plus tard, il avait à l'évidence étendu sa mainmise sur l'organisation.

Sergueï risqua un coup d'œil en direction de la rue. Le pont était enveloppé de flammes — mais il savait que des yeux humains ne pouvaient saisir la réalité et l'ampleur de ce qui se passait là-bas. Il entendait les sirènes hurler et il dut détourner son regard pour ne pas perdre sa concentration.

— C'est vous qui avez déclenché ce drame. Pourquoi ?

— « Des bêtes étranges. Considérés comme une sous-classe au sein de la Cosa. Le Conseil ne traite pas avec eux et les Indépendants se contentent de contacts épisodiques. »

Les mots mêmes de Sergueï. Pris dans l'un des tout premiers rapports qu'il avait remis à son chef, des années auparavant.

— Tu as parfaitement mémorisé mes commentaires, Poul. Très touchant.

L'assistant d'André durcit l'expression de son visage, et il se serait avancé vers Sergueï si Duncan, qui se tenait quelques pas en arrière, ne l'avait arrêté d'un geste de la main.

Au pied ! pensa Sergueï.

A cet instant, la porte de la voiture s'ouvrit et Sergueï entendit des bruits de pas. Avant même

que l'homme se plante devant lui, il sut qui c'était.

— André... Merci pour ton... soutien.

Il n'essaya même pas de dissimuler l'amertume de sa voix. Il avait toujours su que le vieil homme s'efforcerait de les manipuler. Mais il n'avait pas imaginé qu'il lui mentirait. Et pourquoi était-il surpris ? La règle était : méfie-toi de ton prochain. A juste titre.

André planta ses yeux dans les siens.

— Nous devons découvrir qui se cachait derrière tout cela. Maintenant, je sais.

— Etait-ce si important, de savoir ?

— La connaissance, c'est le pouvoir, mon garçon.

Poul sourit, satisfait de savoir ses deux maîtres derrière lui.

— « Ce pays a suffisamment de problèmes pour ne pas s'embarrasser de ces... animaux qui, en outre, exploitent nos ressources et ne produisent rien en retour. »

Sergueï eut l'impression que des mâchoires d'acier se refermaient sur ses côtes. C'était terrifiant d'entendre ces paroles de jeunesse — ignorantes, stupides, racistes — prononcées par Poul avec une conviction que lui-même n'avait jamais éprouvée. Même alors. Poul, le fidèle d'entre les fidèles, songea Sergueï. Il l'avait toujours su, mais il n'avait jamais compris combien c'était vrai.

Combien les choses étaient différentes pour lui, aujourd'hui ! Ces « bêtes » avaient un nom, une famille, des caractéristiques. Les piskies adoraient monter des farces. Les griffons élevaient leurs petits jusqu'à l'âge adulte, puis les envoyaient dans un autre troupeau pour y trouver un compagnon ou une compagne. Les démons étaient fidèles. Les dragons des roches, aussi gros que des Danois, devaient être abordés avec respect.

Certains Fatae n'étaient pas des lumières. D'autres, mieux valait les empêcher de manipuler autre chose qu'une petite cuillère. D'autres encore... Sergueï songea à Shig. Le lézard japonais était un homme d'affaires malin, doté d'un réel sens de l'humour et d'un goût sûr en matière d'art. L'été dernier, Shig, Wren, O.P. et lui avaient passé toute une soirée chez Noodles à parler de mille choses. Shig avait également présenté Sergueï à des marchands d'art et des artistes de renom au Japon.

Shig, O.P., Rorani la dryade... L'espèce inconnue qui les avait sauvés, à l'A.G. que les vigiles avaient attaquée. Beyl la griffonne et son gnome d'assistant.

Oui, les piskies, ces grands enquiquineurs devant l'Eternel, étaient des animaux, si on considérait que ce... ce « machin » qui se tenait devant lui était aussi un animal.

Ils justifiaient leurs actions par des mots. Ses mots.

Un amer goût de bile reflua dans sa bouche, et il accepta la brûlure en punition de son ignorance d'autrefois.

Oui. La connaissance, c'était le pouvoir.

— Tu as su voir la vérité, autrefois, déclara Duncan. Je n'attends pas que tu reviennes. L'eau a coulé sous les ponts. Mais ne te détruis pas en tentant d'empêcher ce qui doit être. André s'est efforcé de vous protéger, toi et ta partenaire. De vous éviter de tomber dans ce borbier. Sois tranquille, elle n'est pas là-bas. Rentre chez toi et laisse-nous achever le nettoyage que nous avons

entrepris. Tout ira bien pour vous deux. Je le promets.

— Ne fais pas l'idiot !

Sergueï tourna la tête. Le démon se tenait là, le poil hérissé et les babines retroussées, dardant un regard de braise sur Poul et Duncan. Un instant, il fut pris de vertiges et se sentit étrangement déconnecté. Comment l'ours l'avait-il retrouvé ? Pourquoi n'était-il pas avec les autres ? Où était Wren ? Wren...

— Ils se servent de toi pour justifier une entreprise qu'ils avaient de toute façon décidé d'accomplir, grogna O.P. Tu ne leur appartiens plus. Wren non plus.

— Non...

Le démon avait raison, Sergueï le savait. Sauf que ça ne le libérait pas de sa culpabilité. De sa responsabilité.

— Tu ne devrais pas être là, dit-il à l'ours, sans quitter ses trois interlocuteurs du regard.

— J'avais comme l'impression que tu avais besoin d'aide.

Le démon sortit une à une ses griffes noires.

— Je peux...

— Non, dit encore Sergueï.

Derrière eux, la bataille faisait rage, mais il ne pouvait pas intervenir. Wren était là, au milieu du tumulte, il le sentait. Les espions de Duncan ne voyaient peut-être pas la jeune femme, mais lui, oui.

Sauf qu'il ne pouvait plus aller vers elle. Avec ces souillures sur les mains.

— C'est à moi de m'en occuper, lança-t-il au démon. Fais ton travail. Protège-la. Jusqu'à ton dernier souffle, s'il le faut...

O.P. posa un instant ses yeux rouges sur Sergueï, puis disparut dans l'aube naissante sans dire un mot.

— Et maintenant ? demanda André.

— On finit le travail. Comme prévu.

Les combats glorieux, avec des magiciens qui lançaient des éclairs aveuglants, entourés d'une armée de singes volants, avaient peut-être existé autrefois. Ou alors, Hollywood avait tout inventé et, dans ce cas, Wren avait la ferme intention d'être témoin à charge au procès pour clamer haut et fort que c'était rien que du bidon.

Son jean était en lambeaux, le sang et la sueur coulaient sur ses yeux, et ses paumes étaient à vif à force de tomber par terre... Sa seule consolation, c'était de voir que son adversaire était dans un état à peu près aussi lamentable que le sien.

Ce qui n'était pas franchement une consolation.

La femme qui se tenait face à elle n'était pas particulièrement puissante. Disons qu'elle ne l'était pas plus que Rick avant que le Talent ne soit tué par ces... Comment les appeler ? Des ennemis ? Le terme paraissait exagéré, même compte tenu de la situation. Des sorciers malfaisants ? Des non-affiliés ? Le Conseil les aurait probablement classés dans la catégorie des Indépendants... Peut-être faudrait-il envisager, un jour, d'abandonner cette expression, non ?

La femme n'était sans doute pas de même force, mais Wren avait très vite compris ce que signifiaient son regard absent et son expression vide. Quelque chose ou quelqu'un s'était emparé de son contrôle, la poussant au bord du gouffre — au bord de la folie. Juste au bord.

A ce stade-là, le Talent perdait tout intérêt à sa survie, et à celle des autres accessoirement. Un désir de mort passif s'installait en lui. Dans le même temps, il devenait capable de canaliser des quantités faramineuses de Courant, précisément parce que plus rien ne retenait l'énergie magique. Pas même l'instinct de protection.

Sur un plan immédiatement pratique, cela signifiait que Wren allait en prendre salement pour son grade. L'unique raison qui la retenait sur place, c'était que — sauf blocage majeur, comme celui qui l'empêchait de réussir la Translocation — son Courant était presque aussi pur que celui de son adversaire. Et qu'elle avait appris à le maîtriser.

D'un autre côté, elle avait aussi très envie de vivre. Ce qui, dans ce duel à mort, était un désavantage très net. Ne lâche pas prise, ma fille. Aussi longtemps que tu restes debout...

Les filaments couraient le long de sa colonne vertébrale et s'enroulaient autour de ses membres, les protégeant physiquement. Wren, cependant, les entendait claquer comme des fils haute tension sur le point de lâcher. S'enraciner — il fallait qu'elle s'enracine. Sa réserve était presque à plat. Mais le sous-sol de Manhattan était surchargé de demandes. Chaque fois qu'elle tentait de plonger dans la roche, ses serpents s'emmêlaient aux filaments des autres.

Trop de Talents, dans cette maudite ville.

Et perturber l'enracinement d'autrui, c'était détruire la seule chose qui les maintenait encore en vie au milieu de tout ce bruit et cette fureur. Les Talents qui avaient été embarqués par la police, ou ceux qui étaient restés sur le pont, étaient des petits chanceux. Demain, ils verraient le jour se lever.

Pour elle, en revanche, pas de salut. Aucune chance pour que les forces de l'ordre descendent voir ce qui se passait sous les arches du pont. Ils préféraient s'occuper de ceux qui combattaient en plein jour.

— Meurs, sorcière ! siffla la femme en levant le bras pour frapper.

Le Courant jaillit de ses doigts — d'une affreuse couleur verdâtre. Cette fois, Wren n'avait plus assez de force pour parer le coup : elle allait tomber et... Et une masse s'abattit sur ses épaules, l'empêchant de basculer en arrière.

Enracine-toi en moi.

La voix s'insinua dans son cerveau — une voix mentale qui n'était pas familière et que, pourtant, elle accepta instinctivement.

Bon sang, où étais-tu passé ?

Des choses à faire. Je suis là, maintenant.

Par le passé, Wren avait pu hésiter — comme lorsqu'ils avaient lutté ensemble contre une force diabolique, dans le sous-sol de la Friesman Library. Cette fois, la jeune femme s'enracina avant même que son adversaire ait le temps de réagir à l'arrivée d'O.P.

Involontairement, la question surgit de nouveau dans son esprit.

Qui es-tu, O.P. ?

Un démon, rétorqua celui-ci, comme si la réponse était censée clore le débat.

Elle n'avait pas franchement le temps de s'énerver. Nourrie par le dévouement et la fidélité, protégée par l'amour et l'affection, Wren repoussa la femme contre la voûte froide et l'enferma dans des barres de Courant pareilles à celles qu'elle avait utilisées pour la Diseuse de Mauvaise Aventure — et pour le Parchemin Nescanni.

Quand on voulait, on pouvait tirer les leçons du passé. Quelle leçon pourrait-elle tirer de ce cauchemar, si jamais elle y survivait ?

Arrête de gamberger... Tu penses trop.

Juste. Wren se concentra sur la femme. Celle-ci avait été jolie. Enfin, elle l'était toujours, si on exceptait ses yeux durs et froids comme la pierre. Seule sa bouche tordue par un rictus semblait encore animée par un soupçon de vie. Peut-être que si elle essayait de lui parler une dernière fois, en dépit de l'échec de ses tentatives précédentes...

— On fait partie de la Cosa, petite sœur. De la même famille. Pourquoi es-tu en colère ?

La bouche rouge accentua son rictus.

— Vous vous accouplez avec des animaux. Vous apportez le mal dans ce monde...

Celle-là, elle est au-delà de la folie, grommela O.P. Sûr que ce n'est pas facile.

Tue-la.

Non !

Soudain, Wren fut submergée par une sensation très lucide. Les émotions du démon se transmettaient à elle en flux continu. La survie. Les démons avaient été créés pour survivre. Envers et contre tout.

Sauf que ce n'était pas ainsi que fonctionnait la Cosa. Dans la Cosa, on prenait soin des sorciers, des fous. On ne les tuait pas.

— Ecoute-moi, petite sœur.

Wren avait parlé avec son Courant autant qu'avec sa voix. Elle n'avait pas osé envoyer de message télépathique, car ses ondes risquaient d'être prises dans le piège de souffrance et de haine qu'était devenu le Courant de la femme. Et le résultat risquait d'être plus douloureux, pour Wren, que toutes les blessures physiques que pourrait lui infliger cet agent du Silence.

On prenait soin des fous, certes, mais on se tenait prudemment à distance. Parce que en plus d'être siphonnés, ils étaient capables de vous entraîner dans leur démence. Se protéger soi-même, c'était l'obsession de tous les Talents — et la raison pour laquelle les Indépendants se montraient si féroce-ment égoïstes, et le Conseil si prudent.

Si on ne se protégeait pas, on risquait de finir comme cette...

O.P. !

Hmm...

Tu peux l'aider ?

Si j'essaie, elle me tuera. Ou je la tuerais pour me défendre. Ou les deux.

Bon sang !

— Je vous en empêcherai.

— Toi ? Nous empêcher ?

Poul éclata de rire. A ses côtés, André et Duncan restèrent impassibles. Mesurant subitement le silence qui l'entourait, Jorgenmunder se tut.

— C'est trop tard, Sergueï, dit Duncan. Tu t'es engagé ailleurs, je le comprends et je respecte ton choix, mais la réalité est là. Et tu n'y peux rien. Nous gagnerons. L'humanité l'emportera sur ces créatures. C'est notre droit et notre devoir de préserver la place que Dieu nous a attribuée.

Il soupira avec un air de tristesse feinte.

— Si seulement ils avaient su rester à leur place, dans l'ombre et les ténèbres, rien de tout ceci ne serait arrivé.

Sergueï en doutait.

— Il y a beaucoup de choses que vous ignorez encore. Et le Silence n'en a plus pour longtemps. Vous le savez. Votre temps est fini. Ils se battront.

— Oh, je l'avais compris. Disons que cette ville est pour nous un champ d'expérience, un coup d'essai. Notre temps est fini, dis-tu ? C'est vrai, mais les conséquences de notre action dureront, elles.

Sergueï haussa un sourcil. De quoi diable cet homme parlait-il ? A en juger par l'expression d'André, celui-ci ne savait pas non plus.

— Patron ?

André fit volte-face et son visage prit un air soucieux. Bren s'avavançait vers lui, de son pas souple.

— J'ai eu votre message. Cela n'a pas été facile de parlementer avec les policiers là-bas et... Oh.

Elle s'interrompit, évaluant d'un rapide coup d'œil la situation. Une main de fer se referma brusquement sur son bras. La jeune femme tourna un visage étonné, mais serein, vers Poul.

— André ! lança Duncan. Faites le nécessaire.

Le vieil homme acquiesça, les traits impassibles. Le chef du service de R&D fit un léger signe de tête, puis ouvrit la portière et monta sur le siège arrière de la voiture. Le chauffeur démarra aussitôt et s'engagea dans l'allée.

Subitement, Sergueï réalisa que ses doigts étaient glacés et que ses genoux craquaient

douloureusement comme s'il venait de grimper une douzaine d'escaliers.

— André ?

Bren regardait son patron d'un air interrogateur. La jeune femme paraissait légèrement nerveuse, mais confiante. Ce fut à peine si elle poussa un cri lorsque Poul sortit un couteau à cran d'arrêt et lui trancha la gorge. Lentement, son corps s'affaissa à terre. Puis Jorgenmunder s'accroupit et entreprit de taillader la peau en cinq ou six endroits — les plaies ressemblaient à des coups de griffes donnés par un tigre. Ou un démon.

Poussant un hurlement, Sergueï bondit en avant. Et s'arrêta net.

— Désolé, mon garçon, proféra André, en pointant vers lui un pistolet. Je n'ai rien pu faire.

Poul se redressa, contempla son œuvre d'un air satisfait, puis sortit une ampoule de sa poche intérieure. Guère plus grand que son pouce, le tube contenait un liquide noir et épais qu'il répandit sur le sol, puis sur le visage et les mains de Bren.

— Du sang de Fatae, dit Sergueï d'une voix blanche.

— Exact.

Poul recula, puis après un instant de réflexion, rajouta du sang sur la main gauche.

— Elle travaillait avec toi. C'était une collègue, Poul. C'est ça que le Silence t'a appris ? Tuer tes collègues de travail ?

Le jeune homme esquissa un rictus.

— Le Silence m'a appris à faire le bien. A protéger l'innocent et le faible. C'est-à-dire les humains. Les vrais Humains.

Il y eut un bruit sourd, puis la fiole glissa des mains de Poul. Une expression de surprise et de colère se peignit sur son visage.

— Vous..., bégaya-t-il en regardant son patron.

André attendit que son ancien protégé tombe sur ses genoux et bascule face contre terre, avant de lui flanquer un violent coup de crosse sur la tête. Puis il se pencha, retira le couteau de la poche intérieure et le glissa dans la main de Poul, pressant fermement les doigts autour du manche.

— Il reste du sang ?

Sergueï ramassa la fiole et secoua la tête.

— Non.

— Ça ira comme ça. Poul a tué Bren, avant d'être abattu à son tour par un inconnu.

— Et le Silence, bien sûr, n'a joué aucun rôle dans cette affaire.

Ce n'était pas une question, mais un constat. La raison de la présence d'André sur les lieux : protéger le Silence.

— Le mensonge préserve la vérité, mon garçon. Le monde est un vaste feu.

Le vieil homme se tourna pour observer le pont. Le fleuve lui-même avait fini par s'embraser.

— Je ferai ce que je dois. Duncan se méfie de moi. Mais malgré cette méfiance, je lui suis utile.

— Jusqu'à...

— Jusqu'à ce que je sois remonté à la source. De l'intérieur, j'ai encore une chance de changer les choses.

— Tu crois que tu vivras suffisamment longtemps pour arriver à le chasser ?

Sergueï avait conscience de l'horreur macabre de cette conversation au-dessus des deux cadavres

— au-dessus du corps de deux anciens collègues, de deux agents formés par André.

— Je crois à l'organisation, répondit le vieil homme. Je dois y croire ou tout ceci aura été vain. Duncan est puissant, mais il n'est pas le créateur du Silence. Je trouverai des alliés, je lutterai.

Il contempla Bren et Poul et, pour la première fois depuis qu'il le connaissait, Sergueï crut voir passer une ombre de tendresse dans les yeux de son ancien patron.

— Et toi ? Que feras-tu ?

— Je ne sais pas, rétorqua Sergueï en regardant au loin, vers le pont.

Dans le soleil pâle de l'hiver, une forme blanche se déplaçait. Serrée contre elle claudiquait une silhouette familière. Alors, le froid glacé qui habitait Sergueï se réchauffa.

— Je m'occupe des corps et j'envoie mon rapport. Je ferai ce qu'on attend de moi. Comme toujours.

André l'observa un instant en silence.

— Prends soin de toi, mon garçon.

— Toi aussi.

Et son ancien patron, son mentor, tourna les talons et partit sans un regard.

Ses souvenirs étaient confus, aujourd'hui encore. Sergueï était venu vers eux, enjambant les corps étendus sur le pont. Puis il avait hélé un taxi et les avait fourrés dedans pour les renvoyer chez eux. Deux semaines s'étaient écoulées depuis ce moment-là, et elle ne l'avait plus revu.

O.P. lui avait raconté ce qu'il avait appris — la confrontation avec les hommes du Silence et les deux cadavres qu'elle était parvenue à identifier. L'assistant d'André, et cette femme qu'elle avait rencontrée au café. Un ennemi et une alliée malgré elle.

Elle avait laissé un message sur le répondeur de Sergueï, ce jour-là, mais il n'avait jamais rappelé. Elle savait juste qu'il avait envoyé un rapport au Quad — ou à ce qu'il en restait. Bart avait les deux jambes dans le plâtre et une minerve autour du cou. Susan commençait tout juste à récupérer de ses brûlures au second degré. Beyl avait reçu une décharge de Courant dans les poumons — elle était morte la nuit suivante, entourée de ce troupeau qu'elle avait guidé durant tant d'années. Le doux motard, Rick, avait été emporté par une overdose de Courant. Michaela était plongée dans un coma profond dont personne ne savait si elle sortirait un jour. Wren était trop épuisée pour pleurer.

Trop de morts. Trop de deuil.

Elle n'avait même pas la force de faire le deuil de Sergueï, de ce qui s'était brisé entre eux. C'était leur faute à tous deux. Elle espérait seulement qu'il se montrerait raisonnable, qu'il ne jouerait pas avec sa vie, sa santé — qu'il saurait maîtriser sa « toxicomanie ».

Plus personne ne faisait confiance aux Profanes. Ni au Silence ou à ses agents. Ce qu'ils avaient fait subir aux « enfants perdus », à ces Talents qu'ils avaient transformés en monstres, était impardonnable.

Pendant les longues nuits où elle restait allongée dans la pénombre, Wren regardait le jeu de reflets sur le médaillon doré qu'elle avait accroché au-dessus du miroir, dans la chambre. Et se demandait où avait disparu son innocence.

On était en février. Ses blessures guérissaient doucement — mais pas ses plaies intérieures. Délicatement, elle en effleura une, indifférente à la douleur qu'elle provoquait, comme si c'était une autre qui souffrait.

Elle avait acheté un tapis et un canapé. Elle avait fait encadrer et avait accroché des photos de sa mère et de sa grand-mère. Elle avait laissé les rideaux fermés pour pouvoir se reposer dans la journée, pendant qu'O.P. remplissait son frigo.

Sergueï ne lui manquait pas. Elle n'avait pas l'énergie de souffrir de son absence.

— Quand est-ce que tu as dormi pour la dernière fois ? finit par lui demander O.P.

— Je dors chaque nuit.

Mal et peu. Elle aurait pu prendre des cachets, mais elle préférait cet état de somnambulisme que créait l'épuisement.

— Ce n'est pas fini, tu sais.

Ils étaient assis sur le nouveau canapé et savouraient un poulet kung pao de chez Noodles. Deux cookies étaient posés sur la table basse — une autre acquisition récente.

— Rien n'est... fini, déclara-t-elle.

— Je sais, dit O.P.

Depuis ce matin affreux où ils étaient rentrés en chancelant, il s'était occupé d'elle. Il l'avait traitée comme si elle était de verre soufflé, ce qui lui avait donné envie de crier. Sauf qu'elle avait peur, si elle se mettait vraiment à hurler, d'éclater en mille morceaux — et de donner raison au démon.

— Rien n'est fini, dit-elle pour la troisième fois. Ce n'est que le début. Si ce que dit le rapport de Sergueï est vrai.

En réalité, il existait une controverse à ce sujet. Comment pouvait-on ajouter foi aux mots d'un agent du Silence qui avait été responsable, indirectement, du lavage de cerveau des « enfants perdus » de la Cosa ? Wren refusait de croire à la culpabilité de son partenaire, mais elle préférait éviter d'aborder le sujet : elle était trop épuisée pour essayer d'être vue ou entendue.

Et elle était heureuse que Sergueï garde ses distances. Près d'elle, il n'était plus en sécurité.

Ce n'est pas seulement nous, mais toute la ville. Toute la Côte.

Le démon hocha patiemment la tête. Wren se répétait inlassablement, utilisant des mots différents pour arriver à la même conclusion.

— Le Silence... Ce qu'ils ont fait à cette fille, aux autres... Nous ne devons pas l'accepter, ou nous serons détruits jusqu'à la racine. Le Conseil — tous les Conseils doivent s'impliquer. Ce n'est plus un problème local.

— C'est une nouvelle chasse aux sorcières, déclara O.P. en opinant, comme il l'avait fait toutes les fois précédentes. Les Profanes contre les Talents. Les Profanes contre les Fatae. Seulement, désormais, les Fatae et les Talents marchent main dans la main.

— Seigneur, O.P. ! Tu te rends compte de ce qu'on a obtenu ? Tu as vu ?

Des Fatae et des Humains sortant bras dessus bras dessous du commissariat le lendemain matin. Ensanglantés, blessés, mais chantant à tue-tête et brandissant des pancartes... Un petit malin avait eu l'idée — folle, mais intelligente — d'apporter une caméra et de filmer.

— Nous devons préserver ce que nous avons construit. Si nous partons chacun de notre côté, alors, nous crèverons.

O.P. poussa un soupir et s'étira. Puis il lécha consciencieusement ses griffes pleines de sauce à l'ail.

— De toute façon, on perdra, tu le sais ?

Oui, elle savait, mais elle voulait croire aux victoires présentes — croire qu'elles pouvaient changer le cours du destin.

— Tais-toi et passe-moi les beignets à la vapeur.

O.P. obtempéra, puis brusquement, rafla les cookies, se leva et sortit de la pièce. Elle entendit la fenêtre de la cuisine s'ouvrir, puis se refermer.

Lorsque O.P. reparut dans le salon, les mains vides, la tension qui plissait son museau avait disparu. Wren esquissa presque un sourire.

Un blues jouait en sourdine sur la chaîne stéréo. Sergueï Didier était installé sur son canapé, les pieds nus et le col de chemise entrouvert. Un verre de vin était posé sur la table basse, près d'un carré en tissu sur lequel était rangée, avec une précision chirurgicale, une série de pièces métalliques.

Il acheva de nettoyer le canon, puis le posa soigneusement sur le tissu. Elle pouvait penser ce qu'elle voulait de lui. Ils pouvaient le considérer comme un traître — Dieu sait qu'il en avait déjà l'habitude, avec le Silence. Mais les flammes qui avaient embrasé le pont, le mois dernier, étaient bel et bien un présage. Un sombre présage. Le Voyant de Jimmy ne s'était pas trompé.

Je survivrai à tout, lui lança-t-il silencieusement. Aussi longtemps que tu seras en sécurité.

DANS LA MÊME COLLECTION

Par ordre alphabétique d'auteur

CATHERINE ASARO	La magicienne •
CAITLIN BRENNAN	La danse de l'équinoxe
CAITLIN BRENNAN	Le chant du solstice
P.C. CAST	La prophétie maudite
P.C. CAST	La chasseresse
P.C. CAST	L'élue d'Epona
P.C. CAST	La prêtresse de Partholon
GAIL DAYTON	La rose des vents
GAIL DAYTON	La Rose et la Ronce
LAURA ANNE GILMAN	La magie de l'orage
LAURA ANNE GILMAN	La malédiction de l'ombre
LAURA ANNE GILMAN	La prédiction des ombres
LAURA ANNE GILMAN	La magicienne du feu
CHRISTIE GOLDEN	La légende du dragon
CHRISTIE GOLDEN	La légende des glaces
DEBORAH HALE	La légende du royaume oublié
DEBORAH HALE	L'oracle de Margyle
MICHELE HAUF	La malédiction de l'ange noir
MICHELE HAUF	Gossamyr
MICHELE HAUF	Rhiana
ANNE KELLEHER	La dague d'argent
ANNE KELLEHER	L'amulette d'argent
ANNE KELLEHER	La nuit d'argent
SUSAN KRINARD	La malédiction du dieu de pierre
SUSAN KRINARD	La prophétie de Méroé
MERCEDES LACKEY	La magie de la Lune*
MERCEDES LACKEY	La chambre ensorcelée•
RACHEL LEE	Le secret de la rose blanche
RACHEL LEE	La prophétie de la Dame Blanche
RACHEL LEE	La clé de Morgania•
RACHEL LEE	L'ultime prophétie
TANITH LEE	La nuit des Sept Lunes*
C.E. MURPHY	Chamane
C.E. MURPHY	La lune rouge*
C.E. MURPHY	La magie de Siobhàn
C.E. MURPHY	A la porte des songes

* réunis dans le volume intitulé Cœurs de lune (Luna n° 16)
• réunis dans le volume intitulé La légende des royaumes (Luna n° 19)

DANS LA MÊME COLLECTION

Par ordre alphabétique d'auteur

ROBIN D. OWENS La prophétie de Lladrana

ROBIN D. OWENS L'appel de la lune

ROBIN D. OWENS La cavalière de cristal

MICHELLE SAGARA Le secret d'Elantra

MICHELLE SAGARA La cité d'Elantra

JERI SMITH-READY La messagère des deux mondes

MARIA V. SNYDER Le poison écarlate

MARIA V. SNYDER L'apprentie magicienne

2 NOUVEAUTÉS À PARAÎTRE EN SEPTEMBRE 2008

